



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



9190
VI-E-30





LA VIERGE



H. Courbet inv. et del.

Dardet fils sculp.

L'Assomption.

Publié par Mercier à Paris
gravé par Dardet

LA
VIERGE

HISTOIRE
DE LA MÈRE DE DIEU ET DE SON CULTE

COMPLÉTÉE PAR LES TRADITIONS D'ORIENT
LES ÉCRITS DES SAINTS PÈRES ET L'HISTOIRE PRIVÉE DES HÉBREUX

Par M. l'abbé Orsini

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

PAR

MM. J. LAROCHE, BRÉVIERE, E. COURBE, J. GAGNIET, L. NOEL, LACOSTE AINÉ,
ET ENGELMANN ET GRAF.

TOME SECOND.



PARIS

L. MERCIER, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 10.

M DCCC XLV

PARIS. — TYPOGRAPHIE D'A. RENÉ ET C^e,
Rue de Seine, 32.

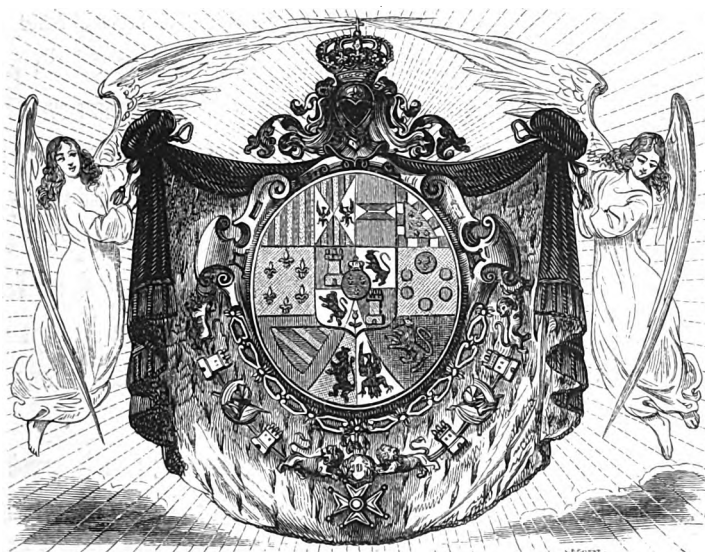
DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DU CULTE DE LA VIERGE

présentée

A SA MAJESTÉ D'ESPAGNE

Dona Marie-Christine de Bourbon.



A SA MAJESTE

Dona Marie-Christine

DE BOURBON

Madame,

C'était par un après-midi du mois de septembre de l'an dernier; je me trouvais dans une petite église de campagne; je vis entrer dans ce rustique sanctuaire une jeune dame au maintien royal, qui s'agenouilla pieusement devant l'autel de la sainte Vierge, et qui pria avec une ferveur si profonde qu'on voyait bien qu'elle

mettait son cœur dans sa prière. Pénétré de respect pour la noble inconnue qui répandait ainsi toute son âme devant Dieu, je demandai à voix basse qui elle pouvait être. C'est, me répondit-on, une femme illustre, qui a su gouverner avec l'habileté consommée d'un grand homme d'État un vaste royaume, dans des temps de trouble et d'alarme; c'est une Reine exilée qui vient redemander les radieux rayons du soleil d'Espagne; c'est une mère qui prie pour revoir et pour protéger son enfant! Oh! Madame, je fus touché jusqu'aux larmes; et, après avoir appelé sur Votre Majesté les bénédictions de la Consolatrice des mères qui pleurent et des anges qui souffrent, je me promis, en quittant Rueil, de mettre sous votre illustre patronage la seconde partie de ce livre écrit pour relever la gloire de Marie.

Je destinais cet humble hommage à la Reine malheureuse; mais la prospérité s'est plus hâtée que moi, et ce livre, que je croyais avoir l'honneur de vous offrir au château de la Malmaison, vous trouvera dans le palais des Rois catholiques. N'importe, il passera les Pyrénées, et puisse-t-il vous rappeler quelquefois la France qui vous avait déjà adoptée, Madame, et qui se souviendra toujours de votre grâce toute royale et de votre insigne piété.

Puisque la Vierge vous a protégée, Dona Marie-Christine de Bourbon, à votre tour protégez son livre dans le royaume que vous avez si glorieusement gouverné, et dont vous êtes encore l'étoile.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Madame,

de Votre Majesté,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

Paris, le

Orsini



Chapitre j.

ORIGINE ET ANTIQUITÉ DU CULTE DE MARIE.



Le culte des Saints, que des hérétiques de mauvaise foi nous imputent à idolâtrie, et qu'un ministre protestant n'a pas craint d'appeler *la maladie des chrétiens du quatrième siècle*, date si peu de cette époque, comparativement rapprochée, qu'il est de tradition apostolique et d'origine juive.

Les Hébreux demandaient aux morts des conseils et des

guérisons miraculeuses, quand ces morts avaient été des prophètes avoués de Dieu. Les prophètes étaient leurs saints, et des saints qui lisaient à livre ouvert dans l'avenir, du fond de la grotte sépulcrale où ils dormaient à côté de leurs pères. Voyez Saül chez la pythonisse d'Endor; l'ombre de Samuel, quoique évoquée par des enchantements que la loi de Moïse condamne, apparaît, par la permission du Seigneur, pour effrayer le monarque réprouvé du Ciel. Le prophète, enveloppé dans son manteau, sort lentement de terre avec une majesté sinistre; la magicienne jette un cri d'effroi à l'aspect de ce grand mort qu'elle prend pour un Dieu. Saül, s'inclinant devant l'ombre de celui qui fut si longtemps le juge suprême d'Israël, l'interroge sur l'issue de la bataille qu'il va livrer aux Philistins; et le prophète lui répond d'une voix que n'accompagne aucun souffle de vie, car son corps est à Ramatha, où tout Israël l'a pleuré : « Demain, toi et ton fils, vous serez avec moi ! demain la bataille sera perdue, et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël ! »

Les Juifs croyaient donc que leurs saints connaissaient l'avenir.

Au quatrième livre des Rois nous voyons qu'un mort ressuscite en touchant les os d'Elisée.

Les saints d'Israël faisaient donc des miracles.

Nous lisons dans le deuxième livre des Machabées que le grand-prêtre Onias et le prophète Jérémie furent vus,

après leur mort, priant pour le peuple, et nous trouvons dans la Gémare que Caleb se sauva des mains de ceux qui le cherchaient, parce qu'il alla au tombeau de ses ancêtres les prier d'intercéder pour lui, afin qu'il échappât¹.

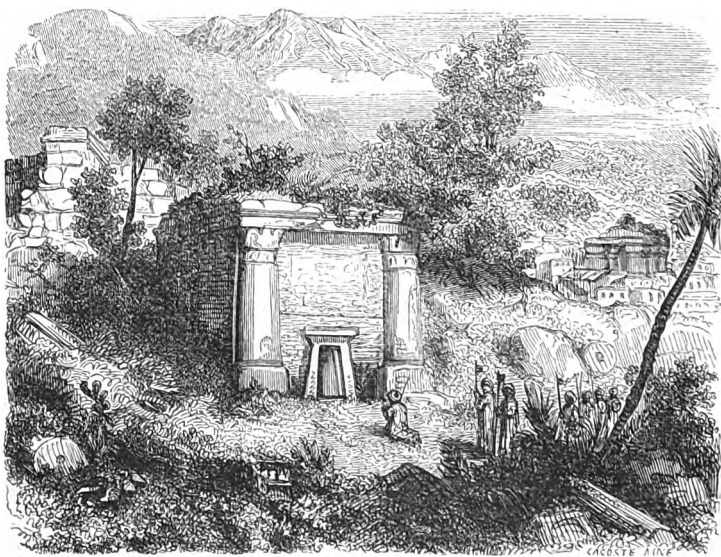
Les Juifs croyaient donc que l'intercession des justes décédés sert à quelque chose.

Dès les premiers temps de leur établissement dans la Palestine, les Israélites visitaient le tombeau de Rachel, monument primitif composé de douze pierres énormes sur lesquelles chaque pèlerin écrivait son nom; la tombe de Joseph, le sauveur de l'Égypte, *dont les ossements prophétisaient*², était également un lieu de prière.

Lors de la dispersion des tribus, on visitait en si grande foule la grotte sépulcrale d'Ézéchiël, enterré au bord du fleuve Chobar, où il avait eu des visions divines, que les Chaldéens, craignant que ces réunions nombreuses ne cachassent, sous le manteau de la religion, quelque projet de révolte politique, résolurent de fondre sur ces pèlerins et de les disperser à la pointe du glaive; un massacre s'en fût suivi infailliblement, si le prophète *mort* n'eût fait un miracle pour sauver son peuple, en divisant les eaux du Chobar³. Ce sépulcre d'un saint d'Israël, qu'on avait entouré d'un superbe édifice, et devant lequel brûlait jour et nuit une lampe d'or que les chefs de la captivité étaient chargés d'entretenir⁴, est redevenu simplement une caverne; mais cette caverne est visitée par tous les Juifs d'Asie, qui ne passent jamais du côté

de Bagdad sans se détourner de leur route pour y prier,

Au pied de l'Oronte, dont les beaux ombrages ondoient sur mille ruisseaux argentés qui reflètent la splendeur du soleil d'Asie, est une ville jadis royale, jadis admirée, qui git étendue au milieu de pyrées détruits, de temples renversés et de sarcophages de granit rouge chargés d'inscriptions écrites dans une langue morte et perdue : c'est Ecbatane, l'ancienne capitale des Mèdes, aujourd'hui l'obscur Hamadan. A l'une des extrémités de la ville déchue s'élève un monument de briques dont la porte, suivant l'ancien style sépulcral du pays, est fort petite et



faite d'une pierre très-épaisse : c'est le tombeau d'une reine belle, jeune et pieuse qui affronta la mort pour sauver son peuple, de la noble Esther qui fut déposée là, sur une couche d'ivoire rehaussée d'or, embaumée

dans le musc et l'ambre, et enveloppée dans un linceul de soie de la Chine⁵, à côté du grand patriote hébreu Mardochée⁶. Cette tombe illustre, que les Juifs de Perse regardent comme un lieu de sainteté particulière, et où ils se rendent en foule à l'époque de la fête du Phurim⁷, est le but d'un pèlerinage qui dure depuis deux mille ans.

Au moyen âge, sous l'occupation sarrasine, les Arabes ayant menacé les Juifs d'un massacre général pendant une grande sécheresse qui stérilisait la Syrie et la Palestine, s'il ne tombait pas de pluie au jour marqué, ils se rassemblèrent en foule autour du tombeau de Zacharie, qui subsiste encore dans les environs de Jérusalem, et ils y jeûnèrent et y prièrent dans la cendre et le cilice pendant plusieurs jours, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de ce prophète, qu'il les sauvât d'une mort certaine en faisant pleuvoir sur la terre.

L'usage d'appliquer aux vivants les mérites des morts est d'origine hébraïque; on en trouve la preuve dans une liturgie de la synagogue de Venise. Dans l'office intitulé *Mazir nechamot* (*souvenir des dmes*), on lit une prière conçue en ces termes : « Exauce-nous, ô Jéhovah, pour
« l'amour de ceux qui t'aimèrent et qui ne sont plus;
« exauce-nous pour l'amour d'Abraham, d'Isaac, de Ja-
« cob, de Sara, de Rachel, etc. »

L'invocation des Saints n'est donc pas *une imagination catholique*.

Outre les Saints, les Juifs priaient les Anges, que les

anciens Arabes invoquaient, et auxquels les Assyriens, qui leur attribuaient de charmantes fonctions sur la terre, offraient des sacrifices⁸. Jacob reconnaît qu'il est redevable à un ange de la délivrance des maux qui le menaçaient, et il le prie de bénir ses enfants : *Angelus qui eripuit me de cunctis malis benedicat pueris istis*⁹ : cette prière s'adresse à un ange. Il est même à croire que les Juifs poussaient trop loin le culte des Anges, puisqu'on les soupçonnait de les adorer¹⁰. Ce culte n'a cessé parmi les Juifs modernes qu'à l'époque de la prétendue Réforme, où ils l'abandonnèrent pour se faire bien venir des novateurs d'Allemagne. Il existe dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit hébreu contenant des Litanies composées par R. Éliezer Hakalir, où l'on dit à l'ange Actariël : « Délivrez Israël de toute affliction et sollicitez promptement sa rédemption. » On demande des grâces semblables à Barachiël, à Wathiël et à d'autres princes des Anges. La litanie finit en disant à Michaël : « Prince de miséricorde, priez pour Israël, afin qu'il domine dans une grande élévation. »

Les tombeaux des martyrs furent vénérés de fort bonne heure par les chrétiens d'Asie; le premier où l'on se soit rendu en pèlerinage fut vraisemblablement celui de saint Jean-Baptiste, qui est le plus respecté des Orientaux, sans distinction de croyance, après le Saint-Sépulcre et la tombe de la sainte Vierge. Le corps du précurseur de l'homme-Dieu était à Samarie, où sainte Paule le

visita au quatrième siècle, et sa tête, soigneusement embaumée par ses disciples, était à Hems, d'où elle fut transportée à Damas sous le règne de Théodose. On l'y déposa dans une superbe église du titre de Saint-Zacharie, laquelle prit dès lors celui de Saint-Jean. Le khalife Abdelmeleck s'empara de force de cette église, et aujourd'hui le tombeau vénéré de l'homme qui fut *prophète et plus que prophète* est enfermé dans une mosquée turque; mais il n'y est ni solitaire ni sans honneurs; les Musulmans y viennent de toutes parts en pèlerinage, et le célèbre Saadi lui-même raconte, dans son Gulistan, qu'en y allant prier il s'y rencontra avec des princes d'Arabie. A la fin du premier siècle, les fidèles de l'Asie-Mineure se rendaient en foule à Éphèse au tombeau de saint Jean l'Évangéliste, dont la poudre, soigneusement recueillie, passait pour opérer des cures merveilleuses ¹¹.

Saint Étienne, premier martyr, dont les reliques faisaient tant de miracles attestés par saint Augustin, et qui mourut avant la sainte Vierge, fut également invoqué de très-bonne heure par les chrétiens primitifs, qui rendirent aussi un culte aux restes bénis de saint Ignace et de saint Polycarpe ¹². Saint Astère d'Amasie nous a conservé, dans un sermon sur les martyrs, cette prière adressée par une chrétienne des premiers temps à un saint dont elle visitait la tombe : « Vous avez invoqué les martyrs avant d'être martyr vous-même; vous avez trouvé en cherchant; soyez donc libéral des biens que vous avez reçus. »

Eusèbe de Césarée, qui florissait vers la fin du troisième siècle, défendant nos dogmes sacrés contre les sophismes des idolâtres, s'appuie des honneurs qu'ils rendaient à leurs anciens héros pour justifier le culte des Saints, et poursuit en ces termes : « Nous honorons comme amis de Dieu ceux qui ont combattu pour la religion vraie; nous allons à leurs tombeaux; nous leur présentons nos vœux, faisant profession de croire que nous sommes puissamment secourus de Dieu par leur intercession¹³. »

Ces paroles d'Eusèbe, qui, en sa double qualité d'évêque et d'historien, devait être bien informé, indiquent clairement un ancien usage, une coutume approuvée par l'Église et généralement reçue. D'autre part, Vigilance et Aérius, ennemis du culte des Saints, furent traités hautement de *novateurs* et d'*hérétiques* par saint Épiphane, saint Jérôme et saint Augustin. Or, est-il présumable que ces grands docteurs eussent osé qualifier d'hérétiques et de *novateurs* des hommes qui n'auraient travaillé qu'à rétablir dans sa native pureté l'ancienne doctrine de l'Église? Ce mot *novateurs* dit tout; et il ne faut pas perdre de vue que Vigilance vivait à une époque si voisine du temps des apôtres qu'il n'y avait entre eux et lui que trois vies de vieillards!

Saint Cyprien, qui fut martyrisé à Carthage l'an 261, nous montre les chrétiens d'Afrique courant en foule aux glorieux tombeaux des martyrs, y faisant des repas

funèbres le jour de leur anniversaire, et si pressés de les invoquer que, n'attendant pas même leur mort, ils allaient implorer les prières des confesseurs prisonniers des païens, à qui la torture avait laissé un reste de vie¹⁴. Saint Jean-Chrysostôme, de son côté, nous apprend que, de son temps, les tombeaux des martyrs faisaient le plus bel ornement des villes royales; que les jours qui leur étaient consacrés étaient des jours de joie; que les grands de l'empire et l'empereur lui-même se dépouillaient des fastueux insignes de leur puissance avant d'oser passer le seuil des lieux sacrés où se trouvaient ces glorieux sépulcres des serviteurs du Dieu crucifié... « Combien ces monuments élevés à des prolétaires qui furent humbles et pauvres parmi les hommes, s'écrie le grand orateur chrétien, sont plus illustres que les tombeaux des rois ! Autour des tombeaux des rois règnent le silence et la solitude; ici se presse un grand concours¹⁵. »

Voilà où en était le culte de *dulie* (des Saints) que les protestants qualifient d'idolâtrique et de détestable, dans ces siècles qu'ils appellent eux-mêmes les siècles par excellence, *les siècles purs*¹⁶.

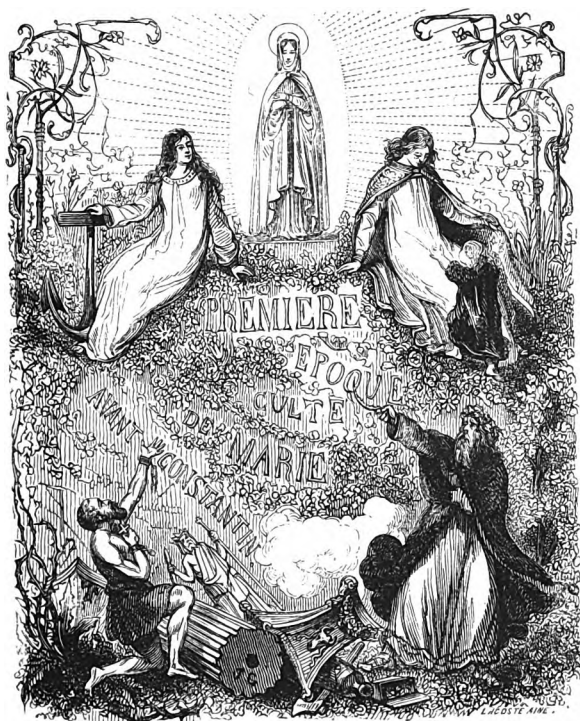
Quant au culte d'*hyperdulie* (de la sainte Vierge), qui, sans être de l'adoration, ce qu'à Dieu ne plaise, est fort supérieur à celui des Saints, il commença, suivant toute apparence, à son tombeau même. Les docteurs juifs nous ont conservé, dans le Talmud, un fait historique longtemps inconnu qui constate la haute antiquité

de ce culte pieux contre lequel ils se répandent en blasphèmes. Une tradition du temple, consignée dans leurs Toldos, ce livre où la Vierge est si insolemment traitée, et qu'ils répandirent de très-bonne heure en Perse, en Grèce et dans tous les lieux où il pouvait nuire au christianisme naissant, rapporte que les *Nazaréens*, qui venaient prier au tombeau de la Mère de Jésus, subirent une persécution violente de la part des princes de la Synagogue, et qu'il en coûta la vie à cent chrétiens, parents de Jésus-Christ, pour avoir élevé un oratoire sur sa tombe¹⁷. Cet acte de fanatisme barbare dont ils se vantent, étant tout à fait conforme à leur conduite envers saint Étienne, saint Jacques et saint Paul, et l'oratoire élevé sur une tombe vénérée n'ayant rien qui choque leurs traditions et leurs mœurs, on peut regarder ce fait, ce nous semble, comme authentique, sans faire acte d'excessive crédulité.

La tradition, attestée par des monuments religieux, assure que le culte de Marie est d'institution apostolique. Saint Pierre, en se rendant à Antioche, éleva, dit-on, dans une des cités de l'ancienne Phénicie, un oratoire à la Vierge sainte, et l'inaugura très-solennellement; saint Jean l'apôtre plaça sous l'invocation de sa mère adoptive la belle église de Lydda; la première église de Milan fut dédiée à Marie par saint Barnabé l'apôtre. Notre-Dame-del-Pilar, en Espagne, et Notre-Dame-du-Carmel, en Syrie, disputent à ces églises la priorité, et élèvent une

prétention plus hardie, mais plus contestable. D'après la tradition espagnole¹⁸, la sainte Vierge serait apparue, avant sa mort, à saint Jacques au bord de l'Ébre, et lui aurait commandé de bâtir une église au lieu même où il se trouvait. Suivant la tradition syrienne, le prophète Agabus, le même qui prédit la famine arrivée sous Claude, aurait élevé, aussi du vivant de la Vierge, cette église qu'on aperçoit de si loin en mer, et où les pèlerins et les voyageurs de toutes les religions et de toutes les régions du globe reçoivent, au nom de Marie, une si touchante hospitalité. Sans contester l'ancienneté de ces deux sanctuaires, très-vénérables certes, et révérents à bon droit des peuples, nous nous permettrons de dire qu'il est peu probable que la sainte Vierge, la plus humble des filles d'Ève, ait demandé, de son vivant, des autels aux apôtres. Que la reconnaissance des peuples, que la piété des apôtres lui en aient érigé après sa mort, c'est tout simple ! mais qu'elle en ait donné l'ordre pendant sa vie, cela est douteux.

Quant à l'oratoire du Carmel, Flavius Josèphe, qui parle précisément des disciples d'Elie à propos de Vespasien, à qui l'un d'eux promet l'empire, ne dit nullement qu'ils fussent alors convertis au christianisme, et il ressort le contraire de son récit. Cette autorité négative est fort grave.





Chapitre ij.

ORIENT. — LES IDOLES.



Comme nous l'avons déjà dit, le culte de la Mère de Dieu eut pour berceau sa tombe même, et la première lampe qui s'alluma en l'honneur de Marie fut une lampe sépulcrale, au tour de laquelle les chrétiens jérusalémites vinrent prier. Ceci ne dura pas, ce semble, fort longtemps : la

synagogue, violente comme tout pouvoir qu'obsède la peur de mourir, et soupçonneuse comme tout ce qui a conscience d'agir mal, s'alarma des simples hommages que l'on rendait à la mère du jeune prophète que non-seulement elle avait refusé, malgré ses miracles, de reconnaître pour le Messie, mais qu'elle avait audacieusement crucifié, comme un séditeux et un fourbe, entre deux voleurs. Elle éteignit les lampes, fit cesser les chants, et tua sans pitié les premiers serviteurs de Marie; du moins c'est elle qui l'assure, et elle en était bien capable! Elle fit cela un peu par fanatisme, un peu par amour-propre et un peu par peur. Elle ne voulait pas que ce Jésus de Nazareth, qu'elle avait condamné injustement à un supplice infâme, fût relevé, lui et les siens, de la flétrissure du Golgotha. Il lui était importun d'entendre que le Galiléen qu'elle appelait fils de Bélial, et dont elle traitait les miracles de vains prestiges, était Dieu et sa Mère une grande sainte; et puis, elle craignait que ce nouveau culte, qui s'alliait à la religion des tombeaux, appuyé des miracles incontestables que faisaient les apôtres à Jérusalem, n'opérât *fâcheusement* sur l'esprit *mobile* de la multitude et ne provoquât une réaction *dangereuse* en faveur du prophète crucifié. Or, ainsi qu'elle en avait fait caudidement l'aveu à Jean et à Pierre, elle ne se souciait en aucune sorte d'avoir à rendre compte au peuple du sang de Jésus.

Par toutes ces considérations, les sénateurs et les princes

des prêtres firent un pas de plus sur la pente glissante du crime pour maintenir le bien jugé de la sentence abominable qu'ils avaient fait rendre aux Romains, et ils s'applaudirent hautement d'avoir étouffé dans son germe le culte de la sainte Vierge. Leur attente inique fut déçue. Les tyrans les plus furieux et les mieux obéis dans les sombres fantaisies de leur cruauté ne peuvent tuer le souvenir, cette fleur de l'âme qui s'épanouit, mystérieuse et consolante, dans la région inaccessible des idées, et que l'effort du vent des persécutions ne fait qu'enraciner plus profondément. Celui de la Vierge-mère résista à cet ouragan judaïque; on ne chanta plus dans sa grotte, mais on y vint toujours pleurer, et les pleurs que la dévotion fait répandre valent bien l'encens de Saba, qui sort, lui aussi, de l'écorce blessée, en forme de larmes.

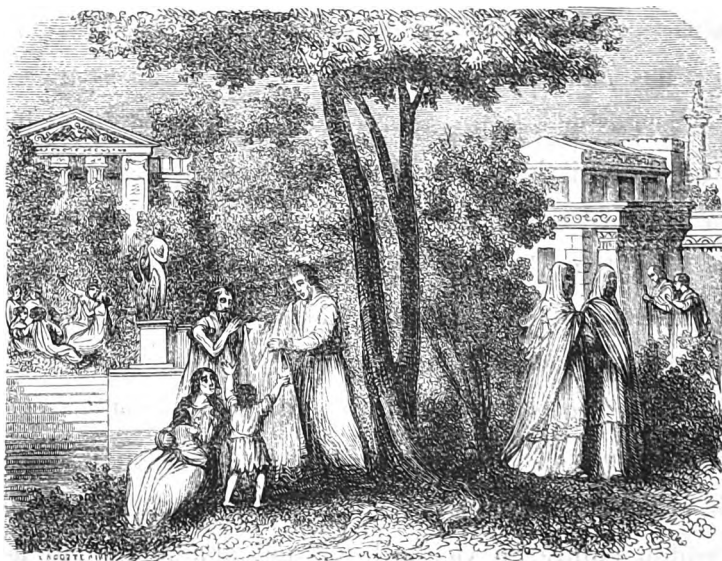
Déraciné violemment par les mains sacrilèges des princes du peuple réprouvé de Dieu, le culte de Marie fut transplanté par les apôtres sur le sol encore idolâtre de l'étranger. De leur vivant, on le vit poindre dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie-Mineure, l'Égypte et l'Espagne. A la vérité, ce culte si tendre et si poétique, qui devait se substituer au culte impur et séducteur des divinités de l'Olympe, ne brilla d'abord que comme une petite étoile au zénith de quelques cités; car le christianisme ne fut, dans le commencement, que la religion des villes, et encore du peuple des villes. Le paganisme, répudié par les esprits sérieux, méprisé par les philoso-

phes, bafoué sur les théâtres où on lisait publiquement *le testament de défunt Jupiter*, et raillé avec une malice toute voltairienne par les jeunes épicuriens de la cour des Césars¹, n'en conservait pas moins encore une foule incroyable de partisans ; lié à de nombreux intérêts, défendu par le préjugé et les superstitions antiques, attrayant par la splendeur de ses fêtes et mêlé à tous les souvenirs de gloire, quoiqu'il fût sur son déclin, il éblouissait. Superbe de ses avantages, d'abord il ne daigna pas craindre le *fils du charpentier* et la jeune *fileuse de Nazareth*². Comment les eût-il craints ? il ne les voyait pas. La religion du Dieu pauvre et de sa sainte Mère s'avancait, sans faire de bruit, le long de la voie rude et douloureuse du peuple ; elle s'adressait de préférence à l'artisan, à la femme, à l'esclave, à tous ceux qui étaient petits et faibles et opprimés par la société païenne, cette société profondément égoïste, cupide, molle et corrompue, qui était brillante et froide comme ses dieux de marbre.

Bientôt on s'aperçut que le monde moral, ce vieux Titan qui touchait à la décrépitude, rajeunissait sous l'influence puissante et cachée d'un filtre régénérateur. Quelle magicienne avait rendu à ce nouvel Éson le sang actif et chaud de ses belles années ? Quel nouveau Prométhée avait escaladé le ciel pour en rapporter à l'homme, glacé à mort par l'égoïsme, une étincelle de feu sacré ? car il n'y avait pas à s'y méprendre ; la société était en travail de quelque chose d'étrange et de grand

qui allait lui rendre ses allures fortes et juvéniles ; elle redevenait, à vue d'œil, ce qu'elle était dans les beaux temps si regrettés d'Horace, où elle méprisait le faste, honorait les dieux, et se parait fièrement de sa pauvreté. Déjà des mains invisibles, mais persévérantes, semblaient avoir relevé de leurs ruines, gisant sous l'herbe, l'autel antique de la Pudeur, et les temples austères de la Foi, de l'Honneur et de la Vertu. La Bienfaisance, qui ne voyait plus fumer de sacrifices depuis que les jouissances matérielles étaient frénétiquement poursuivies, recommençait, ce semble, à être mystérieusement honorée. La vieille égalité du siècle de Saturne se montrait de nouveau çà et là sur la terre. Enfin, l'Humanité emportait dans ses bras les enfants que les élégantes matrones de la société païenne exposaient au bord des fleuves, au fond des bois, sur la marge des précipices, où les aigles, les chiens errants et les bêtes féroces s'arrachaient leurs pauvres petits membres chauds et sanglants³. Soutenant d'une main virile le prolétaire haletant sous le poids du travail, la Charité tendait l'autre au vieillard infirme, abandonné sur les marches des temples. O dieux de la Grèce, dieux voyageurs qui fûtes abrités sous le toit de chaume de Philémon et de Baucis, est-ce que vous parcouriez de nouveau la terre pour y rétablir le beau règne de la vertu ? Non, car vous étiez, comme dit l'Écriture, des dieux sourds, des dieux impuissants, des dieux aveugles ; ou, pour mieux dire, vous n'étiez rien.

Regardez ! Au milieu de cette société molle, souriante, couronnée de roses, qui boit aux dieux de l'Olympe dans des coupes d'or, paraissent, de distance en distance, des groupes aux traits nobles, au maintien sévère, qui détournent les yeux de ces orgies païennes avec une indignation mêlée d'ironie... Seraient-ce des philosophes stoïques ? Non, car ils donnent une larme de pitié à l'indigent qui les implore avant de lui glisser, en se cachant, la riche au-



mône qui l'étonne. Est-ce donc une vestale, cette jeune fille qui marche les mains jointes et les yeux baissés à côté de sa mère voilée comme elle ? Non, car elle n'a ni les bandelettes brodées, ni les robes bordées de pourpre des *amatae*⁴, et la pudeur est sa seule parure. Ces veuves de vingt ans qui ne rallument plus le flambeau de l'hymen⁵, tandis que les grandes dames du paganisme

comptent leurs divorces par consulats⁶, d'où viennent-elles? Et ces jeunes hommes qui s'inclinent avec révérence devant les vieillards, rougissent comme des jeunes filles et n'en sont pas moins braves à la guerre comme des lions, qui sont-ils? On ne les voit point au théâtre, ils ne fréquentent pas le cirque, ils ne figurent point dans les théories païennes avec des guirlandes de fleurs ou des corbeilles de fruits sacrés sur la tête, et passent devant les temples fastueux de la Grèce et de Rome sans y entrer. La vue d'un sacrifice les fait fuir, et ils secouent vivement leurs sombres manteaux lorsque, par hasard, il y tombe quelques gouttes de l'eau lustrale. Enfin, ils aimeraient mieux mourir que de toucher aux viandes immolées aux dieux. Est-ce que ce seraient des impies, ces hommes dont la main ferme avec de l'or les plaies hideuses de la misère, et dont les mœurs respirent l'honnêteté? Non, car ils s'assemblent trois fois le jour, et quelquefois durant la nuit⁷, pour prier en commun, les mains levées vers le ciel, un Dieu inconnu; et, sur l'autel de leurs anciens dieux lares, dont la lampe scellée dans le marbre brûle toujours⁸, on aperçoit l'image gracieuse d'une jeune femme de l'Asie, à demi voilée d'une légère draperie bleue⁹, qui tient dans ses bras un enfant divin. Cette femme au regard calme et limpide comme les flots de la mer Égée quand le zéphyr les effleure seul du bout de son aile légère, c'est l'Inspiratrice de la pudeur, de la chasteté, du dévouement, de la miséricorde; la

gardienne de l'honneur, la protectrice du foyer ; en un mot, cette douce Vierge Marie à qui les Grecs ont donné le beau nom de *Panagia* (Πανάγια), qui veut dire la toute sainte.

L'Asie revendique l'honneur d'avoir placé la première des oratoires et des chapelles sous l'invocation de Marie ; le plus ancien de ces sanctuaires fut Notre-Dame-de-Tortose, que saint Pierre lui-même fonda, suivant les traditions d'Orient, sur les côtes de la Phénicie. Ces premières églises syriennes ne furent d'abord que des édifices fort simples, aux toits de cèdre et aux fenêtres treillissées. L'autel était tourné vers l'occident, comme celui de Jérusalem, et une boiserie à jour fermait le chœur, en souvenir du célèbre voile du Saint des Saints. Il y avait des croix dans ces églises ; et il y eut aussi de très-bonne heure des images de Marie, puisque la tradition rapporte qu'elle était peinte sur une des colonnes de la belle église de Lydda, que lui avait dédiée son fils adoptif, et que saint Luc fit présent à la cathédrale d'Antioche d'un portrait de la Vierge peint par lui-même. Cette image, à laquelle on assurait que la Mère de Dieu avait attaché des grâces, devint si célèbre que l'impératrice Pulchérie la fit venir à Constantinople, où elle bâtit une église magnifique pour la placer.

Edesse, la ville capitale de ce roi Abgare qui fut sur le point de faire la guerre aux Juifs pour venger la mort de Notre Seigneur, et que la peur de s'attirer le courroux

des Romains, leurs maîtres, retint seule, à ce que dit Eusèbe, eut aussi, dès le premier siècle, son église de Notre-Dame, ornée d'une image miraculeuse. L'Égypte se vante d'avoir eu, vers le même temps, sa Notre-Dame-d'Alexandrie, et Saragosse l'espagnole, qu'on appelait alors César-Augusta, son célèbre sanctuaire de Notre-Dame-del-Pilar. Mais en aucun lieu du monde on n'accueillit le culte de Marie avec plus d'enthousiasme que dans l'Asie-Mineure. Éphèse, où le souvenir de la sainte Vierge palpitait encore, bâtit bientôt, en l'honneur de Marie la *Miriam*, une superbe cathédrale où se tint, au cinquième siècle, le fameux concile qui lui assura son beau titre de Mère de Dieu.

Cet exemple fut suivi d'un bout de l'immense province romaine à l'autre. La Phrygie, devenue chrétienne, mit en oubli ses dieux troyens chantés par Homère ; la Cappadoce laissa s'éteindre, faute d'aliment, les feux sacrés qu'y avaient allumés les Perses à côté des temples élégants des divinités de la Grèce ; et les cavernes, qui avaient prêté naguère leurs voûtes sombres aux sanglants mystères de Mithra¹⁰, devinrent, pendant les persécutions religieuses qui n'éclatèrent nulle part avec plus de fureur que parmi ces colonies grecques, un lieu de refuge pour les chrétiens et leur Dieu proscrit. Enfin, les dieux de la Grèce, ces dieux indigènes sortis de l'écume brillante de la mer Égée, nés sous les palmiers encore existants des Cyclades ou bercés à l'ombre des bois qui couronnent les hautes mon-

tagnes de la Crète, furent délaissés pour le Dieu mort sur le Calvaire et la Vierge de Nazareth ; si bien, si complètement délaissés que Pline-le-Jeune, à son arrivée dans la Bythinie, dont il venait d'être nommé gouverneur, écrivait à Trajan que le christianisme avait envahi non-seulement les villes, mais les campagnes, en sorte qu'il avait trouvé les temples des dieux de l'empire abandonnés ¹¹.

L'Asie-Mineure posséda, dès les premiers temps, des images miraculeuses de Notre-Dame. Les deux plus célèbres étaient celle de Dydinie, où saint Basile allait prier pour l'Église affligée pendant le règne de Julien, et celle de Sosopoli, image peinte sur bois, d'où suintait une huile merveilleuse qui opérait les guérisons surprenantes dont il fut question au second concile de Nicée.

La Grèce, cette brillante patrie des lettres et des arts, ne tarda pas non plus à honorer Marie. Du temps de saint Paul, Corinthe, où la liberté grecque, semblable à une lampe qui s'éteint, avait jeté sa dernière lueur avant d'expirer, se convertit presque tout entière au christianisme. Les fidèles se réunirent d'abord dans les vastes salles des maisons particulières, où la Vierge fut solennellement invoquée. Peu à peu, le vide se fit dans les temples du paganisme, et cent ans plus tard les voyageurs et les curieux gravissaient seuls les flancs escarpés de l'Acro-Céraune pour visiter le temple de Vénus, dont les hauts portiques, s'élevant au-dessus de l'océan de verdure des arbres, se dessinaient sur le ciel grec dont le bleu est si

doux ! La déesse protectrice des Corinthiens avait été détrônée par la Femme sainte qui réhabilitait dans leur molle patrie la pudeur méconnue et la maternité méprisée. Grâce à elle, les plaisirs purs de la famille, les joies touchantes du foyer se substituèrent sans effort aux désordres honteux, aux orgies gigantesques, aux mœurs dépravées de cette petite république qu'on avait toujours vue briller au premier rang parmi les peuples corrompus. Corinthe transfigurée devint une Sparte chrétienne, et l'éloge que saint Clément pape fait de son église vers la fin du premier siècle donne une idée merveilleuse de sa ferveur.

L'Arcadie, dont les forêts étaient peuplées de dieux champêtres, et où chaque antre sauvage, chaque source murmurante avait son autel, abjura aussi, mais moins vite, le culte de Pan et des Nymphes pour le culte de l'humble Vierge dont l'Enfant divin avait voulu recevoir pour premier hommage la naïve adoration des bergers. Mais comme les superstitions antiques sont plus difficiles à déraciner dans les campagnes que partout ailleurs, on crut encore longtemps, dans les hameaux arcadiens, que Diane chassait au fond des grands bois du Ménale et du Lycée. De jeunes et crédules bergères, partagées entre les croyances chrétiennes et les superstitions des aïeux, s'imaginaient voir quelquefois, à la lueur douteuse de la lune, de belles Dryades blanches parmi les arbres, des Nayades inclinant leur tête pensive au bord des sources, ou des Na-

pées folâtres dansant sur les boutons d'or et les marguerites des prairies. Mais, vers le temps de Constantin, la Vierge sainte l'avait emporté définitivement sur la nature divinisée; et les nombreuses églises de son nom, qui ornent encore les sites agrestes de la patrie des anciens Pélagés, attestent l'attachement profond des Arcadiens à son culte.

L'Élide bâtit également de fort bonne heure une église en l'honneur de la sainte Vierge au bord de son fleuve sacré aux romanesques aventures, l'Alphée, et, comme elle était entourée de superbes vignobles, elle lui donna le nom de Notre-Dame-des-Raisins.

La Macédoine devança la Grèce proprement dite dans le culte rendu à Marie : Thessalonique avait un évêché du temps des apôtres, et l'on y voit encore une superbe basilique aux colonnes de jaspe, que le peuple d'Alexandre avait dédiée à la sainte Vierge, et dont les Turcs ont fait une mosquée¹².

Néron, voyageant dans le Péloponèse, n'avait osé franchir les frontières de la Laconie : l'ombre austère de Sparte lui avait fait peur. La douce et timide Vierge de Galilée fut plus vaillante que le César : elle passa l'Eurotas, qui cache ses ondes humiliées sous des lauriers roses, et se présenta au peuple de Léonidas, dont l'antique vertu s'était retrempée dans les eaux amères, mais fortifiantes, de la pauvreté. On l'accueillit avec enthousiasme et l'on se hâta de bâtir la plus belle église de la Grèce à

la jeune Vierge étrangère qui venait apprendre aux filles de Sparte à baisser les yeux.

Et depuis lors, Marie règne à Sparte avec une puissance absolue ; c'est pour elle qu'éclosent les premières violettes que l'Eurotas voit fleurir sur ses bords ; c'est devant son image, peinte grossièrement en rouge et en bleu sur la muraille de leurs demeures, que les jeunes Lacédémoniennes allument chaque soir une lampe de terre ou de bronze ; action pieuse que les improvisatrices grecques, qui font l'éloge funèbre des morts, ne manquent pas de célébrer au jour des funérailles. Enfin, les habitants de la Laconie substituèrent le nom du CHRIST et de la Vierge partout où leurs aïeux plaçaient le nom de Jupiter comme affirmation, et ce serment est tellement passé en usage que les Turcs de Misistra eux-mêmes, avant la révolution grecque, au lieu de jurer par Allah et par Mahomet, comme les autres Osmanlis, juraient comme les Grecs de Sparte par la Vierge sainte¹³.

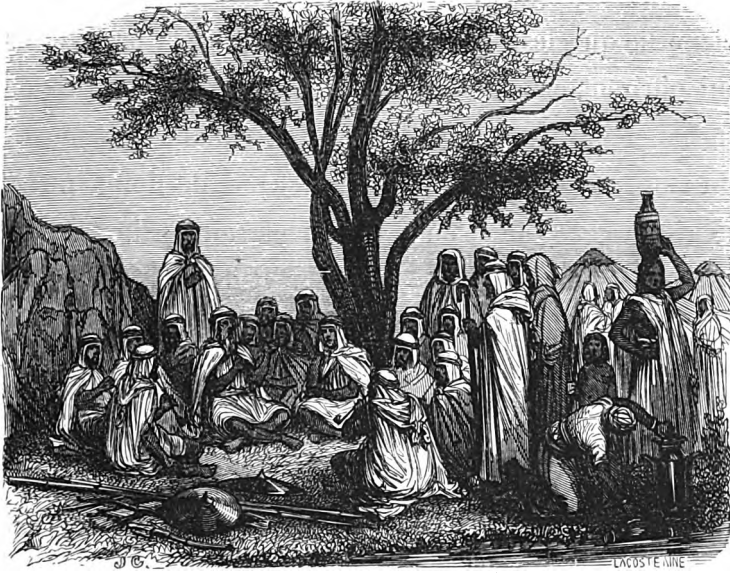
L'élégante et savante Athènes, célèbre par ses monuments, les plus beaux du monde, et ses écoles que fréquentait la fleur de la jeunesse studieuse d'Europe et d'Asie, mit plus de lenteur à se convertir au christianisme que les autres contrées de la Grèce. Dès les premiers temps, elle avait eu cependant un évêque et une église dédiée à Marie, Notre-Dame-Spiliotissa ou Notre-Dame-de-la-Grotte ; mais le polythéisme s'y maintenait sous la brillante égide de Minerve, et Athènes était à la fois remplie

d'églises chrétiennes et d'idoles. Ce fut dans une de ces églises que Julien, sur l'ordre de l'empereur Constance, remplit l'office de lecteur ; mais c'était dans le Parthénon qu'il allait rêver, en lisant Homère, au rétablissement de l'idolâtrie.

Que le culte de la sainte Vierge ait influé puissamment sur la propagation de l'Evangile en Grèce et en Asie, c'est un fait que les mœurs et les goûts des Levantins eussent rendu probable quand même il n'eût pas été attesté, devant tous les évêques de l'Orient, par saint Cyrille, au premier concile d'Éphèse, dans un discours qui nous est resté. « Salut, Marie, mère de Dieu, disait ce saint et savant évêque ; c'est grâce à vous que, dans les villes, les bourgs et les îles de ceux qui ont reçu la vraie foi, des églises nombreuses ont été fondées¹⁴. »

De l'autre côté de la Grande mer, plusieurs tribus d'Arabes s'étaient converties au christianisme et honoraient grandement Marie, la *Sultane du ciel*, comme ils l'appellent encore. Assis à l'ombre des dattiers ou du tamariste aux fruits verts qui se plaît au bord des sources saumâtres, et aspirant avec délices la fraîcheur qu'apporte la nuit dans leurs sables brûlants¹⁵, les conteurs des tribus chrétiennes, à la clarté de ces lampes éternelles de Dieu qu'ils croient attachées par des chaînes d'or à la voûte du firmament¹⁶, racontaient les faits principaux de la vie de la sainte Vierge, en les colorant de cette teinte de merveilleux qui plaît tant aux fils d'Ismaël. Ils disaient,

d'après l'Évangile arabe de l'Enfance et les traditions du désert, comment les anges saints venaient apporter à la Vierge, dans le temple où l'avait placée Zacharie, son tuteur, des dattes admirables, des raisins ambrés, des



figues plus douces que le miel, et des fleurs odorantes cueillies dans les jardins célestes qui abondent en sources limpides et en arbres verts : car le Paradis, dans les climats chauds, s'est toujours composé d'eaux fraîches et de beaux ombrages. Et puis, ils rapportaient, toujours à leur manière, les prodiges de la naissance de Jésus, qu'ils appellent encore, tout musulmans qu'ils sont devenus depuis ce temps-là, *al milad* (la naissance par excellence). Ils en plaçaient la scène dans un désert, au bord d'une source et au pied d'un palmier desséché, sans branches et sans

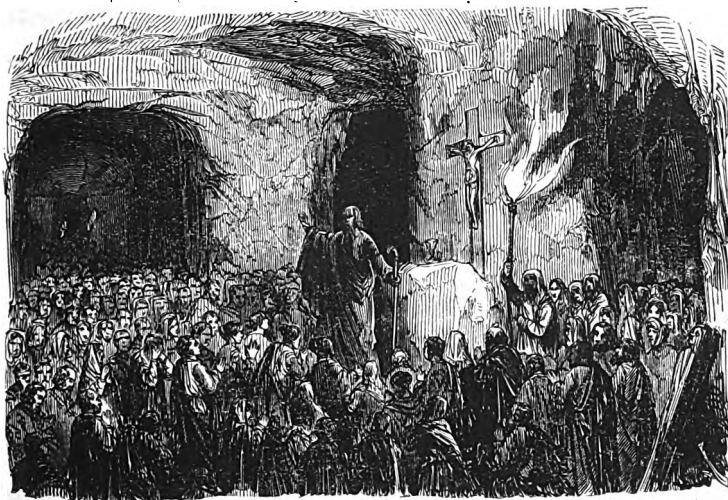
feuillage, qui se couvrait soudainement de feuilles et de fruits à la voix de l'ange Gabriel, que Dieu avait envoyé à Marie pour essuyer ses pleurs. Ces récits merveilleux augmentant leur vénération pour la sainte Vierge, ils crurent, à longueur de temps, pouvoir adorer dans le ciel celle que les anges avaient servie sur la terre, et ils lui offrirent en effet des oblations de gâteaux pétris de farine et de miel : de là leur vint le nom de *collyridiens*, du mot grec κολλυρίδης, *collyre* (gâteau). Saint Épiphanes les reprit vivement de ce culte, qui dépassait les limites permises, et leur apprit que l'oblation et le sacrifice ne doivent être offerts qu'à Dieu.

D'autre part, les Arabes idolâtres avaient mis l'image de Marie dans la Caaba, au nombre des anges qu'ils représentaient sous la figure de jeunes femmes et qu'ils appelaient *les filles de Dieu*¹⁷. Marie, dont ils avaient fait la sœur de ces esprits purs, recevait avec eux les honneurs divins. On lui immolait des victimes ornées de feuillage et de fleurs; on lui offrait les premiers épis des moissons, ainsi que les premières dattes des palmiers, et, dans des vases d'or, le lait écumeux des femelles de chameau sacrées¹⁸. L'image de la sainte Vierge tenant le divin Enfant dans ses bras resta dans le temple de la Mecque jusqu'au temps de Mahomet, qui l'en fit ôter avec les génies et les anges.

Le saint nom de Marie commençait à être invoqué chez les peuples qui habitent entre la mer Caspienne et le Pont-

Euxin; mais les sanctuaires de la Judée et les sites de la Rédemption étaient, hélas! profanés par des idoles grecques et syriennes qui ne furent renversées que sous Constantin. La statue de Jupiter s'élevait sacrilègement sur le lieu où Marie en pleurs avait vu crucifier le CHRIST, et c'était à Adonis que l'on sacrifiait dans la grotte de Bethléem.





Chapitre iij.

OCCIDENT. — LES CATACOMBES.



a vigne sainte du christianisme provignait déjà dans l'Asie de manière à étendre ses pampres sacrés sur une multitude de peuples¹; mais elle s'enracinait moins vite en Occident. Rome, foncièrement idolâtre, Rome, enivrée du sang des martyrs, qu'elle faisait couler comme l'eau, défendait le polythéisme de tout son pouvoir, et son pouvoir

s'étendait sur un monde ! En Orient, un signe mystérieux, qui faisait tressaillir Satan au fond de ses brûlants royaumes, annonçait que le règne de Dieu était proche ; mais en Italie et dans les régions situées au delà des Alpes, le christianisme n'était encore qu'à l'état de société secrète ; on s'y affiliait avec toute sorte de précautions et de mystère ; on se reconnaissait à quelques signes convenus ; et, sans doute, le signe de la croix, dont on ignore l'origine, était un de ces signes mystérieux qui révélaient un chrétien inconnu à ses frères épars dans la foule. Ce n'était pas que les chrétiens des pays du couchant fussent en petit nombre ; ils eussent pu déjà former des armées ; mais, persécutés par les gouverneurs idolâtres, traqués comme des bêtes fauves et ne trouvant aucun appui dans les lois romaines qui ne les atteignaient que pour les punir, ils vivaient isolés *comme ces gouttes de pluie que le Seigneur répand sur l'herbe, qui ne s'agglomèrent point entre elles et n'attendent rien des enfants des hommes* ².

Les premières églises latines furent des chapelles domestiques, et les premiers autels, des coffres de bois portatifs comme l'Arche dont ils avaient la forme et les anneaux d'airain ³. Ces églises primitives de Rome, qui existaient déjà avant l'arrivée de saint Paul, se composaient en grande partie de Grecs et de Juifs convertis au christianisme ; mais le peuple romain entendit bientôt parler de cette loi nouvelle qui disait que les hommes sont frères, qu'ils sont égaux et qu'ils doivent s'aimer. Il la

trouva belle, cette loi sainte; il voulut la suivre, et il vint en foule recevoir l'onde régénératrice du baptême. « Ce fut alors qu'on s'aperçut avec une profonde surprise, dit Tacite, que Rome renfermait une multitude incroyable de chrétiens⁴. » Les prêtres des idoles s'en émurent; Néron, empereur et pontife suprême, s'en alarma, et les persécutions commencèrent⁵.

On s'était rassemblé d'abord où l'on avait pu, comme répondait saint Justin, martyr, au préfet de Rome qui voulait savoir où se tenaient les réunions chrétiennes et qui ne le sut pas; mais les salles et les chambres hautes des maisons particulières devenant trop étroites, et les recherches du sénat plus rigoureuses de jour en jour, il fallut chercher un temple assez vaste pour contenir une grande multitude de peuple, et caché de manière à échapper aux investigations de cette nuée de délateurs qui était alors, pour l'empire, un fléau comparable aux fléaux d'Egypte. Quelques chrétiens au cœur hardi proposèrent les catacombes. Là se trouvaient des salles immenses et ténébreuses, des avenues interminables où l'obscurité était si profonde, dit saint Jérôme, qu'il semblait qu'on descendit vivant dans le sépulcre, et dont les murs étaient revêtus de corps inhumés. Ce labyrinthe de cercueils, aux issues introuvables, où s'enfoncer sans guide c'était périr; ces voûtes vertigineuses sous lesquelles régnaient le silence, la peur et la mort, n'effrayèrent pas les premiers fidèles de Rome. Le dimanche, qu'on appelait alors le jour du soleil, on se

réunissait dans cette effrayante église métropolitaine pour lire les écrits des apôtres ou des prophètes; puis, on offrait, sur un autel de pierre informe, le Sacrifice du pain et du vin, qui était précédé d'un sermon et suivi d'une quête pour les pauvres⁶. Quelques fresques grossières, représentant le Sauveur ou Marie, qu'on peut voir encore à demi effacées dans les catacombes de Naples et de Rome, étaient la seule décoration de ce lieu de prière, dont l'assistance se composait de dix générations décédées et d'une génération vivante. Quel temple! Au lieu de vases d'or incrustés de pierres précieuses, des calices de bois! au lieu de lampes romaines d'argent massif, des torches lugubres! au lieu de dépouilles opimes, les terribles trophées de l'ange de la mort! A côté, en face, en avant, en arrière du lieu où se pressait l'assemblée des fidèles, de longues avenues souterraines où brillaient, de fois à autre, des flambeaux lointains, et où se mouvaient des figures voilées qui ressemblaient à des spectres! Sous les pieds, la poussière d'une république qui avait emporté ses vertus dans les plis de son grand linceul : la terreur au dedans, et au dehors, en cas de découverte, l'amphithéâtre dont l'aire était rouge comme une plaie, tant le sang chrétien y coulait à flots!

Quand on réfléchit à ces choses, on se demande avec stupeur quels héros intrépides venaient braver ces épouvantements?... Ces héros, qui affrontaient la peur et la mort, c'étaient d'ignorants prolétaires grandis au milieu des augures, des présages et des milliers de craintes superstitieuses.

ses du paganisme ; c'étaient des vierges timides *accoutumées à fleurir loin du monde comme des roses solitaires*⁷ ; d'opulentes et belles patriciennes, servies par des légions d'esclaves, qui dormaient sur des lits d'or massif, mangeaient sur des tables de citronnier, habitaient des appartements lambrissés d'ivoire, et ne marchaient que sur des dalles de marbre semées de poudre d'argent ou d'or ; des jeunes gens, enveloppés dans de riches manteaux d'écarlate, qui s'appelaient *Anicius, Olibrius, Probus, Gracchus*⁸, la fleur du patriciat enfin ; des chevaliers reconnaissables à leur anneau équestre, de grands officiers du palais, des tribuns du peuple, des favoris, des parents de César, dont les fils étaient désignés pour lui succéder à l'empire⁹... Quoi encore ? des princesses impériales qui traversaient de nuit, escortées de quelques esclaves fidèles, l'atrium de leur palais d'or du mont Palatin, et se glissaient comme des lémmes hors de la ville de Romulus, pour aller adorer au fond des catacombes *le Galiléen*, comme disait avec un mépris dédaigneux la haute aristocratie idolâtre, et invoquer cette douce Vierge Marie pour qui les nobles descendantes des Gracques et des Scipions abandonnaient leur temple favori de Junon Lucine¹⁰.

Si le Tibre avait débordé, ou que la pluie manquât, ou qu'il fût arrivé un tremblement de terre, et que le peuple romain, pour conjurer ces désastres, eût crié, selon sa coutume : Les chrétiens aux lions¹¹ ! on apportait devant l'autel des cercueils remplis d'ossements recueillis dans

l'amphithéâtre. Alors un chant de triomphe, doucement psalmodié, s'élevant du sein de la terre, allait se confondre avec le bruit continu des fleuves que les aqueducs portaient par-dessus les murailles de Rome, et le murmure doux et léger des grands peupliers d'Italie, qui imite le bouillonnement des ruisseaux. Souvent l'évêque, un saint vieillard, appuyé sur une pauvre houlette de vrai pasteur, reprenait les déserteurs du camp des richesses, qui venaient adorer le Roi pauvre, d'un reste d'attachement au luxe romain. Il disait aux grandes dames, qui l'écoutaient dans une attitude pensive, qu'il ne convenait pas à des femmes chrétiennes de porter en bagues et en bracelets *la substance de mille pauvres*. A quelques jours de là, on se demandait ce qu'une fille des Anicius avait fait de ses pierrieres. Les pauvres païens et chrétiens de son voisinage auraient pu répondre en montrant du pain et de l'or ! Ou bien il s'élevait contre la servitude ; et, le lendemain, on répétait partout avec une surprise profonde qu'un préfet du palais venait d'affranchir quinze cents esclaves. C'était là surtout que la charité était enseignée ; et quelle charité ! *L'aumône est un mystère, disait le prêtre de Jésus-Christ ; quand vous la faites, fermez les portes !*

Et, au sortir de ces assemblées où la ferveur se retrem-pait, de pauvres femmes du peuple allaient ramasser au bord du Tibre les enfants qu'y exposaient les grandes dames idolâtres ; les patriciennes disposaient en hôpitaux une partie de leurs palais, et les jeunes seigneurs chrétiens

entreprenaient des voyages éloignés pour secourir leurs frères d'Afrique ou d'Asie. Ces actes de charité, d'abnégation, de dévouement, frappaient de surprise les païens qui ne pouvaient pas même se les expliquer, tant ils en étaient incapables ¹².



Les nobles matrones de Rome portaient alors des images de Marie gravées sur des émeraudes, des cornalines ou des saphirs, et les léguaient en mourant à leurs filles comme symboles de leur croyance. Galla, veuve de Symmachus, fit construire, longtemps après, une superbe église pour y déposer une de ces pierres précieuses, relique d'une foi persécutée; le travail en était si beau qu'on la crut sortie d'une main plus qu'humaine et qu'on la vénéra comme un don du ciel ¹³.

Outre ces parures religieuses qui servaient aux femmes

chrétiennes de signe de reconnaissance, on exposait, au milieu des fleurs, sur l'autel domestique où avaient longtemps régné les dieux lares, des figurines d'argent ou d'or représentant Jésus-Christ, la Vierge et les apôtres. Ces statuettes, dont la découverte eût entraîné toute une famille à l'amphithéâtre, étaient d'ordinaire assez petites pour qu'on pût les faire disparaître au premier signal et même les cacher sur soi ¹⁴.

Un peu plus tard, les chapelles particulières reçurent les corps des martyrs, qu'on revêtait de robes blanches fort précieuses et qu'on ensevelissait magnifiquement dans des sarcophages de marbre. Pendant les dernières persécutions, Aglaé, une opulente et belle matrone romaine, en envoya chercher jusqu'au fond de la Bythinie, où les gouverneurs romains, gens positifs qui trafiquaient de tout, même de cadavres, les vendaient fort cher ¹⁵.

Dans l'intervalle d'une persécution à l'autre, les chrétiens rassemblaient leurs morts dans des cimetières situés en dehors de l'enceinte de Rome et y allaient souvent prier. Les murailles peintes à fresque de ces cimetières représentaient Jésus-Christ sur son tribunal, dans l'attitude imposante et sévère qui convient au souverain Juge des hommes; près de lui, Marie, voilée à la romaine, se tenait là toute prête à implorer, pour les pécheurs, sa miséricorde ¹⁶.

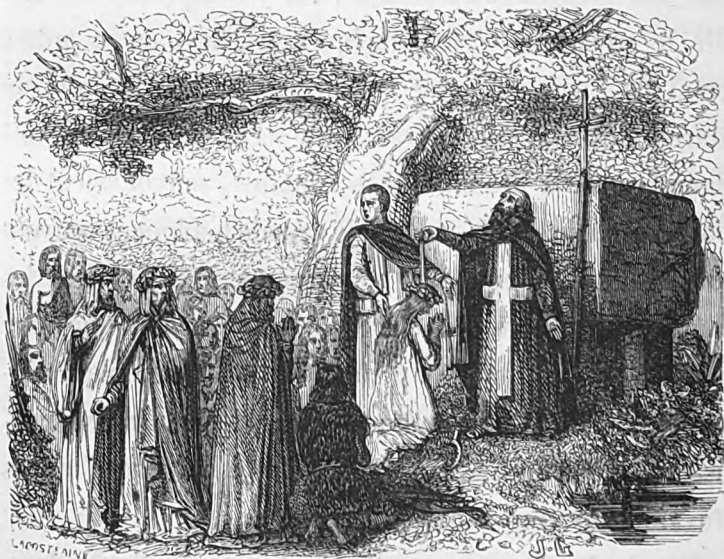
Pendant les jours d'aleyon du règne d'Alexandre Sévère, les chrétiens de Rome, sachant que ce prince honorait Jé-

sus-Christ, dont il avait placé l'image dans son *lararium*, parmi les âmes saintes¹⁷, et comptant sur l'appui de sa mère, l'impératrice Mamea, qui était chrétienne, demandèrent et obtinrent, malgré les clameurs des prêtres des idoles, la permission de construire une église sur l'emplacement d'une mesure abandonnée : ce fut la première qui osa élever sa croix à côté des temples de marbre des dieux de l'empire ; elle fut dédiée à Marie et prit le nom de Notre-Dame-au-delà-du-Tibre.

Le christianisme, violemment comprimé en Italie, était cruellement persécuté dans les Gaules, où il ne faisait, dit saint Sulpice-Sévère qui écrivait au quatrième siècle, que des progrès peu sensibles. On y comptait pourtant, dès le troisième siècle, quelques évêchés, entre autres celui de Lyon, où saint Pothin avait établi le culte de Marie, et des missionnaires, au nombre desquels on voit figurer jusqu'à des chevaliers romains, parcouraient les Gaules ; mais ces semeurs de l'Évangile tombaient souvent sous le glaive impie des gouverneurs idolâtres qui les traquaient comme des bêtes fauves¹⁸, avant que leur tâche fût bien avancée. Leurs travaux incomplets n'étaient pas perdus cependant ; leur sang généreux fertilisait le sillon qu'ils avaient tracé, et plus tard d'autres travailleurs y vinrent porter la faucille.

L'île des Bretons se vante d'avoir devancé les Gaules dans sa conversion au christianisme, et, si l'on en croit ses plus anciens chroniqueurs, elle eut le premier roi chrétien

du monde. Le vénérable Bède raconte que, du temps des empereurs Marc-Aurèle et Commode, un prince nommé Lucius demanda au pape Eleuthère deux missionnaires d'Italie pour évangéliser le petit royaume qu'il gouvernait sous le bon plaisir des Romains. Sa demande fut bien accueillie, et deux hommes apostoliques, à qui les Gallois élevèrent plus tard des autels¹⁹, vinrent prêcher l'Évangile aux peuples de la Grande-Bretagne, partagés entre le druidisme encore florissant et les *dieux des Augustes*. Dieu bénit leurs efforts : les Bretons, encore à demi barbares, sortaient en foule de leurs cabanes, semblables à des ruches d'abeilles, pour les écouter; et, quelquefois,



au fond des landes désertes et semées de pierres énormes, où ils allaient chercher les sectateurs d'Ésus ras-

semblés à la clarté pâle de la lune²⁰ pour quelque secret sacrifice, une jeune prêtresse des Celtes, qui avait écouté d'un air pensif la doctrine sainte, appuyée contre le menhir qui projetait au loin son ombre gigantesque, laissait glisser de ses mains la faucille d'or sous laquelle devait tomber le gui, cette plante sacrée qui poussait dans l'écorce sillonnée des chênes, et, courbant devant le ministre de Jésus-Christ sa tête blonde encore ornée de la guirlande sacerdotale qui ceignait ses cheveux épars, elle s'écriait d'une voix pleine d'émotion : Je suis chrétienne ! Et le prêtre, puisant à la source encore adorée, faisait couler l'eau sainte du baptême sur le front de la jeune et fière néophyte, qui quittait son nom superbe de *Uheldeda* (sublimité) pour prendre le doux nom étranger de Marie²¹.

Pendant la persécution de Dioclétien, d'après les meilleures autorités, le christianisme franchit la double muraille qui séparait les Bretons, que leurs vainqueurs avaient politiquement énervés, de leurs remuants et sauvages voisins du Nord. L'île britannique, où la civilisation romaine s'épanouissait comme une fleur pâle et hâtive au milieu de la barbarie, avait des villes ornées de bains, de palais de marbre, de temples éblouissants d'or, à côté de ses landes semées de menhirs et de ses épaisses forêts vierges ; mais la Calédonie, où n'avait point pénétré l'aigle des Césars, était encore la terre du torrent, de la bruyère et du rocher, et n'avait d'autre culte qu'un druidisme presque effacé, mélangé de superstitions germaines. Tout

était vague et indécis comme un paysage voilé par la brume dans les croyances de ces peuples. Les druides, en mésintelligence avec les grands chefs, avaient été expulsés au quatrième siècle²², et leurs notions sur le Dieu unique étaient à peu près oubliées; mais on croyait à l'esprit des eaux, à l'esprit des montagnes, et dans un palais aérien étaient les ombres des aïeux, qui erraient vaguement la nuit sur leurs chars de nuages, étalant leurs blanches draperies dorées par la lune, et tenant en guise d'épée, dans leurs mains diaphanes, un météore à demi éteint²³. Les apôtres chrétiens de ces régions alors presque inconnues, qu'un soleil froid éclaire, comme à regret, à travers des nues pluvieuses, prirent possession des grottes que les druides avaient abandonnées²⁴, et s'établirent au bord des torrents, au fond des bois ou sur les pentes des montagnes. Il arrivait parfois qu'un chasseur des *highlands*²⁵, négligeant de poursuivre sur la bruyère les daims rouges et les chevreuils, venait s'asseoir sur la pierre grisâtre et rongée de mousse, qui marquait la sépulture d'un guerrier, pour converser avec le vieillard de la grotte, le *culdée*²⁶ chrétien qui lui parlait du CHRIST et de sa Mère. Un bras jeté sur son arc détendu, une main posée sur la tête de son lévrier favori couché à ses pieds, le chef écossais écoutait, dans une posture respectueuse et attentive, les graves paroles du solitaire; puis, lorsque la sainteté de l'Évangile avait enfin parlé à son cœur, lorsque, les mains jointes et le regard brillant d'enthous-

siasme, il avait dit : Je crois ! tout son clan répétait comme un écho fidèle : Nous croyons aussi !

Peu contents d'avoir répandu leur doctrine sur les terres hautes et dans les plaines, les prêtres du CHRIST voulurent relancer l'antique idolâtrie jusque dans le plus ancien, le plus éloigné de ses sanctuaires. L'île d'Iona, une de ces îles de l'archipel des Hébrides qu'entoure une mer verte et furieuse, était sacrée pour les lords des îles et les chefs des montagnes, qui y venaient jurer la paix sur un dolmen antique qu'ils appelaient *stone of power* (pierre puissante). Bientôt le dolmen disparut, et l'on vit s'élever, au milieu de rochers pittoresques qu'égaient les belladones, la buglose et le houx de mer, la plus ancienne et la plus respectée des abbayes d'Écosse : le vent se lamente aujourd'hui dans ses vénérables ruines sous lesquelles dorment des rois.

Quatre siècles avaient passé sur le christianisme qui s'étendait déjà du couchant à l'aurore. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien au sénat de Rome idolâtre, et nous remplissons vos palais, vos villes, vos forteresses, vos armées de terre et de mer ; nous ne vous laissons que vos temples ! » C'était vrai ; mais quelles pluies de sang avaient rougi, pendant cet intervalle, le grand étendard de la croix ! La dernière persécution faillit arracher le christianisme comme cette plante dont parle Job, à qui la terre qui l'avait enfantée disait : Je ne t'ai jamais connue ! Dioclétien fit raser ou fermer toutes les églises,





Chapitre iv.

ORIENT. — LES ICONOCLASTES.



Sur les rives enchantées du Bosphore de Thrace, en vue des montagnes lointaines de l'Asie-Mineure, dont les hauts sommets se teignent chaque soir d'une couche d'or et de carmin, la côte d'Europe se creuse en une large baie d'une beauté incomparable, et au-dessus de la nappe bleue de ses eaux brillantes, qui

semblent rouler des saphirs, s'élève une vaste cité toute blanche et toute chrétienne¹, Constantinople, que le fils d'Hélène et de Constance-Chlore vient de dédier solennellement à Marie ; car le maître du monde, qui est encore traité de *dieu* dans Rome restée idolâtre, est à Jésus-Christ, et la croix par laquelle il a vaincu décore ses drapeaux, brille sur ses monnaies et surmonte les somptueuses basiliques qu'il vient de placer sous l'invocation de sainte Sophie, de la Vierge et des douze apôtres.

L'idolâtrie est encore debout, mais c'est un palmier desséché dont les plus hautes branches sont déjà mortes. On ne voit qu'autels délaissés sur le socle desquels se traînent les reptiles ; les oiseaux commencent à se nicher dans les portiques des temples déserts où l'araignée file ses toiles ; la vigne vierge étale ses plaques vertes sur leurs murailles de marbre poli, et le passant coupe irrévéremment son bâton de voyage dans ces bois sacrés dont on ne pouvait jadis arracher une branche sous peine de la vie. Les cérémonies du culte païen ont cessé en Grèce ; les idoles les plus vénérées ne servent plus que d'ornement aux places publiques de Constantinople ; mais nul n'est forcé d'entrer dans l'Église ; car, encore que le polythéisme soit un culte foncièrement mauvais et insensé, César respecte la liberté de conscience que les païens ont si mal entendue quand ils ont abusé du terrible droit du plus fort, et Lactance, une des plus vives lumières du christianisme, pose en principe, dans un célèbre ouvrage con-

temporain, que *nihil est tam voluntarium quam religio*². C'est avec cette modération que doit triompher une cause sainte.

Constantin ne se borna pas à témoigner de son respect pour Marie en lui dédiant la nouvelle Rome ; à sa prière, l'impératrice Hélène, convertie par lui, se mit en route pour la Palestine et la couvrit de monuments sacrés dont la Vierge eut sa bonne part. La grotte de la Nativité, revêtue de marbre, éclairée par des lampes d'or, fut entourée d'une superbe église qui porta le nom de Sainte-Marie-de-Bethléem. Sainte-Marie-de-Nazareth, élevée sur le site de l'humble maison qu'avait habitée la sainte Famille, passa longtemps pour une des plus belles églises d'Asie. La grotte sépulcrale de la vallée de Josaphat fut considérablement agrandie et ornée d'un superbe escalier de marbre ; des lampes d'argent furent suspendues autour du tombeau de la Vierge. Enfin, deux églises somptueuses commémorèrent la visitation de Marie et sa défaillance près de la roche d'où les Nazaréens voulaient précipiter Jésus.

Les successeurs du premier César de Byzance se montrèrent en général fort dévots à la Vierge sainte. Théodose-le-Jeune, ayant appris qu'on voyait une grande affluence de chrétiens d'Europe et d'Asie au tombeau de la sainte Vierge, y fit élever une superbe basilique byzantine que les Arabes appelèrent *la Giasmaniah* (l'église du corps). Kosrou-Paviz (Cosroès II) la renversa à l'instiga-

tion des Juifs dans son invasion en Syrie et en Palestine; mais se repentant plus tard de cet acte de violence que lui reprochait en pleurant Sira, son épouse chrétienne, le sectateur de Zoroastre bâtit lui-même une église à la Vierge dans sa ville de Miafarekin³. L'impératrice Pulchérie, fille de Théodose et femme de l'empereur Marcien, fit construire à elle seule trois églises, sous l'invocation de la *Panagia*, dans l'enceinte même de Constantinople. N'ayant pu les enrichir des reliques de la Mère de Dieu, puisque le corps de Marie est au ciel, elle tâcha d'y suppléer par quelques-uns de ses vêtements que les fidèles de Jérusalem lui envoyèrent. La belle église des Blaquernes eut sa robe, celle de Chalcopratée sa ceinture; mais ce fut celle des Guides qui obtint la meilleure part. On y plaça, sur un autel éblouissant d'or et embelli de colonnes de jaspe, un portrait de Marie envoyé d'Antioche, que l'on disait peint par saint Luc du vivant même de la Vierge, et auquel la Mère du Sauveur avait attaché des grâces⁴.

Ce portrait fut considéré comme le palladium de l'empire; on l'appela *νεκροπείων* (causant des victoires), et les empereurs, entre autres Jean Zimiscès et les Comnènes, l'emportaient à l'armée, d'où il était ramené sur un char de triomphe attelé de magnifiques chevaux blancs. Dans les grandes solennités, on sortait cette image miraculeuse de l'église des Guides, où elle était gardée avec un soin jaloux et des précautions infinies. Le peuple saluait toujours sa présence par des cris de joie et des cantiques de

louange. Le sort de cette image célèbre est resté douteux. Quelques-uns tiennent que ce fut celle-là qu'après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, le doge Henri Dandolo fit transporter à Venise; d'autres veulent que ce soit celle que les Turcs trouvèrent au sac de la ville de Constantin, et qu'ils foulèrent indignement aux pieds, après avoir arraché l'or et les diamants qui en formaient le riche entourage.

Léon I^{er} fit bâtir, en 460, une superbe basilique qu'il dédia à Notre-Dame-de-la-Fontaine, en reconnaissance de ce que la Vierge toute sainte lui était apparue au bord d'une source isolée, où il conduisait un vieillard aveugle, alors qu'il n'était qu'un jeune soldat thrace, et lui avait promis l'empire. Le bandeau des Césars n'eut pas plus tôt touché son front qu'il s'occupa de perpétuer, par ce monument, le souvenir de la protection de Marie⁵.

L'empereur Zénon, gendre de Léon I^{er}, ne fut pas moins dévot à la Vierge que son beau-père; il lui fit bâtir une église sur le mont Garizim, la montagne sacrée des Samaritains, et comme ce peuple remuant, qui était alors en pleine révolte, avait lacéré quelques images de Marie, il entoura la montagne d'une muraille qu'il fit garnir d'un cordon de soldats pour prévenir le renouvellement de ces sacrilèges.

L'empereur Justin fit relever magnifiquement, à Constantinople, Notre-Dame-de-Chalcopratée, renversée par un tremblement de terre. Deux églises bâties en l'honneur

de la sainte Vierge à Jérusalem, Sainte-Marie-la-Neuve, et une autre sur la montagne des Oliviers, un monastère élevé sur un des plateaux du mont Sinaï, et, en Afrique, une basilique somptueuse du nom de Notre-Dame-de-Carthage, témoignent de la piété de l'empereur Justinien envers la Mère de Notre Seigneur. Non contents de lui bâtir des temples, les Césars de Constantinople vénéraient pieusement Marie dans leurs chapelles domestiques; ils lui offraient de splendides couronnes d'or⁶, et portaient sur eux sa statuette en or massif⁷. On apportait du monastère Hodegium, au palais impérial de Constantinople, la célèbre image de la Vierge *Hodégéttrie* (conductrice), dans les derniers jours de carême, et elle y restait jusqu'à la seconde fête de Pâques; ce fut à cette Vierge que Michel Paléologue, après avoir chassé de Constantinople la race des seigneurs de Courtenay, fit honneur de l'heureux succès de ses affaires⁸.

Le peuple grec suivait avec joie l'exemple de ses empereurs; la *Panagia* remplaçait presque partout les dieux lares et les idoles olympiennes. On la voyait à l'ombre des bois, sur l'autel purifié des Oréades et des Napées, au bord des eaux où la Nayade pensive inclinait son urne, sur la cime des promontoires où l'on sacrifiait naguère aux nymphes Océanies. Les autels de Bacchus avaient été renversés avec leurs vertes guirlandes de lierre, et Notre-Dame-des-Raisins recevait au milieu des vignobles les hommages des vendangeurs; Cérès elle-même com-

mençait à être oubliée dans les ruines de son mystérieux sanctuaire d'Éleusis, renversé par les Goths au troisième siècle avec les temples de Delphes, de Corinthe et d'Éphèse; enfin, le mont Athos, la montagne de Jupiter, était devenu, dès le temps de Constantin, une petite colonie d'ermites et de solitaires, dont Marie avait été proclamée la reine. Les faits évangéliques de sa vie étaient reproduits, en fresques à fond d'or, sur les parois d'un nombre infini de chapelles bâties en son honneur au milieu des vignes et des oliviers qui revêtent les flancs de cette haute montagne, dont l'ombre s'étend sur la mer jusqu'à l'île lointaine de Lemnos.

Qui le croirait? c'est chez ces Grecs, si dévots à la sainte Vierge, que sont écloses les idées les plus contraires à sa dignité personnelle et à la perpétuité de son culte. Constantinople vit naître dans ses murailles l'hérésie de Nestorius, qui contestait à Marie son titre de Mère de Dieu, et celle des iconoclastes, qui traîna ses images dans la fange et les brûla sur les places publiques. Sous Léon l'Isaurique, qui avait puisé, dit-on, parmi les Juifs une haine furieuse contre la peinture et la statuaire appliquées aux objets du culte, on vit les catholiques fidèles aux traditions de l'Église jetés à tas dans le Bosphore de Thrace ou battus de verges jusqu'à la mort, pour avoir allumé des lampes devant une Madone domestique, prié au pied de la croix de Notre Seigneur, ou fléchi le genou en passant à côté d'un saint⁹. Constantin Copronyme, suc-

de livrer aux Goths la bataille de Taginas, Romains, battez-vous vaillamment, la Vierge est pour nous; ne manquez pas de l'invoquer pendant la mêlée; car elle regarde nos phalanges et nous livrera ces impies qui lui refusent le titre de *Mère de Dieu*¹². » Le bruit courut aussitôt dans les rangs que la *Panagia*, à laquelle Narsès était fort dévot, lui avait promis la victoire et fixé l'heure de l'attaque. Persuadés que le Ciel favorisait leur cause, les Grecs déployèrent une énergie qui n'était plus dans leurs habitudes. Totila fut tué; son armée prit la fuite en laissant la plaine couverte de morts, et l'Italie, délivrée au nom de Notre-Dame-de-la-Victoire, bénit hautement la Vierge et Narsès.

Nicétas nous a conservé un fait historique qui prouve à quel point les empereurs du Bas-Empire honoraient Marie. « Jean Comnène, après le gain d'une bataille, dit « cet historien, voulut entrer, comme c'était son droit, « triomphalement à Constantinople; on disposa donc tout « pour la cérémonie du triomphe; les rues furent tendues « de soie et de brocard d'or, et l'on dressa quantité d'é- « chafauds sur les places publiques pour voir passer « cette pompe qui avait attiré une infinité de spectateurs « de toutes les provinces de l'empire.

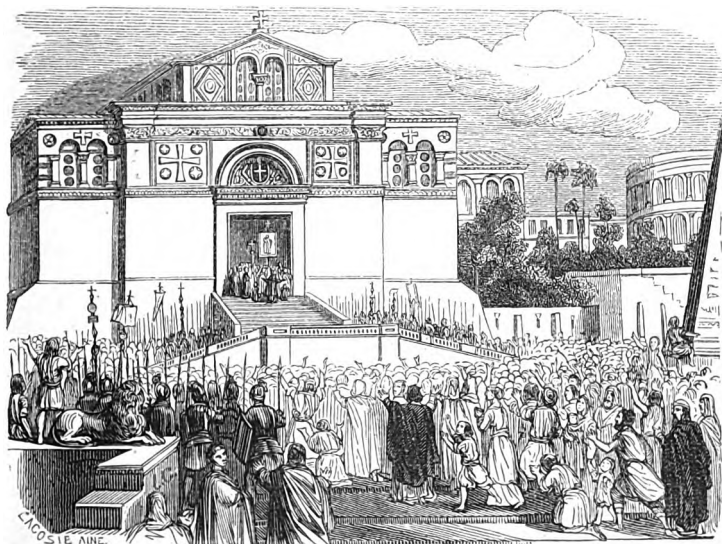
« Les trompettes couronnés de lauriers marchaient à « la tête du cortège; ensuite paraissaient les représenta- « tions des villes conquises et des ennemis vaincus, en « peinture, en sculpture, en marbre, en ivoire du travail

« le plus délicat¹³; puis, les dépouilles des ennemis,
« les armes, les habits précieux, les vases d'or enrichis
« de pierreries, qui ravissaient les spectateurs; après
« quoi venaient les captifs, qui étaient des princes bar-
« bares d'une haute stature, d'une mine fière et d'une
« majesté terrible, qui marchaient enchaînés selon la
« coutume, le visage abattu, les yeux tristes, la tête tantôt
« baissée de honte et tantôt élevée par un mouvement de
« rage et de désespoir. Après eux s'avancait le char triom-
« phal tiré par quatre chevaux blancs; on s'attendait à
« voir sur ce char *l'imperator*, revêtu d'une robe de pour-
« pre ou d'écarlate, ornée des plus riches broderies, et la
« couronne de laurier en tête; mais on n'y vit que l'image
« de la sainte Vierge qui triomphait, comme la cause de
« la victoire, à la place du triomphateur. L'empereur à
« cheval, suivi de sa brillante cour, fermait cette marche
« chrétienne, plus heureux d'avoir fait triompher Marie
« que d'avoir lui-même triomphé. »

Pour savoir à quel point on révérait la Vierge dans l'Asie-Mineure, il suffira de rapporter sommairement ce qui se passa à Éphèse lors de la tenue du concile qui anathématisa l'hérésie de Nestorius, en 431.

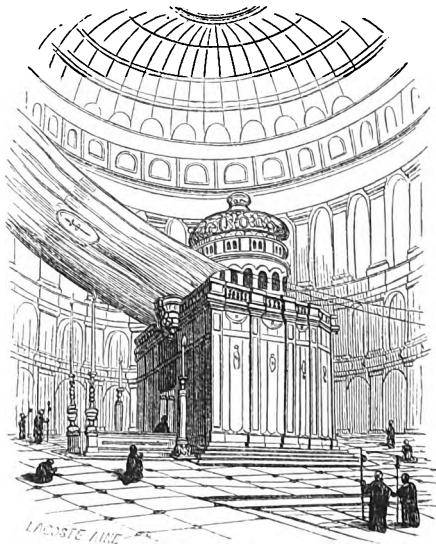
Le jour où le concile devait se prononcer sur la maternité divine de Marie, le peuple, inquiet et agité, inonda les rues et se pressa autour du temple magnifique que la piété des habitants du littoral de la mer Icarienne avait bâti sous l'invocation de la Vierge. C'était là que deux

cents évêques examinaient les propositions de Nestorius, qui n'osa les venir défendre, tant il se fiait peu à la justice de sa cause et à la bonté de ses arguments. Les flots de peuple, qui se tenaient à rangs pressés sur le parvis de la basilique et dans les rues avoisinantes, gardaient un silence profond, et l'inquiétude se peignait sur le visage mobile de ces Grecs dont les traits, beaux et expressifs, peignent si bien les impressions diverses de l'âme. Un



évêque paraît ; il annonce à la foule muette et saisie que l'anathème du concile est lancé contre le novateur, et que la Vierge toute sainte est glorieusement maintenue dans son auguste prérogative. Alors, des transports de joie éclatèrent de toutes parts. Les Éphésiens et les étrangers accourus de toutes les villes de l'Asie, entourant les Pères du concile, baisaient leurs mains, leurs vêtements, et brû-

laient dans les rues qu'ils devaient traverser des pastilles odoriférantes. La ville se trouva spontanément illuminée, et jamais joie ne fut plus universelle. On croit que ce fut dans ce concile d'Éphèse que saint Cyrille, de concert avec l'assemblée sainte qu'il présidait, composa cette belle et touchante prière à la Mère de Dieu, que l'Église a adoptée : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen !*





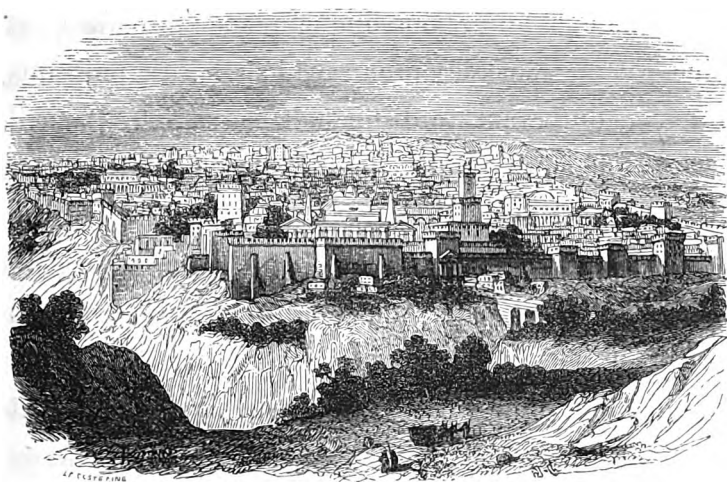
Gagniel del.

Plancherol inv.

TRIOMPHÉ DE LA VIERGE A CONSTANTINOPLE.

Publié par L. MENCIER, A PARIS.
Imprimé par A. Heine.

Brevière sculp.



Chapitre v.

ORIENT. — LES GUERRES SAINTES.



es chrétiens de la Grande-Asie ne mirent pas moins d'empressement que les Grecs d'outre-mer à manifester leur dévotion à Marie. Dès avant Constantin, une église du nom

de la sainte Vierge s'élevait comme un phare sur le haut promontoire du mont Carmel, dont les flots viennent ron-

ger la base, et au-dessous duquel plane l'hirondelle marine. Tyr, la reine découronnée, mais encore puissante, des mers du Levant, se distinguait par sa Notre-Dame de cèdre et de marbre, qui éclipsait les basiliques byzantines des Césars. Damas, *l'émeraude du désert*, dépensait sans regret deux cent mille dinars d'or à bâtir sa splendide église de *Mart-Miriam* (Sainte-Marie), que les mahométans brûlèrent, sous le khalifat de Moctader, l'an 312 de l'hégire¹. Antioche avait aussi une superbe basilique de Notre-Dame, et suspendait des lampes d'or devant son image, qu'il lui fallut bientôt céder à la pieuse convoitise de l'impératrice Pulchérie, et à laquelle elle substitua une petite statue de cèdre de la Mère de Dieu, miraculeusement trouvée dans le tronc creusé par le temps d'un énorme cyprés qui traînait ses branches dans l'Oronte². Le Liban, cette belle montagne qui, sous un ciel de feu, reste fidèle, dit Tacite, aux neiges et aux ombrages³, le Liban dont le Seigneur a planté de sa main les cèdres, cachait dans ses cavernes de rochers une foule de solitaires qui avaient voué leur travail à Marie. Assis au bord du fleuve qui prit, de leur voisinage, le nom de *Saint* qu'il porte encore, et qui coule entre deux marges de mousse pittoresquement ombragées, ces hommes du labeur, de la contemplation et de la prière, sculptaient, à l'ombre majestueuse des cèdres qui laissaient tomber sur eux, à travers leur riche branchage, une lumière semblable à celle qui descend en pluie de pourpre, de saphirs et d'or, du haut des roses

gothiques de nos cathédrales, ces petites statuettes de la sainte Vierge, appelées *vierges noires*, que les pèlerins d'Occident, qui visitaient la Terre-Sainte dès les premiers siècles du christianisme, rapportaient en Europe pour les déposer dans des chapelles seigneuriales ou des églises qu'elles ont rendues célèbres par leurs miracles.

Marie avait aussi des sanctuaires dans les solitudes pierreuses du mont Sinaï. Au fond d'un ravin tapissé de verdure, et si profondément encaissé entre d'énormes rochers à pic que la cime des plus hauts palmiers y garde toujours une immobilité complète, leurs feuilles n'y étant jamais balancées par le plus léger souffle d'air, s'élevait, au milieu d'un petit bois d'oliviers, de peupliers et de dattiers, un couvent placé sous l'invocation de la Vierge. Rien ne troublait le morne silence de cette oasis incrustée dans la pierre; c'était à peine si le bruit effrayant des orages, qui éclatent souvent dans ces régions élevées, s'y faisait entendre; cette tombe paisible, à l'usage de quelques vivants, n'était animée que lorsqu'il s'en élevait des chants de louange pour CELUI *qui était avant les montagnes* et pour CELLE *en qui il a fait de si grandes choses*.

En Perse, où l'on voit encore les ruines de quantité d'églises et de monastères du nom de Marie, les chrétiens mettaient aussi le plus grand zèle à bâtir ces lieux de prière. Élisée Vertabed, auteur arménien fort estimé qui florissait au cinquième siècle, nous a conservé, dans son histoire religieuse des guerres d'Arménie, un discours du

roi des rois Jesgird, en occident Isdigerdès, qui en fait foi. « J'ai appris de mes pères, » disait ce prince dans un grand conseil composé de satrapes et de mages, où l'on agissait la question d'une persécution prochaine contre les chrétiens, « que, du temps du roi Chabouh II (en 349), quand la religion du Christ commençait à se répandre en Perse et au delà dans les contrées orientales, nos principaux *mobeds* (docteurs) conseillèrent au roi d'abolir le christianisme dans ses États; il y tâcha, mais en vain, car plus il faisait d'efforts pour arrêter cette religion dans son cours, plus elle faisait de progrès. Les chrétiens de Perse étaient si hardis qu'ils bâtissaient, dans toutes les villes, des églises qui surpassaient les demeures royales en magnificence; ils élevaient aussi des oratoires sur les tombeaux de leurs martyrs, et il n'y avait pas de lieu habité ou désert qu'ils ne couvrissent de leurs couvents⁴. »

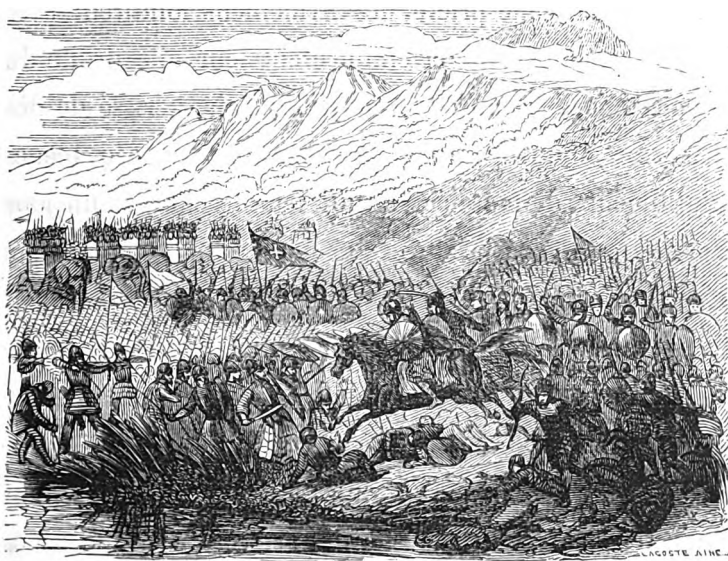
L'extinction du christianisme fut décidée dans ce conseil où les mages étaient influents; mais le roi résolut d'employer la corruption avant d'en venir à la violence, et il essaya d'abord, comme disent les Perses, de *verser le poison mortel dans la coupe de lait*. Appelant à sa Porte les *nakrars* ou grands d'Arménie qui gouvernaient féodalement de petites principautés, héréditaires dans leurs familles, sous l'autorité d'un *marzban* ou vice-roi nommé par la Perse, il leur prodigua les louanges, les paroles douces, les promesses éblouissantes, pour obtenir d'eux le sacrifice de leur religion. Ceux qui cédèrent obtinrent des gouver-

nements, des titres honorifiques, de belles et fertiles métairies ou des chevaux arabes superbement enharnachés. Jamais il n'était sorti du trésor royal tant de bracelets d'émeraudes, tant de ceintures d'or battues au marteau et incrustées de rubis et de perles, tant de pièces de brocart de Roum, à fond rouge et or, à fleurs de pierreries ; pour arriver au but où l'on tendait, tout était donné sans compte et sans nombre. Pourtant les déserteurs de la vraie foi passaient en si petit nombre dans le camp des mages, et le roi des rois était si pressé d'en finir avec le christianisme, que, jetant violemment le masque de modération dont il se couvrait, il lança un édit vraiment curieux, où, après avoir loué, suivant les anciennes formules de la cour de Perse, le Dieu saint, *maître des étoiles et de la lune*, au pouvoir duquel rien n'échappe, *depuis le soleil jusqu'à la nuit sombre, depuis la source d'eau jusqu'aux flots bleus de la mer*, il poursuivait en exposant les points fondamentaux de sa propre fausse croyance, et en dénigrant les chrétiens de manière à inspirer la plus haute révérence pour leurs vertus ⁵. Cet édit royal fut promptement suivi d'un autre qui enjoignait aux Arméniens d'embrasser sans délai le culte du feu, de contracter des alliances avec leurs plus proches parentes, contrairement à la loi de Jésus-Christ, qui déclare que de tels mariages sont des crimes, et qui finissait par leur ordonner de sacrifier au soleil des boucs et des taureaux blancs.

L'apôtre a dit : Soyez soumis aux puissances qui vous

gouvernent; mais Dieu a commandé de préférer la mort à l'idolâtrie. Aussi, les Arméniens, au lieu de se conformer à l'édit impie de la cour de Perse, continuèrent-ils de célébrer dans leurs camps de cavalerie le service divin, et d'écouter les prédications des prêtres qui, à l'imitation des anciens lévites d'Israël, les accompagnaient à l'armée. Vainement Isdigerdès, les séparant en petits corps, les dissémina sur les points les plus reculés et les plus dangereux des frontières; vainement il leur donna pour quartiers d'hiver les gorges de montagnes les plus affreuses ou les pays les plus malsains; vainement il essaya de les réduire en leur faisant supporter la faim et la soif, tandis que, d'autre part, la pauvre Arménie, pressurée comme la grappe sous le pressoir, donnait au fisc persan ses dernières gouttes d'or. L'arbre de la foi, au milieu de toutes ces misères, n'en restait pas moins *verdoyant comme un beau cyprès que surmonte la pleine lune*. Les chrétiens d'Arménie avaient tout supporté; mais la patience leur échappa lorsque le roi des rois entreprit follement de ruiner les monastères placés sous l'invocation des Saints, et de convertir les églises en temples du feu. On se souleva d'une extrémité du royaume à l'autre, et, l'enthousiasme suppléant au nombre, toutes les forteresses persanes furent emportées et tous les pyrées livrés aux flammes. Une grande bataille, où les Perses étaient dix contre un, se livra sur les frontières de la Géorgie, au bord d'une petite rivière qui porte au Gour (*Cyrus*) le léger tribut de

ses eaux. L'armée persane présentait le spectacle le plus splendide et le plus imposant; ses éléphants de combat, chargés de tours du haut desquelles des archers habiles lançaient leurs flèches de peuplier, s'étendaient sur les ailes, et, au centre, se tenait la terrible *milice de la gauche*, la phalange des *immortels*. Ces nombreux escadrons, tout resplendissants d'or, s'ébranlèrent au son des clairons, des trompettes, des cymbales et des clochettes de l'Indostan; les drapeaux rouges, jaunes et violets flottaient comme des tulipes au bout des lances; les chefs de guerre



et les satrapes tirèrent de leur fourreaux d'or leurs épées indiennes, et poussèrent en avant leurs rapides chevaux arabes aux freins d'or et aux housses brillantes. Vêtus de couleurs sombres et portant la croix sur leurs drapeaux sombres aussi, les Arméniens, une poignée de braves, après

avoir élevé vers le ciel leurs mains et leurs cœurs, marchèrent à l'ennemi au chant d'un cantique tiré des psaumes. « Soyez juge entre nous et nos adversaires, Seigneur, chantaient les insurgés chrétiens ; prenez votre arc et votre bouclier pour notre cause qui est la vôtre ; jetez l'épouvante dans les escadrons innombrables de ces impies. Qu'ils se dissipent et se dispersent devant le signe auguste de la sainte Croix. Il nous est égal de mourir pour votre amour, et si nous donnons la mort à ces infidèles, nous serons les martyrs de la vérité⁶. »

Excités par cette prière, les Arméniens fondirent avec fureur sur les Perses et enfoncèrent leur aile droite du premier choc. La mêlée fut terrible ; l'air, hérissé de flèches, ressemblait à *l'aile d'un vautour*, et les épées bleues scintillaient comme l'éclair qui fend le ciel par un jour d'orage. L'enthousiasme exalté par la foi l'emporta ; la déroute des Perses fut complète, et les corps de neuf grands satrapes *connus du roi* n'eurent pour linceul que les fleurs sauvages de la plaine, et pour tombe que la gueule des bêtes féroces. Les eaux du Lomeki furent changées en sang, et un seul cavalier s'échappa sur son dromadaire pour porter à la cour de Perse la nouvelle de ce désastre.

Mais cette victoire, si grande et si inespérée qu'elle fût, ne pouvait être décisive ; les chrétiens d'Arménie n'avaient ni or, ni alliés ; Marcien, l'empereur grec, qu'ils avaient imploré à mains jointes, au nom du Christ et de sa Mère,

avait envoyé bassement tout exprès un ambassadeur à la cour de Perse pour protester au roi des rois qu'il était étranger au soulèvement de l'Arménie chrétienne, et qu'il ne s'en mêlerait pas. Isdigerdès comprit que César avait peur, et, se fiant à sa lâcheté, il résolut de poursuivre l'extermination du christianisme en Arménie : il n'y parvint pas. Les chrétiens, accablés par le nombre, perdirent une grande bataille où fut tué le héros qui les commandait, Vartan le Mamigonien, un prince d'origine chinoise, qui succomba après des prodiges de valeur. L'Arménie réduite aux abois ne se déclara pas vaincue ; on déserta les villes pour les forêts et les défilés des montagnes ; on célébra l'office divin au fond des cavernes. Les évêques arméniens souffrirent le martyre avec une inébranlable constance ; les princes, accoutumés à l'air vif et frais de leurs hautes montagnes, furent transportés, chargés de fers, dans le Korassan, dont le ciel de feu a pour vent le Simoun, qui tue à la manière de la foudre⁷, et dont le sol est une mer de sable embrasé. Ils y eussent péri de misère si deux confesseurs mutilés par le sabre des Perses n'eussent entrepris de recueillir parmi les chrétiens des provinces voisines des aumônes qu'ils remettaient aux grands seigneurs captifs : cela dura environ sept ans. L'un de ces anges de charité mourut de lassitude dans les brûlants déserts du Kohistan, dont un voyageur moderne a comparé la chaleur à celle d'une plaque de fer rouge ; l'autre continua tout seul la même œuvre de miséricorde. Isdigerdès,

désarmé par tant de constance, mit enfin un terme à cette dure captivité; mais ce ne fut qu'après cinquante ans de négociations, de trêves et de combats, que Vahan le Mamigonien, neveu du grand Vartan, le héros de l'Arménie, termina cette guerre sainte commencée en 450⁸.

Si les églises chrétiennes de la Perse méritaient d'être comparées aux palais de ses rois, dont les poètes arabes nous ont laissé des descriptions fabuleuses de magnificence⁹, celles des peuples qui habitent entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne étaient bien pauvres en comparaison. Ce furent d'abord des édifices de bois, où l'on appelait les fidèles à l'office, les jours de fête, en frappant deux planches l'une contre l'autre; car les cloches étaient encore inconnues. La première église en pierre des Arméniens, bâtie près des sources du Tigre, fut placée sous l'invocation de Marie; elle possédait, comme plusieurs sanctuaires de la Syrie et de l'Asie-Mineure, une image miraculeuse de la Vierge, qu'on avait confiée à la garde de saintes femmes¹⁰.

La cathédrale de Mtskhèta, l'ancienne capitale de la Géorgie, fut la première église chrétienne de cette contrée; les Géorgiens la dédièrent à la Vierge. On y gardait jadis le fameux *khiton*, un des vêtements déchirés de Jésus-Christ. Souvent renversée, mais toujours reconstruite avec élégance dans le plus haut style géorgien, on y voit encore éclater le marbre et le jaspe vert. Une inscription, écrite en lettres d'or sur une des colonnes, porte que ce

temple divin et vénérable de Marie, *reine des Géorgiens*, mère de Dieu et toujours vierge, a été rebâti aux frais et par les soins d'une princesse de Géorgie du nom de Pebanpato.

La métropole des Mingréliens était également dédiée à la Vierge; on y vénérât une de ses robes, que l'on gardait dans une cassette d'ébène incrustée de fleurs d'argent. Cette robe, d'une étoffe précieuse, à fond nankin et à fleurs éclatantes brodées à l'aiguille, fut montrée à Chardin lorsqu'il traversait la Mingrélie pour se rendre en Perse.

Dans les régions caucasiennes, qui abondent en couvents dédiés à Marie, c'était toujours sur des points élevés et du plus difficile accès que l'on voyait les plus beaux monastères: souvent même ils étaient défendus par des châteaux forts. Celui de Miriam-Nischin, en Géorgie, était bâti sur une roche du Caucase, au milieu d'un beau lac de montagne, qui le rendait inaccessible par terre; une forteresse, qui passait pour imprenable, le protégeait. Le château et le monastère furent assiégés par Mélik-Schah, sous le règne d'Alp-Arslan, son père, second sultan de la race des Seljoucides. Au moment où l'armée du prince musulman se disposait à entrer dans des barques pour livrer l'assaut, et que la garnison, décimée par la faim, voyait venir cet assaut avec un découragement mêlé d'épouvante, un horrible tremblement de terre se fit sentir, et le monastère de Sainte-Marie tomba renversé dans le lac¹¹. On regarda comme miraculeux ce

dénoûment étrange. « La Vierge, dirent les Géorgiens, a mieux aimé voir son sanctuaire abattu que souillé. »

Devant la porte principale de Djoulfa, ville arménienne antique et commerçante, située auprès d'un des gués les plus commodes de l'Araxe, s'élève un pic isolé sur l'étroit plateau duquel on avait bâti, dès les premiers siècles du christianisme, un monastère en l'honneur de la sainte Vierge. Les pentes de cette roche escarpée, où fleurissent encore de jolies jacinthes bleues et des touffes odorantes de marjolaine, sont couvertes de riches tombeaux et d'anciennes pierres tumulaires; mais les vivants, où sont-ils?... Un jour il prit fantaisie à un despote asiatique¹² de rayer Djoulfa, une ville de quarante mille âmes, du nombre des cités qui marquent sur le globe, et il y envoya Thamas-Kouli-Beg, avec l'ordre de la faire évacuer en trois jours de temps : il fut obéi. Les habitants enfouirent en toute hâte leurs richesses dans des lieux cachés, espérant, vain espoir! que Schah-Abbas, lorsque l'ouragan de sa colère serait passé, leur permettrait de venir repeupler leur ville. A la fin du troisième jour, quand il fallut partir et que la dernière minute de répit se fut écoulée, chacun, prenant les clefs de sa maison, suivit les prêtres qui emportaient celles des églises. Arrivés au pied du rocher où le sanctuaire de Marie domine encore les tombes antiques de leurs aïeux, leur désespoir éclata en sanglots déchirants. Forcés de poursuivre leur route, les malheureux bannis jetèrent un dernier regard sur leur

pauvre ville dépeuplée, et, après avoir mis leurs églises et leurs maisons sous la garde spéciale de la sainte Vierge, ils en jetèrent les clefs dans le fleuve.

Les Égyptiens, qui n'avaient jamais fléchi le genou devant les divinités étrangères, et qui semblaient parqués, à n'en pouvoir sortir, dans leur religion bestiale, comme l'appelait Flavius Josèphe au temps où elle florissait encore, avaient abandonné *leurs dieux qui broutaient l'herbe* et rendu aux roseaux du Nil les hideux crocodiles auxquels leurs dévots servaient de pâture¹³, pour adorer le Dieu du Calvaire. Les descendants du peuple antique des Pharaons avaient bâti, de très-bonne heure, une belle église dans le petit village égyptien où la sainte Famille s'était réfugiée pour se soustraire aux recherches impies d'Hérode, et lui avaient donné le nom de Notre-Dame-de-Matarieh ; une jolie fontaine où la sainte Vierge lavait les langes de l'enfant-Dieu avait reçu le nom de Fontaine de Marie, et cette fontaine, ainsi qu'un gigantesque sycomore qui avait souvent ombragé la Mère et l'Enfant, était le but de nombreux pèlerinages. La métropole de l'Égypte était dédiée à Notre-Dame.

L'Église d'Alexandrie, qui brillait entre toutes les églises du monde chrétien comme un fanal qui projette au loin sa lumière, avait rattaché dès le quatrième siècle à son siège patriarcal un royaume presque inconnu des Romains, sur lequel Pline a débité les choses du monde les plus étranges¹⁴, l'Abyssinie, dont les peuples, juifs, sa-

béens, fétichistes à leur volonté, étaient gouvernés par des rois issus de Makeda, la belle reine noire qui remplit de parfums et de pierreries la ville de Jérusalem, et qui eut un fils du roi Salomon. Un jeune marchand de Tyr, qui trafiquait en pierreries, ayant fait naufrage sur les côtes africaines de la mer Rouge, fut pillé d'abord, puis conduit à Axoum, l'antique capitale de la reine de Saba, et présenté comme un captif de marque au neguz (*empe-*



reur), ce prince au nom duquel les lions font la révérence ; il réussit au point que le neguz en fit son trésorier. Après la mort du prince noir, l'éducation de son fils mineur, Abreha, fut confiée au jeune Tyrien, qui instruisit secrètement son élève dans sa croyance, et conçut le magnifique espoir de devenir l'apôtre de ces régions à demi sauvages. Pour y parvenir, il se rendit à Alexandrie, où saint Atha-

nase le sacra évêque d'Axoum. A son retour, Frumence, qui fut surnommé *Abba Salama* (le père du salut), baptisa Abreha avec les principaux personnages de sa cour ; une grande partie du peuple ne tarda pas à suivre l'exemple de ses chefs. Cette révolution religieuse s'opéra comme toute révolution religieuse doit s'opérer, c'est-à-dire sans verser une goutte de sang. Abreha et son frère Atzbeha, qui régnèrent ensemble avec une édifiante bonne harmonie, prêchèrent eux-mêmes le christianisme à leurs sujets ¹⁵, et bâtirent un grand nombre d'églises en l'honneur du vrai Dieu sous l'invocation de Mariam (*Marie*). Une de ces églises antiques prit, des ombrages qui l'entouraient, le joli nom de *Mariam-Chaouïtou*, Notre-Dame-la-Verte.

Le christianisme s'étendait alors sur la côte opposée de la mer Rouge, dans l'Yémen, dont les habitants adoraient les astres et les arbres ; parmi eux se trouvaient bon nombre de Juifs ; un prince de cette nation, qui avait usurpé le pouvoir suprême en Arabie, persécuta les chrétiens, et bannit, en 520, saint Grégence, Arabe de naissance et archevêque de Taphar, métropole de ce pays. Saint Aritas, gouverneur de Nagran, ancienne capitale de l'Yémen, n'avait pas voulu apostasier sa foi ; il fut pris et conduit secrètement hors de la ville, où il fut mis à mort sur le bord d'un ruisseau. Sa femme et sa fille périrent aussi au milieu des supplices avec trois cent quarante chrétiens ¹⁶, et comme Dunaan continuait à martyriser ceux

qui ne voulaient pas renier leur croyance, Caleb, roi d'Abyssinie, fit, en 530, une expédition contre lui et le vainquit. Après quoi le neguz, dégoûté du trône, envoya son diadème à Jérusalem¹⁷, abdiqua la souveraineté en faveur de son fils et s'enferma dans un monastère, n'emportant avec lui qu'une coupe pour boire et une natte pour se coucher. Les troupes africaines qu'il avait envoyées au secours des chrétiens d'Asie, séduites par la beauté et la richesse de ce sol *heureux*, résolurent de s'y fixer. Ce furent ces chrétiens noirs, commandés par le gouverneur de l'Yémen, qui firent, contre les Arabes de la Meeque, cette guerre connue sous le nom de *guerre de l'éléphant*. L'Arabie-Heureuse ne demeura pas longtemps en leur pouvoir cependant; les Perses en firent la conquête vers l'an 590, et ceux-ci en furent chassés à leur tour par les lieutenants de Mahomet.

Lors de la conversion des Abyssins, la doctrine de Nestorius agitait l'Église. On sait que les opinions de cet évêque, qui refusait à Marie le titre de Mère de Dieu, furent condamnées par le concile d'Éphèse. Les Abyssins, dans leur enthousiasme exagéré pour la sainte Vierge, ne se contentèrent pas de rejeter l'hérésie de Nestorius; au titre de Mère de Dieu, ils ajoutèrent celui de *Mundi Creatrix*, pour témoigner la haute idée qu'ils avaient de Marie. Rien ne peut aller au delà en effet de l'amour et du respect dont elle est l'objet au bord du Nil Bleu, et jusqu'aux montagnes de la Lune. Les erreurs de Dioscore

et d'Eutichès, que les Abyssins ont malheureusement suivies, n'ont rien changé de ce côté-là.

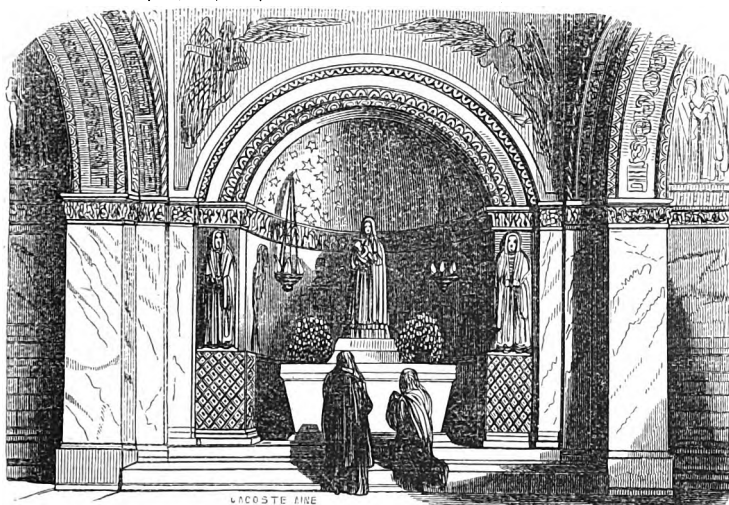
Le vieil Orient semblait rajeuni par sa dévotion à Marie ; il aimait son culte et solennisait pompeusement ses fêtes, dont la plupart étaient de fondation apostolique. La fête de l'Annonciation était regardée du temps de saint Athanase, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, comme une des plus grandes fêtes de l'année, et l'on se préparait à celle de l'Assomption, que l'on célébrait avec splendeur, depuis le Nil jusqu'au Caucase, sous le nom de *Pâque de Notre-Dame*, par un jeûne de quinze jours¹⁸.

Tout faisait augurer que l'Évangile allait se répandre d'une extrémité de l'Asie à l'autre, et déjà même on commençait à annoncer au peuple idolâtre du Céleste-Empire ce Saint, né d'une vierge, que la terre attendait, disaient les disciples de Confucius, *comme les plantes flétries attendent la rosée* ; mais, hélas ! un ouragan plus furieux, plus destructeur, plus irrésistible que le vent brûlant du désert, et né, comme lui, dans les plaines sablonneuses de l'Arabie, vint refouler le christianisme avec une force que Satan sans doute lui avait donnée.

D'abord, on entendit vaguement un bruit d'armes le long de la mer des Roseaux ; l'Arabe se battait avec fureur contre l'Arabe, et les arbres fétiches tombaient en même temps que les temples chrétiens ; puis, tout fit silence de ce côté, et des légions de cavaliers aux *abbas* rayés de noir et de blanc se précipitèrent sur la Syrie comme des nuées de

sauterelles, abattant du revers de leurs cimeterres quatorze cents églises chrétiennes ! De là ils se jetèrent sur la Perse, qui succomba en leur abandonnant le fameux étendard de Kawed, d'où dépendaient les destins de l'empire des mages¹⁹ ; les flammes de la superbe bibliothèque d'Alexandrie éclairèrent leur tempétueux passage à travers l'Égypte ; bientôt ils bondirent sur le littoral africain, où avait jadis dominé Carthage, et le soumirent en courant. Arrivés au lieu où l'antiquité avait planté les colonnes d'Hercule, les fougueux vainqueurs firent entrer leurs coursiers aux longues généalogies dans le détroit de Gibraltar, et s'écrièrent en agitant fièrement au-dessus des vagues les lames bleuâtres de leurs glaives : « Dieu de Mahomet, tu le vois, c'est la terre qui manque aux conquêtes des *vrais croyants*²⁰ ! » L'Afrique et l'Asie durent courber leurs têtes éplorées sous le joug abrutissant et farouche de l'islamisme, et les ténèbres de l'ignorance envahirent bientôt le splendide et ingénieux Orient.





Chapitre vij.

OCCIDENT. — LES MADONES.



Constantin, après avoir élevé dans l'enceinte de Rome, cette ville déesse que le paganisme avait mise au milieu des cieux étoilés¹, la superbe basilique Latérane, avait fermé les temples païens; mais il n'avait pas eu la main assez forte pour arracher les profondes racines de l'idolâtrie. Il est certain que le plus grand

nombre des patriciens de Rome restait obstinément fidèle aux anciennes idoles de l'empire ; le sénat lui-même se partageait en deux fractions, l'une païenne et l'autre chrétienne, ce qui faisait dire à saint Ambroise qu'il y avait comme deux sénats. C'était des sénateurs idolâtres que Prudence disait : « Les successeurs des Catons, plongés dans une honteuse erreur, supplient encore les dieux troyens, et dans le secret sanctuaire de leurs foyers ils vénèrent les pénates exilés de Phrygie ; le sénat, j'en rougis, le sénat honore Janus à deux visages et célèbre les fêtes de Saturne. »

Quant à la foule immense des prolétaires, la plus grande partie s'était franchement donnée au CHRIST, et, méprisant les autels de Jupiter, elle se pressait autour du tombeau des apôtres².

La péninsule italienne était partagée, comme sa capitale, entre Jupiter et Jésus, Junon et Marie ; la nuit de l'erreur luttait de tous ses efforts contre l'aurore de la vérité. Les prêtres des idoles attribuaient à l'abandon de leurs dieux les calamités qui fondaient sur l'empire. Si la famine se faisait sentir à un degré extraordinaire dans le Latium, c'est que César, *mal conseillé* par les chrétiens qui formaient sa cour, avait supprimé les privilèges des Vestales ; si les frontières étaient impunément inquiétées par les Barbares, si les Goths pénétraient jusqu'au cœur de l'empire, c'est qu'on avait renversé l'autel de la Victoire. « Nous redemandons l'état religieux qui a si longtemps

servi d'appui à la république, disait Symmaque, préfet de Rome, à l'empereur Valentinien II; nous demandons la paix pour les dieux de la patrie, pour les dieux indigènes; notre culte a rangé le monde sous ses lois, il a repoussé Annibal de nos murailles et les Gaulois du Capitole. Quoi! Rome réformerait dans ses vieux jours ce qui naguère l'a sauvée? La réforme de la vieillesse est tardive et insultante!... »

Le paganisme fut vaincu dans cette lutte par saint Ambroise, mais il n'en continua pas moins de se roidir contre la *religion nouvelle*, qu'il accablait de sarcasmes, de dédains amers et de calomnies. Ce fut avec une joie délirante que Rome releva, sous Julien, l'autel de la Victoire, ce qui n'empêcha pas les Barbares de la rançonner plusieurs fois. Démoralisée en voyant l'ennemi à ses portes, elle redevint à moitié païenne; des cérémonies défendues par les lois de Gratien et de Théodose reparurent publiquement; le préfet de Rome appela des aruspices toscans, et le dernier de ses consuls ressuscita par une autre parodie les cérémonies augurales le jour de son installation. « C'en était trop, dit Bossuet. Dieu enfin se
« ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre
« les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont le
« peuple romain, avide du sang chrétien, avait fait si
« souvent retentir l'amphithéâtre; il livra aux Barbares
« cette ville enivrée du sang des martyrs..... Cette nou-
« velle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle

« enflée de ses victoires, triomphante dans ses richesses,
« souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de
« Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute; la
« gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux,
« lui est ôtée : elle est en proie aux Barbares, prise trois
« et quatre fois, pillée, saccagée, détruite; le glaive des
« Barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome
« toute chrétienne sort des cendres de la première, et
« c'est seulement après l'inondation des Barbares que
« s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les
« dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits, mais
« oubliés. »

L'idolâtrie étant bien morte, on rouvrit ses temples de marbre, on les purifia, et les plus beaux furent dédiés à la sainte Vierge, devant laquelle s'agenouilla toute l'Italie avec une ferveur et une foi qui, Dieu merci, durent encore. Les patriciens bâtirent à l'envi des églises ou des chapelles et les décorèrent avec une profusion qui témoignait de leur piété; les autels de Marie furent incrustés d'argent, d'or, de pierres précieuses³; des lampes non moins riches les éclairèrent; rien ne fut épargné pour que la splendeur de l'ornementation religieuse répondît à la dignité de la Sainte.

Le peuple, qui n'a point d'or à sa disposition, lui rendit un hommage plus touchant, plus intime, plus pittoresque. Sur les coteaux rians de Baies, dans les champs fertiles de la Campanie, au fond des gorges de

l'Apennin, dans les glaciers des Alpes, et parmi les arides bruyères des Abruzzes, on vit s'élever, de distance en distance, d'humbles autels à la Madone. Ces petites chapelles primitives, enveloppées des réseaux du lierre ou des vertes dentelles du pampre, se cachaient humblement sous les vieilles ramées des forêts, et leur ombre, à midi, se projetait sur le cours des ruisseaux. Cette dévotion si fraîche, si naïve, si bien appropriée aux doux penchants, aux habitudes simples de Celle qui en est l'objet, subsiste encore de nos jours avec sa religieuse poésie. Victorieuse du temps et des commotions politiques, la Madone abrite encore sous un dais de feuillage ou de jasmin sa petite lampe mystérieuse. Chaque soir le pâtre de la colline, le laboureur de la vallée, et même, le dirai-je? le bandit, rallument dévotement la flamme vacillante qui brille comme une étoile protectrice au haut des montagnes, et qui semble une luciole au milieu des bois. Le coin de terre qui l'entoure est terre sacrée : en ce lieu-là, le brigand le plus farouche de la Calabre n'oserait tirer son poignard, et il y prie quand les cloches lointaines sonnent lentement l'AVE MARIA ; c'est le dernier lien qui l'attache à l'humanité, et il est rare que ce lien se rompe⁴.

Ces petites chapelles solitaires, perdues au milieu des rochers ou parmi les bois, réveillent dans l'âme du voyageur le moins religieux mille sensations délicieuses semblables au parfum longtemps oublié d'une fleur du pays natal, qui nous arrive inopinément dans une con-

trée étrangère. Un auteur moderne, qui ne se pique point de catholicisme, au contraire! retrace d'une manière charmante les émotions qu'il éprouva à la vue d'une de ces Madones, cachée dans les montagnes du Tyrol. « Au détour de la montagne, dit-il, je trouvai une petite niche creusée dans le roc avec sa Madone et la lampe que la dévotion des montagnards entretient et rallume, chaque soir, dans les solitudes les plus reculées; il y avait, au pied de l'autel rustique, un bouquet de fleurs cultivées et nouvellement cueillies; cette lampe encore fumante, ces fleurs de la vallée, toutes fraîches encore, à plusieurs milles dans la montagne stérile et inhabitée, étaient des offrandes d'un culte plus naïf et plus touchant qu'aucune



chose que j'aie vue en ce genre. A deux pas de la Madone

était un précipice qu'il fallait côtoyer pour sortir du défilé; la lampe de la Vierge devait être fort utile aux voyageurs de nuit. »

Pendant la révolution de 1793, et comme les Français venaient de s'emparer du royaume de Naples, le bruit courut qu'ils allaient fermer les églises et *abolir le culte de la sainte Vierge*. A cette nouvelle, les paysans de la Calabre se saisirent de leurs longs fusils; tous les clochers de cette région montagneuse sonnèrent le tocsin, et les bandits eux-mêmes, portant l'image de la Madone suspendue à un ruban rouge, s'enrôlèrent dans les troupes réglées et se battirent comme des lions. Ces bandes calabraises furent les dernières à poser les armes⁵.

De l'Italie, le culte de la Mère du Sauveur passa sous le ciel plus âpre et plus bleu de la Gaule. Les dieux olympiens y avaient pénétré à la suite des cohortes victorieuses de César, et les temples d'Auguste et de Jupiter s'élevaient à côté des *dolmens*, des *menhirs*, et des autels moins antiques de Bélénus. Les idoles des empereurs, servilement acceptées par la population gallo-romaine des grandes villes, ne tardèrent pas à disparaître après la conversion de Constantin; mais il fallut des siècles pour détruire le culte des arbres, des pierres et des sources du druidisme matérialisé⁶. Vainement les vertus actives, la douceur onctueuse, l'abstinence angélique des anachorètes captivaient l'admiration des peuplades gauloises; vainement la charité ingénieuse, l'intégrité sans tache, la religion

douce et compatissante des évêques attiraient leurs âmes au Dieu crucifié par une sainte et puissante magie; la vue des *menhirs* gigantesques qui surgissaient comme de noirs fantômes au milieu des arides bruyères, l'aspect d'un chêne enveloppé de mousse, ou d'une fontaine déifiée, détruisaient en quelques instants le lent ouvrage des pasteurs chrétiens.

Dans cet état de choses, si capable de rebuter la patience la mieux éprouvée, le clergé gaulois se montra digne de la mission religieuse et civilisatrice qu'il avait reçue de son divin Maître. Il était naturellement charitable et humble de cœur; la nécessité le rendit habile. Impuissant à rompre des habitudes superstitieuses qui se liaient étroitement aux profondes racines du vieux tronc celte, il sanctifia ce qu'il ne pouvait abolir, et fit tourner à la gloire de Dieu les pratiques mêmes de l'idolâtrie. Les *menhirs* des landes désertes, où les enfants de Teutatès allaient souvent prier à la lueur argentée de l'astre charmant qu'ils nommaient *la belle Silencieuse*⁷, furent surmontés d'une croix de granit qui jeta à travers les rites idolâtres une pensée chrétienne. Les chênes huit fois centenaires, où les druides avaient abattu sous leurs faucilles d'or le *rameau des spectres*⁸, reçurent dans leurs flancs caverneux la douce image de Marie, et ce furent encore Marie et les Saints que les Barbares retrouvèrent au bord de leurs fontaines *des fées*⁹.

Cette substitution qui annonce dans ceux qui la firent

une si parfaite connaissance du cœur humain, eut lieu non-seulement dans les Gaules, mais chez les Belges, les Espagnols et les Bretons; partout elle fut couronnée de succès. Avec le temps, les traditions mystérieuses du druidisme descendirent du chant des bardes aux contes populaires; les marguerites des prés, le muguet des forêts, les tiges odorantes du chèvrefeuille ne furent plus effeuillés, sur le cours des eaux, en l'honneur de la fontaine divinisée; on les déposa sur l'autel rustique de Marie, et la petite lampe de sa chapelle remplaça les flambeaux de bois résineux que les Gaulois allumaient autour de ces vieux chênes qu'ils appelèrent alors *les chênes du Seigneur*.

Lors de l'invasion des Barbares, les chrétiens, voulant soustraire à la profanation de ces furieux les objets révé-
rés de leur culte, cachèrent soigneusement les petites statues de la sainte Vierge dans les endroits les plus écartés et les moins accessibles de leurs forêts. Ces images saintes y demeurèrent, non qu'elles y fussent oubliées, mais parce que l'épée des Goths, des Huns et des Vandales abattait les populations comme le faucheur abat l'herbe des prairies, et que, dans les contrées les plus fertiles et les plus populeuses du monde romain, le voyageur faisait alors plusieurs jours de marche sans voir la fumée d'une chaumière¹⁰.

Longtemps après, une partie de ces Madones des fontaines et des bocages reparurent avec éclat; et, selon de vieux chroniqueurs espagnols, belges et français, des mi-

racles en accompagnèrent la découverte. Tantôt une vive lumière attirait de nuit un chasseur espagnol ou un pâtre des Pyrénées vers un buisson où les oiseaux gazouillaient mélodieusement tout le long du jour ; là était une image de Marie cachée parmi les fleurs d'un arbuste épineux et embaumée par les parfums de la brise des bois. Tantôt des bergers, voyant leurs moutons fléchir les genoux devant un tertre couvert d'herbe fine et semé de violettes blanches, creusaient le sol où ils trouvaient, à leur indicible surprise, une petite statue en bois grossièrement sculptée, mais dans un état parfait de conservation, représentant la sainte Vierge. Une autre fois, des étoiles tombantes, rayant la nuit d'une longue traînée de lumière et s'abattant toutes au même lieu comme des lucioles en voyage, indiquaient, à des bandes espagnoles campées sous les tours d'une ville maure, l'endroit où, du temps de Rodrigue, de saints religieux avaient caché furtivement, durant quelque nuit de fuite et d'alarme, une image miraculeuse, pour la soustraire aux profanations du musulmanisme. Et puis, c'étaient des chevaliers sans peur, d'illustres princesses, qui, chevauchant, le faucon sur le poing, à travers les vertes forêts de France ou de Lusitanie, découvraient, dans le creux d'un vieux chêne blanchi de mousse ou dans l'enfoncement d'un rocher dont la ronce défendait l'approche, une petite Madone réfugiée¹¹. A cet aspect, le haut baron, la noble dame se signaient d'un air humble et dévotieux, descendaient en hâte de leurs

palefrois, s'agenouillaient dans l'herbe devant la Madone, et lui vouaient une chapelle.

Notre-Dame-des-Épines-Fleuries fut trouvée sur un roc buissonneux avec des circonstances merveilleuses : voici comment le rapporte une naïve légende du temps passé :

« Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu au monastère de Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, bâti par la veuve d'un chevalier, le dernier de sa race, mort à la conquête du tombeau de Notre Seigneur. La noble châtelaine se promenant un soir



d'hiver dans la longue avenue de son vieux château, l'esprit occupé de pieuses méditations, arriva jusqu'au

buisson d'épines qui marqua depuis le site du monastère, et ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était déjà orné de sa parure du printemps; une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montrait les épines en fleurs, et sous ce rideau de verdure, brodé de petites étoiles blanches à rayons incarnats, était une statue de la Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui révélaient un luxe naïf; c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. On transporta pieusement et en grande pompe l'image sainte dans la chapelle du château fort; mais le lendemain on ne l'y retrouva plus. La Reine des anges avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris au luxe de la chapelle seigneuriale; elle était retournée au milieu de la fraîcheur des bois goûter la paix de la solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitants du château s'y rendirent dans la soirée et l'y trouvèrent plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence. *Puissante Dame, dit la châtelaine, bienheureuse sainte Marie, c'est ici la demeure que vous préférez; votre volonté sera faite.* Et, peu de temps après, une belle abbaye gothique s'éleva au lieu même où l'on avait trouvé la Madone miraculeuse. Les grands du royaume l'enrichirent de leurs dons, et les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur.

La Bretagne abondait en chênes consacrés au culte de Marie; le plus célèbre étalait ses rameaux au bord de l'Océan, sur une colline isolée qui s'élève à quelque distance de Lesneven. On y révérait Notre-Dame-des-Portes, dont la statue d'argent massif était, de temps immémorial, un objet de vénération profonde pour les dévots Armoricains. Le sanctuaire est aujourd'hui veuf de sa Madone, que les *incorruptibles* agents de la République ont volée; mais il n'en est pas moins fréquenté par une foule de pèlerins aux cheveux longs, aux larges brayes, aux vêtements de peaux de chèvre, qui viennent demander à la Mère de Dieu de beaux jours, d'abondantes récoltes, ou la santé d'un parent malade. A les voir dans ce costume primitif, antérieur à la conquête romaine, agenouillés dévotement à l'ombre des bois, en vue de l'Océan qui bat leurs roches granitiques de ses flots verdâtres, et des *dolmens* des vieux héros qui marchèrent à la conquête du Capitole, vous vous croiriez transporté dans la *Gallia comata* de Pline, et l'illusion serait bientôt irrésistible s'ils entonnaient un cantique à la Vierge dans l'antique et sonore idiome des Celtes, leur langage à eux.

Le Berry avait aussi sa célèbre Madone du Chêne, qu'un seigneur du Bouchet, cherchant son épervier au milieu des bois, avait trouvée dans le creux d'un de ces anciens arbres sacrés des Gaules, sur lequel l'oiseau chasseur s'était perché comme pour y attirer son maître. Le chêne qui versait les douces ténèbres de son ombrage sur la gra-

cieuse statuette de Marie, autour de laquelle le lierre s'enroulait comme un encadrement gothique, couronnait un îlot à l'herbe fine et fournie, qu'environnait de sa belle nappe d'eau limpide un petit lac qu'on avait nommé, je ne sais pourquoi, la *Mer Rouge*. Ce chêne devint le but d'un si nombreux pèlerinage qu'après avoir fait une levée pour y conduire on l'entoura d'un édifice religieux. L'image, trop richement ornée par la piété des habitants du Berry sans doute, fut volée pendant les guerres civiles par les protestants; mais le comte de Maur en fit faire une autre avec le bois du chêne qui l'avait si longtemps abritée, et qui pouvait dire comme la terre embaumée du poète persan : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle ¹². »

En Picardie, une petite Madone était déposée dans le creux d'un vieux chêne sur la route qui conduisait d'Abbeville à Hesdin; cette image miraculeuse, sur laquelle le chèvrefeuille laissait retomber comme un voile de fleurs ses festons à l'odeur suave, dominait une oasis de verdure qui tranchait sur la nudité de la route exposée au soleil, et offrait une halte délicieuse au voyageur pédestre et au pèlerin de haute naissance qui se rendait pieds nus, comme le roi saint Louis et le sire de Joinville, à quelque lieu sacré par suite d'un vœu fait pour lui ou pour quelque personne chère. Le bandit des temps féodaux marmottait lui-même un *Ave* en ôtant son chaperon de bure devant Notre-Dame-de-Foi, et la châtelaine, après

avoir prié aux pieds de la Madone, ouvrait son aumônière ornée de ses armoiries *orfèvrées*, et laissait tomber de sa main blanche et délicate une petite pluie d'argent dans le tronc du vieux chêne où l'évangélique pudeur des fidèles du moyen âge déposait en secret, pour le pauvre, l'aumône qu'il y prenait sans honte et que nul n'y prenait que lui¹³. Le voyageur, ses oraisons finies, s'asseyait, les pieds étendus dans l'herbe molle et fraîche qui le délassait de sa longue route ; il aspirait le parfum des fleurs, écoutait le bouillonnement de la source voisine, et jouissait profondément du contraste de la fatigue passée et du repos présent. Mais il fallait partir : quelle pitié ! L'ombre était si bonne, l'herbe si molle ; le murmure de la fontaine, qui semblait retenir sa voix pour ne pas couvrir le son léger de la prière qui montait doucement vers Marie, était si charmant ! On se signait, on murmurait une prière d'adieu à la Vierge, on glissait une aumône à l'infirme agenouillé au bord du fossé, et sa bénédiction vous suivait sur la route : « Bon voyageur, que Notre-Dame vous préserve de malencontre ! » Et l'on tournait la tête au coude du chemin pour jeter un dernier regard sur le chêne de Notre-Dame.

L'Anjou, où les pèlerinages de Marie datent de si loin, avait près du bourg de Sablé son chêne contemporain des Plantagenets, paré de sa Madone non moins antique. Au pied des Vosges, sur la frontière de la Lorraine, un énorme chêne gaulois, que les paysans appelaient encore, par vieille habitude, l'*arbre des fées*, portait dans son sein

mollement tapissé de mousse une mystérieuse et blanche image de la Vierge, devant laquelle Jeanne d'Arc, la sainte fille, allait dévotement prier, et cela de tout cœur, contre les Anglais qu'elle devait bientôt voir fuir devant sa bannière. Le Hainaut avait aussi ses vieux chênes aux images miraculeuses; l'Espagne et le Portugal n'en manquaient pas non plus; l'Angleterre, sous le règne de Charles I^{er}, y voyait encore ses enfants catholiques invoquer à genoux la Madone absente, et Evelyn nous apprend qu'on donnait à ces arbres le nom de *chênes de la procession* ¹⁴.

Mais de tous les monuments du règne végétal qu'on a consacrés à Marie, il n'en est aucun qui puisse le disputer en beauté au chêne d'Allouville, dans le pays de Caux. La circonférence de ce vieil enfant de la terre est de trente-quatre pieds au-dessus de ses racines, et de vingt-six à hauteur d'homme. Il affecte la cime large et évasée du cèdre, et ses vastes rameaux, qui naissent du tronc à huit pieds de sa base, s'étalent horizontalement, de manière à couvrir un grand espace de terrain. L'intérieur de l'arbre est creux dans toute sa longueur; les parties centrales étant détruites depuis plusieurs siècles, ce n'est que par son écorce et par les couches intérieures de l'aubier qu'il subsiste encore; et cependant il se couvre de glands chaque année et se pare d'un épais feuillage. On a pratiqué, dans le creux de ce chêne qui date au moins de neuf cents ans et qui a vu tomber les forêts

druidiques, une charmante petite chapelle, revêtue de marbre, dont l'image de Marie décore l'autel. Une grille ferme ce sanctuaire sans dérober l'image sainte aux yeux du pèlerin et du voyageur. Au-dessus de la chapelle est une cellule, habitation digne de quelque nouveau *Stylite*, où conduit un escalier en spirale qui tourne autour du tronc. Cette demeure aérienne, couverte d'un toit en pointe, forme un clocher surmonté d'une croix en fer, qui s'élève d'une manière pittoresque au-dessus des branches du chêne¹⁵.

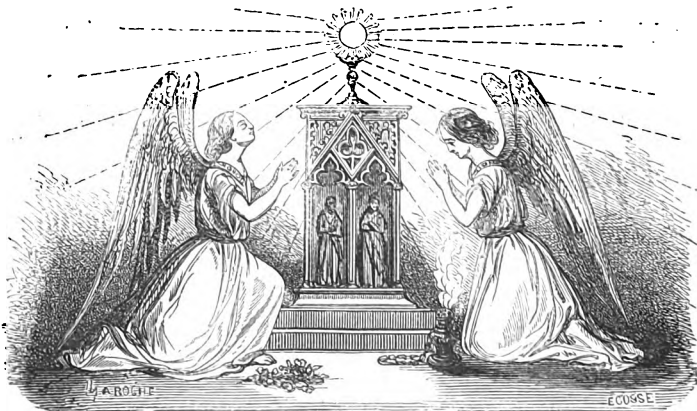
A certaines fêtes de l'année, et surtout à la fête patronale, la chapelle sert aux cérémonies du culte, et les populations des villages voisins se rendent en foule aux pieds de la Vierge gauloise qui semble les envelopper maternellement sous son frais manteau de verdure. Ces bonnes gens aiment leur Madone et l'ont bien prouvé. A l'époque désastreuse où tout ce qui tenait au culte était proscrit, où la moindre manifestation de catholicisme était punie de mort, une troupe de révolutionnaires rouennais marcha belliqueusement vers Allouville, dans l'intention avouée de brûler le chêne séculaire avec la Vierge qu'il abritait. Les paysans de Normandie, quoique bien moins susceptibles d'enthousiasme que les Bretons, se réunirent en armes sous le chêne et repoussèrent si vivement les républicains que ceux-ci en furent pour la honte de leur tentative manquée. Au fort de la Terreur, quand les chants pieux avaient cessé sur tous les points de la terre de France, quand un

peuple égaré, adorant Marat sur l'autel du CHRIST¹⁶, vociférait : *Il n'y a plus de Saints, plus de Dieu, plus d'âme immortelle!* on voyait s'élever, du milieu des rameaux noueux du chêne d'Allouville, la croix de fer de l'ermitage, et on lisait encore sur le frontispice de sa chapelle cette inscription calme et touchante : A NOTRE-DAME DE LA PAIX.

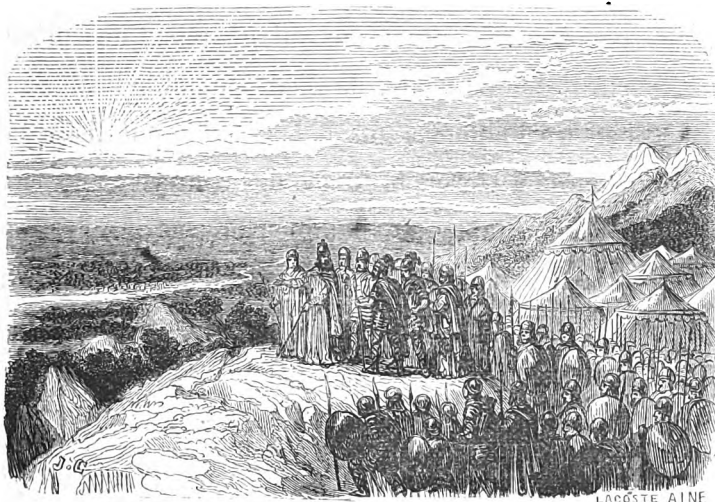
Sous les successeurs de Constantin-le-Grand, la Gaule, où le paganisme perdait chaque jour du terrain, était presque entièrement devenue chrétienne. Dès le temps de Théodose, elle contenait dix-sept métropoles, dédiées la plupart à Marie, et cent quinze évêchés que gouvernaient des évêques d'un grand savoir, d'une rare piété, d'une charité sans bornes et d'un sang illustre, ce qui ajoutait à leur influence. Le christianisme s'efforçait alors de ramener à des mœurs saintes et sévères ces populations gauloises passionnées pour les jeux du cirque, les courses de chars et les plaisirs séducteurs du théâtre; voluptés énervantes et pernicieuses que Rome païenne et corrompue jetait politiquement, comme des chaînes de fleurs, aux peuples primitifs qu'elle avait eu peine à soumettre, pour les déshabituer du courage. Les évêques, qu'on a trop légèrement accusés d'avoir pactisé avec le paganisme, parce qu'ils furent impuissants à arracher ces mauvaises racines païennes, mettaient tous leurs soins au contraire à les extirper, et se flattaient de réussir, quand tout à coup, au milieu d'une profonde paix et tandis que la Gaule vivait au jour le jour, sans prévoyance du lende-

main, rassurée par les légions qui campaient dans ses grandes villes et les soixante forteresses qui protégeaient ses frontières contre les Barbares, voilà que le bruit des trompettes guerrières se fait entendre au bord du fleuve qui la sépare de la Germanie... Aussitôt d'épais bataillons ennemis se précipitent dans les plaines dont les échos répétaient faiblement encore les derniers refrains des chansons gauloises; le fer et le feu dévorent les campagnes; les fleuves teints de sang, les villes livrées au pillage, les cirques démolis, les temples de marbre des anciens dieux de l'empire jetés à bas, les églises chrétiennes profanées annoncent l'approche irrésistible de ces farouches guerriers du Nord, dont les dieux portaient les titres significatifs de dépopulateurs et de pères du carnage; ils fondent sur la Gaule comme l'avalanche qui se détache du flanc des montagnes; le guerrier n'a pas le temps de saisir ses armes, la frayeur ôte jusqu'à la pensée de fuir: la misère et l'opulence éprouvent pareille fortune.... Un voile opaque et ténébreux, semblable au voile noir que la tempête étend à l'horizon des mers, lorsque les vagues écumeuses et chargées d'algues brisent avec fureur contre les récifs de la côte, couvre la belle province romaine et ne laisse briller que la couleur du sang et l'éclat des armes; depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, la Gaule, naguère si florissante, n'est plus qu'un vaste théâtre de désolation et de carnage. Cette époque désastreuse, qui vit tomber en poudre le colosse

romain et qui changea la forme de l'Europe occidentale, fut le gouffre où s'engloutit tout entière la civilisation antique, et Robertson, le grand historien anglais, n'hésite pas à dire que, s'il était appelé à déterminer la période la plus déplorable de l'histoire du monde, il nommerait sans balancer celle qui s'écoula depuis la mort de Théodose-le-Grand jusqu'à l'établissement des Lombards en Italie.







Chapitre vij.

LES TEMPS BARBARES.



l'invasion des Barbares fut, pour la religion comme pour les peuples qui vivaient amollis et civilisés à l'ombre des aigles romaines, une époque de deuil, de terreur et de larmes, une nuit de sang éclairée par la lueur lointaine des incendies, retentissante du choc des glaives, et tra-

versée par des chefs de guerre qui prenaient eux-mêmes le titre effroyable de fléaux de Dieu. Quand le bruit de ce grand passage d'hommes eut cessé, et qu'on put distinguer quelque chose à travers la fumée des conflagrations et la poussière des champs de bataille, on vit que l'Europe avait changé de face. Les Saxons occupaient la fertile Angleterre, les Francs s'étaient emparés de la Gaule, les Goths de l'Espagne, et les Lombards de l'Italie. Il ne restait plus le moindre vestige des sciences, des arts et des institutions civiles et politiques du puissant peuple de Romulus; la barbarie avait tout envahi et tout balayé devant elle. Partout on remarquait de nouvelles formes de gouvernement, de nouvelles lois, de nouvelles coutumes; une seule chose avait résisté à la transformation générale, le christianisme, qui devait consoler les vaincus et humaniser les vainqueurs.

Le culte de Marie, affaibli quelque temps par l'arianisme, qui domina fatalement après l'invasion des Goths et des Vandales, refleurit sous les drapeaux victorieux des Francs. Clovis, qui était le seul roi catholique de son époque, conçut le dessein de bâtir, sous l'invocation de Notre-Dame, à la pointe orientale de la cité, une église métropolitaine dont il posa la première pierre et que son fils Childebert termina¹. Cette église, bâtie sur l'emplacement d'un temple des druides, fut ornée de colonnes de marbre, de fresques à fond d'or et d'un pavé en mosaïque. Le poète-évêque Fortunat en vante surtout les verrières, qui

répandaient dans l'intérieur une grande clarté; ces verrières étaient un luxe importé de Grèce et d'Italie, qui ne faisait que de s'introduire dans les Gaules².

Clovis I^{er} fit aussi bâtir Notre-Dame d'Argenteuil, où la princesse Théodrade, fille de l'empereur Charlemagne, prit le voile après avoir accompagné son père en Italie; cette abbaye, qui était alors au milieu des bois, fut ruinée par les Normands et réédifiée avec magnificence par la pieuse reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, qui se plut à en orner les autels de beaux ouvrages ouvrés de ses mains.

Les autres princes mérovingiens, sans en excepter Chilpéric, l'époux sanguinaire de Frédégonde, dédièrent à la sainte Vierge quantité de chapelles et d'abbayes. Radegonde, fille de Berthaire, roi de Thuringe, l'épouse sainte et délaissée du roi Clotaire, demandait avec larmes, sur son lit de mort, qu'on l'enterrât dans l'église inachevée de Sainte-Marie, qu'elle faisait alors bâtir à Poitiers. Cette même pieuse princesse, qui refusa de reprendre la couronne de reine que son féroce et volage époux lui r'offrait, fonda en Neustrie, auprès d'une source druidique que les Gaulois de son époque s'obstinaient encore à secrètement adorer, l'église de Notre-Dame-de-Cailliouville, qui fut ornée de tant d'images saintes qu'on la comparait tout bonnement au Paradis. De l'église mérovingienne plus rien ne reste, mais la fontaine verse toujours au même lieu son onde bienfaisante, et l'on vient de bien loin y chercher la santé. Quand l'eau est calme et reposée,

on peut voir encore sur la dalle qui pave la fontaine de Notre-Dame l'image de sainte Radegonde, avec cette légende : « Priez pour nous ! »

Une autre épouse de Clotaire I^{er}, la reine Waltrade, et une fille de ce roi, la princesse Engeltrude, fondèrent à Tours, vers l'an 600, une belle abbaye du titre de Notre-Dame de l'Escrignol ou de l'Écrin ; probablement parce que ces princesses y employèrent leurs pierreries³. Plusieurs filles de haute naissance s'enfermèrent avec elles dans ce monastère, qui fut détruit par les Normands.

Grégoire de Tours nous apprend qu'il y avait alors dans la capitale de la Touraine une église de Notre-Dame dont la sainteté était redoutable. Dans les circonstances solennelles, on jurait la main posée sur l'autel de la sainte Vierge, et ceux qui se parjuraient passaient pour mourir dans l'année⁴.

La royale compagne de Clovis II, Bathilde, cette belle et sainte princesse qui fut la perle de ces temps barbares, fonda la superbe abbaye de Chelles, où elle se retira lorsque sa glorieuse régence fut terminée ; cette abbaye, située au milieu de l'épaisse forêt où Chilpéric avait trouvé la mort, fut placée sous l'invocation de la sainte Vierge. Une grande dame de la cour mérovingienne, Lutrude, femme d'Ébroïn, ce célèbre maire du palais qu'on a surnommé le Marius des Francs, parce que, pour arriver au pouvoir absolu, il prit le masque populaire, fonda, après la mort de son terrible époux, la splendide abbaye de Notre-Dame-de-Soissons,

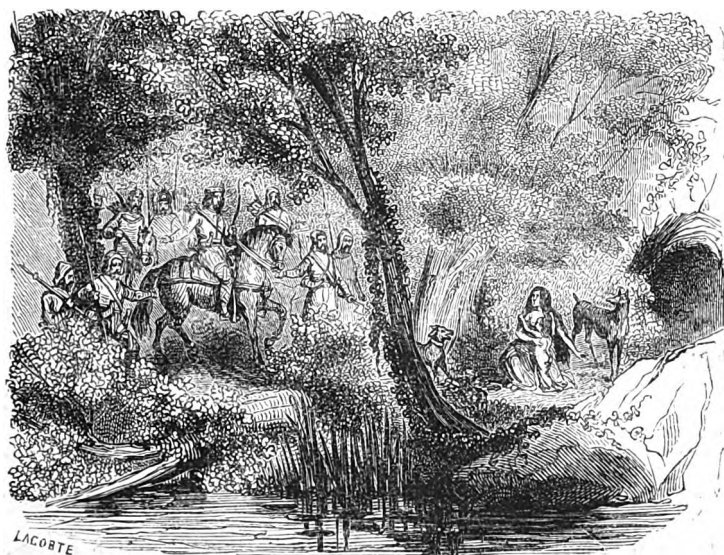
qui fut inaugurée par saint Dronsins. Six princesses carlovingiennes gouvernèrent sans interruption cette abbaye pendant cent quarante-cinq ans. En ce temps-là, on regardait Notre-Dame-de-Soissons comme la fleur des monastères de religieuses de l'empire franc, et les filles des plus grandes familles y prenaient le voile. L'affluence devint telle qu'il fallut y mettre des bornes; sur la prière de l'abbesse Imma, Charles-le-Chauve fixa le nombre des religieuses à deux cent seize. Ce prince prescrivit aussi l'établissement, devant la porte de l'abbaye, d'une hôtellerie pour les voyageurs et d'une aumônerie. Tout respirait la piété dans cette opulente maison; on n'y interrompait jamais l'office et l'on veillait les nuits entières devant le Saint-Sacrement. Quand le roi était à l'armée ou que sa vie courait quelque danger, le nombre des religieuses qui passaient la nuit en prières devant l'autel de Notre-Dame était plus considérable. Suivant la coutume des temps féodaux, ce monastère était tenu d'envoyer à l'armée son contingent d'hommes d'armes. Son importance décrut avec celle de l'empire franc; mais deux reliques de Notre-Dame y attirèrent pendant tout le moyen âge un grand concours de pèlerins de tous les pays. Maintenant il ne reste plus que quelques arcades de ce cloître mérovingien.

Une princesse austrasienne, Plectrude, femme de Pepin d'Héristal, bâtit aussi, sous la première race, l'église de Notre-Dame-de-Cologne, qui subsiste encore.

Mais de toutes les fondations pieuses en l'honneur de la

sainte Vierge, qui datent de ces temps reculés, il n'en est point qui rappelle un fait plus dramatique que celle de Notre-Dame-de-Trèves, dans l'ancien pays de Tongres, la patrie des Francs, qui faisait alors partie du duché d'Austrasie. Qui ne se souvient de la légende populaire de Geneviève de Brabant? de cette légende qui fut contée par tant de trouvères et de ménestrels dans les salles d'armes des hauts barons des temps féodaux, et que le peuple des chaumières colle à son foyer noir depuis mille ans et plus, chantant toujours à ses veillées la complainte gothique qui charmait la cour de Charlemagne? C'est que cette histoire des siècles barbares, attestée par un monument, rappelle une chose vraiment tragique, un drame vrai où Shakspeare puisa peut-être, car il aimait à puiser dans les vieilles chroniques, les deux plus saisissants caractères qu'il ait reproduits : Iago, le calomniateur et le traître, Othello, le héros à l'esprit crédule et au cœur jaloux. Syfrède, palatin de Trèves, s'arrache avec effort des bras d'une épouse qu'il adorait, pour aller combattre les Maures sous le glorieux étendard de Charles Martel. Golo, premier domestique du palais du prince, c'est-à-dire un de ses principaux seigneurs, à qui il avait confié la garde de sa jeune femme, un miroir de vertu, une perle de beauté, conçut pour la sainte et charmante princesse une passion audacieuse qu'il lui déclara avec insolence. Repoussé avec le mépris que méritait sa trahison, l'indigne favori, qui avait médité de sang-froid le déshonneur d'un

homme qui l'aimait, ne balança pas à calomnier bassement la femme qu'il n'avait pu corrompre; car toutes les lâchetés sont sœurs. Syfrède croyait en lui; il était au loin, il aimait follement sa femme, il était jaloux; dans le premier élan d'une indignation qu'il trouvait légitime, il condamna Geneviève à mourir avec son enfant; mais les serviteurs qu'on avait chargés d'exécuter, au fond d'une sombre forêt, cette triste sentence, n'eurent pas le cœur de s'en acquitter, et la princesse belge s'enfonça dans ce bois plein de bêtes féroces avec son enfant nouveau né, qu'une biche sauvage allaita. Pendant six ans,



l'épouse innocente et calomniée vécut de racines et de fruits amers, demandant sans cesse à Dieu avec larmes que son innocence fût reconnue. La Vierge miséricordieuse, touchée de tant de pleurs et de tant de misère, vint un

jour à elle au bord d'une fontaine et le lui promit. Bientôt après, pendant une partie de chasse, Syfrède, qui aimait toujours sa femme, et que rien n'avait pu consoler de sa perte, la retrouva au fond d'un antre, couverte de pauvres lambeaux, et n'ayant guère pour voile que ses longs cheveux. Golo avoua son infamie et fut démembré par quatre bœufs sauvages de la Forêt-Noire. Cet acte de justice sévère terminé, Geneviève fit bâtir une église en l'honneur de Marie au milieu des bois où elle avait erré pendant si longtemps, et à la place même où la Mère de Dieu lui avait apparu. Hydolphe, archevêque de Trèves, consacra cette église l'an 746⁵.

Malgré ces marques de respect accordées à la sainte Vierge, ce serait mentir à l'histoire que de peindre son culte comme ayant atteint son plus haut période sous la première race de nos rois; ce culte n'était pour ainsi dire qu'à son aurore. Les dévotions locales absorbaient les leudes et le peuple : saint Martin de Tours, saint Denis, saint Germain, saint Hilaire étaient l'objet d'une vénération tellement exclusive que, hors Notre Seigneur, tout était dans l'ombre à côté. C'était l'autel de ces saints qui était plaqué d'or; c'étaient leurs tombeaux qu'on recouvrait de lames d'argent; c'était sous les arceaux de leurs églises *romanes* qu'on suspendait, en *ex-voto*, des vêtements tissus d'or et brodés de perles⁶. La blanche image de Marie, les grandes figures des apôtres, l'armée des martyrs s'effaçaient devant les premiers évêques gaulois. Aussi un imposteur du

nom de Didier, qui voulait faire secte au sixième siècle, se disait-il, avec une naïve effronterie, *plus grand* que les apôtres et *presque autant* que saint Martin⁷. Cette manière de voir, qui nous cause quelque surprise, venait de l'extinction graduelle des lumières; c'est qu'alors les légendes avaient le pas sur l'Évangile, et que l'ignorance, qui n'a jamais été qu'un mal, ne s'arrêtait pas toujours au seuil du temple chrétien; c'est que les successeurs des Basile, des Ambroise, des Chrysostôme, méritaient qu'Alfred-le-Grand dît d'eux, avec un découragement triste : « Depuis la Tamise jusqu'à l'Humbre, ils ne comprennent plus le *Pater*, et, dans le reste de l'île, c'est pis encore⁸. »

La Gaule n'était pas entièrement convertie à l'Évangile sous les rois mérovingiens; les Francs avaient complètement abjuré leurs farouches divinités germanes, mais il restait encore quelques vestiges de polythéisme parmi les Romains des cités, qui continuaient à tirer des augures du vol ou du chant des oiseaux, à fêter le jeudi en l'honneur de Jupiter, à jurer par Neptune, Pluton, Diane ou les génies; enfin qui osaient allumer des lampes dans les temples abandonnés des idoles et y suspendre des offrandes, comme le leur reprochait saint Éloi dans ses Homélies. Ces faibles rejetons de l'idolâtrie grecque et romaine séchèrent bientôt d'eux-mêmes sur le sol qui ne voulait plus les nourrir; mais le culte des Celtes, comme nous l'avons déjà dit dans un chapitre précédent, résista de toutes ses forces à la cognée sacerdotale et mit des

siècles à mourir. Au quatrième siècle on voit encore promener dans les champs l'image de la déesse Bérécynthie, qui représentait la terre labourée. Au cinquième, un canon du second concile d'Arles déclare que, si un seigneur châtelain laisse allumer des flambeaux devant des arbres, des fontaines ou des pierres, il sera retranché de la communion des fidèles après avoir été admonesté d'abord et solennellement averti. A la fin du sixième siècle, le concile d'Auxerre défend d'acquiescer des vœux à des buissons, à des arbres ou à des fontaines⁹. Dans un concile de Nantes dont Flodoard fixe la date à l'an 658, on recommande aux évêques de faire arracher les arbres auxquels le peuple breton persiste à rendre un culte superstitieux et pour lesquels il a tant de vénération qu'il n'ose en couper une branche. Le prêtre Paulin nous montre ces mêmes Gaulois, redevenus simplement fétichistes, servant des mets sur les pierres sacrées qu'on trouvait au pied de ces arbres, et suppliant un vieux chêne, qui servait peut-être de sépulture à quelque ancien chef des druides caché sous son écorce, avec l'humble offrande funèbre d'une poignée de faines¹⁰, de prendre sous sa garde leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques et leurs maisons¹¹. Les capitulaires de Charlemagne prononcent encore des peines sévères contre ces superstitions qui avaient survécu à la dynastie de Mérovée¹², ce qui prouve qu'elles valaient encore la peine qu'on s'en occupât dans les premières années du neuvième siècle. C'était surtout dans

les deux Armoriques, l'orientale et l'occidentale, où l'Évangile tard semé grandit avec lenteur, que le culte indigène, favorisé par des forêts vieilles comme le monde, se maintenait en dépit des conciles et des évêques, qui employaient pourtant tous leurs efforts à l'extirper. Le désert de Scygy, dans la presqu'île du Cotentin, était encore peuplé, au septième siècle, de Gaulois idolâtres qui y vivaient, disent les canons de quelques conciles de ce temps-là, positivement *comme des bêtes fauves*. Mais si l'idolâtrie, soutenue par les vates, les bardes et quelques druides errants dans les bois, était obstinée, le zèle chrétien avait l'ardeur qu'il fallait pour la vaincre, et il le prouva. Au fond de ces solitudes perdues, réputées l'asile des démons, où l'on voyait vraiment d'étranges choses quand les flambeaux résineux des Gaulois, qui se rendaient de nuit à quelque cérémonie défendue, rougissaient en dessous les feuilles des grands chênes ou formaient des nappes de flamme autour des *dolmens* noirs plantés sur la bruyère qu'argentait la lune¹³, des ermites, fort souvent de haute naissance, vinrent s'établir dans de pauvres huttes de gazon, couvertes de roseaux, qu'enveloppa bientôt le lierre uni à la mousse. Des feuilles sèches, quelquefois même des écorces d'arbres, étaient leur lit; des fruits, des baies, des racines sauvages, leur nourriture; une toge de laine grossière, blanche et unie, telle que la portait le peuple romain, leur vêtement¹⁴. Se frayant un passage à travers les fougères arborescentes de ces forêts vierges, dont ils ignoraient les secrets sen-

tiers, ces bons pasteurs allaient cherchant partout les brebis sauvages qu'ils voulaient faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Quand la bonne odeur de la sainteté d'un de ces solitaires venait à s'épandre comme les effluves suaves et pénétrantes du muguet des bois à travers les antiques forêts neustriennes, d'autres anachorètes accouraient se mettre sous sa discipline. Alors on défrichait la terre sèche et dure, que la bruyère et la ronce obstruaient depuis des siècles; alors les épis commençaient à blondir sur le versant des collines incultes; alors, le soir, à l'heure où les oiseaux gazouillent dans les arbres, les hymnes de Sédulius en l'honneur de la Vierge Marie s'élevaient en modulations lentes et graves aux mêmes lieux où la victime destinée à mourir sous le couteau de pierre de l'Ovale, pour apaiser les dieux gaulois, avait fait entendre son chant de mort ¹⁵. »

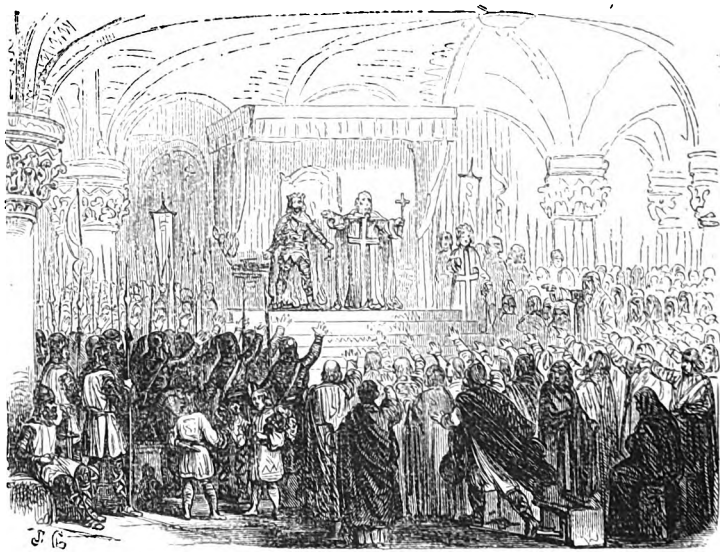
Les femmes, ce sexe à la fois timide et intrépide, qui éprouve toutes les peurs et affronte tous les dangers, voulurent contribuer, pour leur part, à la chute du paganisme, et vinrent s'abattre comme des volées de blanches tourterelles à l'ombre des bois encore idolâtres, sous la protection de Marie. Saint Frémond, un grand seigneur fatigué du monde, que la mitre épiscopale alla chercher sous le toit de chaume d'une cabane d'anachorète, et qui pleura sa cellule de Ham dans le palais des évêques du Cotentin, fit bâtir dans sa solitude tant regrettée un monastère de religieuses qui est un des premiers dont on ait

eu connaissance dans l'Armorique neustrienne; il y joignit une fort belle église qu'il dédia à la Mère de Dieu. Ce monastère, bâti vers l'an 674, fut détruit par les Normands idolâtres et splendidement réédifié par leurs descendants, les Normands chrétiens.

Le voisinage de l'île Britannique, que les Anglo-Saxons, vainqueurs des peuples indigènes, avaient replongée dans l'idolâtrie, était funeste aux pasteurs neustriens; car les idolâtres de la Grande-Bretagne, faisant cause commune avec les Gaulois, les fortifiaient dans leur résistance. L'Évangile, favorisé par une princesse mérovingienne, avait pénétré de nouveau dans l'île des Bretons vers la fin du sixième siècle, et s'y était établi, grâce aux sages mesures de Grégoire-le-Grand; mais ce triomphe disputé n'était encore que partiel; Edwin, un des princes les plus puissants de l'heptarchie saxonne, eut la gloire de l'affermir. Ayant, comme Clovis, fait vœu d'embrasser le christianisme s'il remportait une victoire sur les perfides rois du Wessex, qui l'avaient voulu faire assassiner, et l'ayant remportée, il convoqua le wittena-gemote, c'est-à-dire le grand conseil des sages, des seigneurs et des guerriers de son petit royaume, et, après leur avoir exposé ses motifs pour abjurer ses anciens dieux, il leur demanda leur opinion.

C'était un spectacle étrange et imposant tout ensemble que ce sénat anglo-saxon délibérant sur le changement religieux qu'on lui proposait. Le roi, jeune, beau et vail-

lant, présidait l'assemblée, la couronne en tête, l'épée nue à la main, suivant l'usage de ce temps-là, et drapé dans un long manteau agrafé sur l'épaule; à ses côtés étaient les sages de la nation, des vieillards sans armes, aux robes longues et aux longs manteaux, coiffés d'un bonnet de forme phrygienne; puis les chefs de guerre, au vêtement court et serré, dont les casques ronds et sans visière étaient ornés d'une plume tombante; à leurs bras brillaient de lourds bracelets d'or; à un étroit ceinturon qui passait par dessus l'épaule pendaient leur hache d'armes et leur épée; d'une main ils tenaient une lance et de l'autre un bouclier rond semé de clous d'or; dans le fond étaient les prêtres chrétiens et le grand-prêtre des idoles.



Le résultat de cette conférence nationale dépassa l'espérance des évêques. Le grand-prêtre des divinités païennes

fut le premier à déclarer qu'elles étaient sans puissance. Un guerrier propriétaire, un *Thane*, compara la vie de l'homme au vol d'un petit oiseau qui traverse une salle à tire-d'aile (peut-être en voyait-il passer un dans ce moment-là). « On voit la porte par laquelle il entre, dit le chef saxon, la fenêtre qu'il traverse pour sortir ; mais d'où venait-il, et où allait-il ? C'est l'emblème de notre existence. Si la foi nouvelle nous ôte cette incertitude, il faut se hâter de l'adopter¹⁶. »

Sur cela le roi se déclara chrétien ; toute l'assemblée renonça solennellement au culte des idoles, et le peuple imita le sénat et le prince. Cette révolution religieuse eut lieu l'an 620.

Les dieux germaines étaient vaincus dans la Grande-Bretagne, mais le druidisme ne l'était pas ; il vivait dans les vieilles forêts insulaires où les Anglais se tatouaient encore, comme les sauvages de l'Amérique, en plein huitième siècle, quoique les conciles déclarassent que cette mode étrange, qui avait valu aux Écossais et aux Bretons du Nord le nom de Pictes ou guerriers peints, était une invention diabolique¹⁷. Le roi Edgar défendait, par une ordonnance datée de l'an 967, les assemblées superstitieuses appelées *frithgear*, qui se tenaient autour des pierres druidiques qu'on adorait encore dans le Northumberland, le Cumberland, l'Yorkshire, le Devonshire, le Somersetshire, et surtout dans la plaine de Salisbury¹⁸, le champ de Carnac des Anglais, où se trouvait le célèbre stone-henge (le *chorea*

giganteum des anciens). Cette ordonnance ne fut pas scrupuleusement obéie, ce semble, puisque Canut ou Cnut-le-Grand, un célèbre roi de la mer, fut obligé de défendre, aussi tard que le onzième siècle, le culte des pierres, des sources et des arbres. Quant aux Anglo-Saxons, ils se convertirent absolument sans qu'il restât vestige de leur ancien culte, et dès qu'ils eurent remplacé sur leurs drapeaux le cheval blanc d'Hengist par la croix de Notre Seigneur, ils élevèrent à l'envi, sur tous les points de l'Angleterre, des couvents, des cathédrales, des églises, des ermitages et des chapelles en l'honneur de la bienheureuse Marie (*blessed Mary*), quelquefois seule, quelquefois associée à l'un des apôtres ou à des saints saxons, quand ils en eurent. Rien de plus simple que la plupart de ces premières chapelles anglo-saxonnes. D'énormes troncs d'arbres, empruntés aux forêts voisines et cimentés avec de la mousse ou du gazon mêlé d'argile, en formaient les murs; les parois de l'intérieur, où l'on entrait par un porche abaissé que décoraient quelques moulures en losanges, étaient récrépies avec une terre crayeuse qui recevait une sorte de poli, et sur laquelle on traçait des figures coloriées, d'un dessin barbare¹⁹. Au fond du petit édifice, où le vent, la pluie, la lumière pénétraient ensemble à travers le treillis d'osier qui servait de vitrage²⁰, s'élevait, sur un autel en forme de tombeau et recouvert d'un tapis rouge à longues franges²¹, une image de la sainte Vierge en costume de dame saxonne. Un beffroi à

jour, où pendait une cloche verdie, surmontait le toit de chaume de la chapelle, tout empanaché de glaïeuls. En face de ce monument primitif, on voyait une croix formée de deux arbres attachés ensemble par des branches de saule, et couronnée d'une guirlande de buis ou de lierre; c'était le signe du changement de culte, et le trophée du CHRIST sur Zerneck et sur Hertha. Un peu plus tard, les évêques anglo-saxons firent venir de Rome des peintres, des vitriers et des constructeurs²²; mais les cathédrales et les abbayes qu'ils bâtirent sous l'invocation de Marie et des saints participèrent du goût massif et disgracieux qui régnait à cette époque peu avancée.

Lorsque Guillaume de Normandie eut fait la conquête de l'Angleterre, les églises anglo-normandes, avec leurs flèches audacieuses, leurs splendides beffrois et leurs tours jetées dans la nue, vinrent se poser, dans tout l'orgueil de leur architecture féerique, à côté des lourdes églises et des pauvres rudes chapelles des Saxons. Mais celles-ci, malgré leur manque d'élégance, retinrent un charme puissant qui agit fortement sur la multitude subjuguée : c'était là que venaient prier et pleurer les vaincus. La Vierge, qu'ils y avaient vénérée dans des jours meilleurs, la Vierge qui, suivant l'usage de ce temps, portait leur costume national, leur semblait plus attentive, plus indulgente, plus disposée à les secourir, dans ces enceintes religieuses où elle régnait sur les tombeaux de leurs aïeux et sur les saints de la vieille Angleterre.

Le christianisme, qui fut porté en Espagne par saint Jacques, quatre ans après la mort de Notre Seigneur, suivant la vieille tradition espagnole, et qui y fit de rapides progrès, y florissait mélangé d'ivraie arienne depuis l'invasion des Goths et des Vandales; le culte de Marie, un peu éclipsé cependant par celui de saint Vincent, le grand martyr de César-Augusta, aujourd'hui Sarragosse, que Prudence a célébré dans ses hymnes, vraiment antiques pour la forme et pour la grandeur, y était déjà populaire. Notre-Dame-del-Pilar, qui ne fut d'abord, ce semble, qu'une pauvre chapelle de pierres roulantes et de gazon, était déjà une église romane objet de pieux pèlerinages, où la statue de la sainte Vierge semblait sourire au peuple espagnol à genoux, du haut de sa riche colonne de marbre. Notre-Dame-de-Tolède, métropolitaine de toute l'Espagne, dont quelques historiens espagnols font remonter la fondation aux premiers siècles de l'Église, avait été consacrée authentiquement l'an 630 par le roi goth Recarède, le premier roi d'Espagne qui ait mérité le titre de catholique, puisqu'il chassa les ariens de son royaume après avoir fait condamner leurs erreurs par un concile tenu à Tolède. Mais le sanctuaire de Marie le plus visité du peuple espagnol, dès les temps reculés dont nous essayons d'esquisser légèrement l'histoire, fut celui de Notre-Dame-de-Covadonga, dans les Asturies. C'est que, sous la voûte naturelle de cette grotte asturienne consacrée à Marie par les anciens anachorètes, alors qu'ils com-

battaient le druidisme au fond des forêts espagnoles où il se maintint fort longtemps ²³, le drapeau de l'indépendance, la bannière sainte de la croix, s'était réfugié comme dans son dernier asile après la bataille de Xérès, qui livra l'Espagne aux khalifes. Abandonnant forêt après forêt, montagne après montagne, et reculant avec une lenteur héroïque jusqu'au mont Autiba, d'où l'on découvre la mer des Cantabres, la dernière limite de l'Espagne, Pélage, un jeune prince du sang royal, le seul espoir de sa patrie, se réfugia pour un peu de temps, avec une poignée de braves, dans cette caverne inaccessible que la piété des montagnards asturiens avait consacrée à la sainte Vierge, et que sa douce image, placée sur une roche qui servait d'autel, décorait. En entrant dans ce temple sauvage, le héros espagnol conçut toute sorte de bonnes espérances, et, s'agenouillant avec ses compagnons au pied de l'image vénérée, il se mit solennellement, lui et les affaires désespérées de l'Espagne, sous la protection de *Nuestra Señora de Covadonga*, prit le nom de la Vierge pour cri de guerre, et se fortifia dans la montagne qu'elle protégeait. La Mère de Dieu accueillit bénignement les vœux du prince goth, et il lui plut de manifester sa protection en faisant remporter aux Espagnols une grande victoire sur les Maures que commandait le gouverneur musulman Alcama ²⁴.

Attribuant à la sainte Vierge cette victoire inespérée, Pélage, pour lui en marquer sa reconnaissance, fit bâtir,

près de la caverne naturelle qui s'enfonçait dans le flanc d'une roche abrupte, au pied de laquelle coulait l'Auseba, une église du titre de Notre-Dame-de-Covadonga (Notre-Dame-de-la-Caverne), où toute l'Espagne vint prier²⁵.

Les descendants de Clovis *le Beau*, *le Chevelu*, comme l'appelle le prologue de la loi salique, avaient bien dégénéré de la bravoure et de l'habileté de ce prince. La lampe des Mérovingiens, à peu près consumée, allait s'éteindre sans jeter la moindre étincelle; les rois fainéants, qui n'étaient plus que de vains simulacres, ne se montraient guère au peuple qu'une fois l'année, sur un char garni de verdure et de fleurs, traîné par quatre bœufs qui conduisaient au Champ de Mai, d'un pas tardif et lent, ces fantômes de princes que le souffle de Charles Martel pouvait et ne daigna pas faire évanouir. Ils étaient pieux cependant, et bâtissaient des monastères; mais la piété seule ne suffit pas pour soutenir un sceptre; celui de la France, qui est lourd, demande un bras ferme, un cœur intrépide, une tête forte et un esprit sage. Les maires du palais avaient tout cela, heureusement pour l'Europe chrétienne, qui se vit bientôt aux prises avec l'islamisme²⁶.

Les Maures, maîtres de l'Espagne, avaient jeté du haut des Pyrénées un regard de convoitise sur la France, le plus beau royaume du couchant; il leur parut bon d'y introduire l'islamisme et d'en changer les églises en mosquées; ce projet ne fut pas plus tôt conçu qu'il s'exécuta. Les riches plaines du Midi furent bientôt couvertes

d'une armée nombreuse qui pillait les sanctuaires sur son passage et renversait de leurs vieux piédestaux, en les traitant dédaigneusement d'idoles, les statues de la Vierge et des saints. Des Pyrénées au Rhin, on trembla par toute la France ; les églises étaient trop étroites pour contenir les populations à genoux qui demandaient à Dieu et à sa sainte Mère aide et secours contre les mécréants ; les évêques s'armaient ; les abbés mitrés marchaient au combat sous la bannière de leur abbaye ; l'abbé de Saint-Denis faisait porter haut l'oriflamme, qui n'était encore que le gonfanon de son propre couvent ; l'Aquitaine déployait l'image de saint Martial, et Charles Martel le manteau de saint Martin de Tours, qui était alors l'étendard royal de France. C'était vraiment une guerre sainte ; aussi voyons-nous que ceux qui succombèrent dans cette lutte furent mis au rang des martyrs.

La bataille où le cimenterre des Maures et la hache des Francs allaient décider des destins du monde, et assurer le triomphe ou de l'Évangile ou du Coran, se livra dans la plaine de Poitiers. Les deux armées se contemplèrent d'abord avec une égale surprise ; les Français ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette brillante cavalerie orientale, superbe de tant de triomphes et chargée des dépouilles de l'Afrique et de l'Asie. Le sol frémissait sous les pas ardents de ces coursiers arabes qui creusaient la terre du pied et semblaient dire : Allons ! comme leur type immortalisé dans la description sublime de Job ; l'œil était ébloui

de l'éclat des vêtements flottants des Sarrasins, de la richesse fabuleuse de leurs turbans et des feux qui jaillissaient de leurs cuirasses et de leurs cimenterres.

L'armée des Francs, qui s'était formée en coin pour la bataille, ne présentait pas aux enfants d'Ismaël un spectacle moins nouveau et moins imposant. Ces guerriers agiles, revêtus d'habits courts, qui surpassaient les chevaux les plus rapides en célérité; cette formidable infanterie, qui unissait dans ses manœuvres l'ancienne tactique des légions de Rome à la férocité germanique, et dont le triangle hérissé de francisques et de framées s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer les escadrons maures, frappaient de surprise les Arabes, qui s'aperçurent bientôt, disent les anciens chroniqueurs, qu'ils n'avaient pas affaire aux Goths dégénérés, et que Charles était autrement difficile à vaincre que don Rodrigue.

La bataille de Xérès qui avait livré l'Espagne aux Maures, avait duré huit jours entiers; la bataille de Tours, qui en délivra la France, ne dura que l'espace d'un soleil. Les Arabes chargèrent plusieurs fois l'armée de Charles en jetant leurs bataillons l'un après l'autre dans la mêlée comme les vagues au-dessus de la mer; mais leur fougue désordonnée échoua sur les masses redoutables des Francs, qu'un Portugais, l'évêque Isidore, auteur contemporain, compare à *un mur de glace contre lequel des nuées d'Arabes venaient se briser et se fondre sans y laisser de traces*. En-



Gagniel del.

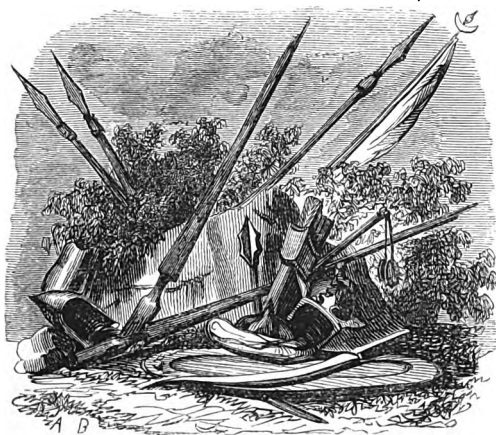
Planchenot inv.

Breviere sculp.

PRISE DE POSSESSION DU CAMP DES SARRAZINS PAR CHARLES-MARTEL

PUBLIÉ PAR L. MERCIER, A PARIS.
Imprimé par A. René.

fin, le farouche Abdérame, lieutenant du khalife de Bagdad, dont l'autorité s'étendait jusque sur l'Espagne, tomba sous la hache pesante de Charles. Les ombres de la nuit séparèrent les combattants, et le lendemain, quand les troupes chrétiennes se précipitèrent sur le camp africain pour compléter la ruine de leurs ennemis, ils le trouvèrent vide : les Maures avaient fui ! Et chaque bataillon vainqueur fut reçu dans sa ville rassurée au son joyeux des cloches et au chant des psaumes ; et de toutes parts on entendit répéter ces paroles de la loi salique : « Vive le CHRIST qui chérit les Francs, protège leurs armées et tient leur royaume sous sa garde ! »





Chapitre viij.

LES HOMMES DU NORD.



e dernier des Mérovingiens avait échangé la dalmatique blanche et bleue, le cercle d'or orné de pierreries et la verge d'or de six pieds courbée comme une crosse, qui formait le sceptre des rois

chevelus, pour le froc brun des monastères ; c'était un fantôme de moins. Depuis longtemps les maires du palais étaient rois de fait, et la disparition du dernier descendant de Clovis fit si peu de bruit dans le monde que les chroniques de l'époque se bornent à dire, avec une concision où le mépris semble percer sous l'indifférence, que les Francs assemblés à Soissons déposèrent Childéric et donnèrent la couronne à Pepin. Ce prince d'Austrasie, qui venait de poser hardiment sur son front la couronne de France, en violant, d'accord avec les seigneurs, toutes les lois de la monarchie, avait une épée capable de la défendre et une tête assez forte pour la porter. Sa valeur n'était pas douteuse ; sa prudence était proverbiale, et il se montra plus pieux que son père Charles Martel de glorieuse mémoire, qui avait pillé largement l'Église après l'avoir sauvée. Pepin, qui se distingua par sa dévotion à la sainte Vierge, fut sacré par Boniface, archevêque de Mayence, dans la célèbre église abbatiale de Notre-Dame-de-Soissons, où Gisèle, une de ses filles, la sœur bien-aimée de Charlemagne, prit le voile. Ce fut ce prince qui donna au monastère mérovingien de Notre-Dame-d'Argenteuil une partie de la forêt immense qui l'avoisinait. Pepin-le-Bref fonda aussi, dans l'antique forêt germaine, qui devint depuis si célèbre et si redoutée sous le nom de Forêt-Noire, une charmante chapelle bocagère en l'honneur de Marie. Voici à quelle occasion : Un jour qu'il courait le cerf dans ces grands bois avec ses sei-

gneurs, il s'écarta de sa suite sans y prendre garde; désorienté et ne sachant quelle direction suivre, il hésitait à choisir un sentier, lorsque le son léger de la cloche d'un ermitage vint à lui, apporté par les brises d'automne; le prince franc tourna la tête de son cheval du côté d'où lui arrivait l'appel religieux, et distingua bientôt, dans un endroit sauvage, mais charmant, où bouillonnait une source d'eau vive, une petite chapelle forestière, bâtie ou plutôt ébauchée par un pauvre moine écossais. Ce modeste édifice, construit sans le compas de l'architecte et la truelle du maçon, n'en avait pas moins ses magnificences : la ronce avait entrelacé, dans les étroites ouvertures, ses cercles bruns ornés de larges feuilles d'un vert sombre, tandis que le feuillage d'or et de pourpre de la vigne sauvage semblait fixer, sur son enceinte délabrée, les riches teintes du soleil couchant.

Les rois de ce temps-là, passablement fiers de leur naturel, se dépouillaient pourtant de leurs habitudes orgueilleuses devant tout emblème chrétien. En découvrant la croix noire de l'ermitage, le descendant du vainqueur des Maures baissa la tête et s'inclina comme eût fait le dernier pâtre de son royaume; puis, attachant son cheval à un arbre, il pénétra dans le pauvre sanctuaire placé sous l'invocation de Marie. Le dénûment complet du lieu sacré, à travers la toiture enfoncée duquel on voyait ondoyer les pins et passer les nuages, n'attiédit en aucune manière la piété naïve du vaillant roi. Après avoir respectueuse-

ment prié devant une Madone mal sculptée qui ferait de nos jours pleurer un enfant et frémir un artiste, le prince, pris au dépourvu et ne voulant pas sortir du lieu saint sans y laisser une marque de son passage, mit au pied de l'autel sa toque brodée d'or et ornée de pierres précieuses. Rentré dans son palais héréditaire d'Héristal, Pepin n'oublia pas, au milieu des soucis et des fêtes de la royauté, le petit ermitage de Marie, qu'il rebâtit avec magnificence et dota convenablement¹.

Charlemagne ou *Karl-le-Grand*, comme disent les chroniques franques, ne répudia point l'héritage religieux de la piété de son père : on a gardé le souvenir d'une de ses pieuses visites à Notre-Dame-du-Marillais, en Anjou, pèlerinage qui date, à ce qu'on prétend, du quatrième siècle, et qui était alors l'un des plus fréquentés du monde chrétien². Pendant son séjour en Italie, ses riches dons à Sainte-Marie-Majeure éblouirent le peuple romain dont les yeux étaient faits pourtant à la splendeur et aux magnificences ; la Germanie fut dotée par lui de trois églises du nom de Notre-Dame : ce ne fut pas tout encore.

Après avoir exhumé la cité thermale de Granus dont il avait trouvé par hasard le cadavre étendu sous les mousses et les ronces de la belle vallée que bordent le Rhin et la Meuse, Charles, qui voulait la choisir pour le siège de l'empire franc, y fit bâtir, à côté de son vaste palais, sous l'invocation de la Vierge, une chapelle ou oratoire de forme octogone, dont il fit venir les marbres d'Italie, qu'il

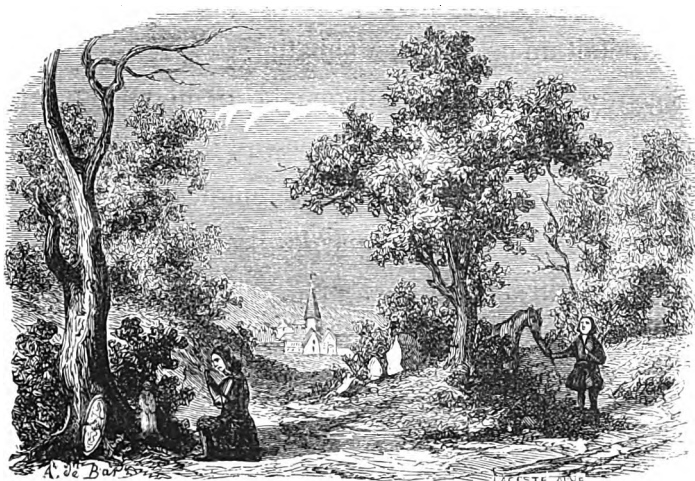
éclaira de verrières incrustées d'or, et qu'il ferma de portes d'airain. Cette chapelle, qui égalait les basiliques en étendue, et qui offrit plus tard un magnifique asile aux restes mortels du grand empereur, devint bientôt célèbre à tel point que la cité germaine, dont elle était le plus beau titre de gloire, s'honora d'en porter le nom. Depuis l'empereur Louis I^{er} jusqu'en 1556, trente-six rois et dix reines furent couronnés dans le sanctuaire de Notre-Dame. Ce sanctuaire était si fréquenté qu'en 1496 on y compta, en un seul jour, cent quarante-deux mille pèlerins.

La cour de Charlemagne l'imitait dans sa piété tendre et profonde pour la sainte Vierge. Lorsqu'il fit publier le ban de guerre contre le roi musulman de Cordoue, et qu'il appela tous les comtes de la France méridionale sous le victorieux drapeau où figurait l'archange saint Michel, le héros des Français de cette époque, le célèbre paladin Roland, son neveu, avant de franchir les Pyrénées qui devaient lui être si fatales, fit, avec une foule de hauts et puissants seigneurs, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Roc-Amadour. Le prince carlovingien, après avoir pieusement invoqué Marie, lui offrit un don d'argent du poids de son *bracmar* (épée) et lui consacra ce glaive qui avait acquis un si grand renom. Comme il revenait en France couvert de gloire, l'arrière-garde de l'armée française, qu'il commandait, fut investie et attaquée de toutes parts dans la vallée de Roncevaux. En vain les Français opposèrent à un péril sans ressource un inébranlable

courage; ils furent taillés en pièces : aucun ne voulut se rendre; tous périrent, chefs et soldats. Pour conserver la mémoire de cet événement désastreux, on érigea dans ce lieu, sur les ossements entassés de ces guerriers à la bravoure fabuleuse, une chapelle dédiée à Marie, dans laquelle on plaça une inscription portant les noms de Thierry d'Ardenne, de Riolles du Mas, de Guy de Bourgogne, d'Ogier le Danois, d'Olivier et de Roland. Cette chapelle, située près de l'abbaye de Roncevaux, était décorée de fresques représentant un combat, et pendant dix siècles on n'y enterra que des Français. La dernière pensée du paladin Roland, sur le champ de bataille où il expira sous les flèches de la trahison, fut un acte de respect envers la Vierge sainte; il voulut qu'on portât son glaive à Notre-Dame-de-Roc-Amadour, et il fut fait ainsi qu'il l'avait commandé.

Louis-le-Pieux ou le Débonnaire, fils de Charlemagne, portait toujours sur lui l'image de Marie dans ses chasses et dans ses voyages. Lorsque, écarté momentanément de sa cour, il se trouvait seul dans les bois, il défaisait à la hâte ses gantelets semés de clous d'or, et, tirant de son sein l'image vénérée, il la mettait au pied d'un chêne et y faisait son oraison. Il la déposa plus tard dans la superbe abbaye d'Hildesheim qu'il fit construire en l'honneur de la sainte Vierge³, et où il planta de sa main un rosier qui dura presque aussi longtemps que son beau monastère.

Sous Charles-le-Gros, monarque lâche et fourbe, dont le règne triste et agité prépara la chute de la race de



Charlemagne, les Normands, conduits par Sigefroy, vinrent mettre le siège devant Paris. Cette antique capitale des *Parisii*, dont Julien-l'Apostat aimait le séjour, n'était pas plus étendue alors que du temps de César : la cathédrale de Notre-Dame bâtie par le roi Childebert au levant, deux grosses tours au midi et au nord, et le palais du roi ou des comtes au couchant, faisaient les quatre extrémités de son enceinte. La Seine l'entourait de ses ondes bleues. Le côté de la rivière, au nord, était couvert d'une forêt, et la tour octogone qui était au coin du cimetière des Innocents servait pour faire sentinelle, dans cette forêt assez mal famée, contre les voleurs. A la place du quartier des Halles et aux environs de Sainte-Opportune, était un ermitage qu'on appelait l'ermitage de Notre-Dame-

des-Bois, parce qu'il était à l'entrée de la forêt. Des vignes couvraient la montagne de Sainte-Geneviève; et le faubourg Saint-Germain, renommé pour ses prairies bordées de saules, était un petit village abbatial.

Sigefroy avait d'abord demandé qu'on laissât entrer dans Paris, en passant, les troupes qu'il voulait conduire en Bourgogne; les Parisiens refusèrent de lui ouvrir leurs portes, et le Normand jura par les bracelets de Thor que son glaive saurait les briser.

Eudes, fils de Robert-le-Fort, s'enferma dans Paris et résolut de le défendre contre ces Barbares, qui, non contents de piller les maisons et les églises, volaient jusqu'aux corps vénérés des saints⁴. Le siège fut long et meurtrier. Sept cents barques normandes barraient la Seine; des deux côtés on employa dans l'attaque et dans la défense les béliers, les balistes et les catapultes; réciproquement on se lançait des feux et des dards embrasés. Les tours normandes étaient opposées aux tours des remparts assiégés, et les ennemis s'approchaient des murs sous des galeries couvertes que les Parisiens parvenaient souvent à incendier ou à écraser sous le poids des poutres et des pierres.

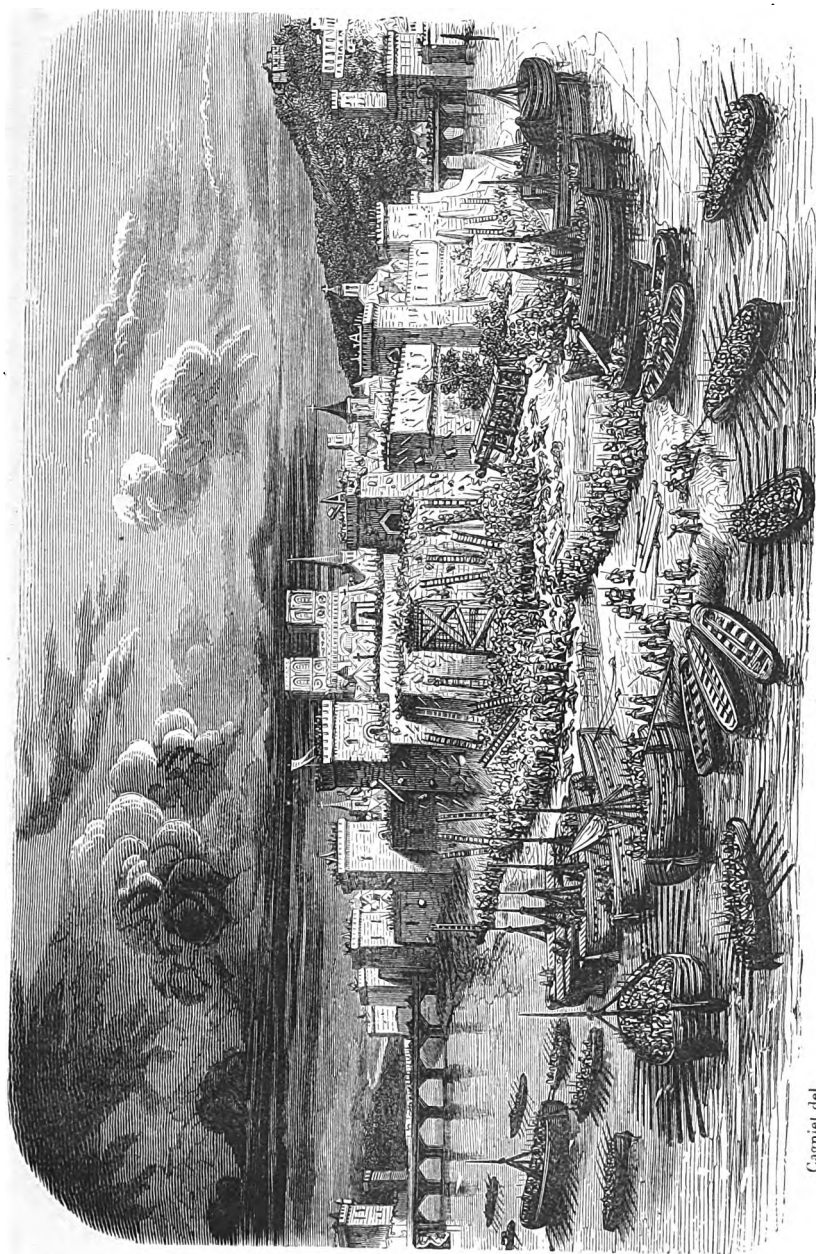
Dès le commencement de cette lutte héroïque et désespérée, Paris s'était placé sous la protection spéciale de la sainte Vierge. C'était sa statue que le clergé promenait processionnellement autour des remparts pendant la bataille, et que les Normands prenaient souvent pour but

de leurs flèches sans pouvoir l'atteindre; c'était Marie que les archers invoquaient tout haut en lançant des nuées de traits et de pierres du haut des tours; c'était en son honneur que, chaque fois qu'on avait repoussé les pirates du Nord, la ville était magnifiquement illuminée en flambeaux de cire blanche. « C'est Elle qui nous sauve, « disait Abbon, c'est Elle qui nous daigne nourrir; c'est « par son secours que nous jouissons encore de la vie. « Aimable Mère du Sauveur, brillante Reine des cieux, « c'est toi qui as bien voulu arracher le peuple de Lu- « tèce au glaive menaçant des Danois ! »

Quelques années plus tard, la sainte Vierge aidait par un miracle à reprendre sur les Normands la ville de Nantes et à les chasser de la Bretagne envahie par eux. Alain, qui fut surnommé depuis Barbe-Torte, réfugié en Angleterre avec la fleur de la jeune noblesse bretonne, entreprit de reconquérir sa patrie; il avait vingt ans, il était exilé et ne possédait guère que son épée et la protection de Marie; mais une épée est quelque chose dans la main d'un brave, et la protection de la Vierge vaut des escadrons. Il débarqua avec quelques Bretons à Cancale, et de marche en marche, laissant après lui une longue traînée de cadavres normands, le héros breton arriva enfin sous les murs de Nantes, où s'étaient réfugiés les forbans du Nord comme dans leur dernier asile. Repoussé avec perte par les Normands, qui avaient rassemblé des troupes nombreuses autour de la ville, Alain, chassé jusqu'à l'ex-

trémité de la montagne avec ses troupes, s'étendit sur la terre, *grandement las*, dit un vieux chroniqueur breton, et souffrant d'une soif merveilleuse. « Il commença alors
« à plorer grièvement et par humbles prières à appeler
« l'aide de la benoite Vierge Marie, mère de Nostre Seigneur,
« la suppliant de lui ouvrir une fontaine d'eau dont lui
« et ses chevaliers abreuvés reprissent leurs forces. Les-
« quelles prières oyées par la Vierge Marie, elle lui ouvrit
« à son vouloir une fontaine qui est encore appelée fon-
« taine Sainte-Marie, de laquelle lui et les siens, suffi-
« samment rafraîchis et recréés, recouvrèrent leur vertu
« et retournèrent vaillants à la bataille. Si assaillirent les
« Normands, les occirent, les détranchirent, fors ceux qui
« s'enfuirent emportant leur butin sur leurs vaisseaux. »

Alain trouva la ville de Nantes saccagée et brûlée; tout couvert de poussière et de sang, le jeune libérateur avait cherché longtemps des yeux, dans la malheureuse ville où il ne restait plus que des pans de murs noircis par la flamme, la majestueuse basilique de Saint-Félix, dont le toit, couvert de fin étain de Cornouailles, était si clair, dit un moine contemporain, qu'aux rayons du soleil ou de la lune il ressemblait à de l'argent poli. Hélas! ce toit avait disparu, et le ciel servait de dôme à l'antique église, dont les autels étaient brisés et les tombeaux ouverts. Pour arriver jusqu'à l'endroit où avait été l'autel, Alain fut obligé de se frayer un sentier en abattant les ronces avec son épée. Le *Te Deum* de la victoire et les hymnes de



Cagniet del.

Planchetot inv.

Lacoste aîné sculp.

SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS EN 865.

PUBLIÉ PAR L. MERCIER, A PARIS.
Imprimé par A. René.

louange à la Vierge ne s'en chantèrent pas moins, au milieu des ruines de ce temple, avec une religieuse ferveur ;



et, avant de se relever, le jeune duc breton, reconnaissant de l'appui tutélaire de la sainte Vierge, promet de lui dédier cette cathédrale qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nantes.

Ce fut sous le règne de Charles-le-Simple que s'opéra, aux dépens du plus beau fleuron de la couronne des rois francs, la conversion d'une armée entière de ces farouches et audacieux pirates du Nord qui avaient désolé si longtemps les côtes de l'Europe occidentale. La Neustrie, une belle et riche province qu'ils dévastaient depuis près d'un siècle, et qu'ils avaient même convertie au culte sauvage de leurs dieux, l'épée danoise sur la gorge⁵, leur fut cédée avec la suzeraineté de la Bretagne, à condition que

Rollon, leur chef, qui avait marqué sa route à travers la France effrayée par des torrents de flammes et de sang, se ferait chrétien. La condition fut acceptée; le pirate normand épousa une princesse carlovingienne qui ne vécut guère, et se convertit sans arrière-pensée. L'élément religieux dominait, chose étrange, chez ces forbans du Nord qui avaient plus d'une fois envoyé des présents et des cierges aux abbayes qu'ils venaient précisément pour piller, quand une tempête maritime, élevée en vue de la côte où ils voulaient descendre, les avait portés à croire que le sanctuaire chrétien était défendu par un protecteur céleste et puissant ⁶. La première question qu'adressa le nouveau duc de Normandie à Franco, archevêque de Rouen, qui l'instruisait des mystères du christianisme, fut pour savoir quels étaient les saints les plus renommés de France et de Neustrie. Le prélat nomma sur-le-champ Notre-Dame et s'étendit sur son pouvoir. « Eh bien, dit le prince du Nord après avoir un instant réfléchi, il faut faire quelque chose pour elle, puisqu'elle est si puissante. » Et il fit sur-le-champ une large concession de terres à Notre-Dame-de-Bayeux. La ville de Rouen avait dédié à Marie son église métropolitaine, brûlée par les Normands d'Hasting, et réparée tant bien que mal quelque temps après; le duc y fut baptisé avec la plupart de ses capitaines danois, et commença, pour l'agrandir et l'embellir, des travaux que ses successeurs continuèrent avec magnificence ⁷. Notre-Dame-d'Évreux, une des plus anciennes églises de Nor-

mandie, si l'on en croit les chroniques qui rapportent que saint Taurin, premier évêque d'Évreux, la fonda vers l'an 250, et la consacra au culte du vrai Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge, reçut aussi de riches présents de Rollo, qui donna, jusqu'à sa mort, des marques de la plus sincère piété envers *Madame sainte Marie*, comme l'appelaient respectueusement les princes et les grands de cette époque-là.

Ces ducs normands, généreux, gais et vaillants de leur naturel, étaient en général fort dévots à la Vierge; c'était à son autel qu'ils recevaient l'investiture de ce beau duché qu'ils appelaient fièrement *leur royaume de Normandie*. C'était sous les dalles grisâtres de sa chapelle tendue de *belles tapisseries de toutes soies et or*, représentant les faits principaux de l'histoire de la Mère de Dieu, et travaillées par les duchesses de Normandie⁸, qu'ils venaient dormir de leur dernier sommeil. Robert-le-Magnifique fit bâtir, à lui seul, trois églises du nom de Marie : Notre-Dame-de-la-Délivrande, pour accomplir un vœu fait pendant une tempête qui assaillit sa nef dans les eaux dangereuses des îles de l'archipel normand, Notre-Dame-de-Grâce, près de Honfleur, et enfin Notre-Dame-de-Pitié, sous le château ducal qui défendait Harfleur.

Ce prince, si dévôt à Marie, voulut aller visiter son tombeau et celui du CHRIST à Jérusalem; il partit à cheval, accompagné des seigneurs les plus riches et les plus fastueux de sa cour, tous chargés d'or, étincelants de

pierreries et entourés d'une foule de varlets, d'écuyers et de pages, comme s'il eût été question de se rendre à quelque tournoi. Sur les chemins, les populations se pressaient pour les voir; leur entrée dans Rome fit événement. Les Romains regardaient avec une admiration étonnée ces Barbares du Nord qui avaient fait trembler jusqu'à l'Italie, et qui leur rappelaient le visage et la haute taille des héros de l'antiquité. En voyant leur bonne mine, leurs brillantes jaques de mailles, la longue épée danoise à garde d'or qu'ils avaient au côté, et leurs casques pointus d'où s'échappaient leurs cheveux blonds, ils se demandaient quels étaient ces princes du Septentrion, qui venaient visiter en humbles pèlerins la ville des apôtres. Le pape leur fit un accueil distingué, leur donna sa bénédiction, et plaça lui-même le bourdon du pèlerinage sur l'épaule de leur chef et seigneur. De là ils continuèrent leur route par Constantinople, la ville de Marie, qu'ils éblouirent de leur magnificence. Ils jetaient l'or et les perles sur leur passage; la mule de Robert était ferrée d'or, et quand un fer se détachait, pas un Normand ne daignait se baisser pour le prendre; c'était aux Grecs à se baisser et à ramasser dans la poussière les clous d'or que perdait le cheval du Normand⁹.

En approchant des saints lieux, l'esprit chrétien se fit sentir; ces mêmes voyageurs qui avaient traversé ou bravé, la tête haute et sans reconnaître aucun droit de péage, tant de fleuves bien défendus et tant de murailles

crénelées, ces hardis compagnons qui laissaient toujours passer un bout d'épée sous la robe du pèlerin, naguère orgueilleux jusqu'à l'insolence, pas un n'eût pu les reconnaître, tant ils étaient devenus humbles, modestes, dévots à la seule approche de cette terre sainte dont ils foulaient pieds nus le sol rocailleux et brûlant. Robert, si justement nommé le Magnifique, visita, avec la plus édifiante piété, les deux saints sépulcres de Jésus-Christ et de la Vierge. Chrétiens et musulmans reçurent de lui de si royales aumônes que l'émir de Jérusalem, se piquant d'honneur à son tour, refusa d'accepter le tribut que lui devaient ces splendides pèlerins. Robert dut laisser un présent considérable au Saint-Sépulcre; Richard II, duc de Normandie, y avait déjà fait un don de cent livres d'or.

Le pèlerinage accompli, le duc reprit par terre le chemin de son beau duché, qu'il ne devait jamais revoir! Il mourut à Nicée en Bythinie, en plaisantant à l'aspect de la mort, comme *les rois de la mer* ses ancêtres¹⁰, et en se recommandant à *Madame sainte Marie*, comme ses prédécesseurs chrétiens avaient fait.

Les nobles normands, qui commençaient à rêver des royaumes sous le soleil éclatant d'Italie, n'étaient pas moins dévoués à la Vierge que leurs vaillants princes. Ni l'éloignement, ni le bruit des armes ne les empêchaient de fonder des églises en son honneur. Le fameux Tancrède et Robert Guiscard, seigneurs du petit village maritime de Hauteville, qui n'a pas gardé une pierre de leur château,

mais qui possède encore la vieille église sans clocher, tout enveloppée de mousses et de graminées, où ces *lions normands* reçurent le baptême, envoyèrent, du fond de la Pouille où ils faisaient reculer soixante mille Sarrasins devant cinq cents lances normandes, la moitié d'un trésor qu'ils venaient de trouver, à Geoffroy de Monbray, évêque de Coutances, pour bâtir, sous l'invocation de *sainte Marie*, cette belle et féerique cathédrale qui arracha à Vauban lui-même ce cri de stupeur admirative : « Quel est le fou sublime qui a jeté ce noble édifice dans les airs ! »

Précisément à la même époque, un frère de Robert Guiscard, le comte Roger de Hauteville, fondait dans la Sicile conquise la célèbre cathédrale de Messine, qu'il ne manqua pas de dédier à la sainte Vierge, suivant l'usage de sa maison. Ce somptueux édifice, qui fut consacré l'an 1097, participait un peu de toutes les architectures connues ; la mosaïque byzantine venait s'y joindre à l'arabesque des Sarrasins et aux gracieux clochetons gothiques ornés de statues de saints et d'anges prodigieusement bien dorées. C'est dans le somptueux trésor de cette cathédrale que se conserve une lettre de la sainte Vierge dont s'enorgueillit la dévotion des habitants de Messine¹¹, et sur laquelle plusieurs évêques siciliens ont écrit des volumes, afin d'en démontrer l'authenticité un peu contestée. C'est dans la même cathédrale qu'on célèbre tous les ans la fête de la *Varra*, destinée à perpétuer le souvenir

de la défaite des Sarrasins par les héros normands; la Vierge, représentée par une jeune fille, figure à cette fête portée sur un magnifique char de triomphe, tandis que des figures hideuses et colossales représentent les musulmans vaincus par le comte Roger.

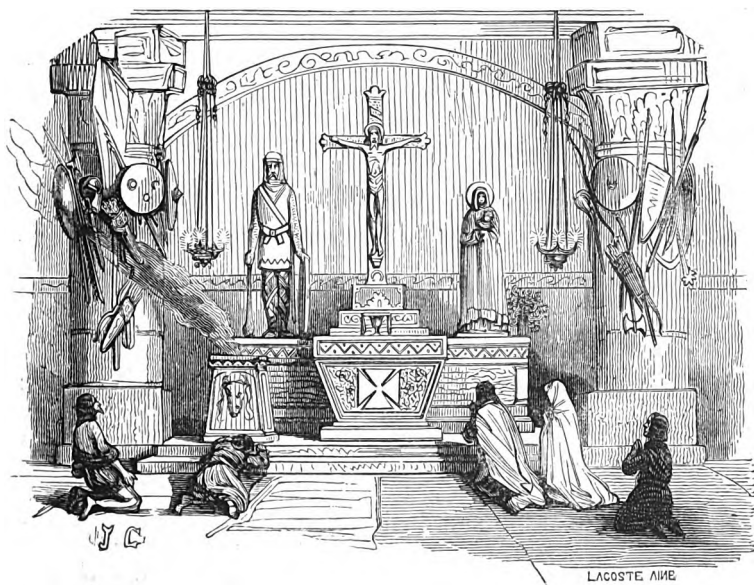
C'est de la Normandie que vint la lumière religieuse qui dissipa les ténèbres païennes du Nord, et ce fut la sainte Vierge qui reçut dans sa belle cathédrale de Rouen les prémices de cette moisson sainte. Harald II, roi de Danemark, qui était venu à la tête de cent galères au secours de Richard-sans-Peur, y abjura le paganisme, et Olaüs, roi de Norwége, qui avait joint son étendard à la bannière de Normandie dans une petite guerre que le duc Richard II soutenait contre Eudes, comte de Blois, fut converti par Robert, archevêque de Rouen¹², au christianisme, dont il se fit l'apôtre dans ses Etats. Ce saint roi osa renverser de ses mains la statue de Thor, divinité tutélaire de la Norwége, dans le vieux temple de Drontheim, que les pirates norvégiens avaient entouré d'une chaîne d'or, et où ils venaient jurer sur les bracelets de ce dieu guerrier dont la massue était si redoutable aux *géants de la gelée*. Olaüs envoya en Suède des missionnaires chrétiens qui y furent bien accueillis, et les murs dorés du temple d'Upsal, débarrassés de leurs idoles, purifiés de leurs sacrifices humains¹³, reçurent les images bénies du CHRIST et de sa Mère.

Ce n'était pas la faute des princes de l'Europe chré-

tienne si le soleil de l'Évangile s'était levé si tard à l'horizon des royaumes du Nord ; dès le milieu du septième siècle, le Saxon Willibrod avait fait, pour convertir le Jutland, des efforts infructueux, que les missionnaires envoyés par Witikind, le converti de Charlemagne, renouvelèrent inutilement dans le cours du huitième ; le neuvième s'ouvrit sous des auspices plus favorables. Chassé de ses Etats, Harald-Klack, roi d'une partie du Jutland, vint se réfugier à la cour de Louis-le-Débonnaire, où il embrassa le christianisme. Un chroniqueur contemporain, Ermold-le-Noir, abbé d'un monastère de l'empire franc, décrit d'une manière pittoresque l'arrivée du *roi de la mer* et de sa flottille danoise. « Que vois-je briller aux rayons de l'aurore, et couvrir au loin les eaux du fleuve ? Quels navires remontent le Rhin orgueilleux avec une pompe guerrière ? Comme elles brillent à la lumière du soleil sur le miroir des eaux et la danse des vagues, ces voiles blanches comme l'argent ! » Cette conversion du prince jutlandais fut presque solitaire, malgré les soins d'Anschar, l'apôtre du Nord ; et ces navires à proues dorées, objet de l'admiration naïve des guerriers francs, ne retinrent que trop bien la route de l'Europe occidentale.

La conversion du roi Harald II profita plus à la religion chrétienne que celle du prince jutlandais. A son retour dans sa patrie, il défendit les sacrifices, ferma les temples des faux dieux, bâtit des églises chrétiennes et favorisa de tout son pouvoir la propagation de l'Évangile.

Son fils Suénon, prince farouche et pirate dans l'âme, qui s'était posé en champion de l'idolâtrie, le tua en trahison d'un coup de flèche, rouvrit les temples d'Odin et de Thor, et rasa les églises chrétiennes. Après sa mort, qui arriva l'an 1014, le christianisme releva la tête et recommença à s'étendre. La transition d'un culte à l'autre ne fut pas brusque cependant, comme chez les jeunes et bouillants vainqueurs de la Gaule et de l'Angleterre; les églises chrétiennes du Danemark s'élevèrent pendant un siècle à côté de la pierre du sacrifice. Si le CHRIST et sa Mère étaient vénérés, les dieux du Walhalla n'étaient pas non plus sans empire; Thor conservait encore sa massue dans



ses mains armées de gantelets de fer, et si l'on chantait un cantique à Marie sous les voûtes de sa chapelle, c'était

l'hymne d'Odin qu'on entonnait dans les combats, c'était Odin qu'on remerciait de la victoire en lui offrant un sacrifice d'oiseaux de proie. Il semblait dur aux guerriers du Nord d'abandonner tout à fait ces divinités belliqueuses dont ils possédaient les tombeaux, et qui avaient rendu leurs pères si vaillants. Ils convenaient que le CHRIST était Dieu, et consentaient à l'adorer comme tel; mais pourquoi chasser de leur trône les anciens dieux de la patrie, pour faire place au Dieu étranger? Ne pouvaient-ils régner ensemble? Le Walhalla était plein de femmes chastes, il pouvait recevoir la Vierge Marie. A l'abri de ce dernier retranchement, le paganisme était plus redoutable que jamais, et les premiers néophytes chrétiens faisaient un monstrueux mélange des deux cultes dans une pensée de conciliation¹⁴. Cet état de choses dura jusqu'au règne de Canut-le-Grand, qui assura la prépondérance au christianisme.

Le culte de la sainte Vierge contribua beaucoup à l'établissement de l'Évangile chez les Scandinaves. De temps immémorial, ils avaient mis la virginité dans le ciel sous les traits de Falla, dont un ruban d'or rattachait la blonde chevelure, et de Gésione, qui admettait, après leur mort, dans son cortège céleste, les filles chastes. Trois vierges assises sous le frêne sacré disposaient de la destinée des humains, et c'étaient encore des vierges que ces *dames blanches* qui marchaient sur les lacs comme une colonne de brouillard, s'asseyaient à minuit sous l'ombrage glacé

des pins, et chantaient d'une voix douce et lente des hymnes runiques que les scaldes avaient gravés avec la pointe de leurs glaives sur les rochers qui surplombaient la colline tumulaire des héros *qu'avaient pleurés les corbeaux du ciel*¹⁵. Il en coûtait de renier ces belles fées du Nord qui s'introduisaient invisiblement, disait-on, dans la cabane du laboureur et dans la forteresse du *jarl* (comte), et à la suite desquelles entraient le bonheur. Ces superstitions, également chères aux grands et au peuple¹⁶, ne se fussent jamais totalement effacées peut-être sans la Vierge sainte qui devint la protectrice des cabanes et des palais. L'influence de la Reine du ciel sur la conversion des Scandinaves se prouve par un fait que personne ne nie : c'est que le christianisme dut ses progrès chez ces peuples aux mères de famille qui gagnèrent ensuite les guerriers¹⁷.

Les premiers rois chrétiens du Danemark furent de fervents serviteurs de Marie. Saint Canut, duc de Schleswig, lui dédia trois superbes églises ; Valdemar II fit placer son image sur son bouclier plaqué d'or, et ayant appris que les Russes, ligués avec les Esthoniens, menaçaient l'Eglise naissante de Riga, il s'engagea solennellement à passer l'année suivante en Esthonie, *tant pour l'honneur de la sainte Vierge* que pour la rémission de ses péchés¹⁸. Ce fut dans cette guerre, commencée sous les auspices de Marie, que les Danois, surpris dans leur camp, perdirent leur drapeau national. Comme ils commençaient à plier

devant les païens, la Vierge sainte, qu'ils avaient pieusement invoquée avant d'entrer en Esthonie, leur donna, dit-on, une marque sensible de sa puissante protection; une bannière rouge à croix blanche tomba du ciel, suivant les chroniqueurs contemporains, et avec cette bannière revint la victoire¹⁹. Le culte de Marie fleurit longtemps dans les trois royaumes du Nord; le grand nombre de cathédrales, d'ermitages et de monastères qu'on lui dédia, en fait foi. Quand le vent brûlant de la Réforme eut flétri cette céleste fleur du catholicisme, ce culte se maintint encore secrètement, et, cinquante ans après Luther, on venait encore vénérer Marie dans la chapelle souterraine de la cathédrale d'Upsal²⁰. Cette dévotion consolante finit dans ces régions hyperborées comme elle avait commencé à Rome, parmi des tombeaux.

Ce fut sous l'influence de Marie que la Prusse, avec tout le littoral de la mer Baltique, reçut la lumière de l'Évangile. Les Frères Hospitaliers de la Sainte-Vierge, plus connus sous le nom de Chevaliers Teutoniques, civilisèrent ces contrées barbares dont l'enfer (*Pokhus*) et le dieu de la foudre (*Perkonnas*) étaient les principales divinités.

Parmi les nations d'origine slave qui substituèrent le christianisme à leurs rites sanglants et polirent leurs mœurs sous son influence civilisatrice, nul peuple n'honora plus dévotement la sainte Vierge que les Hongrois.

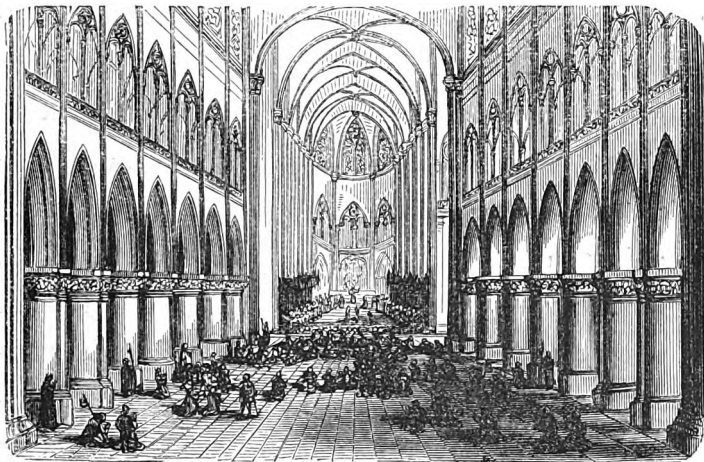
Vers le commencement du onzième siècle, saint Étienne,

premier roi chrétien des Huns ou Hongrois, fonda, en action de grâces d'une victoire remportée sur le prince de Transylvanie, Notre-Dame-d'Albe-Royale. Cette belle basilique slave ne le cédait pas en magnificence aux églises les plus somptueuses de l'Orient. Ses murailles ornées de superbes sculptures, ses pavés de marbre, ses autels plaqués d'or et incrustés de pierres fines, ses vases d'argent, d'or et d'onyx, en faisaient une chose merveilleuse à voir. Sur l'autel de la Vierge étaient quelques cassolettes d'argent où deux vieillards, bercés des exploits d'Attila, faisaient brûler les plus rares parfums de l'Asie. Des processions venaient plusieurs fois le jour honorer la Mère de Dieu dans son sanctuaire.

Ces splendeurs ne parurent pas suffisantes à la piété du prince hongrois; il voulut, ce descendant du *Fléau de Dieu*, que son sceptre royal relevât de la Vierge, qu'il déclara souveraine de ses États. Aussi, chaque fois que le nom de Marie était prononcé dans toute l'étendue de ce vaste royaume, il n'y avait pas de noble Hongrois, si haute que fût sa lignée, qui ne mît un genou en terre, comme un vassal devant sa dame, et qui ne s'inclinât en signe de profond respect²¹. Dans l'enceinte fortifiée de tous les châteaux, on trouvait de petites chapelles éclairées de plusieurs lampes d'airain ou d'argent massif, qui brûlaient nuit et jour devant l'image de Marie. Les princes palatins emportaient même cette image dans les combats et lui élevaient un oratoire sous leurs tentes.

Le culte de Marie ne fut pas accepté avec plus de froideur sur les rives de la Vistule. A dater du jour où Dumbrowka, la belle princesse bohême, convertit le roi Micislas et lui fit briser les idoles que ses pères avaient élevées à Pagoda (*l'air calme*), à Pochwist (*le ciel nébuleux*), et aux sombres divinités de l'abîme, les Polonais, devenus essentiellement catholiques, bâtirent à l'envi des chapelles en bois de mélèse à la Mère de Dieu. Des bannières païennes rapportées de vingt champs de bataille furent le seul luxe de ces églises primitives cachées sous les pins toujours verts des forêts slaves; mais lorsqu'en célébrant la Messe le prêtre de Jésus-Christ lisait l'Évangile à ces héros du Nord agenouillés devant un autel aussi pauvre que la crèche de saule du Sauveur, vous eussiez vu tous les glaives sortir à demi du fourreau en signe de protection et de défense²². Et ceci n'était pas une démonstration vaine : la Pologne fut longtemps le boulevard de la chrétienté; sans Jean Sobieski, le croissant surmonterait peut-être toutes les tours des cités d'au delà du Rhin.

La Pologne se consacra de bonne heure à la sainte Vierge; Marie était solennellement invoquée sous le titre de *reine de Pologne* bien avant que Jean Casimir renouvelât cette consécration. Chaque fois que l'armée polonaise s'ébranlait pour marcher contre les Tartares, c'était la bannière de Marie qui guidait ses phalanges belliqueuses²³; le cri deux fois répété de Jésus était le cri de guerre; un cantique à la Vierge, l'hymne du combat²⁴.



Chapitre ix.

LA CHEVALERIE.



L'empire gigantesque de Charlemagne avait disparu comme un brillant fantôme ; le dernier des Carlovingiens avait été dépouillé de son royaume, réduit à rien par les imprudentes libéralités de ses pères, comme d'un manteau, et les

ducs de France qui se prétendaient, eux aussi, issus

de Charlemagne, après avoir essayé deux fois ce manteau royal, avaient fini par s'en emparer. Avant de réunir la couronne appauvrie à leur grand fief dont ils la dotèrent, les comtes de Paris avaient donné des preuves éclatantes de leur dévotion à la sainte Vierge. Quand ce mal inconnu et terrible, qu'on appela *feu des ardents*, après avoir ravagé le midi du royaume, atteignit l'île de France, Hugues-le-Grand nourrit à ses frais les pauvres pèlerins malades qui venaient demander leur guérison, qu'ils obtinrent, à Notre-Dame-de-Paris¹. Hugues Capet, fondateur de la troisième dynastie, eut pour la Vierge sainte une sincère dévotion, et la reine Adélaïde d'Aquitaine, sa pieuse épouse, combla de ses dons la belle abbaye de Notre-Dame-d'Argenteuil, qui possédait dès lors la sainte relique qu'on expose encore aujourd'hui à la vénération des fidèles. Robert, qui proclamait Marie *l'Étoile* de son beau royaume, bâtit en son honneur des monastères à Poissy, à Melun, à Étampes et à Orléans, comme nous l'apprenons d'Helgaud. L'église d'Orléans fut appelée Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle et construite à l'endroit même où Robert, qui n'était encore à cette époque qu'héritier présomptif du trône, avait appris que son père Hugues Capet venait d'échapper à la mort. — Un digne fils de roi !

Sous le règne de Philippe I^{er}, petit-fils de Robert, prince qui se montra plus disposé à piller l'Église qu'à l'enrichir, il arriva un grand événement qui donna aux rois de

France les rois d'Angleterre pour vassaux. Guillaume-le-Bâtard, fils de ce duc Robert-le-Magnifique qui mourut dans le cours de son pèlerinage à la Terre-Sainte, conquît l'Angleterre en une seule bataille et y établit la domination normande. Guillaume, comme Robert son père, tenait Marie en merveilleuse révérence; ce conquérant si brave, si habile politique, qui faisait trembler d'un simple froncement de sourcil l'Angleterre d'un bout à l'autre, n'était pas plus tôt atteint de la fièvre qu'il joignait humblement ses mains belliqueuses pour se recommander à la Vierge Marie. Tombé malade dans le château de *Chierbourg*, une petite ville défendue alors par de bons fossés et quelques tours rondes, que l'Océan, magnifique sur cette côte, battait de ses lames verdâtres deux fois le jour, il fit vœu de bâtir une belle chapelle à la Vierge si, par son intercession puissante, il recouvrait promptement la santé; il guérit et s'acquitta religieusement de son vœu. Il fit réédifier à ses frais la superbe abbaye de Jumièges, où le clerc trouvait de la science et le pauvre du pain, à condition que son église, que la reine Bathilde avait dédiée à saint Pierre, serait placée sous l'invocation de la Mère de Dieu. Il assista de sa personne, avec la duchesse Mathilde et tous ses hauts barons normands, le 4^{er} juillet de l'an de grâce 1068, à la dédicace de cette église, et, quelques années plus tard, il passa la mer pour se trouver à celle de Notre-Dame-de-Bayeux avec ses deux fils Guillaume et Robert, Lanfranc, archevêque de Can-

pour celui de Mathilde, *afin de plaire à la chevalerie normande*, a laissé d'autres témoignages de sa dévotion à la sainte Vierge que la tapisserie monumentale qu'elle lui consacra.

Elle se promenait, vers la fin du mois d'octobre, dans une de ces admirables prairies normandes dont l'herbe ressemble à un immense tapis de velours vert peint de fleurs, avec ses deux jeunes fils, deux héros futurs dont l'aîné devait s'immortaliser par ses exploits chevaleresques à la prise de Jérusalem, et quelques dames de sa cour, lorsqu'un courrier du duc Guillaume, qui galopait bride abattue vers Rouen, arrêta son puissant cheval et s'élança d'un bond dans le pré en l'apercevant. « Quelles nouvelles de mon seigneur et de l'armée normande? demanda Mathilde pâle d'émotion.... La bataille?... — Est gagnée, noble dame, répond le courrier en ployant le genou et en présentant à la jeune duchesse, dont la main agitée s'étendait vers lui, la missive au sceau pendant qui confirmait la vérité de ses paroles; le parjure Harold a été vaincu; son corps, qui n'eût dû avoir d'autre sépulture que le sable de ce rivage qu'il gardait injustement contre nous, repose dans le chœur de l'abbaye saxonne de Waltham; l'Angleterre est vassale de la Normandie! » La princesse normande se signa de joie, et fit vœu d'élever, à l'endroit même où elle apprenait le succès éclatant de l'expédition de Guillaume et de ses chevaliers, une église commémorative sous le nom de Notre-Dame-du-Pré,

qu'on changea depuis en celui de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Elle la commença en effet quelques années plus tard, et son fils, Henri I^{er}, après l'avoir fait terminer, l'*aumôna* magnifiquement³.

Dans sa dernière guerre contre la France, Guillaume-le-Conquérant livra Mantes aux flammes; mais ces flammes, qui consumèrent l'église de Notre-Dame, jetèrent des lueurs si effrayantes que le cheval du roi d'Angleterre recula en se cabrant, et renversa son cavalier qui fut blessé à mort. Attribuant l'accident fatal qui lui ôtait la vie à l'incendie de la belle église de la Vierge, il légua, par son testament, une somme considérable pour la rebâtir. Transporté dans une abbaye voisine de Rouen, le conquérant de l'Angleterre fut réveillé au point du jour, le 9 septembre 1087, par le son d'une cloche matinale. « Qu'est-ce que cela? » demanda-t-il en soulevant péniblement sa tête amaigrie, mais belle encore de cette beauté mâle et fière que les chroniqueurs saxons eux-mêmes, qui le tenaient plus en crainte qu'en amour, n'ont pu lui refuser. Comme on lui répondit que c'étaient les cloches de l'église Sainte-Marie qui sonnaient Prime : « Madame sainte Marie, dit le héros normand en élevant les mains, je vous recommande mon âme; puissiez-vous me réconcilier avec votre Fils, Monseigneur Jésus ! » Disant ces mots, il expira.

Henri I^{er}, son fils, qui avait usurpé la couronne de Robert, son frère aîné, auquel il fit crever les yeux, et dont la

dévotion était problématique, quoiqu'il en affichât beaucoup, fit des fondations magnifiques en Angleterre, où il introduisit l'architecture des Normands, ce qui ne l'empêcha en aucune manière de mettre le feu à mainte église de Normandie. Il brûla, par exemple, en 1120, la date est à noter, la cathédrale de Lisieux avec la ville même; cette antique cathédrale, qui remontait aux premiers siècles du christianisme, était dédiée à la Vierge, comme presque toutes les cathédrales normandes. La punition de cet incendie sacrilège le suivit de près; à la fin de la même année, la nef qui portait le fils unique du roi Henri, le prince Guillaume d'Angleterre, et deux autres enfants royaux un peu moins légitimes, sombra, par une belle mer calme où se projetait l'ombre brillante de la lune, dans le raz de Gatteville près de Barfleur. Depuis ce temps, nul ne vit sourire le roi Henri.

L'impératrice Mathilde, fille de ce prince, eut une preuve signalée de la protection de la Vierge et de son pouvoir sur les éléments. Forcée de s'embarquer pour la Normandie par un temps incertain qui tourna bientôt à l'orage, pendant la guerre qu'elle faisait à Étienne de Blois, elle fut assaillie, dans les dangereux parages où son frère Guillaume avait péri avec la moitié de la cour d'Angleterre quelques années auparavant, d'une de ces horribles tempêtes qu'on ne voit que sur l'Océan courroucé. L'horizon se tendit d'un vaste rideau noir qui montait de la mer au ciel comme une tenture de fu-

nérailles; des vagues grosses comme des montagnes et chargées d'algues d'un vert glauque s'enflaient avec une sombre lenteur, puis venaient se briser avec fracas contre les flancs de la nef royale, qu'elles soulevaient sur leur dos humide pour la précipiter le moment d'après dans le creux des lames où elle disparaissait tout entière. Les matelots secouaient la tête en faisant la manœuvre, tandis que les seigneurs anglais, se signant de peur, se recommandaient à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Georges, patron de la chevalerie. Mathilde était debout sur le tillac, et son visage ferme, quoique pâle, ne démentait pas la race forte de ses aïeux. « Ayez bon espoir, messeigneurs, dit-elle en se tournant vers ses nobles fidèles; Notre-Dame est bonne et puissante, Notre-Dame nous sauvera; je veux lui chanter un cantique d'actions de grâces dès qu'on découvrira la côte, et je fais vœu de lui bâtir une abbaye sur le point du rivage où nous aborderons. » A peine la princesse anglo-normande a-t-elle prononcé son vœu qu'on voit les vagues s'aplanir; le vent s'apaise et la nef vole comme une mouette sur la lame. Bientôt un point noir se dessine dans un coin bleu du ciel où fuient les nuages épars; il s'élargit, s'élargit encore : c'est une montagne de hauteur médiocre dont la crête nue est couronnée d'un ermitage; une vaste forêt se montre par une échappée sur le dernier plan du tableau. Alors la voix rauque et stridente de la vigie laissa tomber du haut du grand mât

ces paroles si impatiemment attendues : *Cante, Reyne !... vechi terre* (chante, reine, voici la terre) ; et la fille de Henri I^{er} se mit à chanter d'une voix douce et grave un cantique à la Vierge, que les barons anglais répétèrent joyeusement, les mains jointes et la tête nue.

Bientôt la nef, garantie miraculeusement du naufrage, jeta l'ancre dans la petite baie d'Équeurdreville, en Basse-Normandie. Le premier soin de la princesse en débarquant fut de désigner le site de son monastère, qu'elle nomma l'abbaye du Vœu, et, avant de quitter ces parages, elle en posa elle-même la première pierre.

Mathilde ne vécut pas assez pour voir terminer l'église et l'abbaye du Vœu ; ce fut son fils Henri II, roi d'Angleterre, qui les inaugura. On lit dans le nécrologe de cette abbaye : « Le 4 des ides de septembre mourut l'impératrice « Mathilde, fondatrice de ce monastère ; on doit dire « pour elle un *Libera*, comme pour un chanoine. »

Que notre siècle, si froid pour tout ce qui regarde Dieu et les Saints, ne se raille pas trop de ces vœux faits à Notre-Dame pendant la tempête ; le plus incrédule croit à *quelque chose* sur une barque près de périr : M. de Volney en est la preuve. Comme il faisait une promenade sur mer avec quelques amis, le long des côtes de Baltimore, le vent s'éleva tout à coup, et le petit navire américain, qui portait la fine fleur des incrédules des deux mondes, parut vingt fois au moment de se perdre. Chacun s'était déjà mis en prière, et l'auteur des *Ruines* comme les au-

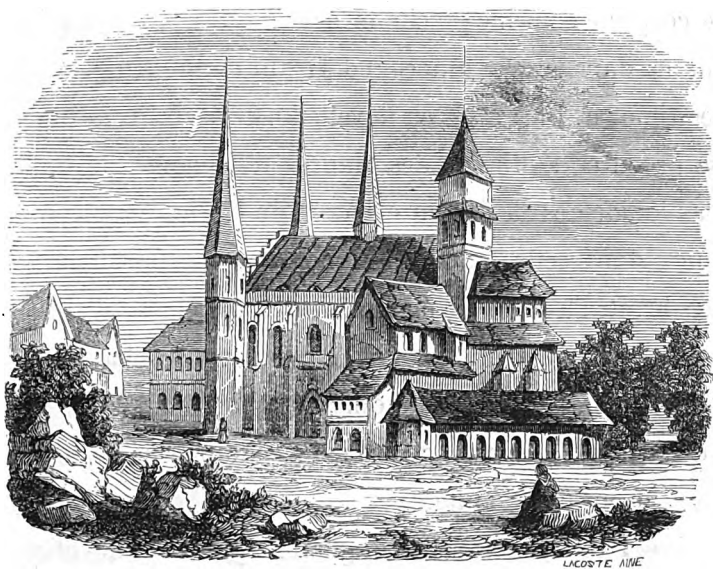
tres, lorsque la tourmente s'apaisa graduellement. Quelqu'un qui avait vu M. de Volney se saisir d'un rosaire et réciter des *Ave Maria* avec une ferveur édifiante, tant que le péril avait duré, s'approcha de lui au retour du calme. « Mon cher monsieur, lui dit-il avec une malicieuse bonhomie, à qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure? — On est philosophe dans son cabinet, répondit son compagnon de voyage un peu confus de l'aventure, mais on ne l'est plus pendant une tempête. »

L'impératrice Mathilde voulut que ses restes mortels fussent inhumés dans la plus célèbre des abbayes normandes de la Vierge, à Sainte-Marie-du-Bec; son fils Henri, qui n'était encore que duc d'Anjou et de Normandie, lui fit élever un tombeau qu'il couvrit de lames d'argent. Devenu roi des Anglais, il continua de protéger et d'honorer, *en révérence* de la Vierge et de sa mère, cette abbaye qui fut relevée en partie par ses libéralités royales. En 1178, elle fut consacrée de nouveau par Rotrou, évêque de Rouen; Henri II assistait à cette pieuse cérémonie avec son fils Henri-Court-Mantel.

Richard-Cœur-de-Lion, fils et successeur de Henri II, fit bâtir, avant son départ pour la croisade, Notre-Dame-de-Bon-Port, au diocèse d'Évreux, et assista avec sa brillante chevalerie à la dédicace de ce monastère, qui eut lieu l'an 1190⁴. Lorsque sa vie aventureuse fut près de finir, et que, blessé à mort d'un coup de flèche au siège sans gloire d'un château-fort, il dicta ses der-

nières volontés, il ordonna par son testament que son cœur fût porté à Notre-Dame-de-Rouen, *pour la fervente dévotion qu'il avoit audit lieu*, et ce cœur, le plus vaillant peut-être qui ait jamais battu sous une cuirasse de chevalier, *fut honnestement mis au costé du cœur, devers le revestiaire, en une chasse d'argent, laquelle depuis fut prise pour la rançon de saint Loïs, Roy de France, qui estoit pris prisonnier entre les Sarrazins, et au lieu mesme en fut faicte une de pierre*⁵.

Ce vaillant champion de la croix, dont les Sarrasins ne prononçaient le nom qu'en ajoutant pieusement : Maudit soit-il ! et qui enlevait leurs villes fortes, lui septième, voulut être enterré à côté de son père, à Notre-Dame-



de-Fontevraud. Bérangère de Navarre, sa femme, y repose à côté de lui ; leurs statues peintes et dorées furent

couchées sur leurs tombes de pierre, et parmi ses ornements de reine Béragère porte sur son cœur un large médaillon carré, sur lequel on voit la Vierge sainte environnée de plusieurs cierges. La célèbre Éléonore d'Aquitaine, mère du roi Richard, vint s'enfermer dans cette abbaye quelques années après, et ajouta sa tombe à ces tombes royales placées sous les voûtes gothiques de la belle église abbatiale de Notre-Dame.

A sa propre demande, Jean-sans-Terre, mort d'une indigestion dans une abbaye saxonne⁶... une mort anglaise, celle-là!... fut enterré en grande pompe dans la belle cathédrale anglo-normande de Notre-Dame-de-Worcester; mais si l'on en croit les anciens chroniqueurs, le corps de ce prince lâche et cruel, qui avait trempé ses mains dans le sang innocent d'Arthur de Bretagne, son roi légitime, et qui avait eu la velléité de se faire turc pour se procurer l'alliance des Maures d'Espagne, ne souilla pas longtemps la demeure sacrée de Marie. Ils racontent que, dans cette tombe déshonorée, il se faisait la nuit des bruits étranges; c'étaient des blasphèmes, d'effroyables éclats de rire, des orgies, des choses terribles.... ce qui donna sujet aux moines de Worcester de déterrer secrètement le corps de ce prince damné et de le jeter hors de la terre sainte.

Les Plantagenets se distinguèrent par leur dévotion à la Vierge et couvrirent l'Angleterre de ces belles églises gothiques de Marie qui subsistent encore dans tous ses

comtés, et qui sont le plus beau fleuron de sa couronne archéologique : Notre-Dame-d'York, que la légèreté pleine de grandeur de son architecture aérienne a fait comparer à un vaisseau sous voiles; Notre-Dame-de-Salisbury, autre diamant taillé dans le plus noble style, qui se couvrait de tentures de Flandre et s'emplissait de lumières et de fleurs aux fêtes solennelles de Marie; Notre-Dame-de-Westminster, où était, dit Froissard, une image de la sainte Vierge à qui les rois anglais avaient *grande créance*, et qui faisait *moult beaux miracles*; la superbe abbaye gothique de Notre-Dame-de-Walsingham, le pèlerinage favori d'Édouard I^{er} et de sa cour chevaleresque; la belle cathédrale de Wills, dont la chapelle de la Vierge est, de l'aveu des connaisseurs, la perle des monuments gothiques de la Grande-Bretagne, sont toujours là pour témoigner de la piété de ces princes envers la sainte Mère de Notre Seigneur.

Les Anglo-Saxons, qui formaient les classes pauvres, les classes marchandes et la bourgeoisie d'Angleterre, n'étaient pas moins dévôts à la Vierge Marie que les princes du continent, qui les gouvernaient par droit de conquête. En divergence d'opinion sur presque tous les points avec leurs vainqueurs, ils étaient d'accord, ce qui est immense, sur celui de la religion, et les deux peuples réunis s'en allaient fraternellement, le bourdon à la main, en pèlerinage à Notre-Dame-de-Radecliff, une belle abbaye antique pleine de monuments saxons, et à

Notre-Dame-de-Worcester, où lady Warwick, l'épouse du *faiseur de rois*, offrait des vêtements somptueux à l'usage de la sainte Vierge, après avoir prié tantôt pour *la rose rouge*, tantôt pour *la rose blanche*, selon le parti que protégeait au moment du pieux *véage* son vaillant époux⁷.

Le jeûne du samedi en l'honneur de la sainte Vierge était pratiqué par le peuple anglais du temps de Guillaume-le-Roux. Un célèbre voleur, Saxon sans doute, puisque saint Anselme, le prélat normand qui rapporte cette anecdote contemporaine, l'appelle voleur sans plus de façon, pénètre un beau matin dans la chaumière isolée d'une pauvre veuve pour la voler ; ne trouvant rien à sa convenance dans cette indigente demeure, le célèbre bandit s'installe sur l'unique escabeau de la salle obscure, à l'aire d'argile battue, où filait la veuve, et lui dit en prenant un air gracieux qui singeait le noble normand : « Eh bien, ma commère, avez-vous déjeuné? — Moi? mon gentilhomme, répond la pauvre femme en cessant de tourner dans ses doigts son fuseau de frêne, à Dieu ne plaise! n'est-ce pas aujourd'hui samedi? Je jeûne tous les samedis de l'année. — Tous les samedis! répète le voleur étonné, et pourquoi? — Eh mais, en l'honneur de la sainte Vierge. Ne savez-vous pas que c'est le moyen qu'elle vous fasse la grâce de ne point mourir sans confession? — Ah! fit le voleur, je suis bien aise de l'apprendre, et dorénavant je fais vœu de jeûner aussi. » Il tint parole, et de son côté la Vierge Marie ne lui fit pas défaut à l'heure de la

mort. Blessé fatalement dans une expédition périlleuse, elle prolongea miraculeusement sa vie pour lui laisser le temps de se réconcilier avec Dieu.

Saint Anselme nous apprend encore que les hardis et hautains chevaliers normands honoraient pieusement Marie tout en opprimant de leur mieux les vaincus d'Hastings. L'un d'eux, un très-grand seigneur, avait pour varlets et pour pages une troupe de *garnements* toujours prêts à mal faire, et pour intendant *un diable incarné* qui lui persuadait sans cesse, à ce *pauvre baron* ! tantôt *d'outrager celui-ci*, tantôt *de voler celui-là*, tantôt enfin *de tuer cet autre*, si bien qu'il ne se passait pas un seul jour qui ne fût marqué par quelque *détestable forfait*. Au milieu de cette belle vie, il priait dévotement la Vierge soir et matin, la saluant de *sept Ave* accompagnés de *sept génuflexions profondes*, ce qui empêcha son infernal intendant de l'étrangler comme il en avait le désir, et ce qui lui valut, à la fin, la grâce d'une conversion sincère⁸.

Les bandits saxons (*outlaws*) qui s'étaient réfugiés au fond des forêts, où ils étaient devenus les plus habiles archers d'Angleterre, pour échapper à la peine capitale que la loi normande appliquait aux délits de chasse, n'y regrettaient qu'une seule chose : c'était de ne pouvoir aller prier à l'autel de Marie quand une vieille abbaye saxonne leur envoyait le son de ses cloches religieuses dans les bois verts où chantait gaîment l'alouette et où couraient

les chevreuils du roi. Ces antiques ballades anglaises en lettres noires, que l'on croit obtenir à grand marché maintenant, dit un antiquaire de la Grande-Bretagne, en les payant au poids de l'or, nous montrent Robin Hood, *le roi des forêts*, risquant sa tête, après s'être recommandé à la Vierge, pour aller faire ses dévotions au monastère dont les cloches lointaines semblaient l'appeler.

« Voici l'été; la campagne est verte, les arbres sont couverts de feuilles, et les oiseaux chantent gaîment.

« Les chevreuils quittent la colline, ils traversent la plaine et vont se cacher dans les bois touffus.

« Oh! le beau jour; oh! le beau jour! la Pentecôte nous illumine de ses rayons, l'air est tout rempli de bruits et de chansons.

« Je te salue, joyeuse et limpide matinée, s'écrie Little-John⁹; non, dans toutes les forêts chrétiennes, il n'y a pas un homme plus heureux que moi!

« Et toi, mon bon cher maître, ouvre ton cœur à la joie, à la douce joie empourprée du mois de mai.

« — Hélas! dit Robin Hood, je serais aussi heureux que toi, Little-John, si, dans ce jour de fête, je pouvais entendre les Vêpres et les Matines.

« Il y a plus d'un grand mois que je n'ai adoré Notre Seigneur, et, si la Vierge Marie le voulait bien, j'irais entendre la Messe à l'église qui est là-bas.

« Cela dit, Robin Hood s'en va à la Messe, il adore la croix du Sauveur. Little-John, plus prudent, reste dans

« les bois de Sherwood, et s'agenouille sur les gazons en
« fleur. »

L'Espagne, qui n'était pas moins dévouée à Marie que l'île britannique, lui avait élevé dès lors de nombreux sanctuaires et combattait sous ses enseignes. En 1212, Alphonse IX, ayant remporté, sous l'étendard de la Vierge des Sept-Douleurs, sa grande victoire de Las Navas, où les Maures éprouvèrent une de leurs plus sanglantes défaites, bâtit Notre-Dame-de-la-Victoire à Tolède pour y déposer cette sainte bannière de Marie. Le roi saint Ferdinand, cet excellent prince qui ne pouvait prendre sur lui d'augmenter les impôts de son peuple, et qui craignait plus, disait-il, les malédictions d'une pauvre femme que toutes les armées des Maures, attribuait à la protection de la sainte Vierge ses conquêtes de Cordoue, de Jaën et de Murcie; enfin, Alphonse-le-Sage composait des cantiques en l'honneur de la Mère de Dieu, et fondait en son honneur un ordre de chevalerie¹⁰.

Le Portugal marchait dans la même voie avec une ardeur non moins grande. En 1142, après avoir défait, avec la protection de Marie à laquelle il s'était recommandé avant la bataille, cinq princes maures auxquels il enleva leurs cinq étendards dans les plaines de l'Alentejo, Alphonse I^{er} fonda en son honneur le superbe monastère d'Alcobaça; ne bornant pas là sa reconnaissance, il fit hommage de son royaume à Notre-Dame-de-Clairvaux et ordonna que tous les ans, à la fête de l'Annonciation, une

redevance de cinquante maravédís d'or fût payée, en signe de vasselage, à la Dame du fief en la personne des abbés de Clairvaux¹¹. Un des successeurs de ce prince, Don Juan I^{er}, après une victoire, offrait à Notre-Dame-de-l'Olivier autant d'argent que pesait son corps armé de toutes pièces, et appendait aux parois de la chapelle de Marie, comme *ex-voto*, sa lance et sa brillante cotte d'armes¹². Les rois de Danemark entreprenaient, vers le même temps, des croisades contre les païens du Nord en l'honneur de la sainte Vierge, et les Polonais battaient les païens de Prusse et de Poméranie en chantant le célèbre *Boga-Rodzica* (Mère de Dieu), un hymne de combat adressé à Marie, qu'avait composé au dixième siècle saint Adalbert, évêque de Guezne¹³.

Les rois de France n'avaient garde de le céder aux rois étrangers en dévotion à la Reine des Anges. Louis-le-Jeune et Philippe-Auguste, de glorieuse mémoire, contribuèrent libéralement à la réédification de Notre-Dame-de-Paris, que Maurice de Sully, un très-grand évêque sorti du peuple, faisait reconstruire à la place de la vieille cathédrale mérovingienne du roi Childebert.

Attribuant à la sainte Vierge son éclatante victoire de Bouvines, Philippe-Auguste fonda sur la lisière de la forêt de Chantilly, au bord de l'Oise à l'eau poissonneuse et profonde, une superbe abbaye royale. Guérin, évêque de Senlis, ministre et compagnon d'armes du roi, qui avait habilement rempli l'office de maréchal

de camp pendant la bataille; Mathieu de Montmorency, qui s'y était immortalisé en prenant seize bannières ennemies; Enguerrand de Coucy et Guillaume des Barres, qui avaient fait au roi pendant ce combat, où il faillit perdre la vie, un rempart que l'armée anglo-germaine tout entière n'avait pu forcer, voulurent s'associer à cette fondation commémorative faite en révérence de la *sacrée Vierge Marie*, comme disent les Cartulaires.

Blanche de Castille, la célèbre régente de France, fonda deux belles abbayes du titre de la sainte Vierge : l'abbaye de Maubuisson, qu'elle appela Notre-Dame-la-Royale, et Notre-Dame-du-Lys. Ces deux monastères royaux se partagèrent, selon ses ordres, ses restes mortels.

Le roi Louis IX, le prince le plus saint et le plus juste qui ait porté la couronne de France, le meilleur des rois et le modèle des chevaliers, se distingua par sa piété tendre envers la sainte Vierge. Il contribua à l'achèvement de Notre-Dame-de-Paris, et, après avoir fait bâtir ce bijou de pierre, si habilement ciselé, qu'on nomme la Sainte-Chapelle, par Pierre de Montereau, le plus célèbre architecte de son époque, pour y déposer la sainte couronne d'épines de Notre Seigneur, il en dédia solennellement la partie basse à Notre-Dame, dont la statue, placée sous le porche, fit un jour un charmant miracle en faveur d'une petite fille *bien sage*, si l'on en croit la tradition. Comme la pieuse et toute jeune enfant, montée sur un banc de pierre à l'usage des pauvres, s'exhaussait sur ses

A son arrivée en Égypte, le roi trouva sur le rivage où il voulait débarquer une armée musulmane rangée en bataille. L'air était obscurci des nuées de traits lancés sur les chaloupes françaises par les Sarrasins, dont les lances brillaient, à travers la poussière que faisaient lever leurs chevaux, comme le feu derrière un rideau sombre ; leur chef portait *des armes de fin or, si très-reluisant*, dit Joinville dans son naïf langage, *qu'il sembloit, quand le soleil frappoit dessus, que ce fust proprement cet astre lui-mesme*. Leurs étendards étaient surmontés de cet antique croissant d'or qui était déjà l'emblème des rois tures bien avant les jours de Cyrus¹⁴, et leurs instruments de guerre faisaient un *bruit épouvantable à ouïr et moult étrange aux François*. Mais Louis IX et ses braves ne s'effrayaient pas aisément. Comme on était à peu de distance du rivage, le saint roi, après s'être recommandé à Dieu et à la Vierge, se jette le premier dans la mer ; l'onde écumante le couvre jusqu'aux épaules ; une nuée de flèches tombe autour de lui ; ni les flots ni les traits ne l'arrêtent ; l'écu au cou, le casque sur la tête, le glaive au poing, il court aux Sarrasins avec une vraie furie française ; toute l'armée vole sur ses traces, et les Africains sont mis en pleine déroute aux cris éclatants de *Mont-Joie, Saint-Denis!* Lorsque les cavaliers égyptiens eurent disparu, chassés par le vent de la peur, les portes de Damiette, la clef du Delta, durent s'ouvrir aux croisés, dont le premier soin fut de faire retentir le chant de triomphe du *Te Deum* dans la mosquée

des Musulmans, qui fut consacrée par le légat romain sous le titre de Notre-Dame-de-Damiette.

Le bruit de cette glorieuse journée atteignit bientôt la Syrie, où l'on en fit honneur à la protection de Notre-Dame-de-Tortose, une célèbre Madone syrienne que les Mahométans eux-mêmes venaient implorer, et qui passait pour avoir abandonné son sanctuaire, afin de protéger la descente des croisés français ¹⁵.

On ne sait que trop la fin désastreuse de cette croisade d'Égypte, si brillamment commencée. Après avoir payé une rançon énorme, saint Louis tourna la proue de ses navires vers la Syrie; les chrétiens, qui s'étaient emparés de la Palestine en 1099, n'y possédaient plus alors que quelques places fortes, au nombre desquelles était Nazareth, la ville natale de Marie, qu'on avait transformée en forteresse féodale, et dont le premier seigneur franc avait été le brave des braves, Tancrede, que le Tasse a si noblement chanté dans sa *Jérusalem délivrée*. Saint Louis fit relever les murailles de la forteresse galiléenne, et, s'y étant trouvé le jour de l'Assomption, il fit chanter les offices avec accompagnement d'orgues et d'instruments à cordes dans l'église de Sainte-Marie, où il communia solennellement.

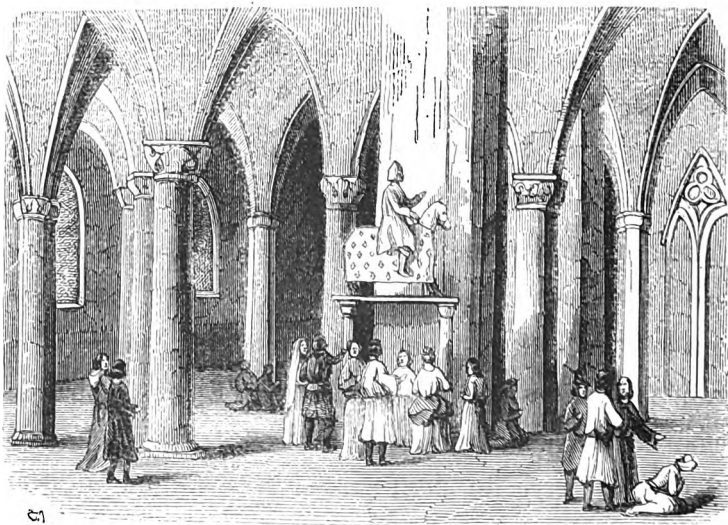
Comme le roi Louis IX quittait la Terre-Sainte avec la reine Marguerite, un coup de vent poussa le navire qui les portait sous un haut promontoire qui projetait au loin son ombre sur les flots. La tempête s'étant apaisée, on jeta

l'ancre en face de cette montagne syrienne que couronnait un monastère, et dans le silence de la nuit, que troublait à peine le léger murmure des vagues adoucies, on entendit le son religieux d'une cloche lointaine qui arrivait avec les effluves odorantes de la marjolaine et du thym des bois. « Qu'est cela ? » demanda vivement saint Louis qui veillait encore. Des matelots phéniciens qui montaient la nef répondirent que c'était le couvent de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Le saint roi débarqua aux premières lueurs de l'aube pour aller entendre la Messe au monastère de Marie, dont les religieux, revêtus de l'abbas rayé de brun et de blanc des Arabes, vivaient de fruits et de légumes, jeûnaient la moitié de l'année, gardaient un silence rigoureux et travaillaient des mains; l'esprit fervent et cénobitique des anciens solitaires du désert régnait encore là. Pénétré de respect pour cette austère piété, saint Louis emmena avec lui six de ces religieux, que l'on nommait les Frères de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et les établit à Paris sur le bord de la Seine. Ils se transportèrent plus tard à la place Maubert, et leur nouvelle église, consacrée sous le titre de Notre-Dame-des-Carmes, fut construite en grande partie des libéralités de Jeanne d'Évreux, troisième femme et veuve de Charles II, dit le Bel; cette princesse offrit à la Vierge du Mont-Carmel sa couronne de diamants, d'émeraudes et de rubis; elle y joignit sa riche ceinture brodée de perles, et le bouquet de lis d'or semé de pierres précieuses que le roi lui avait donné le jour de

son couronnement. Quinze cents florins d'or accompagnèrent ce présent royal ¹⁶.

Les rois de France, qui payaient vaillamment de leur personne dans les combats, se mettaient d'habitude sous la protection de la sainte Vierge quand les dangers devenaient pressants. Philippe-le-Bel s'étant recommandé à Marie dans un moment d'extrême péril, à la bataille sanglante de Mons-en-Puelle, où il avait déployé toute la valeur d'un paladin, fit de grandes fondations à Notre-Dame-de-Paris après son éclatante victoire, et donna à perpétuité, à Notre-Dame-de-Chartres, la terre et la seigneurie des Barres ¹⁷, avec une rente de cent livres.

Après la prise de Cassel, Philippe de Valois, disent les



Grandes Chroniques de Saint-Denis, vint à cette abbaye rendre l'oriflamme qu'il avait pris pour aller contre les Fla-

mands, et puis s'en alla à Notre-Dame-de-Paris; et quand il fut là se fit revêtir des armes qu'il avait portées à la bataille de Cassel, monta sur son destrier, et ainsi entra dans l'église de Notre-Dame, et très-dévotement la remercia et lui présenta le cheval sur lequel il était monté et toutes ses armures¹⁸. Le roi racheta son cheval et ses armes du chapitre de Notre-Dame pour la somme de mille livres, et fit ériger sa statue équestre en face de l'autel de Marie. On remarqua que ces deux victoires de Mons-en-Puelle et de Cassel avaient été remportées entre la fête et l'octave de l'Assomption. Après avoir battu les Flamands à Rosbecq, Charles VI, qui n'avait alors que quatorze ans et qu'on appelait le *petit roi*, envoya aussi en offrande à Notre-Dame-de-Chartres son armure, très-richement damasquinée et son glaive royal tout parsemé de dauphins d'or¹⁹. De leur côté, les reines de France, à leur première entrée dans la capitale du royaume, faisaient hommage à Notre-Dame de la magnifique couronne qu'elles recevaient de la ville de Paris. Celle qu'offrit Isabelle de Bavière était d'or et de pierreries²⁰.

Ce fut sous Philippe de Valois que commencèrent les guerres contre les Anglais; le roi Édouard III se prétendait le légitime héritier du trône, du droit de sa mère Isabelle, sœur de Philippe-le-Bel, mort sans héritiers, dont il était le neveu, tandis que Philippe de Valois n'en était, lui, que le cousin-germain. Les pairs et les barons français se déclarèrent pour Philippe de Valois contre la princesse

Isabelle, non en vertu de la loi salique, qui ne parle pas de l'exclusion des femmes, mais par l'autorité des coutumes existantes et passées dans les mœurs. Édouard répondit par un argument assez singulier qu'on trouve dans une lettre écrite par lui au pape. « Si le fils, disait-il, est exclu du trône parce que sa mère ne peut y monter, Jésus-Christ n'avait donc aucun droit à l'héritage de David, puisqu'il ne descendait de ce roi que par *Madame sainte Marie sa mère*. »

Cette malheureuse fantaisie de régner sur la France, qui traversa dans une heure fatale l'esprit des monarques anglais, et qui couvrit le royaume des lis d'un déluge de sang, fut éveillée par un appel chevaleresque fait au nom de la *douce Vierge Marie*, qui prouva du reste plus tard qu'elle le désavouait. Un *faux traître*, Robert d'Artois, que le roi de France avait *désobligé*, dit un historien d'Angleterre, s'en vengea en attisant la flamme du ressentiment presque éteint de ce jeune roi des Anglais, qui ne songeait alors qu'aux tournois et aux fêtes. Il se présente un jour avec un héron que son faucon de Norwège avait pris au bord de la Tamise, alors fort ombragée de saules, dans la salle où Édouard donnait un banquet royal à ses grands barons et aux nobles dames de sa cour. Marchant au haut bout de la salle où trônait le roi sous un dais de toile de Bretagne frangée d'argent : « J'apporte, dit-il, le plus couard des oiseaux, et je le donnerai à celui d'entre vous qui est le plus poltron ; à mon avis c'est toi, Édouard,

qui t'es laissé déshériter du noble pays de France, dont tu étais l'héritier légitime. » Le feu de la colère étincela dans les yeux du monarque anglais. Soupçonner sa bravoure ! il en devint écarlate de honte, et jura *par le Dieu du paradis et sa douce Mère*, qu'avant six mois il irait défier ce fils de comte, qui se faisait appeler indûment roi de France. Quand le roi eut juré, le comte d'Artois présenta le héron aux lords anglais, qui jurèrent, chacun pour son compte, guerre aux Français, en prenant à témoin de ce serment funeste *la Vierge honorée qui porta le Dieu mort en croix que le chevalier Longis fêrit de sa lance*²¹.

Le premier exploit des Anglais fût la bataille navale de l'Écluse. Les combats sur mer d'alors ne ressemblaient aucunement à ceux de nos flottes modernes ; on combattait de près ; les équipages s'efforçaient de déchirer les voiles de l'ennemi avec de longues faux et de larges flèches, tandis que des plongeurs perçaient sous l'eau les bâtiments pour les faire couler à fond. Le *nec plus ultra* de l'habileté des manœuvres consistait à faire échouer ses adversaires sur les côtes ou à les briser contre les rochers. Édouard, qui commandait sa flotte en personne, fut blessé par une flèche au commencement de l'action et n'en continua pas moins à combattre, en faisant précéder chaque coup de lance d'une de ses invocations favorites : *Ah ! saint Édouard ! ah ! saint Georges ! ah ! sainte Marie !* et autour de son étendard rouge, où flamboyait un dragon d'or²², la noblesse anglaise poussait ses puissants cris de

guerre : *Notre-Dame-Arundel ! Notre-Dame-Arleton ! saint Georges !* car à cette époque chevaleresque chaque guerrier de marque avait pour protecteur un Saint qu'il invoquait à haute voix dans la mêlée. Édouard déshonora sa victoire en faisant pendre au bout d'une vergue un des amiraux français qui s'était bravement défendu ; l'autre, qui avait péri les armes à la main, trouva une tombe sous les vagues. Au milieu de cette scène de tumulte et de sang, de belles ladies d'Angleterre, qui étaient venues chercher sur la galère royale des émotions fortes, les femmes de toutes les époques se ressemblant, à ce qu'il paraît, de ce côté-là, applaudissaient au triomphe de leurs chevaliers ; pas une ne demanda merci pour les vaincus ! et vingt mille cadavres français rougirent les flots bleus de la mer d'Allemagne. Le roi des Anglais, qui n'avait pas oublié d'invoquer Marie pendant le combat, n'eut pas plus tôt débarqué en Flandre qu'il alla la remercier *tout à pied*, dit Froissard, et avec *grand' foison* de chevalerie, dans son sanctuaire d'Ardenbourg. Ce fut ainsi que débuta cette guerre d'un siècle, pendant laquelle les Anglais promènèrent leur drapeau de la Garonne au Rhin et de l'Océan à la Méditerranée.

Pendant cette lutte si longue, traversée de quelques armistices où l'on faisait halte les pieds dans le sang et la main posée sur la dague, la Vierge sainte, dont les Anglais pillaient souvent les abbayes sans scrupule, n'en était pas moins pour eux un objet de vénération. Après

avoir détruit une ville entière dont ils s'éloignaient chargés de butin, ils y laissaient quelquefois une de ses statues parfaitement intacte sur son piédestal; et quand les habitants, débarrassés d'eux, venaient visiter tristement les décombres de la place-forte, ils se signaient dévotement et criaient : Miracle²³ ! C'était bien un miracle en effet que cet acte de respect au milieu d'une effroyable scène de dévastation.

Les sanctuaires où il avait plu à la Reine des cieux de manifester sa puissance étaient tenus pour terre neutre et sainte : c'étaient des oasis de paix vers lesquelles rayonnaient, de tous les points de l'horizon, des soldats et des chevaliers de tous les pays, qui n'étaient plus que de pieux pèlerins du moment où ils avaient attaché une petite image de la Madone à leur casque d'acier poli ou à leur chaperon de serge. On lit dans les chroniques manuscrites du Quercy que des hommes d'armes anglais, ayant été arrêtés par ceux de Cahors, furent mis en liberté avec des paroles douces et affectueuses dès qu'ils se furent fait reconnaître pour pèlerins de Notre-Dame.

Les fêtes de la sainte Vierge étaient scrupuleusement observées par les troupes anglaises, qui arrêtaient même leur marche pour les célébrer. En 1380, Buckingham, qui se frayait un passage à travers le cœur de la France en balayant tout devant lui, s'arrêta avec son armée dans la forêt de Marchenoir, pour célébrer la fête de Notre-Dame

de Septembre. Les chevaliers d'Angleterre entendirent dévotement la messe dans une abbaye qu'ils trouvèrent au milieu des bois ; et les longues épées de Bordeaux furent vierges de sang français ce jour-là ²⁴.

Un capitaine anglais nommé Norwick, que le prince Jean, duc de Normandie et héritier présomptif du trône, avait assiégé à l'improviste dans Angoulême, où il manquait de vivres, tira adroitement parti de cette dévotion à la Vierge, qui était commune aux deux peuples, pour échapper au désagrément de se rendre à discrétion. La veille de la Purification, une des grandes fêtes de Notre-Dame, que l'on chôrait en France dès le temps de Pepin-le-Bref, il sort des murs et demande à parler au prince. Celui-ci s'avance et lui dit : « Venez-vous pour capituler ? — Non, répond l'Anglais ; mais nous sommes, vous et moi, également dévoués au culte de la sainte Vierge ; je requiers donc de votre courtoisie une suspension d'armes, et que, pendant toute la journée consacrée à cette fête, il soit défendu, de part et d'autre, à nos gens de se battre sous quelque prétexte que ce soit. — J'y consens volontiers, » répliqua le prince.

Le lendemain, au point du jour, Norwick sort avec la garnison et tous ses équipages ; les commandants des postes français l'arrêtent et lui demandent quel est le but de cette promenade. « Je veux profiter de la trêve, répond-il, pour promener mes soldats. »

On rapporta le fait au prince Jean, qui dit : « La ruse

est bonne, vive Dieu ! Laissons-les aller comme ils le veulent et contentons-nous d'avoir la ville²⁵. »

Malgré les témoignages de respect qu'elle recevait des envahisseurs, la sainte Vierge se détournait d'eux pour protéger les envahis. A titre d'opprimée, la France avait trouvé grâce devant Elle, et plus d'un miracle le constata. A Poitiers, le valet du maire, qui avait vendu la ville aux Anglais et leur avait promis de les y introduire par une nuit sombre où la lune était invisible au ciel, n'en put jamais trouver les clefs, qu'on fut stupéfait de voir le lendemain entre les mains d'une antique statue de la Vierge, dans sa propre cathédrale de Notre-Dame. A Rennes, dont le duc de Lancastre faisait inutilement le siège depuis longtemps, les Anglais, désespérant d'emporter d'assaut cette ville courageuse et bien défendue, font une mine pour la faire sauter. La cité bretonne dort sur un volcan sans avoir conscience du danger qu'elle court ; mais Notre-Dame veille. Quand la mine est arrivée sous la cathédrale de Sainte-Marie et que l'ennemi est au moment d'y mettre le feu, on voit, au milieu d'une profonde nuit, les cierges de la chapelle de Notre-Dame-de-Saint-Sauveur s'allumer d'eux-mêmes ; les cloches, mises en branle par des mains invisibles, sonnent à toutes volées, et lorsque les habitants, réveillés en sursaut et attirés par les clartés étranges qui illuminent à minuit l'église, sont accourus en foule et se demandent : « Qu'y a-t-il ? » la Vierge étend avec lenteur son bras de pierre

du côté de la nef gothique et désigne du geste le lieu où la mine doit éclater. La ville, prévenue à temps, fut sauvée. On pourrait citer bien d'autres exemples de la protection dont Marie entoura la France à cette époque désastreuse; nous nous bornerons à rapporter, sur la foi d'écrivains judicieux et contemporains, le plus éclatant de ces nombreux miracles.

C'était après ces deux lamentables journées dont les cyprès seront toujours verts sur le noble front de la France, après Crécy, cette bataille où périt la fleur de la chevalerie française, après Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier avec huit cents barons par le Prince Noir. La noblesse était ruinée, le jeune régent sans troupes; les campagnes les plus fertiles se couvraient de ronces; les villes, menacées des horreurs de l'assaut par l'étranger qui campait à leurs portes, étaient déchirées au dedans par les factions. Quand l'homme n'a plus où s'appuyer sur la terre, il s'agenouille et tend ses mains suppliantes vers le Ciel; c'est ce que tous les gens de bien faisaient dans les hameaux et dans les villes; on demandait hardiment un prodige à Dieu, par l'intercession de Marie, pour voir la fin de ces calamités. La foi était grande et la douleur inexprimable; le prodige fut accordé. Abusant de sa position et de celle de la France, Édouard III, avec qui le jeune régent, qui fut depuis Charles-le-Sage, négociait, proposa des conditions si dures, si honteuses, si intolérables, que la France, toute expirante qu'elle était, souleva

la tête avec une généreuse colère et dit : Non ! A ce refus inattendu , Edouard passe la mer et vient mettre le siège devant Chartres.

L'armée anglaise dressa ses tentes à peu de distance des murs et en face de cette splendide cathédrale si magnifiquement rebâtie par Fulbert avec les dons des fidèles grands et petits. Placée sur une hauteur qui commande la ville, la belle église gothique, avec ses hauts clochers qu'on découvre à dix lieues de distance, avait l'air d'une citadelle sacrée, et la ville se déployait à son ombre. Dans ce sanctuaire universellement révééré était un reliquaire de bois précieux couvert d'épaisses lamés d'or et incrusté de diamants, de rubis et de perles, où l'on gardait un des précieux vêtements de Marie, sa tunique de fête en étoffe babylonienne aux fleurs bleues, violettes, blanches et or. Un jour, les Normands étaient venus assiéger Chartres, et les habitants, bien disposés à défendre leur temple, avaient pris pour étendard cette relique sainte ; les Normands avaient vu la relique et s'étaient enfuis. Il était d'usage alors de faire toucher à ce reliquaire les camises de fine toile de Bretagne que revêtaient les grands seigneurs le jour où ils étaient armés chevaliers ; Richard Cœur-de-Lion, à qui l'on en avait porté jusqu'en Angleterre, avait offert en retour à Notre-Dame-de-Chartres un beau joyau d'or et de pierreries renfermant des reliques de saint Édouard. La Madone de Chartres était donc en haute vénération parmi les chevaliers anglais, et plus

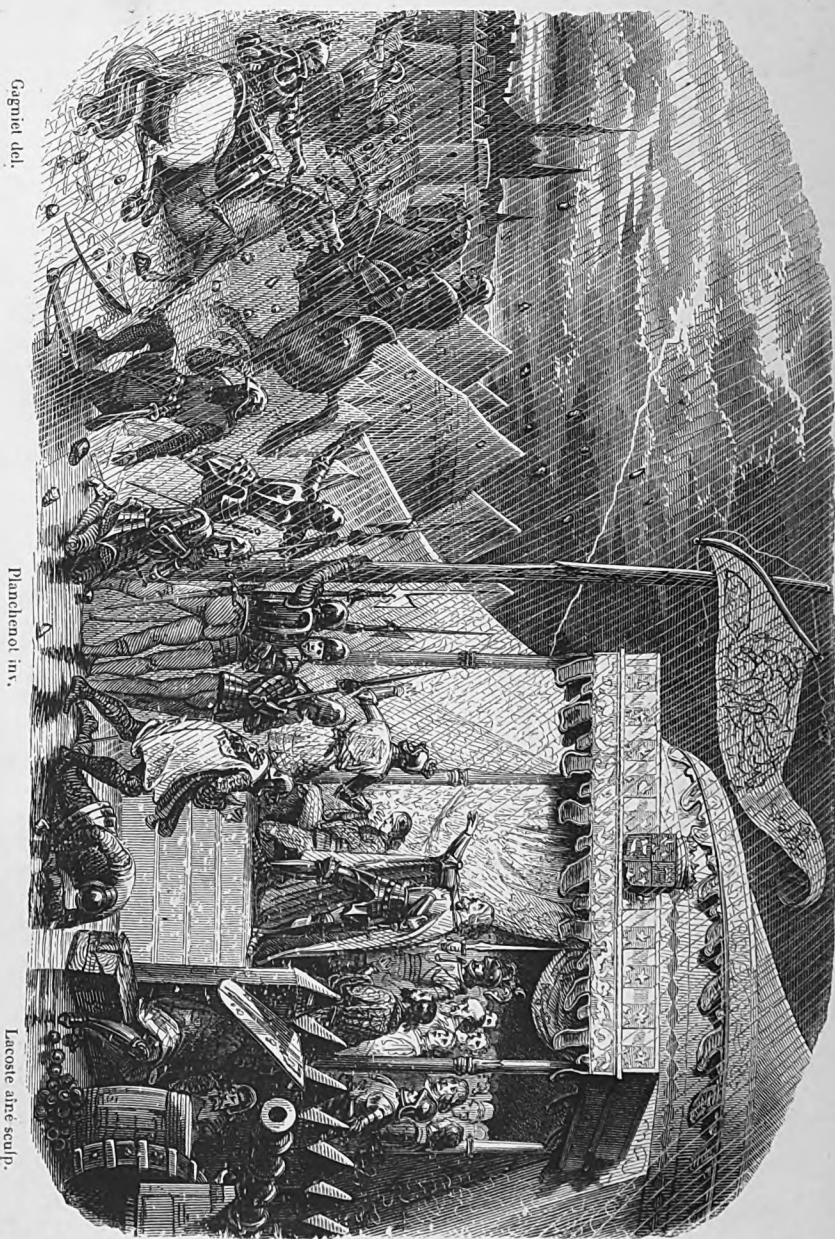
d'un blâme sans doute en secret le roi qui venait exposer aux sacrilèges et au pillage les choses saintes de la cathédrale de Marie.

La ville, sommée de se rendre au roi d'Angleterre, répondit simplement qu'elle ne le voulait pas, et les envoyés d'Édouard n'en virent que la porte massive et solidement bardée de fer, au-dessus de laquelle, dans une charmante niche gothique décorée de trèfles à jour, était



une blanche Madone avec cette inscription gravée sur la pierre : TUTELA CARNUTUM !

Le siège de l'ancienne capitale des Carnutes se prolongea, et les champs fertiles de la Beauce furent hérissés d'épées anglaises au lieu d'épis ; le Dauphin essaya de nouer une négociation pour sauver la ville favorite de Notre-Dame ;



Gagniel del.

Planchenot inv.

Lacoste aîné sculp.

VEU D'EDOUARD III.

PUBLIÉ PAR L. MENCIER, A PARIS.
Imprimé par A. Hené.

mais Édouard fut sourd à ses offres et à ses représentations. Les négociateurs français, rudement éconduits, n'osaient plus conserver d'espoir, et la ville semblait au moment d'être prise, quand il advint, dit Froissard, un miracle qui *moult humilia et brisa le courage* du prince anglais.

« Un foudre, un orage si grand et si horrible descendit
« du ciel en l'armée du roi d'Angleterre qu'il sembla bien
« proprement que le siècle dust finir; car il tomboit de
« l'air pierres si grosses qu'elles tuoient hommes et che-
« vaux, et en furent les plus hardis tout esbahis. »

« Si tu sèmes dans le jardin de la vie la semence de la colère, disaient les anciens sages d'Iran²⁶, ton étoile aura à pleurer. » Le roi des Anglais dut faire mentalement quelques réflexions de cette nature quand le soleil se leva comme une lampe d'or pour lui montrer les désastres de la soirée. Tout son camp était dévasté; les tentes en lambeaux laissaient pendre leurs toiles comme des pavillons en berne, et, sur cette plaine immense dont les blés verts avaient été foulés par la cavalerie anglaise, sept mille chevaux étaient étendus sans vie à côté de leurs cavaliers. Aucun fait historique n'est mieux attesté que cet événement extraordinaire; Édouard en fut tellement saisi qu'il resta longtemps sous l'impression de ce miracle, comme il l'avoua lui-même au continuateur de Nangis.

Quelque temps après, conformément à la promesse qu'il en avait faite, dans sa peur, à la puissante Protectrice de Chartres, il signait la paix conclue à Brétigny, petite

bourgade du pays chartrain, et ses grands lords, qui portaient si haut la tête, se dépouillant momentanément de leur arrogance, vinrent dans le pacifique et humble équipage de pèlerins s'agenouiller devant la Vierge.

Mais là ne se borna pas l'intervention de Marie dans les affaires presque désespérées de la France; elle suscita un de ces hommes forts dont le bras de fer suffit seul pour soutenir un royaume qui tombe; elle mit la haine des Anglais dans le cœur d'un jeune Breton qui fit ses premières armes sous ses auspices et prit son nom pour cri de guerre. Les armées que guidait aux combats le drapeau rouge d'Albion furent dispersées comme la paille que le vent emporte au cri de *Notre-Dame du Guesclin*!

Quand la démence de l'infortuné Charles VI, ce prince si brave, si aimé du peuple et si dévoué à Marie, eut relevé les espérances affaissées des rois d'Angleterre, et que Henry de Monmouth, cédant à la tentation de joindre la noble couronne de France à sa couronne mal acquise, passa la mer pour faire cent fois pis que le roi Edouard et son fils n'avaient fait, la Vierge ne lui opposa qu'une jeune fille à l'âme pure, qui laissa tomber de ses mains indignées son humble houlette de *pastoure* pour saisir le glaive des batailles. Ce fut en allumant des cierges mystiques devant l'image vénérée de Notre-Dame-de-Bermont, et en parant de fleurs l'ermitage de Sainte-Marie²⁷, que Jeanne d'Arc, écoutant les voix intérieures qui l'excitaient, conçut le hardi projet de débarrasser la France des *gens*

d'Angleterre et de faire sacrer à Reims le jeune Dauphin Charles. Il fut fait ainsi que la Vierge l'avait voulu et que la bergère inspirée l'avait annoncé ; Sainte-Marie-de-Reims, où les rois de France de cette époque allaient faire *la veille des armes* avec les jeunes seigneurs de leur cour²⁸ avant de chausser les éperons chevaleresques, ouvrit, joyeuse et fière, ses larges portes pour laisser passer le vrai roi de France, celui-là seul qui pouvait être avec justice l'oint du Seigneur. Une volée de petits oiseaux²⁹ alla dire aux anges cette nouvelle d'heureux augure, et près du prince agenouillé, au pied de l'autel où Clovis avait courbé sa haute tête de Sicambre sous l'eau du baptême, *la fille de Dieu, la fille au grand cœur*, la chaste héroïne envoyée par la Vierge, déroula avec une contenance où la modestie s'unissait à la plus vive joie, sa bannière de moire blanche où on lisait en lettres d'or ces deux noms touchants, ces deux noms sauveurs : JÉSUS ! MARIE !





Chapitre x.
LES ORDRES.



'étoile de la chevalerie, qui brillait depuis les croisades au zénith de l'Europe, penchait alors vers l'horizon; mais elle y descendait en soleil qui décline, et son disque élargi versait encore une vive lumière où semblaient se con-

fondre l'éclat du fer et la lueur sacrée des cierges. Ces temps, plus beaux et meilleurs que les nôtres, où la religion était respectée et ses saintes lois obéies depuis le palais jusqu'à la chaumière, furent l'époque où le culte de la Mère de Dieu atteignit à son apogée; car tout s'y faisait par elle et pour elle. « Il est bien naturel que chacun l'implore, disaient dans leurs chants les troubadours guerriers de la Germanie, puisque dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut. » Ainsi faisait-on; et, quoique chaque paladin prit pour protecteur céleste tantôt saint Jacques, tantôt saint Georges, ou saint Michel, ou saint Martin, que, dans leur respect naïf pour les habitants du royaume des cieux, les seigneurs féodaux avaient affublés de titres nobiliaires, la Vierge *honorée*, qui réunissait toutes les conditions de beauté, de douceur et d'angélique pureté qui convenaient à la dame par excellence, était l'objet d'un culte bien supérieur à celui qu'on rendait au *baron* saint Jacques et à saint Georges, *le bon chevalier*. On proclamait des tournois, on accomplissait des *emprises* en l'honneur de *Madame* sainte Marie; rois et chevaliers faisaient *la veille des armes* dans ses chapelles; son nom, traduit dans toutes les langues de l'Europe, était le cri de guerre des barons flamands, danois et anglais, comme celui de Duguesclin. Au combat des Trente, dont une colonne tronquée indique encore le site au milieu des genêts de la Basse-Bretagne, Beaumanoir se recommande à Dieu, à Notre-Dame et à

saint Yves. Voyant que ses compagnons d'armes rougissent l'herbe de leur sang, et que les Anglais ont l'avantage, il arme chevalier, au nom de Notre-Dame, Jean de la Roche, un écuyer de noble race, qui était simple spectateur du combat, et la fortune, changeant de bannière, se déclare pour les Bretons ¹.

Après s'être recommandé à Marie, on se battait un contre dix avec cette confiance en l'appui du Ciel qui triple les forces de l'homme; une bonne cause, une conscience pure et l'appui de la Vierge suffisaient pour faire *merveille d'armes* et remporter les victoires les plus éclatantes. En 1388, une armée de Brabançons entra dans le duché de Gueldre, où tout fut mis à feu et à sang. Le duc n'avait ni hommes, ni argent pour repousser les envahisseurs; ses conseillers étaient d'avis qu'il s'enfermât dans une de ses places fortes; mais il repoussa ce timide conseil avec une indignation mêlée de colère. « Ni en ville, ni en « châtel que j'aie ne m'enclorai, s'écria-t-il, et ne lairrai « mon pays ardoir (brûler); je aurois plus cher à être « mort sur les champs. » Après cette réponse chevaleresque, le jeune duc s'arme pour le combat; mais avant de quitter Nimègue, il va prier dévotement devant l'image de Notre-Dame, en laquelle il avait grande *fiance*, et se voue, lui et ses chevaliers, à la sainte Vierge. Ses oraisons finies, il monte à cheval, à la tête de quatre cents lances, pour aller combattre une armée de quarante mille hommes. A la vue de l'ennemi, les conseillers du prince flamand,

épouvantés de l'inégalité du nombre, cherchent encore à le détourner du combat; mais le duc, posant la main sur son cœur : « Quelque chose me dit que la journée est
« mienne. Or tost, développez ma bannière, et qui veut
« estre chevalier s'avance; je le ferai en l'honneur de Dieu
« et de *Madame* sainte Marie, de laquelle au départir j'ai
« pris congé; si lui charge et recommande toute mon
« affaire. En avant! en avant! »

Et le brave jeune duc chargea l'ennemi au galop en criant : Notre-Dame, Gueldre ! Les Brabançons, complètement battus, perdirent dix-sept drapeaux, « et les trou-
« verez, dit Froissard, devant l'image de Notre-Dame de
« Nimègue, afin qu'il en soit perpétuelle mémoire. » Après le combat, les Gueldrois tinrent conseil sur le champ de bataille. Quelques-uns proposaient d'entrer dans une ville voisine pour y mettre leurs prisonniers et panser leurs blessures. « Nenny, dit le duc; je me donnai et vouai au
« département de Nimègue, et me suis donné et voué hui
« (aujourd'hui), au commencement de la bataille, à Notre-
« Dame de Nimègue; si veuil (je veux) et ordonne que
« retournions cette part et allions voir et remercier la Dame
« qui nous a bien aidés à avoir victoire. »

Et il partit les *grands galops* avec ses chevaliers pour offrir à Notre-Dame ses actions de grâces et pour appendre ses armes faussées et rompues en *ex-voto* dans sa chapelle².

En 1363, le roi Louis I^{er} de Hongrie, se trouvant, avec vingt mille hommes, en présence de quatre-vingt mille

infidèles, se consacra avec toute son armée à la Reine des anges, dont l'image ne le quittait pas. Pour remercier Notre-Dame de la victoire éclatante qu'il remporta, il fit construire autour de la chapelle d'Affleuz, en Carinthie, une fort belle église où il déposa l'image sainte à laquelle il attribuait sa victoire, et l'épée avec laquelle il avait combattu³.

Au quatorzième siècle, Louis, duc de Bourbon, surnommé le Grand, résolut de quitter momentanément la France, que désolaient les troubles de la minorité de Charles VI, pour réprimer les pirateries audacieuses des Sarrasins d'Afrique, qui neutralisaient le négoce maritime de l'Europe. Gênes et les ports du littoral français implorèrent une expédition contre ces forbans; Louis de Bourbon entendit cet appel et résolut de faire de ce côté-là une croisade en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il tenait en suprême vénération. Il convoqua le ban et l'arrière-ban de sa chevalerie, à laquelle vinrent se joindre le Dauphin d'Auvergne, Jean de Beaufort, fils du duc de Lancastre, le comte d'Harcourt, Gautier de Châtillon, Guillaume de Hainaut, Philippe d'Artois, comte d'Eu, le sire de La Trémoille et messire Philippe de Bar. Tous ces guerriers, avant de lever l'ancre, se vouèrent solennellement à la sainte Vierge et prirent pour pavillon amiral la bannière du duc de Bourbon, « qui était pour lors toute pleinement armoyée de fleurs de lys de France, avec une « blanche image de Notre-Dame, mère de Jésus-Christ,

« assise et figurée au milieu ; l'écusson de Bourbon était
« sous les pieds de ladite image⁴. »

Le duc de Bourbon mit à la voile sur une flotte de quatre-vingts vaisseaux, qui prit *le parfond de la mer moult ordonnément, à la garde de Dieu, de Notre-Dame et de saint Georges*. On débarqua au milieu de l'été devant une ville que Froissard et Christine de Pisan appellent Africa, et que l'on croit être Tunis. Les croisés de la sainte Vierge entreprirent le siège de cette place, qu'ils tentèrent quatre fois de prendre d'assaut sans y réussir, les Turcs leur opposant une vigoureuse résistance. L'arrivée des chrétiens avait été le signal d'une guerre sainte pour les Musulmans d'Afrique; les rois de Bougie, de Tripoli, de Maroc, envoyèrent leurs troupes au secours de la ville assiégée, et les chrétiens eurent à se défendre des embuscades et des surprises nocturnes des Barbaresques. Mais ces ruses furent déjouées sans le secours des sentinelles ni des éclaireurs d'une manière dont toute l'armée de Marie fit honneur à sa divine protectrice. Un dogue, qui n'avait point de maître connu, faisait toutes les nuits si bonne garde autour du camp des chrétiens qu'il était impossible aux Turcs de mettre en défaut sa merveilleuse vigilance. Les soldats, voyant quelque chose d'extraordinaire dans l'instinct infailible de cet animal, l'avaient appelé *le chien de Notre-Dame*.

Cette expédition d'Afrique, entreprise sous les auspices de la sainte Vierge, fut accompagnée de prodiges, suivant

Froissard ; il raconte que « les Sarrasins, voulant surprendre les Français par une attaque nocturne, s'approchaient tout coïement du camp des chrétiens, lorsqu'ils aperçurent devant eux une compagnie de dames toutes blanches, et, par spécial, une au premier chef, qui était trop plus belle que toutes les autres, et portait devant elle un gonfanon tout blanc avec une croix vermeille. De cet encontre et de la vue furent les Sarrasins si effrayés qu'ils n'eurent pour l'heure ni pouvoir ni hardiment d'avancer⁵. »

Soit que Marie voulût protéger la chevalerie de France qui marchait sous son étendard, en se plaçant avec son cortège céleste entre les chrétiens et les Musulmans, soit qu'une hallucination causée par la clarté douteuse des étoiles et les bannières ondoyantes des chevaliers fût la seule cause du prodige, le camp n'en fut pas moins sauvé d'une surprise de nuit.

Les chaleurs excessives du climat, une épidémie pestilentielle décimèrent l'armée chrétienne, qui dut songer à lever le siège de Tunis après neuf semaines d'efforts infructueux ; mais, avant de se retirer, elle livra deux fois bataille aux Sarrasins, et, malgré leur nombre, ils furent battus ; la bannière de Marie fut glorieusement portée par la chevalerie de France, et les chrétiens firent sous cet étendard de tels prodiges de valeur que le roi de Tunis, effrayé, se crut trop heureux de conclure un traité par lequel il s'engageait à rendre les esclaves chrétiens,

à ne plus troubler la navigation sur la Méditerranée, et enfin à payer dix mille besans d'or pour les frais de la guerre.

Les bonnes villes du royaume, dans les temps de calamité, se mettaient sous la protection spéciale de la sainte Vierge aussi bien que les souverains. En 1357, après cette funeste bataille de Poitiers qui moissonna la fleur de la noblesse française, et où le roi fut pris par les Anglais, le prévôt des marchands fit vœu, au nom de la ville de Paris, de présenter tous les ans à la Mère de Dieu, dans l'église cathédrale, un cierge dont la longueur égalerait la circonférence des murs de la ville. L'offrande eut réellement lieu jusqu'au temps de la Ligue, où elle fut interrompue pendant vingt-cinq ou trente ans. En 1605 on substitua à cette longue bougie roulée une lampe d'argent avec un gros cierge qui brûla sans interruption devant l'autel de Notre-Dame jusqu'en 1789^e.

Rouen, dont l'image de Marie décorait autrefois toutes les places, tous les carrefours, toutes les fontaines et tous les monuments publics, se plaça par vœu solennel sous sa protection en 1348, lors de l'apparition de cette fameuse peste noire qui avait ravagé le globe, et qui frappait si violemment ses victimes qu'on mourait, disent les Chroniques contemporaines, en se regardant. Lorsque l'intercession de la Vierge eut mis fin à cet effroyable fléau, on fonda dans la cathédrale normande une des plus magnifiques chapelles du monde, sous le titre de Notre-Dame-

du-Vœu. La statue de Marie en marbre blanc, couronnée de roses blanches, surmonta l'autel que lui érigeait la reconnaissance publique, et les magistrats de Rouen suspendirent au-dessus de cette image sainte une massive lampe d'or qui resta allumée nuit et jour jusqu'au seizième siècle, où les protestants l'éteignirent⁷.

Les villes de France n'étaient pas les seules qui se consacraient alors à la sainte Vierge; Gênes-la-Superbe avait écrit sur toutes ses portes : *Città di Maria*, et Venise-la-Belle avait orné la salle de son grand-conseil, en 1385, d'une magnifique toile de Guariotto, disciple de Giotto, représentant le CHRIST couronnant la Vierge *reine* de Venise. Au-dessous de cette peinture, qui a péri il y a plusieurs siècles, étaient écrits ces quatre vers du Dante :

L'amor che mosse già l'eterno Padre
Per figlia aver di sua Deità trina,
Costei che fa del Figlio suo poi Madre
Dell' universo qui la fa regina.

Les doges de Venise étaient obligés de laisser à la seigneurie un tableau où ils étaient peints agenouillés devant la sainte Vierge, afin de les faire souvenir qu'elle était leur souveraine et celle de la république⁸.

Cette dévotion de Gênes et de Venise à la Mère de Dieu était éclipsée par le culte ardent que lui rendait la petite république de Parme, qui s'était donnée aussi à Marie. Les Parmesans n'avaient pas de jour plus solennel que

le 15 août, fête de l'Assomption de la Vierge, patronne de leur cathédrale et souveraine de leur république. Cette fête marchait de pair chez eux avec le jour de Pâque, et elle était si respectée que le Saint-Siège, en mettant Parme en interdit, exceptait toujours de l'excommunication le jour de l'Assomption de la Vierge.

Ce jour-là les chefs de famille, à la tête de toutes les personnes de leur maison, se rendaient à la superbe cathédrale de Marie, dont le Corrège peignit la voûte un peu plus tard, bannières déployées, en chantant des cantiques, et déposaient des fleurs et des présents à son autel; un habitant de Parme qui se fût dispensé de paraître à la cathédrale eût été diffamé, dit Turchi, et montré au doigt. A cette fête solennelle, où tous les rangs étaient confondus, il n'existait plus ni distinctions ni prééminences; on eût dit les membres d'une même famille se réunissant joyeusement pour fêter leur mère.

Certes, c'est une dévotion ardente et sincère que celle qui peut étouffer les haines de parti! celle des Parmesans à la Mère de Dieu allait jusque-là. L'an 1323, le jour de l'Assomption, les Guelfes exilés de Parme, déposant leurs vieilles inimitiés, se présentèrent sous les murs de la ville les mains jointes, et demandèrent à y rentrer pour l'amour de la sainte Vierge; la population de la ville, à ce nom de Marie invoqué humblement le jour de sa fête solennelle, sentit ses entrailles s'émouvoir de compassion, et par un mouvement spontané chacun courut

ouvrir les portes; Guelfes et Gibelins s'embrassèrent en versant des larmes de joie, et l'on conduisit les bannis, au milieu des *evviva!* des citoyens, à la célèbre cathédrale de Notre-Dame, où l'on jura la paix sur l'autel de la Vierge; cette paix dura cinquante ans⁹.

Pour apaiser ces factions ardentes des Guelfes et des Gibelins, qui divisaient les cités d'Italie en deux camps et faisaient de leurs rues et de leurs places publiques des champs de bataille, on n'imagina rien de mieux que de créer un ordre de chevalerie d'une nature toute pacifique, les *Frati Gaudenti* ou Chevaliers de la Vierge, qui, sans renoncer au monde, s'occupèrent à rétablir, au nom et en l'honneur de la Mère de Dieu, la paix et la concorde dans la péninsule italienne.

Cette dévotion à Marie, qui ramenait la paix dans les villes et qui inspirait le courage aux guerriers, fut l'âme des ordres militaires, ces grandes armées toujours triomphantes du moyen âge, qui se fondèrent pour la plupart et firent leurs prodiges sur la foi à la Mère de Dieu. Dans cette fraction religieuse et austère de la chevalerie, le culte absent des dames était représenté par un dévouement particulier à la sainte Vierge; ainsi les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem invoquaient Marie en recevant leur épée, invocation que les chevaliers de Malte, dernière transformation de cet ordre célèbre, font encore. Les Chevaliers Teutoniques prenaient le nom de *chevaliers de la Vierge*¹⁰; les terres qu'ils conquéraient sur les

païens du nord de l'Europe, ils les appelaient *terres de Marie* ; la Vierge était leur Dame céleste, et, à vrai dire, elle était alors *la Dame de tout le monde*, comme s'expriment les naïves légendes du moyen âge. Ces ordres, soumis à une organisation puissante qui participait de la discipline d'un camp et de la sévérité d'une règle, conquièrent, au nom de Marie, des provinces qu'ils rassemblaient pour en composer des royaumes ; l'ordre des chevaliers Teutoniques est devenu, comme on sait, la monarchie prussienne, et, sous le nom de chevaliers de Rhodes, les Hospitaliers ont régné sur une des plus belles îles des mers du Levant. A ces ordres religieux et chevaleresques, qui étendaient le culte de Marie par des miracles de bravoure, venaient s'ajouter les ordres royaux dont Marie était en général la patronne aussi. C'est en son honneur que le roi Jean fonda l'ordre des chevaliers de Notre-Dame-de-la-Noble-Maison, mieux connus sous le nom de chevaliers de l'Étoile. Ces chevaliers jeûnaient tous les samedis quand ils le pouvaient, et, quand ils ne le pouvaient pas, ils devaient donner aux pauvres quinze deniers parisis, en mémoire des *quinze joies* de Notre-Dame. Il leur était permis de lever une bannière semée d'étoiles avec une image de la Vierge, soit pour faire la guerre aux ennemis de la foi, soit pour le service de leur seigneur. Ils juraient de mourir plutôt que de se rendre, et de ne pas fuir plus loin que l'espace de quatre arpents, quand la supériorité du nombre les forcerait à la retraite.

Charles VI, ce pauvre prince dont la précoce valeur avait gagné, à quatorze ans, cette célèbre victoire de Rosbecq, *qui courrouça durement les Anglois, lesquels ressusciteroient l'envie si elle estoit morte*, à ce que dit du moins messire Jehan Froissard ¹¹, institua aussi, pendant les premières années de son règne, un ordre de chevalerie à l'honneur de la sainte Vierge, par suite d'un vœu qu'il avait fait en Languedoc. Pendant son séjour à Toulouse, il chassait fréquemment avec Olivier de Clisson, Pierre de Navarre et une foule de seigneurs de sa cour, dans l'antique forêt de Bouconne. Un jour qu'il s'était séparé de sa suite en poursuivant une bête fauve avec trop d'ardeur, la nuit le surprit au milieu des landes sauvages, des solitudes sans chemins et des grands bois peuplés d'ours et de sangliers de la vieille forêt druidique; pour ajouter aux périls de sa situation, les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses, et un ciel nébuleux lui cachait les étoiles. Terrifié de son isolement, ne sachant quelle direction suivre, le prince fait un vœu solennel à Notre-Dame-d'Espérance et se met humblement sous sa garde. Aussitôt un vent léger dissipe les nuages, et un astre brillant verse ses rayons gris de perle sur un sentier battu qui conduit le jeune monarque hors de la forêt. Le lendemain, Charles, suivi de ses seigneurs complètement armés, à la réserve de la tête, vint accomplir son vœu à la chapelle de Marie. Pour perpétuer le souvenir de sa périlleuse aventure, il fonda, peu de temps après, l'ordre

de Notre-Dame-d'Espérance, et voulut qu'une étoile en fût le symbole ¹².

L'an 1370, Louis II, duc de Bourbon, institua l'ordre des chevaliers du Chardon-de-Notre-Dame. Cet ordre se composait de vingt-six chevaliers qui portaient une ceinture de velours bleu céleste ornée de broderies d'or, avec le mot *espérance* relevé d'une semblable broderie ; la boucle de fin or offrait, *ébarbillonnée en émail vert*, la tête d'un chardon. Le jour de la Conception de Notre-Dame, qui était la grande fête de l'ordre, les chevaliers du Chardon revêtaient une robe somptueuse de damas incarnat et un manteau bleu-ciel orné de broderies d'or, sur lequel ils portaient le grand collier de l'ordre, composé de losanges et de fleurs de lys d'or, avec le mot *espérance* sur chaque losange. Au bout du collier pendait un médaillon ovale portant l'image de Marie, et au bas duquel on voyait une tête de chardon émaillée de vert et *ébarbillonnée de blanc* ¹³.

La dévote et chevaleresque Espagne avait aussi, dès le moyen âge, des ordres royaux fondés en l'honneur de Marie. Alphonse, ou plutôt Don Alonso-le-Sage, fonda un ordre de chevalerie qu'il plaça sous la protection de la Vierge ; et Don Jayme II, roi d'Aragon, pour récompenser la valeur des habitants de Montesa, dont le château, bâti sur le sommet d'une haute montagne, avait héroïquement résisté plusieurs fois aux Maures, fonda, en 1319, un ordre de chevalerie, sous le titre de *Santa-Maria-de-Montesa*,

auquel il donna généreusement, avec le consentement du pape, les biens que l'ordre supprimé des Templiers possédait dans le royaume de Valence.

Un peu plus tard, vers le milieu du quinzième siècle, Christian I^{er}, roi de Danemark, fonda, en l'honneur de la Sainte-Trinité et de la sainte Vierge, l'ordre royal de l'Éléphant, dont les membres prenaient divers engagements pieux, notamment celui de défendre la foi catholique au péril de leur vie; l'éléphant était le symbole des vertus de l'ordre.

Les ordres royaux et militaires ne furent pas les seuls à prendre Marie pour patronne : la milice religieuse, qui gagne les batailles par la prière sous le bouclier de la foi, voulut marcher aussi sous la bannière de la Vierge, et s'y distingua par un autre genre d'héroïsme. En Occident, le premier ordre religieux spécialement fondé en l'honneur de Marie fut celui de Cîteaux, qui reconnaît pour son fondateur saint Robert, un jeune gentilhomme normand que sa famille destinait à la profession des armes, et qui aima mieux gagner le royaume des cieux que les royaumes de la terre. L'an 1098, il fonda, dans un lieu désert, hérissé de ronces et d'épines, que lui avait donné le duc de Bourgogne, la célèbre abbaye de Cîteaux, et fit prendre aux vingt religieux qui l'y avaient accompagné l'habit blanc, en l'honneur et, suivant les annalistes de Cîteaux, d'après une révélation de la sainte Vierge. Pour mériter la protection de Marie, Robert et ses religieux se condam-

nèrent à la vie la plus détachée, la plus laborieuse, la plus pauvre et la plus austère qu'il soit possible d'imaginer ; ils bannirent de leur cloître tout ce qui avait la moindre apparence de luxe. Leur église abbatiale n'avait qu'une croix de bois ; les encensoirs et les chandeliers étaient de fer et les calices de cuivre doré ; les ornements étaient d'étoffe grossière ; la crosse de l'abbé était tout simplement le bâton de bois à potence dont se servaient alors les vieillards. Pour éviter ce qui pouvait détourner de là retraite et du recueillement, ils convinrent de ne plus permettre qu'aucun prince ni seigneur tint dorénavant sa cour dans leur église ou dans leur monastère, comme ils avaient coutume de faire aux grandes fêtes. Ces règlements ne se firent que peu à peu. La plupart sont de l'abbé Etienne, qui avait succédé à Albéric, successeur de Robert, l'an 1109. La disette fut si grande au monastère l'année suivante que l'abbé fut contraint de monter sur un âne pour aller mendier, accompagné d'un frère. La rigueur qu'on pratiquait faisait désert Cîteaux ; personne ne se présentait pour remplacer les religieux qui mouraient, et l'abbé commençait à craindre sérieusement que ce nouvel institut ne pût dès son berceau ; mais Marie, qui le protégeait, ne le permit pas, et lui fit un présent magnifique dans la personne de saint Bernard qui s'y retira avec plusieurs de ses parents l'an 1113. Il avait à peine dix-sept ans ; à dix-neuf, il fut envoyé à Clairvaux en qualité d'abbé, et se mit à défricher ce lieu plein de halliers.

Tandis que saint Bernard jetait les fondements de Clairvaux, La Ferté, Pontigny et Morimond, qui sont les trois autres filles de Cîteaux, se peuplaient par la grâce de la sainte Vierge. L'endroit sauvage où s'éleva l'abbaye de Morimond, austère entre toutes les abbayes cisterciennes, fut un don pieux d'Oldéric de Grammont et d'Adeline son épouse, seigneurs de Choiseul¹⁴. Ces quatre abbayes furent les premières et les mères de plusieurs autres, dans le détail desquelles nous n'entrerons point, toutes également austères et régulières, toutes dignes de la protection céleste de leur Patronne. Les religieux allaient travailler aux bois et aux champs, semailent les grains, sciaient les blés, fauchaient les prés, abattaient les arbres et les portaient sur leur dos. De retour au couvent, ils recevaient avec action de grâces ce qu'on leur donnait à manger, c'est-à-dire une livre de gros pain bis mêlé d'ivraie avec un potage de feuilles de hêtre. Leur lit était de paille, leur traversin, un sac d'avoine, et, après avoir reposé quelques heures, ils se relevaient au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur. Telle était la pieuse vie de ces moines de la Vierge, que leur conduite honorait, suivant l'expression qu'emploie Dieu lui-même dans les Livres saints; aussi daignait-elle leur donner des témoignages sensibles de sa bienveillance. Les annales de Cîteaux racontent que, lorsque ces bons religieux, dont la vie était si austère, le cœur si pur, les mains si occupées, suaient sous le poids du jour, pendant la moisson, sans

oser accorder à leur soif extrême l'onde de la fontaine voisine, et, à leurs membres allanguis par la chaleur brûlante de l'été, la fraîcheur délicieuse des bois séculaires qui bordaient leurs défrichements, la Vierge essuyait avec son voile blanc la sueur du travail sur le front pâle et sillonné des Frères ¹⁵.

Des hommes de grande naissance affluaient à Cîteaux : le prince Henri, frère de Louis-le-Jeune, se fit moine à Clairvaux l'an 1149. Saint Malachie, qui descendait des rois d'Irlande, et qui était patriarche de cette île, changea ses habits pontificaux contre les pauvres ornements de serge et de futaine des religieux de la sainte Vierge. Wallène, un des premiers seigneurs de la cour d'Ecosse, cher au roi, son parent, qui le mettait de toutes ses parties de chasse, abandonna le monde et ses pompes, qui lui souriaient, pour s'enfermer dans un monastère de Cîteaux ; le roi s'était aperçu plusieurs fois que le jeune noble, au lieu de chasser les coqs de bruyère et les chevreuils, se retirait à l'écart, dans les hautes fougères ou sous les aubépines des buissons, pour lire et prier. « Il faudra que j'en fasse un évêque, » dit un jour le pieux monarque d'un air rêveur. Wallène le prévint, et se fit moine à Wardon.

En 1129, Éverard, comte du Mans, quitta sa couronne de prince souverain pour la coule de Cîteaux. Il alla se présenter à une des abbayes de l'ordre sous un déguisement, et on lui confia le soin d'un des troupeaux du monastère ; il y fût toujours resté inconnu si quelques sei-

gneurs manceaux ne l'eussent rencontré faisant paître les brebis au bord d'une lande. Un autre jeune seigneur de fort haute naissance, ayant pris l'habit de Cîteaux, fut chargé de conduire tous les jours, sous les grands chênes d'une forêt voisine, un troupeau de pourceaux qui se nourrissaient délicieusement là de glands et de faines. Un soir que le novice ne priait point, il écouta la voix de Satan, le père de l'orgueil, qui lui soufflait bien bas qu'il faisait un métier fort étrange pour le fils d'un puissant baron. Ce jeune noble, si pieux jusque-là, se mordit les lèvres, et toute sa ferveur s'envola comme un oiseau ; la nuit venue, il regagna le monastère et se retira dans la chapelle. Qui l'eût vu à genoux devant l'autel de Notre-Dame, plongé dans une méditation profonde, eût dit : « Voilà un saint dont la pensée est dans le ciel. » Sa pensée n'avait pas pris un vol si élevé pourtant, car il pensait au château de son père et il caressait des idées de fuite. La nuit est bien sombre, pensait le novice en jetant un regard au delà de la porte de la chapelle ; le vent souffle en tempête : c'est le moment de m'échapper... Garder des pourceaux ! allons donc ! le fils d'un des premiers seigneurs de la cour ; mais c'est une honte !... Il se leva et traversa la nef d'un pas délibéré ; comme il allait en passer le seuil, il aperçut devant lui une femme ! Il crut rêver d'abord ; mais non, il y avait devant lui, au bas de la chapelle, une femme belle comme un ange et majestueuse comme une reine ; d'un geste gracieux de la main et avec un

sourire de compatissante pitié, elle lui fit signe de la suivre, et fut machinalement obéie. L'inconnue se dirigea vers le cimetière, que la lune, à demi voilée par d'épais nuages, éclairait d'une lumière étrange; les grands ifs sombrement agités par le vent semblaient se lamenter sur les morts, et les oiseaux de nuit mêlaient leurs cris lugubres au tumulte de la tempête. Un frisson glacé commençait à parcourir les membres du jeune religieux; sa belle et calme conductrice étendit la main, et voilà que les couvercles de gazon des tombes s'ouvrent lentement, et que les morts se soulèvent froids et pâles dans leurs linceuls. Le novice était au moment de s'évanouir de frayeur lorsque l'inconnue, le regardant d'un œil de tendre compassion, lui dit d'une voix douce et pénétrante : « Encore un peu de temps, et tu seras comme ces morts ! Où veux-tu donc aller, et à quoi penses-tu ? C'est ici que se termine la gloire du monde ! » Disant ces mots, la Vierge, car c'était elle, disparut; les sépultures se refermèrent, et le jeune novice, qui ne songea plus à sortir du couvent, devint un modèle de vertu et d'humilité ¹⁶.

L'ordre de Cîteaux, qui s'étendit dans tous les pays de la chrétienté, fut supprimé en France au commencement de la Révolution.

L'ordre de Fontevrault, fondé en 1100 par Robert d'Arbricelle pour honorer la sainte obéissance de Jésus-Christ aux ordres de sa Mère, et la filiation de Jean à l'égard de Marie, ne pouvait naître que dans le moyen âge chevale-

resque. Dans cet ordre, qui eut pour religieuses de hautes et puissantes dames, et pour abbesses des princesses du sang royal, les femmes commandaient aux hommes, et les abbés n'eussent pas osé traiter de sœur l'abbesse, qu'ils devaient en toute humilité appeler leur mère ¹⁷, et qui était souveraine absolue de l'ordre. La fondation de cet ordre souleva quelques tempêtes à son origine. Marbode, évêque de Rennes, et Godefroi, évêque de Vendôme, effrayés de l'étrangeté de cette obéissance en sens inverse, se prononcèrent contre Fontevrault; mais il n'en subsista pas moins jusqu'à la Révolution. C'était dans cette abbaye qu'étaient élevées les princesses du sang royal.

Sept marchands de Florence fondèrent aussi dans la seconde partie du moyen âge l'ordre des Servites, ou serfs de Marie, qui donna à l'Eglise saint Philippe de Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept Douleurs de la Vierge. Enfin, le doux nom de Marie fut attaché à l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles. Cet ordre, fondé le 10 août 1218, est une de ces œuvres saintes qui honorent l'humanité; les règlements en étaient extrêmement sévères, et il tenait le milieu entre les ordres militaires et l'ordre purement monastique.

Si les autres ordres religieux des temps chevaleresques se placèrent moins directement que ceux dont nous venons de parler sous le patronage immédiat de la sainte Vierge, tous l'honorèrent à l'envi et se fondèrent sous son in-

fluence. Les anciens Chartreux dédièrent à Marie leur première chapelle, qui subsiste encore au milieu des rochers où elle fut primitivement bâtie, et qui porte le nom commémoratif de Notre-Dame-des-Chaumières¹⁸.



Le berceau de l'ordre des Franciscains fut une petite chapelle fort ancienne et fort délabrée, bâtie originaiement par quatre solitaires de la Palestine, qui lui avaient donné le nom de Sainte-Marie de-Josaphat, parce qu'on y révérait quelques reliques du sépulcre de la sainte Vierge.

L'ordre des Dominicains prit naissance à Notre-Dame-de-Prouille.

Saint Norbert réforma Prémontré sur l'ordre de la Mère de Dieu, et il obligea ses religieux à dire tous les jours l'office de la Vierge, sous peine de péché mortel.





L. Courtois del.

H. Benoit inv.

Maudslowi & Co. sculp.

Marie protectrice des Beaux-arts.

Publié par Meneier à Paris.



Chapitre xj.

LA RENAISSANCE.



Au commencement du quinzième siècle, l'Europe catholique était toujours agenouillée devant Marie, dont on achevait avec une admirable constance les cathédrales déjà séculaires. En ce temps-là, de pauvres compagnons faisaient *leur tour de France*, offrant leurs

truelles et leurs marteaux partout où la piété des fidèles

élevait des églises ; la plupart ne demandaient point de salaire ; on leur donnait du pain , quelques racines , et ils couchaient sur la terre nue. On vit , pendant plus de deux siècles , cent mille hommes travailler ainsi à la cathédrale de Strasbourg , que l'évêque Werner avait dédiée à Marie.

Quelques-uns de ces ouvriers se vouaient uniquement à la construction des chapelles de la sainte Vierge ; ils y travaillaient *pour l'amour de Dieu* et refusaient tout autre travail. Il en était parmi ceux-là qui s'imposaient , comme pratique expiatoire , la confection par jour d'un certain nombre de feuilles de chêne , de trèfle ou d'arabesques ; on appelait cette tâche pieuse le chapelet du *picoteur* (tailleur de pierre). L'enthousiasme gagna jusqu'au sexe faible ; on vit des femmes prendre le ciseau pour sculpter des Madones ; la statue de la sainte Vierge , que l'on remarque sur le portail de la cathédrale de Strasbourg , avec une couronne sur la tête et un calice dans la main droite , est l'ouvrage de Sabine , fille d'Ervin , célèbre architecte comme son père et son frère , dont elle continua l'œuvre grandiose lorsqu'ils y eurent usé leur vie.

Ces artistes , qui avaient lutté comme des géants avec la pensée de l'infini pour la traduire en pierre , ne s'enrichissaient point dans leurs entreprises colossales ; ils en auraient eu honte. Leur travail était plus dignement payé : après leur mort , la majestueuse basilique qu'ils avaient bâtie , soulevant ses dalles de marbre noir , les recueillait pieusement dans son sein , et l'on eût dit que ses hautes et fines

aiguilles, qui perçaient la nue comme la prière d'une âme sainte, allaient plaider leur cause devant l'Éternel.

Les graveurs sur bois faisaient également hommage de leurs travaux à la Vierge; les stalles du chœur des anciennes églises étaient ornées, pour la plupart, de ces sculptures, où l'artiste se plaisait à concentrer, dans un espace étroit, quelque scène gracieuse de la vie de la sainte Vierge. Les cathédrales d'Auch et d'Évreux, dédiées l'une et l'autre à Marie, ont eu le bonheur de conserver beaucoup de ces gravures, dont la perte serait irréparable.

Sous les voûtes de la cathédrale de Paris, cette terrible presse périodique qui fait, selon les passions qui l'animent, tant de bien ou de mal, naissait alors, comme une innocente colombe qui n'ose encore sortir du nid qu'elle s'est fait dans le creux d'une pierre. Un grand candélabre de fer à tubes divergents, partant de la hauteur de la vue, était enfoncé dans un des murs de Notre-Dame, tout près d'une de ces portes d'entrées latérales qui sont des chefs-d'œuvre de serrurerie. Au niveau de ces tubes garnis de bougies de cire jaune était appendue, par un lien flexible, une tablette creuse enduite de cire. Là, chaque matin, sur l'avis et la responsabilité des directeurs ou rédacteurs en chef de l'époque, l'évêque, le maire ou l'échevin, l'imprimeur en cire burinait avec son style l'annonce officielle de ce qui intéressait surtout les populations du bon vieux temps, la survenance d'une bulle, le gain d'une bataille, etc. Libre ensuite à chaque lettré de venir,

à la lueur des bougies indispensables dans les édifices assombris par les vitraux, lire aux curieux assemblés cette gazette quotidienne dans toute l'expression du mot, puisque la nouvelle du lendemain effaçait celle de la veille.

On fondait alors en l'honneur de la Vierge des confréries dans toute l'Europe encore catholique d'un bout à l'autre. Les princes allemands se paraient de son scapulaire, et les rois anglais de la rose rouge se faisaient sacrer avec une huile miraculeuse *resplendissante plus que fin or, que la benoïste Vierge Marie avoit donnée tout exprès pour eux, les Lancastres, à saint Thomas Bequet pendant son exil*¹.

En France, les étudiants des grands collèges, où tant de bourses gratuites étaient données au nom de Notre-Dame, se levaient à la pointe du jour pour dire en commun l'office de la Vierge; les princes le récitaient aussi, à des heures réglées, avec quelques autres offices de l'Église. Une petite pièce mise à part dans leurs appartements, et assez semblable aux chapelles domestiques des Romains, était spécialement consacrée à ces dévotions matinales. Le duc d'Orléans, oncle de Charles VI, dont la vie était loin d'être édifiante, n'en avait pas moins, à l'hôtel Saint-Paul, un oratoire enrichi de sculptures gothiques en bois d'Irlande, sur la porte duquel on lisait ces mots : *Retrait où dit ses heures Monsieur Louis de France*².

Le Rosaire³ et le Chapelet étaient la parure des grands et du peuple, des magistrats et des guerriers. Des rois de France le substituèrent au collier chevaleresque dont les

croisés avaient rapporté la mode d'Orient, le pays aux costumes splendides. On mettait un chapelet de prix dans les riches corbeilles de mariage; et les grandes dames de l'époque de la renaissance, aussi bien que celles du moyen âge, étaient souvent représentées sur leurs tombeaux de pierre avec un chapelet à la main. Cette prière, primitivement inventée pour le pauvre peuple, était devenue la prière de tout le monde. Les bourgeois et les gentilshommes disaient leur Chapelet en allant aux champs ou en revenant à la ville, les plaideurs au palais, en attendant leurs avocats, et les chrétiens de toutes les classes en allant gagner les *pardons* aux églises éloignées. Les rois eux-mêmes donnaient l'exemple : Blanche de Castille disait chaque jour son rosaire. Édouard III, roi d'Angleterre, donna son chapelet enrichi de perles à Eustache de Ribeaumont, chevalier de France, qui l'avait deux fois abattu. Dans l'inventaire fait après la mort de Charles V, dit le Sage, on voit figurer dix chapelets d'or. Les Suisses, à Grandson, trouvèrent, sous la tente ducale de Charles de Bourgogne, son *pater* (chapelet), où les apôtres étaient représentés en or massif ⁴. On sait que le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son Chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes. « Quelquefois, laissant un *Pater* en suspens, il commandait quelque expédition militaire ou donnait le signal de l'attaque; puis il renfilait consciencieusement ses *Ave*, dit un historien de l'époque, *tant il était dévotieux*. »

Le Chapelet, qui tire son nom des couronnes de fleurs qu'on appelait au moyen âge *chapels* ou *chapeaux*, était la couronne spirituelle de Marie; on disait alors, et c'était une gracieuse et poétique croyance, qu'auprès de chaque chrétien qui le récitait avec attention et ferveur se plaçait un ange, quelquefois visible, qui enfilait dans un fil d'or une rose par chaque *Ave*, un lis d'or par chaque *Pater*, et qui, après avoir posé cette guirlande sur le front du dévot serviteur de la Vierge, disparaissait en laissant après lui une douce senteur de roses ⁵.

Les rois d'Écosse et leurs grands vassaux portaient des chapelets à grains d'or *pour se préserver de tout mal*; les hardis cavaliers des frontières s'en faisaient de plus simples avec des noisettes dorées par le soleil d'automne, et ne le récitaient jamais avec plus de ferveur, dit Lesley, que dans leurs expéditions contre les Anglais. Les chapelets d'or disparurent avec la dernière souveraine catholique, la pauvre reine Marie; mais ceux que les habitants du *border* cueillaient dans les bois tinrent bon pendant fort longtemps contre les secousses de la réforme. Ce fut la dernière pratique du catholicisme en Calédonie; avec elle tomba l'antique religion de Bruce, de Wallace et de David I^{er}, religion à laquelle l'Écosse et l'Angleterre doivent, de l'aveu du radical Cobbett, tout ce qu'elles ont eu de grand en hommes et en choses.

Les Géorgiens et les peuples de l'Italie se fabriquèrent des *corone* avec aussi peu de dépense que les Ecossais : ils

y employèrent les noyaux de l'azedarah, que les Italiens nomment encore *l'albero dei paternostri*.

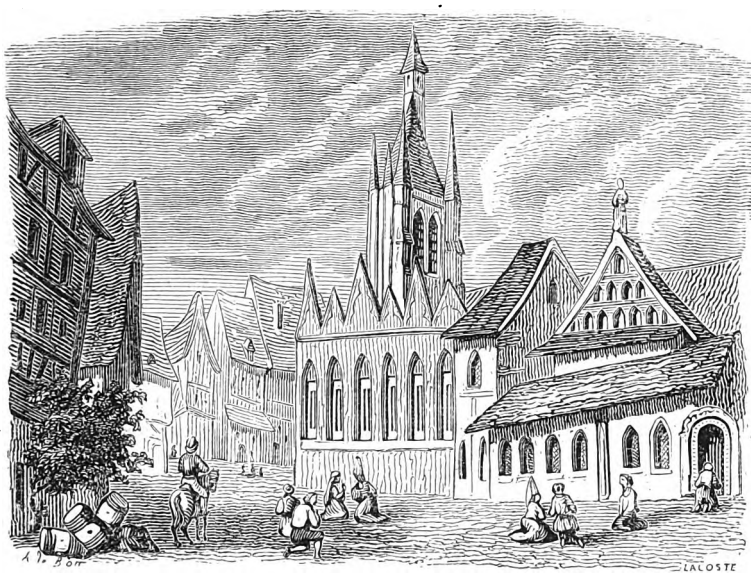
La piété tendre et sincère de nos aïeux pour la sainte Vierge se revêtait alors des formes les plus suaves et les plus touchantes. Des baies empruntées aux arbustes, des fruits arrachés aux buissons lui composaient une guirlande religieuse; des fleurs, des bruyères, des plantes d'Europe et d'Asie se décorèrent de son nom, et rappellèrent son souvenir au milieu des champs et des bois. Le narcisse à la corolle lisérée de pourpre reçut le nom de lis de Marie; la rose de Jéricho, le sceau de Salomon devinrent sa rose et son sceau; la pulmonaire tachetée de blanc fut le lait de Notre-Dame; l'Écosse prit pour emblème son chardon béni; l'Arabe chrétien appela fumée de sainte Marie une sorte d'absinthe à fleur blanche qui croît sur ses dunes sablonneuses; le pâtre des montagnes désigna sous le nom d'herbe de sainte Marie la menthe des Alpes, le romarin et la persicaire; les musulmans orientaux appellent le cyclamen odoriférant *bokour Miriam* (parfum de Marie), et la même plante porte, en Perse, le nom de *tchenk Miriam* (main de Marie); une plante printanière d'Europe reçut le nom de manteau de Notre-Dame; la mirtille, aux baies noires et douces, fut son signet, les sorbets des Alpes ses poires, et les tapis de thym sauvage, où se pose l'abeille fatiguée, eurent aussi son nom.

Dans quelques contrées du Nord, par inverse, on évita

scrupuleusement de donner le nom de la Vierge, non-seulement aux choses, mais aux personnes, de peur que ce nom ne finît par être traité avec irrévérence ou ne fût indignement porté. Chez les Polonais, nulle femme ne s'appelait Marie, et cette prohibition s'étendait si loin que Ladislas IV, en épousant Marie-Louise de Nevers, voulut qu'on inscrût dans les clauses du contrat que la nouvelle reine quitterait son nom de Marie, qui blessait les Polonais dans leur respect pour la Mère de Dieu, et qu'elle ne porterait que le simple nom de Louise⁶.

Dans les premières années du quatorzième siècle, le pape Innocent XXII, effrayé à bon droit des conquêtes des Musulmans, institua une prière à la Vierge Marie sous le nom d'*Ave Maria*; cette prière, pour laquelle on avait choisi l'heure la plus mystérieuse et la plus douce de la journée, celle où le jour s'éteint⁷, se faisait en France et en Angleterre au premier coup de la cloche du *couvre-feu*. Tous les catholiques disaient alors trois *Ave Maria* pour le succès des armes chrétiennes, et demandaient à la sainte Vierge qu'il y eût paix, union et prospérité dans les divers royaumes soumis à la foi. Louis XI, en 1475, institua l'*Angelus* tel qu'il est maintenant, en l'honneur du mystère de l'Incarnation, et voulut qu'à la prière du soir, qui se faisait pour la paix générale de la chrétienté, on en ajoutât une à midi pour la paix particulière de son royaume. Son ordonnance est ainsi conçue : « Il est ordonné à tous Français, chevaliers, hommes d'armes et

manants, de se mettre à *deux genoux* au coup de midi, de se signer dévotement, et de faire une prière à Notre-Dame pour obtenir bonne paix. »



L'ordonnance fut exécutée avec une exactitude qui prouve à quel point la dévotion à Marie était populaire. Durant le quinzième siècle, au premier coup de l'*Angelus*, dans les maisons, dans les rues, dans les champs et sur les chemins, il n'y avait pas un Français qui ne se prosternât pour prier la sainte Vierge. Ce devoir rempli, les passants et les voyageurs se relevaient et poursuivaient leur route⁸.

A ces processions longuement déroulées dont la tête était à Saint-Denis quand les derniers rangs se pressaient encore sur le parvis de Notre-Dame⁹, la bannière de

moire brochée d'or de la Vierge Marie était haut portée entre toutes les bannières saintes, et marchait immédiatement après la croix. Les rois, les reines, les évêques, les prud'hommes de la haute bourgeoisie étaient confrères de l'association de Notre-Dame¹⁰, et l'on voyait, dans ces réunions pieuses, les chaperons brodés d'or des princes se confondre avec les chaperons mi-partie rouge et bleu de la bourgeoisie parisienne.

A chaque coin de rue, une petite statue de Marie, grossièrement sculptée en chêne noirci par le temps et couverte d'un voile de dentelle antique, élevait son front séculaire au-dessus d'un massif de fleurs que les âmes pieuses du quartier renouvelaient chaque matin à l'heure où les trompettes sonnaient l'aurore du haut des tours du Châtelet¹¹. Souvent, ces fleurs déposées mystérieusement avant l'aube étaient prises pour les dons des anges qui venaient, disait-on, apprendre aux chrétiens à honorer leur Reine. Pendant la nuit, des lampes brûlaient constamment dans ces petites niches grisâtres qui étaient, tous les samedis, complètement illuminées¹². Ce fut le premier éclairage des rues. Cet éclairage, moins lumineux sans doute que celui qu'on emploie de nos jours, avait pourtant sur le nôtre un grand avantage : il s'y joignait une pensée pieuse, propre à faire réfléchir une population croyante ; les lampes mystiques des Madones, brillant de loin en loin comme un léger cordon d'étoiles, à travers les tiges parfumées des fleurs, semblaient dire au vaga-

bond qui marchait de nuit pour mal faire : Il y a au-dessus de cette ville assoupie un œil qui ne se ferme jamais et qui veille sur ces rues désertes et silencieuses, *l'œil de Dieu*¹³ !

Ces petites Madones des coins de rue, pour n'être pas aussi ornées que celles qui figuraient en argent massif sur des autels de marbre et d'or, n'en étaient pas moins chères au peuple. Les jeunes gens de tous les quartiers y venaient processionnellement, pieds nus et couronnés de fleurs, en chantant les litanies de la sainte Vierge ; tout le monde les suivait, quelque temps qu'il fût, et la foule était quelquefois si compacte qu'à peine pouvait-on circuler dans la rue. Une petite image en cèdre, d'un pied de haut, qui avait appartenu à la maison de Joyeuse, et qui figurait, entre deux tourelles pointues, sur la porte des révérends Pères Capucins de la rue Saint-Honoré, faillit être l'occasion d'une petite guerre civile entre deux quartiers de Paris. Quelques personnes un peu plus zélées qu'il ne convenait voulurent s'emparer de la Madone à miracles pour en décorer leur propre paroisse. Le bruit en vint aux oreilles de la bourgeoisie du quartier, qui se saisit aussitôt de ses armes, monta la garde nuit et jour devant la Vierge tutélaire, et peu s'en fallut qu'on ne tendit les chaînes des rues. Le calme ne se rétablit qu'après la translation pompeuse de l'image sainte dans l'église même du couvent¹⁴.

La Reine du ciel, qui inspirait aux armées du moyen âge la confiance de la victoire, régnait sur les flottes et sur

les navires marchands de ce quinzième siècle qui fut appelé à bon droit le siècle des découvertes. Christophe Colomb entreprit la découverte du Nouveau-Monde sous les auspices de la Vierge, dont il disait les Heures sur son vaisseau, dans un manuscrit précieux que lui avait donné à son départ le pape Alexandre VI, et qu'il légua en mourant à la république de Gênes, sa patrie. Don Henri de Portugal, qui présida et concourut à la découverte des Grandes-Indes, éleva à Belem une église de Notre-Dame accompagnée d'un hôpital pour les marins de sa patrie. Jean Gonzalve Zares, son premier, son plus habile navigateur, fit bâtir une église de Notre-Dame à Madère. Lorsque les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, débarquèrent pour la première fois sur la côte de Coromandel, où ils croyaient, sur la foi de quelques vieilles relations de voyages, trouver des chrétiens de saint Thomas, ils se laissèrent conduire par les indigènes dans le temple d'une déesse des Indes, qu'ils eurent la candeur, en dépit de ses quatre bras et de ses longues oreilles d'or, de prendre pour la Vierge Marie, et qu'ils prièrent en conséquence. L'un d'eux pourtant conçut des doutes, et s'écria tout haut en regardant l'idole dont les traits hideux lui rappelaient toute autre chose que la belle et douce Vierge des chrétiens : « Si l'on adore ici le diable, ce qui est possible, il est bien entendu que nos oraisons ne s'adressent qu'à la Mère de Dieu ! »

Après s'être établis dans l'Inde, les Portugais, fidèles

à leur dévotion à Marie, lui dédièrent à Goa une superbe église entièrement dorée à l'intérieur, Notre-Dame-d'*Asara* ou de la Miséricorde; plusieurs autres églises, telles que Notre-Dame-de-Cranganor et de Méliapour, s'élevèrent, par leurs soins, en divers lieux de l'Inde et jusqu'à l'embouchure du Gange, le fleuve sacré de l'Indostan. C'était alors parmi eux une pieuse coutume de venir faire hommage à Marie de la dîme du butin remporté sur les idolâtres, et cette coutume fit construire quantité de chapelles particulières en son honneur. De nos jours encore, leurs navires ne passent jamais en vue des chapelles de la Vierge situées sur les côtes de leur superbe Macao sans les saluer de décharges de toute leur artillerie¹⁵. Les Espagnols, qui n'étaient pas moins dévots que les Portugais à la divine Mère du Sauveur, portaient sur leurs galions chargés de lingots d'or sa statue d'argent massif, devant laquelle priaient, soir et matin, les aventureux matelots castillans d'Isabelle-la-Catholique. A une époque un peu plus rapprochée de nous, les flibustiers de l'île de la Tortue, ayant enlevé, dans un combat naval, une de ces images, les Espagnols, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ne songèrent à réclamer que leur Madone vénérée. Le gouverneur général entama une négociation avec les forbans, uniquement pour sauver la *santa Señora* des profanations où elle était exposée parmi ces pirates qui affectaient de vivre sans foi ni loi; mais ils refusèrent de la rendre.

L'Italie, qui brillait alors entre tous les royaumes catho-

liques par la renaissance des arts, consacrait la palette de ses peintres, le ciseau de ses statuaires et la plume de ses poètes à célébrer les grandeurs de Marie.

Depuis Cimabuë, qui fonda l'école italienne vers l'an 1240, jusqu'à Carlo Maratti et Salvator Rosa, qui passent pour ses derniers maîtres, c'est-à-dire pendant un espace de cinq siècles, la peinture religieuse produisit une longue suite de chefs-d'œuvre où l'histoire de la sainte Vierge contribua pour la plus large part. Raphaël, alors beau, poétique et pieux comme un ange, devina le premier, dans son admirable *sposazio*, l'air de tête noble et simple, la physionomie belle et sérieuse, l'attitude céleste de la Mère du divin Amour et de la sainte Miséricorde. On dirait qu'un jour d'oraison fervente Marie lui apparut assise sur les nuées, avec son cortège angélique, et qu'il l'a peinte dans sa gloire ainsi qu'il l'a vue. Que d'hommes de génie marchèrent sur les traces de ce grand maître ! Michel-Ange, le Corrège, le Titien, les Carraches, l'Espagnolet, le Dominicain, et cet austère Carlo Dolce qui avait voué son pinceau à la Vierge Marie, et ce farouche Salvator, qui faisait des pèlerinages à Notre-Dame-de-Lorette. Quelle richesse d'imagination ! quelles conceptions surhumaines ! quel profond sentiment de la sainteté de l'art chez ces grands maîtres d'Italie ! Ces hommes prodigieux, qui ont déshérité l'avenir et fait oublier le passé, ne craignaient pas de se montrer fidèles serviteurs de la sainte Vierge ; ils allumaient des cierges devant ses images, ôtaient en

passant devant elles leur *beretta*, disaient leur Chapelet comme tout le monde¹⁶, et leur plus grande ambition était de décorer une église chrétienne de quelque peinture sacrée, à laquelle ils se préparaient comme à une œuvre sainte. « Sonnez toutes les trompettes, mettez toutes les cloches en branle, écrivait Salvator Rosa au docteur Ricciardi; après trente ans de séjour à Rome, après six lustres entiers d'espérances déçues et d'une existence pleine de tribulations continuelles de la part du Ciel et de la part des hommes, je suis enfin appelé une fois à peindre un tableau de maître-autel¹⁷ ! » C'est de l'extase, comme on voit. Mais aussi comme le catholicisme l'aimait, l'encourageait, le protégeait, cet art qui dotait ses temples de tant de chefs-d'œuvre ! Comme le siège apostolique élevait noblement jusqu'à lui l'homme de génie ! comme il aplanissait les hauteurs, comme il effaçait les distinctions sociales pour honorer les talents illustres, pour les faire marcher de pair avec les grandes fortunes et les naissances patri-ciennes ! Giotto, ce paysan qui abandonna son troupeau dans une romantique vallée de Toscane pour travailler dans l'école de Cimabuë, fut le protégé du pape Clément V, et ce fut le successeur de saint Pierre qui rechercha le premier l'artiste. Michel-Ange, destiné par son père à être ouvrier en laine, fut honoré de quelque chose de plus que de la faveur, il posséda la confiance et l'amitié de Jules II. On offrit à Raphaël, fils d'un peintre pauvre et obscur, d'une part le cardinalat, et de l'autre la main de la nièce

d'un cardinal ami de Léon X, ce magnifique protecteur des arts. Lanfranc, ce *Parmegiano* si populaire au dix-huitième siècle, était l'ami intime des cardinaux, chevalier du Saint-Empire romain et le protégé spécial du pape. Le Caravage, fils d'un maçon, reçut la croix de l'ordre de Malte, une superbe chaîne d'or que le grand-maître lui passa au cou de ses propres mains, et deux esclaves pour le suivre. Claude Lorrain, qui débuta par être cuisinier et broyeur de couleurs, fut l'ami de l'élégant cardinal Bentivoglio et le favori distingué d'Urbain VIII. Les cardinaux romains dépensaient une partie de leur fortune en chefs-d'œuvre qui font encore l'ornement des églises ou de leurs splendides galeries, et, à leur exemple, tous les princes catholiques encourageaient les arts et paraient les autels de peintures religieuses.

Voilà ce qu'a fait le catholicisme pour la peinture. Les protestants agirent bien différemment. Calvin, qui méprisait la poésie et qui mettait les orgues mêmes des églises au rang des *folles vanités*¹⁸, ne se déchaîna pas avec moins d'aigreur et de véhémence contre *l'idolâtre peinture*; aussi les tableaux religieux furent-ils lacérés sans miséricorde par ses farouches sectateurs, et cette aversion pour un art si noble dura si longtemps que, dans les actes passés au parlement d'Angleterre en 1636, il est ordonné que tous les tableaux de la galerie royale qui représenteront la Vierge ou la *seconde personne de la Trinité* seront publiquement brûlés¹⁹. Qu'en fit de mieux le calife Omar?

Il est à remarquer que les deux chefs des sectes protestantes, tout en déclamant contre les tableaux catholiques, posaient complaisamment modèle pour leurs partisans, et multipliaient autant qu'il était en eux leurs propres images. « Luther, dit un auteur anglican, *fut toujours très-flatté de multiplier son portrait et celui de sa laide moitié* ²⁰. » Sa statue, érigée à Vittenberg, est exposée à la vénération des luthériens d'Allemagne, et M. Lerminier lui-même compare cette vénération à celle que les catholiques portent à Notre-Dame-de-Lorette. Calvin, possédé de la même étrange manie, attirait aux huguenots de France cette question judicieuse de Saconay : « Pourquoi voulez-vous tant de mal aux figures et aux peintures? Votre Calvin ne prend-il pas plaisir à se faire voir en son portrait, taillé dans Genève avec tant bonne industrie qu'il représente vivement sa face et ses yeux enfoncés, *et tout ainsi qu'il est mauvais, le démontre* ²¹. »

La statuaire se levait grande et majestueuse aussi sous l'inspiration de Marie. La Grèce avait assis, dressé, couché ses statues ; mais elle n'avait pas deviné la pose suppliante de Notre-Dame-des-Douleurs ; elle n'avait pas mis l'innocence et la pureté à genoux devant Dieu ; elle confiait à des bacchantes ou au vieux Silène ses beaux enfants de marbre. Marie, portant l'Enfant Jésus dans ses bras, était venue révéler à l'art et à la société tout ensemble la religion de la maternité, et elle avait ouvert à la sculpture la carrière inexplorée des choses morales. La sculpture rena-

quit comme sa sœur sur la terre classique des arts, la belle Italie; comme sa sœur, elle y fut protégée par les princes de l'Église romaine, qui avaient conservé les nobles productions des grands maîtres de l'ancienne Grèce. Une bulle avait été lancée par le vicaire de Jésus-Christ pour défendre, de par l'Église, la mutilation des statues antiques; si le sculpteur moderne peut encore étudier ces chefs-d'œuvre, c'est à Martin V qu'il le doit.

Benvenuto Cellini, l'un des plus grands artistes du siècle de Léon X, et l'un des plus dangereux spadassins d'Italie, n'en avait pas moins une foi profonde à la Vierge; tout vindicatif qu'il était, et nul ne l'était davantage, il n'eût osé sortir son stylet magnifiquement ciselé de sa manche de soie, en vue d'une Madone; et un jour que, pour ses méfaits, il avait été jeté en prison, il crut voir la Vierge, dans une extase, au milieu du disque du soleil, tenant son Fils sur ses genoux, et laissant tomber sur lui le plus divin, le plus adorable sourire. « Je la voyais, dit-il dans une lettre qui s'est conservée, d'une vue claire et nette, et je glorifiais Dieu à haute voix. »

Parmi les grands poètes italiens de la renaissance, les plus illustres se distinguèrent par leur dévotion à Marie. Le Dante la chanta en vers magnifiques dans son *Paradis*. « O femme, s'écrit-il, tu es si grande, tu as tant de puissance, que quiconque veut une grâce et ne recourt pas à toi veut que son désir vole sans ailes²². » Dans les solitudes pittoresques de Vacluse, de Lintenno et d'Arqua,

où Pétrarque s'enfermait pour attendre l'inspiration poétique que le tumulte des cités empêche de venir, on voit encore le clocher de ses petites chapelles domestiques, que décorait une superbe Madone du Pérugin. Ce fut aux pieds de cette belle Madone qu'il composa son Invocation à Marie, sa dernière *canzona*, si humble, si tendre, si chrétienne, où il *agenouille son cœur* devant la *Vierge pieuse et douce*, afin qu'elle le guide dans la voie où il s'est égaré, et qu'elle le recommande à son divin Fils au moment où il rendra l'âme²³. Le Tasse, en se rendant de Mantoue à Rome, se détourna de son chemin pour aller acquitter un vœu à Notre-Dame-de-Lorette; il y arriva très-las du voyage et manquant d'argent pour l'achever; mais un heureux hasard y amena en même temps un des princes de Gonzague, qui lui était fort attaché, et qui pourvut à tous ses besoins. Remis de sa lassitude, il remplit avec la dévotion la plus fervente tous les devoirs de son pèlerinage, et composa le plus beau cantique qu'on ait jamais fait en l'honneur de Notre-Dame-de-Lorette²⁴.

Étendu sur son lit de mort, dans le couvent de Saint-Onuphre, le Tasse demanda au jeune Rubens, qui l'avait arraché aux cachots du duc de Ferrare, de dépendre de son cou une petite Madone d'argent que lui-même avait autrefois donnée au père de ce grand peintre. « Tu la reprendras, lui dit-il, quand j'aurai rendu le dernier soupir. » Rubens obéit sur-le-champ à cette voix mourante, et l'auteur de la *Jérusalem Délivrée*, après avoir fait brûler quel-

ques ébauches poétiques conçues pendant les heures délirantes de son injuste et horrible captivité, se mit à répéter à basse voix des prières, en tenant dans ses mains agitées par les frissons de l'agonie l'image dont la vue l'encourageait à bien mourir. Lorsque le cadavre du grand poète, qu'on avait laissé manquer de tout pendant sa vie,



eut obtenu les honneurs du triomphe, Rubens n'eut pas le courage de se joindre au cortège ; il courut se réfugier dans le coin le plus obscur de Saint-Pierre-de-Rome, et là, prosterné devant l'autel de la Vierge, il se mit à prier avec une grande ferveur, en tenant dans ses mains la petite Madone d'argent qu'il avait reprise aux mains glacées du Tasse.

La musique, qui s'était purifiée au souffle tendre et inspirateur de la sainte Vierge, commençait à renaître

alors sous ses auspices. Dès le cinquième siècle, Sédulius, dont les vers passaient pour lui être particulièrement agréables, l'avait célébrée dans son *Carmen paschale*. Au douzième, un religieux de Saint-Victor avait composé pour elle les Litanies, qui s'harmonient si bien avec les hautes voûtes des cathédrales, les sons majestueux de l'orgue, et les voiles blancs et les chappes de brocart d'or, et les roses que de jeunes enfants effeuillent. C'était, au moyen âge et dans les premiers siècles qui le suivirent, le chant des pèlerins qui se rendaient à quelque sanctuaire bâti sur la dune sablonneuse de l'Océan ou incrusté dans le granit et le basalte des montagnes. Cette longue suite de noms divins et d'appellations gracieuses entrecoupée de ces mots si simples et si touchants : priez pour nous ! était jetée au vent qui emportait ce son suave et confus au fond des vallées invisibles ou à la surface des flots. On eût pensé que les anges de Dieu, qui baisaient l'ombre de Marie vivante lorsqu'ils passaient à côté d'elle, comme dit poétiquement l'Espagnol Zorilla, semaient ses louanges dans les champs de l'air..

Les Noël's, ces chants si joyeux qui sont pleins du souvenir de la Vierge de Bethléem, les Noël's, chantés de nuit, aux flambeaux, à travers la campagne blanchie de neige ou auprès des crèches antiques parées de verdure et de fleurs d'hiver, étaient alors le chant favori de toutes les provinces de France. Les hymnes de nos églises ont imprimé à la musique un caractère noble et sévère qui

remplit l'âme, la déborde et la plonge dans l'infini. Les Noël's, plus simples dans leurs effets, lui ont donné une teinte tout arcadienne. C'est un chant d'oiseau qui s'élève gaiement vers Dieu pour célébrer un mystère de joie; c'est un parfum des forêts qui embaume l'autel de la jeune Mère du Sauveur. La poésie riante et champêtre qui se marie à ces airs charmants respire l'ombre des bois, la senteur de l'épine blanche, le parfum de la ruche et le bêlement des agneaux. C'est le chant du peuple, le chant des bergers, le chant de la nature même.

Dans les Noël's, Marie est toujours présentée comme une Vierge toute jeune, toute belle, toute naïve, qui emmaillotte dans ses pauvres voiles le Roi des anges, et qui est trop absorbée dans sa joie pour songer au dénûment de l'étable et à la paille de la crèche. Le peuple, qui est endurci aux privations de toute nature, n'a pas appuyé sur l'indigence, mais sur le bonheur de la Mère du CHRIST; c'est un tableau de Claude Lorrain, où tout est lumière. Dans le *Stabat* ²⁵, ce chant du treizième siècle, que les Italiens ont si poétiquement nommé *il pianto di Maria*, il ne s'agit plus des joies de la Nativité, mais des terreurs du Golgotha. C'est un chant d'agonie où règne un abattement morne mêlé d'élans qui percent l'âme; c'est le récit poignant des souffrances d'une mère qui voit expirer sous ses yeux un fils adoré. Pour s'initier aux tristesses inconcevables que ce chant renferme, aux mystères douloureux qu'il laisse entrevoir, il faut l'entendre, comme nous l'avons entendu,

dans une de ces vastes églises d'Italie, où le peuple prie avec foi et chante avec âme : on dirait que la voix majestueuse de l'orgue est entrecoupée de sanglots et que les anges pleurent sur leur Reine. Aucune religion, depuis que le monde existe, n'a fourni à la poésie et à la musique un thème semblable au *Stabat*. Les douleurs de Marie au pied de la croix appellent toute la puissance de l'harmonie et des inspirations poétiques. Ce thème, quoique d'un grand effet tel qu'on l'a conçu, est encore loin de la perfection ; l'y porter serait le dernier, le plus sublime effort de l'art.

A l'époque de la renaissance, on continuait avec beaucoup de pompe et d'éclat les concours de poésie fondés en l'honneur de la sainte Vierge pendant les temps chevaleresques, à Rouen, à Dieppe et à Caen, sous le nom de *puy* ou *palinods*. L'assemblée se tenait dans une église de Marie, et le mieux faisant recevait du *prince du puy* une palme d'or²⁵. Ce fut le germe de l'Académie Française. Un peu plus tard, celle des Jeux floraux, qui décernait un lis d'argent à la meilleure pièce de vers sur la Vierge, s'établit à Toulouse, où elle existe encore.

Au cinquième siècle, on disait de Marie qu'elle était *bonorum poetarum magistram* ; au quinzième, elle était encore la reine de tous les poètes du monde chrétien. Les Bretons, qui avaient substitué la ballade dialoguée au chant terrible et mystérieux des druides, y faisaient entrer presque toujours une invocation à Marie. Les cantadours de la Guienne, les trouvères de la Provence ne passaient jamais

devant ses sanctuaires sans aller y chanter, en s'accompagnant de la vielle ou de la mandore, quelque beau cantique fait pour elle, et ils soutenaient, ces pauvres enfants de l'harmonie errante, que la Madone payait quelquefois leurs chants naïfs d'un sourire ou d'une gracieuse inclination de tête qui les rendait plus heureux, les artistes sont ainsi faits, que les coupes d'or qu'ils recevaient en présent des princes dont ils avaient célébré les victoires. Les descendants des bardes d'Angleterre, qui chantaient, comme l'oiseau du ciel, tantôt à l'ombre des cloîtres, tantôt à l'ombre des buissons, en s'accompagnant de la harpe saxonne, n'avaient pas de chant plus doux ni plus demandé que les ballades où l'on racontait quelque miracle de la sainte Vierge. Le chant italien, si justement vanté, commença par le madriale, l'hymne à Marie que le gondolier de Venise chantait dans ses lagunes, le contadino napolitain à l'ombre de sa vigne, et le pêcheur de la Sicile dans sa barque poussée par la brise. La poésie espagnole avait signalé, dès le moyen âge, son réveil par des chants consacrés à Marie. Au treizième siècle, Gonzalo de Berceo, le premier poète espagnol connu, s'intitulait le poète de la sainte Vierge, et Luis de Léon créait un peu plus tard, pour la célébrer dignement, la poésie lyrique en Espagne. En Allemagne, de bonne heure aussi, les poètes tudesques avaient assoupli leur rude idiome pour la Vierge, qu'ils célébrèrent, jusqu'au seizième siècle, avec une foi admirable et une naïveté délicieuse. « Il faut bien que tu

nous exauces, chantait le poète le plus populaire de la Germanie, Walter de Wolgelweide : nous avons tant de plaisir à t'honorer ! » Conrad de Wurtzbourg n'était ni moins dévot ni moins tendre à Marie. Dans les royaumes du Nord, les cantiques de la Vierge avaient fait oublier les chants belliqueux et farouches des scaldes, dont il n'est resté que l'hymne funèbre de Regnier Lodbrog, ce sauvage roi de la mer, qui écrivait, sur les noires murailles du donjon où son ennemi l'avait enfermé avec des serpents, les exploits sanguinaires qu'il avait commis sur les sombres côtes de la Baltique et la houleuse mer d'Allemagne, dont il avait souvent rendu les flots *rouges comme la blessure récente d'un guerrier*. Dans la Lithuanie, qui venait à peine d'embrasser le christianisme, l'hymne à Marie remplaçait les cantiques de Milda, la déesse de la beauté, du printemps et des roses, et les *bartinikas*, ces ménestrels ambulants de la Russie Blanche, qu'on regardait comme inspirés, et qui présidaient aux chœurs de musique de la fête des moissons et de la fête plus riante encore des fleurs, abandonnèrent, au quinzième siècle, le dieu Sotwaros, leur Apollon oriental, pour demander l'inspiration poétique à Marie, qu'on avait proclamée grande-duchesse des Lithuaniens²⁶.

La Vierge, qui animait les arts, veillait toujours à la conservation des empires, et la douce Reine du ciel avait encore pour vassaux les rois de l'Europe catholique en général, et ceux de France en particulier. En 1478, le roi Louis XI détacha de l'Artois le comté de Boulogne,

et le transporta à la Vierge Marie, qu'il déclara comtesse du Boulonnais. A titre de redevance féodale, il déposa sur son autel un cœur d'or du poids de treize marcs, et promit que ses successeurs au trône seraient astreints à renouveler l'hommage et l'offrande à la Vierge *suzeraine*. On sait que ce prince cruel, mais plein de génie, dédaignant le faste jusqu'à donner dans l'excès contraire, ne portait d'autre ornement dans ses audiences solennelles qu'une petite Notre-Dame en plomb à son feutre royal. Il avait coutume de dire qu'il faisait plus de cas de ce petit morceau de plomb que de tout l'or de son royaume.

On l'enterra, comme il l'avait ordonné, à Notre-Dame-de-Cléry. Il tenait si fort à cette volonté que le pape Sixte IV, à sa prière, défendit, sous peine d'excommunication, de porter le corps de Louis dans un autre asile.

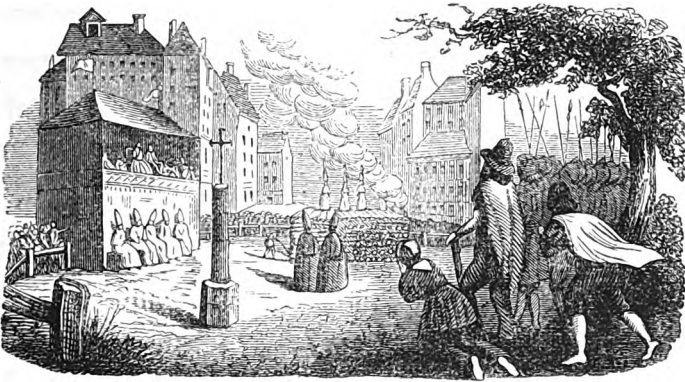
Anne de Bretagne, qui fut deux fois reine de France, bâtit des chapelles à la sainte Vierge, et voulut que son scapulaire fût déposé dans la boîte d'or qui devait renfermer son cœur, qu'elle renvoyait aux Bretons. Le mausolée de François II, dernier duc de Bretagne, ayant été ouvert en l'an 1727, on trouva dans le caveau, entre le cercueil de ce prince et celui de Marguerite de Foix, un petit coffre en plomb dans lequel il y avait une boîte d'or en forme de cœur, surmontée d'une couronne royale et entourée de l'ordre de la Cordelière, d'un travail recherché. Cette boîte, qui avait contenu le cœur de la reine Anne, ne contenait plus alors qu'un peu d'eau, et les restes du scapulaire

que la pieuse princesse avait porté en l'honneur de Marie.

François I^{er}, ayant appris qu'un huguenot avait eu l'audace d'abattre au milieu même de Paris la tête d'une image de Notre-Dame, fit solennellement amende honorable à la Mère de Dieu, pieds nus, tête nue, et avec un cierge à la main. Les seigneurs de la cour et les membres du Parlement suivaient processionnellement le monarque, qui remplaça, de ses propres mains, sur l'autel où avait eu lieu la mutilation, une magnifique statue de la Vierge²⁷.

En Espagne, l'œuvre commencée par Pélage sous les auspices de Marie, pour délivrer la Péninsule des Maures, venait d'être consommée par la prise de Grenade; le premier cri de guerre de l'indépendance espagnole avait été *Marie!* dans la caverne de Covadonga; cette dernière victoire fut remportée sous sa bannière, par Ferdinand-le-Catholique, qui avait fait graver en or, sur sa bonne lame de Tolède, l'image protectrice de Notre-Dame, et écrire sur ses drapeaux : *Ave Maria*.





Chapitre xij.

LES DERNIÈRES HÉRÉSIES.



ans la Caramanie déserte,
vers le golfe Persique, il
existe un arbrisseau que
les Perses appellent *gul
bâd samoun* (fleur qui em-
poisonne le vent). L'héré-
sie venait d'éclore dans la
froide Allemagne, comme
cette fleur empoisonnée
qui donne aux chaudes brises de l'été persan une qualité

si mortelle qu'elles tuent ceux qui les respirent; seulement le souffle fatal qui partait des pays germaniques commença par tuer les âmes, et il en tua par milliers! Ce fut alors que la lumière vive et charmante de la belle étoile qui réfléchissait si bénévolement au zénith du monde chrétien les rayons ardents du Soleil incréé s'obscurcit au milieu des brumes épaisses que la nuit de l'erreur étendit sur le ciel du Nord, et subit un affaiblissement sensible, même dans les contrées fidèles qu'elle continua d'éclairer.

Les sectaires du seizième siècle se déchaînèrent avec violence contre les images de Marie et des saints; la secte patricienne de Luther, c'est une justice à lui rendre, montra à cet égard quelque retenue¹; mais les fureurs des calvinistes passent tout ce qu'on peut imaginer.

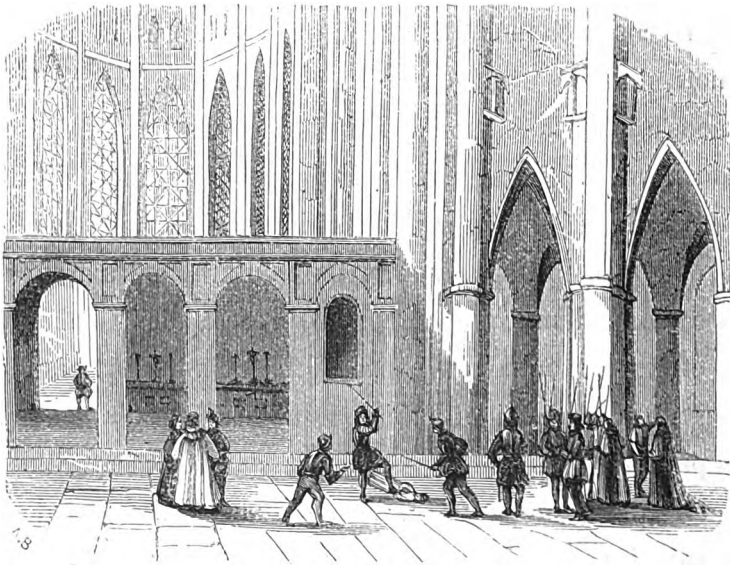
Ennemis des lettres et des arts autant que du catholicisme, masquant un radicalisme fougueux sous un semblant de religion, attaquant par des pamphlets incendiaires tantôt le pape, tantôt le prince, cette petite minorité, qui s'agitait violemment pour imposer ses croyances et ses dogmes à l'immense majorité des Français, qui n'en voulait point, couvrit la France de décombres et de funérailles. « Ces bons réformateurs, dit un comte de Lyon, témoin oculaire de leurs violences, *commencèrent par réformer le repos et la tranquillité publique.* » A Tours, à Blois, à Poitiers, à Bourges, à Rouen, ils pillèrent complètement les églises, mutilèrent les saints et traînèrent les images de la Vierge et du Christ dans la boue, en chantant dérisoirement les

Litanies ². En Gascogne, ils enfouissaient tout vifs les catholiques, tranchaient les enfants en deux, fendaient le ventre aux prêtres et leur arrachaient les entrailles. Les morts eux-mêmes ne furent pas respectés dans leurs tombes poudreuses ; les huguenots arrachèrent Louis XI de son sépulcre, brûlèrent ce que les vers du cercueil avaient épargné, et osèrent jeter au vent les cendres d'un roi de France dont la race occupait le trône. Les pères et les aïeux des rois de Navarre et des princes de Condé ne furent pas mieux traités que Louis XI ; les tombeaux de la maison d'Angoulême (la maison régnante) eurent le même sort. Les seigneurs de Longueville, arrachés encore à demi entiers de leurs sépulcres, furent jetés aux chiens ³.

Le comte chanoine Saconay, qui vit de près les huguenots, dont il y avait, en ce temps-là, peu de bien à dire, nous a laissé la relation de leurs hauts faits dans les églises de Lyon. « Un de leurs principaux prédicants, dit-il, « Ruffi, avec une épée à deux mains, qu'il portoit en pres-
« chant comme un saint Paul en peinture, entra avec ses
« satellites dans la grande église Saint-Jean, où il fit abattre
« et faire le saut à une image du crucifix de fort grande
« stature, qui estoit au milieu de ladite église, d'argent en
« partie, et le reste tout couvert de lames d'argent. Et dès
« lors qu'elle fut par terre, Ruffi se rua furieusement des-
« sus, lui mettant les deux pieds sur la teste ; et voyant
« aucuns de ses soldats et ministres qui s'approchoyent de
« l'argent plus près qu'il ne vouloit, de peur qu'ils ne se

« *contaminassent*, dégayna sa grande épée, et en joua cinq
« à six tours. *Eh quoi ! dit-il, ne serai-je pas respecté ? Y*
« *aura-t-il autre qui ruine cette grande idole le premier*
« *que moi ?* Disant cela, il coupa la teste à ladite ressem-
« blance de Jésus crucifié, et l'enlevait, et la montrait di-
« sant : *Voici la teste de l'idole*. Toutefois, *pour ce qu'elle*
« *estoit d'argent, il ne s'en dessaysit.*

« Les petits larronneaux vouloient aussi avoir part au
« butin ; ils esgratignoient les images d'or ou d'argent pour
« en tirer quelque lippée avant que de les présenter aux
« grands larrons. A un ange ils emportoient une aile, à un
« saint le bras, à une vierge la teste, etc. Ils fondirent un



« crucifix tout d'argent massif qui estoit dans l'église Saint-
« Estienne, disant par moquerie que le pauvre crucifix

« avoit eu longtemps froid estant nu, mais qu'on le chaufferoit si bien qu'on l'en garderoit ci-après. Fondirent aussi les chappes et autres ornements d'autels qui estoient de drap d'or frisé, et ne purent faire grand profit de ce qui valoit plus de dix mille écus. Voilà donc un évangile bien chaud et bien ardent!... »

Les ermitages, dont les petites cloches séculaires appelaient le voyageur attardé sur la route en lui promettant, au nom de la Vierge sainte, un gîte pour la nuit, un repas frugal et un accueil hospitalier, furent rasés par les calvinistes, qui eurent la barbarie de *ferrer* comme leurs chevaux de bataille les pieux vieillards qui les habitaient ⁴.

Les prêtres s'enfuyaient avec les reliques, les crucifix et les statues de Notre-Dame, comme au temps de l'invasion des pirates normands; l'un d'eux alla cacher l'image de Notre-Dame-de-Beth-Aram, que des bergers avaient jadis miraculeusement trouvée dans les bois, jusqu'au fond de la Galice, où elle est encore ⁵.

A Paris, sous les yeux mêmes de la cour qui les protégeait alors, ils massacrèrent à Saint-Médard, pendant le sermon, une foule de catholiques sans armes. Les paroisses, épouvantées de l'insolence de ces factieux, qui allaient au prêche la dague au poing et l'arquebuse sur l'épaule ⁶, demandèrent qu'on mit de l'artillerie à l'entrée des églises pour se défendre, et l'on vit le moment où les cérémonies du culte catholique ne pourraient plus se célébrer, dans un royaume très-chrétien, qu'à l'abri d'une

rangée de canons⁷. « Ce fut alors qu'ils commencèrent à
« Paris, dit M. Capefigue, une guerre de pamphlets popu-
« laires destinés à anéantir toutes les vieilles croyances ; on
« affichait des placards contre l'Eucharistie, contre la
« Messe surtout, jusque dans le palais du Louvre. Les
« murs des églises et les poteaux des places publiques té-
« moignaient chaque matin de cette ardeur de prosélytisme
« qui caractérisait la Réforme⁸. »

Après s'être portés à des excès inouïs qui exaspéraient au dernier point la population catholique, les huguenots publiaient une foule d'apologies hypocrites où ils se posaient en martyrs. « Le protestantisme, dit M. de Chateaubriand, criait à l'intolérance de Rome en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant des bûchers à Genève, en se souillant des violences de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine délivrés aujourd'hui, après trois siècles d'oppression⁹. »

Les rois n'étaient pas plus tranquilles que les peuples, et le trône n'était pas moins menacé que l'autel. *Ces gens-là sont des perturbateurs du repos public*, disait Henri VIII, en les envoyant au bûcher avec les catholiques d'Angleterre. *Je vois l'anarchie à travers leur drapeau*, disait François I^{er}. En effet, Luther avait établi en principe qu'on peut faire la guerre aux souverains pour propager le protestantisme¹⁰, et le prédicant calviniste des Rosiers posait dans ses pamphlets cette maxime, qu'il appliquait dans ses

développements à Catherine de Médicis : *Il est licite de tuer un roi ou une reine qui s'oppose à la réformation de l'Église*¹¹.

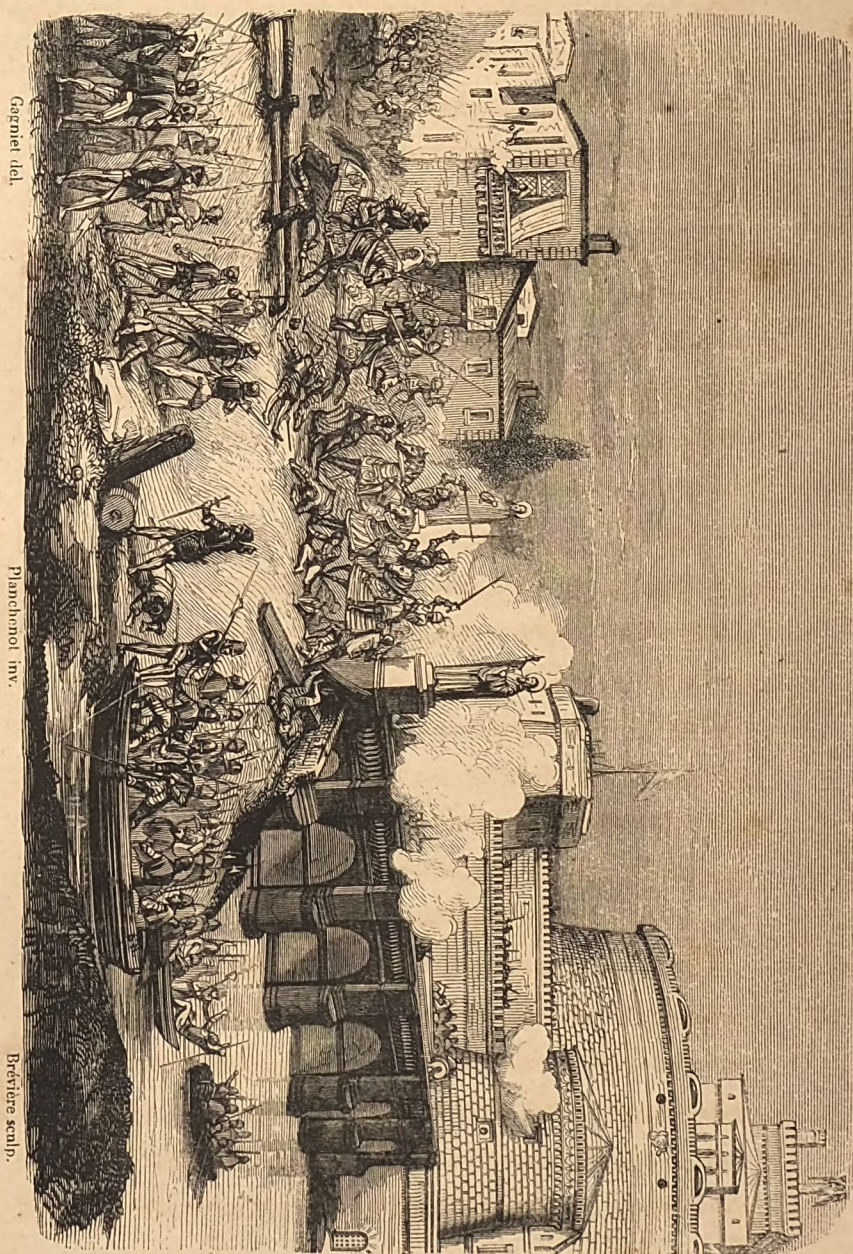
Cette insolence et ces théories subversives, auxquelles la pratique ne manquait pas, attirèrent sur les artisans de nos discordes civiles de tristes et sanglantes représailles ; la politique d'un prince mortellement irrité d'une tentative des protestants sur sa personne¹² jeta la cour dans un parti extrême ; elle crut, ce qui était réel, qu'il s'agissait pour la royauté *d'être ou de n'être pas*, et mit à notre histoire une page de sang. La Saint-Barthélemy sauva les Valois du sort des Stuarts¹³, et le catholicisme d'une ruine imminente ; mais ce fut une mesure inhumaine que la religion du CHRIST réprouve, et dont elle secoue la tache de son manteau. Catherine et Charles avaient ménagé l'hérésie ; ils anéantirent les factieux. Les évêques catholiques protestèrent contre cet acte d'intimidation et de violence en sauvant les calvinistes dans leurs palais¹⁴. Ces sectaires, qui ont si bien grossi et publié leurs pertes, *n'ont rien oublié que cela*.

Ferdinand-le-Catholique, qui ne voulait pas que cette mauvaise plante traçante de l'hérésie envahît les belles végas de l'Espagne et desséchât ce sol vraiment chrétien, avait opposé dès le principe à ce grand mal un grand remède, l'inquisition, qui arrêta sa marche audacieuse au pied des Pyrénées.

L'Italie, alors déchirée par les guerres civiles, fut moins

heureuse, et le protestantisme y manifesta toutes ses fureurs dans le sac de Rome ; le connétable de Bourbon avait désigné à ses soldats, en grande partie hérétiques, la capitale du monde chrétien comme une riche proie dénuée de défense qu'ils pourraient dépouiller presque sans coup férir. L'esprit qui animait les chefs de ces hordes désordonnées fera conjecturer celui des soldats : le colonel luthérien Frunsberg, qui marchait au siège de Rome avec le connétable, avait fait faire une belle et solide chaîne en or, qui ne lui avait coûté que la peine de le prendre dans les églises, *tout exprès*, disait-il, *pour étrangler le pape de sa propre main* ¹⁵.

• Rome, sans alliés et attaquée à l'improviste, se défendit d'abord très-bravement, et, au premier assaut, le connétable de Bourbon fut blessé mortellement d'une arquebusade. A peine eut-il le temps de commander qu'on le couvrit de son manteau pour cacher sa mort à ses troupes. Ce soin fut inutile : ce bruit de sinistre augure circula, et les soldats hérétiques, dit un historien contemporain qui avait recueilli ses documents sur les lieux mêmes, n'en combattirent que plus *endiablément* pour le venger, aux cris furieux de *sangre ! sangre ! Bourbon ! Bourbon !* Rien ne put résister à ces bandes impériales ivres de colère et altérées de sang ; les remparts furent escaladés ; les Romains plièrent, et la funeste victoire de l'impiété se poursuivit de rue en rue avec une telle furie qu'on eût dit que *l'enfer était déchainé* et combattait sous les drapeaux du prince d'O-



Gagniel del.

Planchonol inv.

Brévière sculp.

PRISE ET SAC DE ROME EN 1527.

PUBLIÉ PAR L. MERCIER, A PARIS.

Imprimé par A. Reu.

range, qui eut la triste gloire de mener à fin cette criminelle entreprise. « Les arquebusades, dit Brantôme dans sa vie du Connétable de Bourbon, les cris des combattants, les plaintes des blessés, le cliquetis des armes, le son éclatant des trompettes, le roulement continu du tambour qui animait les soldats au combat, et les coups de pique, faisaient un tel bruit qu'on n'eût pas ouï tonner le ciel s'il eût tonné. » Les vainqueurs poursuivirent si prestement les vaincus qu'à grand'peine ceux-ci eurent-ils le loisir d'abattre les grilles du château Saint-Ange, la forteresse de Rome moderne, où s'était réfugié en toute hâte le pape accompagné de quelques cardinaux. Encore ne l'eussent-ils pas fait sans le dévouement chevaleresque de trois jeunes nobles romains d'une de ces rares familles patriciennes qui remontent authentiquement au siècle d'Auguste. Quand tout pliait dans Rome saccagée et que les princes de l'Église poussaient leurs chevaux à toute bride vers la citadelle, poursuivis par les lansquenets, trois Orsini, Juannin, Antonio et Valère, *braves et vaillants seigneurs*, dit Brantôme, et Jérôme Mattei, se rallièrent avec *deux cents bons hommes* à la tête du pont Sixte pour combattre les Impériaux et tenir le passage libre. Le prince d'Orange, à la tête de ses bataillons hérétiques, vint les attaquer, et, *de part et d'autre, il fut très-vailleusement combattu. Toutefois, à la fin, le prince leur fit une charge si furieuse qu'ils furent forcés d'abandonner le pont qu'ils avaient si héroïquement défendu,*

mais ce ne fut qu'après avoir vu retomber sur les illustres fugitifs les herses de fer de la citadelle. Rome étant ainsi vaincue, poursuit le même historien, les lansquenets, *qui récemment étaient imbus de la religion nouvelle*, se mirent à voler, à tuer, sans épargner les saintes reliques des temples, ni les couvents, ni les personnes en dignité, ni les ornements des Madones; *leur cruauté s'étendit jusque sur les marbres et les anciennes statues*. Suivant l'usage des huguenots de ce temps-là, ils mêlèrent de sacrilèges bouffonneries à ces scènes de sang, de révoltante débauche et de pillage. *Habillés en cardinaux, ils firent des processions burlesques par la ville en disant par dérision les Litanies de la sainte Vierge*. Après s'être souillés d'infamies qui seraient honteuses à dire, honteuses à entendre, ces mécréants, remarque Brantôme, allèrent presque tous mourir à peu de temps de là au siège de Naples, après avoir perdu de manière ou d'autre l'or sacrilègement dérobé aux autels et aux temples; ce qui fit dire aux Espagnols que *el diablo los avia dado, y el diablo los avia llevado* ¹⁶.

Dans la Grande-Bretagne, où le culte de Marie, jadis si populaire, fut aboli par Henri VIII et le fraticide Somerset, le peuple regretta longtemps la Mère des miséricordes, et revint prier souvent, à la clarté protectrice des étoiles, sur les ruines silencieuses de ses sanctuaires dévastés. Les paysans gallois, ces Armoricaains de l'Angleterre, qui avaient embrassé le christianisme avant l'arrivée des Saxons, ne purent se faire à l'absence des Saints dont ils

avaient décoré leurs vieux chênes, leurs menhirs ¹⁷ et leurs fontaines druidiques. Ne pouvant, surveillés et harassés comme ils l'étaient par les derniers Tudors, et, plus tard, par Cromwell, professer le catholicisme, n'ayant plus ni autels ni prêtres, ils redevinrent à peu près païens; et il n'y a pas encore bien des années qu'il était question parmi les anglicans d'aller convertir *ces grossiers idolâtres* qui en étaient revenus, faute de sympathie pour l'aride et multiforme protestantisme, à adorer les arbres et les sources, comme faisaient les anciens Bretons du temps de César ¹⁸.

Les habitants de la frontière méridionale de l'Écosse n'eurent pas moins de répugnance que les Gallois à embrasser la nouvelle doctrine.

Le *border* était plus qu'aucune autre partie du royaume sous la protection immédiate de Marie : on avait donné son nom au lac le plus clair ¹⁹, aux fontaines les plus bleues, aux ermitages les plus pittoresques. C'était là que s'élevaient Melrose et Jedburgh, deux majestueuses abbayes dédiées à la sainte Vierge, deux édifices prodigieux élevés par la foi qui fait des miracles, dans un pays pauvre et continuellement agité par des guerres étrangères et intérieures. Quel cavalier du *border* n'avait pas demandé en passant à Jedburgh, au nom de la Vierge Marie, une hospitalité toujours généreusement accordée? Quel *chieftain* des montagnes n'avait pas ôté sa toque bleue ornée d'une plume d'aigle devant la Vierge de Melrose, le plus célèbre et le plus fréquenté des quatre principaux pèlerinages du

royaume ? Les dalles de l'immense basilique recouvraient tout ce que l'Écosse avait eu de noble en naissance et d'illustre en courage ; on y foulait la cendre des héros dont les effigies, couchées sur le marbre, joignaient dévotement les mains comme pour invoquer encore Jésus et Marie, deux noms que les catholiques unissent toujours. La sainte Vierge régnait là sur les vivants et sur les morts. Durant le jour, tout retentissait autour d'elle de chants sacrés, et le soir, quand la tempête venait à mugir et que la lumière intermittente de la lune faisait scintiller les vitraux enchâssés comme des émeraudes dans de frêles meneaux de pierre, vous eussiez dit que toutes les guirlandes pétrifiées, que toutes les bannières chevaleresques qui décoraient l'église tremblaient au vent, et que les vieux lords écossais, se soulevant tout armés sur leurs tombes, saluaient la sainte Mère du Rédempteur²⁰.

Au pied de l'autel révérend de Notre-Dame-de-Melrose, l'Anglais et l'Écossais, déposant leurs haines héréditaires, n'étaient plus que d'humbles et pacifiques pèlerins. Des chefs de *clan* y venaient prier pour le salut des âmes des guerriers d'un *clan* ennemi tombés sous leur *dirk* ou sous leur *claymore* pendant le cours d'une guerre de montagnes²¹. Des pécheurs y pleuraient leurs fautes devant la Consolatrice des affligés ; et puis, se relevant pleins de confiance en son intercession miséricordieuse, ils allaient fonder des monuments expiatoires dont le nom perpétuait le souvenir de leurs remords²².

Les prédicants calvinistes, ennemis aussi déclarés des arts que des Saints, renversèrent Melrose et Jedburgh, avec un nombre considérable de sanctuaires de moindre renom. De toutes les splendeurs qui avaient entouré la Vierge de Melrose, il ne lui resta qu'un débris d'autel que recouvrirent bientôt les hautes herbes et les arbustes des ruines. Quelquefois, dans les premiers temps, une ombre noire se glissait de nuit sous les arceaux rompus de l'église abbatiale, et l'on entendait un murmure de voix humaines qui se mêlait au bruit sourd des flots de la Tweed. C'était un religieux qui revenait furtivement célébrer les divins mystères pour un petit troupeau de fidèles qui n'avait point déserté l'ancien culte. Ces visites devinrent si dangereuses que le clergé dut y renoncer par prudence; mais rien ne put empêcher le peuple d'enterrer ses morts dans les cimetières dévastés des vieilles abbayes, et, par un sentiment de convenance qui fait honneur aux Écossais, on n'enterra longtemps que des femmes dans les enceintes funéraires où reposaient les vierges du Seigneur ²³.

La première moisson que firent dans les montagnes du *border* les apôtres de Calvin fut tellement décourageante qu'ils résolurent d'en abandonner les *clans* à leur mauvais sort, et d'attendre que le manque de lumières, la privation des Sacrements et l'absence totale des cérémonies du culte proscrit les jetassent dans les filets du protestantisme; ce qui arriva en effet à longueur de temps ²⁴.

Sous Jacques VI, les *borderers* étaient encore si froids pour la doctrine de Genève que c'était sur leurs *clans* bellicieux que le roi s'appuyait dans ses nombreux démêlés avec son église démocrate²⁵. Cent ans après, on priait encore quelquefois au bord des fontaines qui jaillissaient devant les chapelles ruinées de Marie et des Saints, et l'on emportait de l'eau de ces sources à une assez grande distance pour rendre la santé aux malades²⁶.

Les souvenirs qui se rattachent au culte de Marie vivent encore dans les vallons et dans les forêts du *border*; on les retrouve dans les ballades historiques que chantent les bergers et les montagnards. « C'est un chevalier traîtreusement occis sur une bruyère écartée, dont on lave les plaies profondes à la fontaine de Notre-Dame, et qu'on porte dans sa chapelle pour y faire la veillée des morts; c'est un haut baron qu'on enterre au pied de la croix de Sainte-Marie, et sur la tombe duquel des religieux viendront prier *tant qu'en Écosse on priera Notre-Dame*. Le barde, en s'exprimant ainsi, croyait bien dire *toujours!* Ce sont des chevaliers qui laissent leurs rosaires d'or pour gage de leur foi, etc. » A chaque péril on invoque Dieu et Notre-Dame : jamais l'un sans l'autre.

Les débris épars du catholicisme se réfugièrent dans le nord de l'Écosse, et là, protégés par d'interminables bruyères et des rampes de montagnes brumeuses, ils s'y sont maintenus dans quelques châteaux solitaires que baignent les flots orageux de l'océan septentrional. C'est

là qu'on a longtemps prié, pour le rétablissement des Stuarts, la Vierge qu'honoraient les Stuarts. Le cardinal d'York, le dernier rejeton de cette famille infortunée, avait rejoint son frère dans la tombe qu'on priait encore, et quelques pauvres montagnards, qui ne peuvent croire à l'extinction de cette race antique, prient toujours ²⁷.

L'Irlande, foncièrement catholique, resta fidèle au culte de la sainte Vierge au milieu de la persécution la plus longue et la plus oppressive qui fût jamais. Sous peine de n'avoir plus ni pain ni asile, le pauvre Irlandais fut non-seulement forcé de rétribuer largement les prêtres d'une religion qu'il ne professait pas, mais encore d'en suivre les rites. Il n'en fut pas moins attaché de cœur et d'âme à la foi de ses pères. Dshérité de ses églises, il vint assister à l'office divin dans les souterrains ignorés de ses vieux manoirs féodaux, parmi les ruines des monastères, dans les grottes sonores où les druides avaient autrefois célébré, au murmure d'une mer houleuse, leurs rites de sang dont ils ont emporté l'esprit et les mythes. On posait des sentinelles sur les hauteurs pour protéger les prières proscrites et la tête mise à prix du prêtre ; car des limiers protestants, qui avaient pris le nom de *mass-hunters* (chasseurs de messes), alléchés par l'appât des cinq livres sterling dont les commissaires de Dublin payaient la tête de tout ecclésiastique appartenant à la communion de Rome, traquaient les *papistes* à travers les montagnes et les bois

comme s'ils eussent été autant de bêtes fauves. Heureusement ce temps effroyable est passé, et six millions de catholiques invoquent aujourd'hui librement Notre-Dame dans cette *île verte* qui a si bien mérité son surnom glorieux et antique d'*île des Saints*.

Ce ne fut pas dans la seule Angleterre que le culte de la sainte Vierge, emporté par l'ouragan du protestantisme, laissa des traces nombreuses de son existence : les ruines mélancoliques et pittoresques des monastères dédiés à Marie couvrent encore les plus beaux sites de l'Allemagne ; son nom est demeuré à quantité de villes du Nord ; des golfes le portent en Danemark , et la Styrie, l'Autriche, l'Illyrie, la Suisse, le Tyrol et le grand-duché de Bade possèdent encore des sanctuaires où les populations catholiques d'outre-Rhin vont dévotement prier Notre-Dame. Par ces débris majestueux encore d'un culte autrefois si général et si respecté, on peut juger de l'étendue de son ancienne influence, comme on juge de la grandeur d'un naufrage par le nombre des mâts à demi rompus et des voiles déchirées qui flottent sur l'eau.

Le culte de Marie regagna dans le Nouveau-Monde ce qu'il avait perdu dans l'ancien. Des missionnaires espagnols et français, s'embarquant avec une image de Notre-Dame qu'ils invoquaient pendant leur navigation périlleuse, et qu'ils déposaient, en arrivant au terme du voyage, sous quelque ajoupa de branches de palmier, entreprirent, sous la protection de Marie qui les rendait forts, disaient-

ils, *comme une armée rangée en bataille*, de civiliser et de convertir les deux Amériques.

Les guerriers qui se proposent de subjuguier les contrées étrangères traînent après eux tout ce qu'il faut pour accomplir une œuvre de destruction et de sang : des armes, des soldats, des parcs d'artillerie ; la dévastation les devance, et les larmes les suivent. Les missionnaires catholiques marchèrent à la conquête des Indes occidentales avec une image de Marie, une croix et un chapelet. Grâce à leurs labeurs presque surhumains, des peuplades arrachées aux antres des montagnes et à l'ombrage des grands bois vinrent former de petites colonies où l'on vit refleurir le christianisme frais et pur comme au temps de la primitive Église.

Ces religieux, qui ont enrichi d'une foule de découvertes précieuses la botanique, l'histoire, la géographie, se faisaient artistes, artisans même, pour instruire leurs *chrétiens*, et guidaient leurs nouveaux fidèles sur la route des arts comme dans la voie du salut. On vit alors d'ignorants sauvages, qui s'asseyaient naguère à un festin de chair humaine, prendre le compas de l'architecte, le ciseau du sculpteur, la palette du peintre, et élever de leurs mains des temples à Dieu et des chapelles à Marie. La récitation du Rosaire était l'exercice de piété qui allait le mieux au peuple chasseur ; aussi, le soir, quand l'ombre des tulipiers et des magnolias s'allongeait dans la clairière ou dans la savane, vous entendiez la Salutation Angélique,

répétée dans l'idiome des forêts, sur toutes les collines américaines. Marie était la mère du sauvage comme celle de l'Européen, et elle n'était pas plus religieusement invoquée dans le temple tout brillant d'or, que les premiers conquérants espagnols avaient bâti en son honneur dans le Mexique et le Potosi, que dans les églises champêtres que les pieux missionnaires lui avaient dédiées sous le titre de Notre-Dame-de-Lorette et de Notre-Dame-des-Douleurs, au bord du fleuve des Amazones et de la rivière aux Hurons.

L'Amérique ne fut pas le terme des conquêtes des serviteurs de Dieu et de Marie ; ils explorèrent les régions brûlantes de l'Afrique et convertirent les princes noirs de la Guinée et du Monomotapa ; en même temps ils pénétraient à Ceylan, dans la presqu'île de l'Inde, au Japon, à la Chine, et partout l'image de Notre-Dame fut traitée avec vénération et faveur. Les dames mongoles, s'inclinant devant la Mère de Jésus, l'appelaient la sainte, la glorieuse Marie ; le prince de Cachemire lui envoyait des cierges et des présents ; le grand-lama lui faisait élever une église sous le titre de l'Annonciation. Les dames de la Chine lui offraient des parfums et des fleurs, et les Japonais, qui payèrent bien cher, hélas ! leur énergique dévouement à la foi véritable, récitaient leurs longs rosaires de cristal en traversant les rues des villes idolâtres pleines de bonzes et de païens²⁸.

Ces triomphes obtenus dans les terres lointaines ne fu-

rent pas les seuls qui vinrent consoler Marie des outrages du protestantisme. A peine Calvin était-il descendu dans la tombe que la bataille navale de Lépante fut gagnée par les Espagnols, sous la bannière de la Vierge sainte ²⁹ ; Jean Sobieski fit également hommage à la Mère de Dieu de sa célèbre victoire sur les Turcs au siège de Vienne, et son premier soin, en entrant dans la ville délivrée, fut d'aller se prosterner, *le front contre terre*, devant l'autel de Notre-Dame, où lui-même chanta un *Te Deum* d'actions de grâces. Le magnifique étendard des Mahométans fut envoyé à Notre-Dame-de-Lorette ³⁰, et le héros polonais conserva pour lui un trophée qui le touchait, disait-il, plus que tous les autres : c'était un vieux tableau d'une grande vétusté, qu'on avait découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame dont la couronne était soutenue par deux anges portant dans leurs mains des rouleaux avec ces inscriptions latines : *In hac imagine Mariæ, vinctes, Johannes. — In hac imagine Mariæ, victor ero, Johannes*. Par cette image de Marie, Jean, tu vaincras. — Par cette image de Marie, moi, Jean, serai vainqueur.

Cette image fut regardée comme miraculeuse ; Jean Sobieski la destina à sa chapelle royale de Zolkiew, et depuis lors elle le suivit dans toutes ses campagnes.

L'an 1647, l'empereur Ferdinand III consacra solennellement lui, sa famille et l'empire à la Reine du ciel. Une haute colonne fut élevée sur la grande place de

Vienne en l'honneur de la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge Marie, et sa statue, avec la lune sous ses pieds, écrasant du talon la tête du serpent, fut placée au haut de la colonne.

Le calvinisme agitait toujours la France, et son souffle glacé, pénétrant dans les masses, attiédissait lentement, mais fatalement, le sentiment religieux ; car les propos insolents et les brocards impies font toujours le plus mauvais effet sur le peuple qui ne raisonne point sa croyance et la perd ou la recouvre selon les arguments qui captivent son attention. Les églises et les autels dévastés avaient perdu ce saint prestige que donnent les pompes et les longues traditions d'hommage. Les Madones, dépouillées et renversées de leurs piédestaux, se relevaient si pauvres que le cœur se serrait à les contempler et que les pieds s'éloignaient de leur sanctuaire. Le clergé, calomnié, ruiné, avili, ne se recrutait guère plus que parmi le peuple, ce qui le déconsidérait ; car le peuple, qui tient grand compte de la naissance, ne respecte jamais son égal. Enfin, les abbayes, placées en commandite, appartenaient à des hommes de guerre qui se chargeaient d'y placer des supérieurs dont le rôle se bornait à celui d'intendants des privations d'une communauté qui ne devait plus appliquer ses économies à l'usage des pauvres, mais à celui du capitaine ou du courtisan qui en était abbé commanditaire. Cette énormité, qui eût fini par faire tomber, sans le secours des révolutions, tous les monastères de France, du-



Courbe del

Tony Costere sculp

Nœn de Louis XIII.

Publié par Mercier à Paris.

Imprimé par Duvernet

rait encore sous Henri IV³¹, malgré les justes doléances du clergé, et ne prit fin que sous Louis XIII. Depuis Louis XI jusqu'à ce prince, il faut glaner brin à brin les faits qui témoignent de la vénération des rois pour la sainte Vierge. Louis XII cependant fit le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette, et Henri III y envoya le duc de Joyeuse en 1585, avec un équipage magnifique, pour offrir des présents et faire un vœu à la sainte Madone. Le même prince, ayant fondé l'ordre du Saint-Esprit, mit au nombre des statuts que *chaque chevalier serait tenu de réciter tous les jours une dizaine de Chapelet*.

Le Chapelet était alors la marque distinctive des catholiques. Le Saint-Siège mit au nombre des conditions qu'il imposa à Henri IV, après son abjuration, celle de dire son Rosaire tous les samedis, et son Chapelet tous les dimanches.

On jeûnait encore, vers la fin du seizième siècle, dans toute l'Europe catholique, la veille des fêtes de la sainte Vierge, et nul ne s'exemptait de cette pratique religieuse. Les licenciés capitaines de Charles IX et de Henri III se défendaient avec chaleur d'avoir violé l'abstinence la veille de l'Assomption de Notre-Dame; quelques-uns l'ayant fait par mégarde, en traversant l'Italie, un des historiens les plus hardis et les moins scrupuleux du temps juge à propos de taire leurs noms, *par égard pour leur bonne renommée*, et proteste que ces gentilshommes étaient tout à fait *inscients* de la fête du lendemain.

Le culte un peu négligé de Marie se releva majestueusement sous Louis XIII. Ce prince, pour remercier la Vierge des avantages qu'il avait remportés sur les protestants, et obtenir, par son intercession, une paix glorieuse avec les puissances de l'Europe qui lui faisaient alors la guerre, déclare, dans un édit daté de Saint-Germain-en-Laye (10 février 1633), que, « prenant la très-sainte et glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de son royaume, il lui consacre particulièrement sa personne ses États, sa couronne et ses sujets, la suppliant de défendre la France contre l'effort de tous ses ennemis, soit dans la paix, soit dans la guerre. » Et, pour monument de cette consécration, Louis promet de faire reconstruire le grand autel de la cathédrale de Paris, et d'y placer une image de la Vierge tenant entre ses mains *son précieux Fils descendu de la croix*, se faisant représenter lui-même au pied du Fils et de la Mère comme leur offrant son sceptre et sa couronne.

Il voulut en outre que tous les ans, le jour de l'Assomption, il fût fait commémoration de son édit, pendant la grand'Messe, dans toutes les églises de France, et qu'après les Vêpres il fût fait une procession solennelle où devaient assister toutes les compagnies souveraines et tous les magistrats des diverses villes de France.

Louis XIV hérita de la dévotion de son père à la sainte Vierge. Ce fut lui qui fit exécuter en 1723, par Coustou,

le groupe qu'on nomme *le Vœu de Louis XIII*, ainsi que les deux figures en marbre placées de chaque côté et représentant Louis XIII et Louis XIV offrant leur couronne à la Vierge. Ce prince fit présent à l'église de Boulogne d'une somme de 12,000 livres, pour tenir lieu de l'*ex-voto* d'or que les rois de France, depuis Louis XI, offraient à titre d'hommage à la Vierge. Il propagea de tout son pouvoir le culte de la Conception immaculée, et obtint, en 1657, du pape Alexandre VII, une bulle que Clément XI confirma en 1668, pour faire célébrer cette fête dans son royaume. Ce fut encore à sa sollicitation qu'en 1670 le pape attacha des indulgences à la récitation de l'*Angelus*.

Il voulut recevoir la confirmation le jour de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Ce fait est constaté par cette inscription de la chapelle du Louvre :

HAC SACRA DIE IMMACULATÆ CONCEPTIONIS,
LUDOVICUS XIV, REX,
SUSCEPIT HIC SANCTISS. CONFIRMATIONIS SACRAMENTUM.

Au-dessous, on lisait cette inscription :

IMMACULATA DOMINA, SALVUM FAC REGEM.

Louis XIV tenait de sa mère, Anne d'Autriche, une grande vénération pour Notre-Dame-de-Liesse; il y vint en 1652 et 1673, et deux fois avec la reine en 1680. Marie-

Thérèse, la pieuse Espagnole, cette reine qui ne donna jamais à son royal époux *d'autre chagrin que celui de sa mort*, y vint aussi en 1677 et en 1678. Après la mort d'Anne d'Autriche, son fils voua, pour le repos de son âme, cinquante mille Messes dans les principaux lieux de dévotion dédiés surtout à la sainte Vierge.

Après le traité des Pyrénées, il envoya ses actions de grâces accompagnées de riches dons à Notre-Dame-de-Chartres, à Notre-Dame-de-Lorette et à Notre-Dame-de-Grâce.

Louis-le-Grand, comme son père Louis XIII, était de la confrérie du Scapulaire, et récitait habituellement son Chapelet. Le Père de La Rue, admis un jour à une audience particulière de ce prince, le trouva pieusement occupé à dire son Chapelet formé de gros grains. Le Père témoignant une grande surprise accompagnée de sentiments respectueux d'édification : « Ne soyez pas tant surpris, dit le roi, je me fais gloire de dire mon Chapelet ; c'est une pratique que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché de manquer un seul jour à m'en acquitter. »

L'ambassadeur d'Espagne se présentait à la cour brillante du grand monarque son chapelet à la main, et nul n'y trouvait à redire.

On mettait alors, d'après une ancienne coutume, un chapelet et de superbes Heures de la Vierge dans les corbeilles de mariage. Cette coutume dura jusqu'au temps de Louis XV.

Louis XIII avait pris La Rochelle, le dernier boulevard du calvinisme en France ; Louis XIV anéantit cette turbulente hérésie par la révocation de l'édit de Nantes. Cette mesure, qui assura la tranquillité du royaume, a été blâmée en termes très-amers. On oublie que les calvinistes étaient alors des factieux incorrigibles qui n'avaient pas eu honte d'appeler l'Anglais.

Louis XIV, le plus grand monarque de son siècle, expira en balbutiant de ses lèvres mourantes l'*Ave Maria* qu'il avait répété d'une voix ferme, à plusieurs reprises, tandis qu'on disait près de lui les prières des agonisants.





Chapitre xiiij.

LES TEMPS MODERNES.



u sein de la Méditerranée, dont les flots bleus s'embaument à dix lieues de terre du doux parfum de l'orange, s'élève une île rocailleuse, aux montagnes couronnées de neige, aux bois de pins, aux collines ombragées d'énormes châtaigniers, qui ferait penser à la Suisse si des makis de myrte, des

bosquets d'orangers et de citronniers, des forêts d'oliviers gigantesques, des massifs de grenadiers aux belles roses rouges et des débris de tours romaines ne proclamaient une terre d'Italie. Cette île, c'est le pays natal de Paoli, le grand patriote, et de Napoléon, le grand empereur, la Corse, une île italienne qui forme aujourd'hui un des départements de la France.

Cette île, fertile et inculte à la fois, est habitée par une race primitive, pauvre, belliqueuse et hospitalière, comme celle des Highlands d'Écosse ou des montagnes du Caucase; attachée au catholicisme, et de tout temps pure d'hérésie, elle est ombrageuse à l'excès sur les choses qui touchent à l'honneur, et, oubliant le divin précepte qui prescrit le pardon des offenses, elle se fait justice par ses mains, et venge depuis des siècles l'affront par le meurtre.

Au premier aspect de ce pays qui, tout civilisé qu'il est, garde je ne sais quel parfum sauvage, on reconnaît qu'il est habité par un peuple essentiellement dévot à la Vierge sainte. Son image s'élève à l'entrée des villages, dans les carrefours, au bord des fontaines, au haut des promontoires, au milieu des bois d'orangers qui croissent sur la côte. Les environs de Bastia sont couverts de délicieuses petites chapelles à l'italienne, dédiées à l'Annonciation, à la Visitation ou à Notre-Dame-de-Bon-Conseil; le jour de ces fêtes, qui arrivent au printemps ou en été, on déserte la ville pour aller visiter ces Madones, où l'on arrive par des sentiers odorants et bordés de fleurs. Après avoir prié

la Vierge, chaque famille s'assied à l'ombre fraîche des grands arbres, et se livre à une joie décente en faisant une collation champêtre.

La Corse avait autrefois plusieurs cathédrales; la plupart étaient bâties sous le titre de l'Assomption; maintenant la fête la plus solennelle de Marie est celle de la Conception Immaculée. Une neuvaine la précède; le son des cloches et le bruit des boîtes à feu l'annoncent; les navires sont pavoisés; le pavé des rues est jonché de myrte; une procession solennelle, où les Frères de la Conception, en habits de pénitents, la torche allumée à la main, précèdent l'image de la Vierge ornée d'une couronne d'argent, de colliers de pierres précieuses et de bracelets d'or, fait le tour de la ville au son d'une musique militaire, tandis que les autels de Marie, chargés d'une profusion de fleurs, projettent sur les dalles sacrées la clarté de leurs mille cierges. C'est une fête tout italienne pour l'entraînement religieux et la joie expansive.

Dans les campagnes, le curé, le vicaire, ou simplement un vieillard, récitent le Chapelet tous les soirs, à l'heure où la cloche du village sonne *l'agonie du jour qui se meurt*¹. Quelquefois on entrevoit dans un lointain brumeux, sur la pointe d'une roche abrupte, une sombre figure appuyée sur sa carabine : c'est un proscrit qui hasarde sa vie pour se joindre à la prière commune; car la Madone est la dernière espérance de ces hommes fougueux, mais croyants, qui portent son image sur leur poitrine, et qui ne demandent

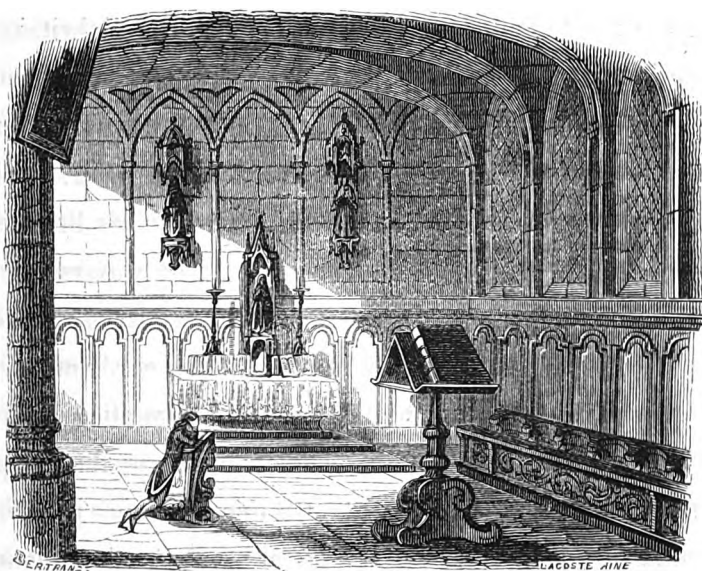
qu'en son nom aux bergers un peu de lait et de pain noir pour soutenir leur existence misérable. Dernièrement encore, un jeune Corse, compagnon du célèbre bandit Santa-Lucia, défendant, seul et blessé, sa vie contre un régiment de ligne et une nuée de gendarmes, invoquait la Vierge dans cette lutte désespérée, tandis que ses parents, ses amis à genoux récitaient pour lui, au pied du rocher, son dernier refuge, les prières des agonisants. « Tout porte à croire, dit *le Droit* qui rapporte cette scène émouvante, que la dernière pensée de ce malheureux se serait élevée à Dieu, car on a trouvé sur lui une petite médaille de la sainte Vierge qu'il tenait à la main, tandis que ses parents et ses amis priaient pour lui. »

Le 30 janvier 1735, la nation, assemblée en commices généraux à Corte, pour s'y donner un gouvernement national, après avoir secoué le joug de la république de Gênes, élu pour Reine de la Corse la très-sainte Vierge, et porta sa bannière dans les derniers combats de sa jeune liberté mourante; les deux Paoli, Pascal et Clément, tous deux grands capitaines, tous deux fort dévots à Marie², firent respecter ce drapeau. Clément, dont l'histoire a peu parlé, mais dont la tradition locale se souvient, faisait réciter à *genoux* le Chapelet à ses soldats avant de combattre. Quelques Anglais, étonnés de cette coutume, lui firent observer, dans plusieurs rencontres, que l'ennemi marchait à eux, et que ses soldats prosternés ne pouvaient se défendre. « Laissez-les prier, mylords, » répondait Paoli

avec sa voix martiale et accentuée. La prière finie, les Corsés se relevaient comme des lions, et pas un ne lâchait le pied, car les soldats qui prient ne savent pas fuir; les Vendéens ont appris cela à la république française.

Pascal Paoli fit bâtir deux chapelles à la sainte Vierge : l'une à Pastoreccia, près de *Ponte-Nuovo*, théâtre de la sanglante bataille qui vit périr la nationalité de la Corse, et où bon nombre de ses parents, qui étaient les nôtres, perdirent la vie; l'autre à Morosaglia, où s'élevait son château de gentilhomme corse. Pendant son exil il en bâtit une troisième en Angleterre.

Du temps du roi Théodore, le conseil national fit graver dans l'exergue des monnaies d'or et de cuivre : *Monstra te esse Matrem.*



Napoléon se plaisait à dire que la sainte Vierge était la

Reine de sa patrie, et, tandis qu'il n'était encore que simple officier, il témoignait beaucoup de dévotion pour une Madone française qui se trouvait au couvent des Ursulines, à Auxonne, et il y faisait souvent sa prière. L'image de cette Vierge a été transportée depuis à la paroisse où on la voit encore.

On était arrivé, à travers les saturnales de la Régence et le règne corrompu de Louis XV, à la fin du dix-huitième siècle, où la religion avait été glacée par le souffle impur et persifleur de la mauvaise philosophie. La révolution de 1793 vint chasser la Vierge de ses autels et Dieu de ses temples. L'ordre fut donné de fermer les églises et d'abattre tout ce qui ressemblait à un simulacre chrétien. Hélas ! ce fut un triste spectacle que de voir tomber les calvaires et mutiler les pauvres petites Madones, qui s'abritaient pudiquement sous les feuilles vertes des bois. C'est surtout en Basse-Bretagne que la dévastation eut de quoi s'exercer. « On pourrait assurer sans exagération, dit M. Émile Souvestre dans son intéressant ouvrage sur les Bretons, que, dans certains endroits, nos routes de traverse sont empierrées avec des saints ; c'est un macadamisage complet de têtes, de corps et de membres de statues chrétiennes. » Ces jours malheureux virent de grandes profanations, mais aussi de nobles traits d'un dévouement digne des temps antiques. La Bretagne surtout offrit une résistance passive, intime et tenace, qui parvint à lasser la persécution même. Elle ne céda ni à la colère, ni à la peur. En passant auprès

des niches veuves de leurs Madones, le paysan breton ôtait tristement, pieusement, son feutre à grands bords, et suivait son chemin en disant un *Ave*. Le dimanche, il s'asseyait devant sa porte avec sa famille et demeurait dans un profond silence, les yeux attachés sur l'église de son hameau³, où, tant de fois, il avait invoqué Jésus et Marie. « Je ferai abattre vos clochers, disait Jean-Bon Saint-André au maire d'un village, afin que vous n'ayez plus d'objets qui vous rappellent vos superstitions d'autrefois. — Vous serez toujours obligé de nous laisser les étoiles, lui répondit le paysan, et on les voit de plus loin que notre clocher. » Leur dévotion sans autels prenait quelque chose d'exalté, de mélancolique, qui s'alliait sympathiquement avec les ruines religieuses dont leurs campagnes étaient couvertes. La Vierge, qui avait disparu de leurs églises champêtres, s'était réfugiée sous leurs toits de chaume, et on lisait au bas de ses statuettes d'argile, plus respectées cent fois que les pénates des anciens : « Sainte Mère de Dieu, soyez la protectrice de cette demeure. » Et je ne sais si un *bleu* eût osé briser cette image placée à l'ombre du foyer domestique; car il y avait souvent une vieille carabine sous les rideaux de serge verte du fermier breton, et si la Bretagne est le pays des sentiments religieux, c'est aussi celui des fortes et durables haines. Il est resté un peu de la rouille celtique sur l'or des vertus de ces bonnes gens; ce peuple est le seul de la chrétienté, par exemple, auquel il soit tombé dans l'esprit d'associer le

nom de la Vierge miséricordieuse à une pensée de vengeance, et d'élever des chapelles sous le titre étrange, et plutôt druidique que chrétien, de *Notre-Dame-de-la-Haine* ⁴.

Les pèlerinages à la sainte Vierge ne discontinuèrent pas en Bretagne sous la Terreur, seulement ils s'environnèrent de formes gauloises. Ils avaient lieu de nuit, à travers des landes désertes où les menhirs et les dolmens du Dieu *sans nom* se dressaient, drapés de leurs mousses grisâtres, comme des fantômes. Chaque pèlerin tenait à la main droite un chapelet, à la gauche un flambeau, et toutes ces figures pâles, et à moitié voilées de leurs longs cheveux ou des bandes détachées de leurs coiffes blanches, passaient lentement dans les bruyères, en psalmodiant un cantique à la Vierge. Quelquefois, une colonne républicaine, embusquée à la lisière d'un taillis ou derrière la haie d'épines et de coudriers qui plongeait sur un chemin creux, faisait feu sur la procession rustique. Le paysan breton n'en recommençait pas moins ses dévotions périlleuses quelques jours après. Dans une province voisine, les villageois qui allaient prier Dieu et Notre-Dame au fond de quelque ravin écarté, pendant une nuit étoilée, traversaient les hameaux occupés par les soldats *bleus* en chantant des hymnes à la Vierge, mis sur des airs républicains.

Pendant ce temps les églises des villes étaient au pillage. On enlevait l'or, l'argent, le fer, les grilles, les marbres, les boiseries; on arrachait tous les ouvrages d'art qui dé-

coraient les murs, on déchirait les tableaux, et des ouvriers payés à grands frais étaient chargés de faire disparaître les sculptures des murailles et des voûtes; on fit descendre jusqu'aux cloches pour les convertir en monnaie, et cette fabrication *patriotique* coûta à l'État (de son aveu) vingt millions ⁵.

« Insensés! dit Laharpe, en adressant sa parole incisive et hardie aux exécuteurs de ces sacrilèges dévastations, insensés! est-ce sur les murailles qu'est gravée la croyance? est-ce sur des tableaux que la religion est écrite? Elle l'est dans les cœurs où vous ne pouvez pas l'atteindre, dans les consciences où elle vous condamne, dans le spectacle de l'univers où elle parle à tous les hommes, dans le ciel où elle vous jugera. Destructeurs imbéciles, vous avez crié victoire; où est-elle aujourd'hui cette victoire? Tous les jours vous frémissiez de rage en voyant l'affluence qui remplit nos temples: ils ne sont plus riches, mais ils sont toujours sacrés; ils sont nus, mais ils sont pleins. La pompe a disparu, mais le culte est demeuré; on n'y foule plus le marbre et les tapis précieux, mais on s'y prosterne sur des gravois et l'on y pleure sur des décombres ⁶. »

Le beau cantique à Marie: « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours, » était le chant de l'échafaud. En 1793, deux tombereaux remplis de pauvres femmes royalistes, pour lesquelles on montait l'horrible guillotine, passèrent à travers un banquet civique servi dans la rue par l'élite de la Terreur. M^{me} de Montmorency-Laval, véné-

nable par sa vertu, respectable par son beau nom si anciennement illustre en France, était dans une de ces charrettes, les mains liées derrière le dos, avec seize de ses religieuses, car elle était abbesse des Carmélites de Montmartre, un ordre religieux fondé en Orient sous le patronage de Marie, comme nous l'avons dit ailleurs. Ces saintes filles de la Vierge, que la tempête révolutionnaire avait rejetées sur la mer houleuse du monde pour y périr, chantaient, comme si elles eussent encore été cachées sous leurs voiles dans le chœur de leur belle église, la prière des Vendéens, le cantique de leur patronne. Ne pouvait-on laisser chanter en paix de nobles femmes qui allaient mourir? La colère hideuse des misérables qui déshonorèrent la république s'allume à l'audition de ce chant pieux; une centaine de terroristes coiffés de bonnets rouges s'élançant, le bâton levé, sur les charrettes en criant : « Silence aux béguines! qu'elles entonnent *la Marseillaise* .. Qu'on obéisse au peuple!... allons! *la Marseillaise* tout de suite! » Comme si elles n'eussent pas entendu ces effrayantes vociférations, les filles de Marie continuèrent leur doux cantique. Irrités de cette résistance passive sur laquelle ils ne comptaient pas, ces féroces bandits arrêtent en jurant les chevaux et se disposent à frapper lâchement de pauvres femmes sans défense que la mort va saisir tout à l'heure; mais il y a tant d'honneur et de chevalerie dans le peuple français, lors même qu'il s'égare, que d'autres républicains accourent en criant : « Point de meurtre! tuer

des femmes! » Alors une lutte terrible s'engage autour des tombereaux. Un jeune patriote coiffé d'un bonnet phrygien arrache le sabre d'un des archers, et se tenant tout près de la charrette où les Carmélites effrayées se pressaient autour de leur vénérable abbesse, il parvient à parer les coups qu'on leur destine avec autant de courage que de sang-froid; mais un de ces coups a porté malgré ses efforts; une jeune religieuse est atteinte et blessée à la poitrine d'un coup de sabre. Sa vie s'échappait avec son sang qui coulait à grands flots sur sa robe noire, et la pâleur de la mort s'étendait déjà sur son doux et patient visage. « Sainte qui allez monter au ciel, s'écrie une femme du peuple en s'agenouillant devant la religieuse expirante, bénissez-moi! — Soyez bénie! répond la fille du Carmel d'une voix défaillante, et vous qui nous avez défendues sur le chemin de la mort, continue-t-elle en présentant son chapelet d'une richesse aristocratique au républicain attendri, acceptez ce gage de reconnaissance... »

Les charrettes s'ébranlèrent de nouveau, et les chants recommencèrent; quand ils eurent cessé, tous les cœurs de ces pauvres femmes avaient cessé de battre, et Marie avait reçu dans son sein ses fidèles servantes.

La Révolution entraîna dans son tourbillon les ordres religieux consacrés à Marie, comme le vent d'orage emporte les plantes utiles; celui des Carmes laissa après lui quelque chose comme le parfum de la rose morte et séchée, une eau bienfaisante et balsamique qui porte son nom.

De dix-sept cent mille édifices sacrés qui couvraient le sol de la France, et dont chacun avait un autel de la sainte Vierge, il resta à peine deux mille églises dignes de l'attention de l'antiquaire et de l'artiste; les autres, vendues, achetées, pillées, renversées, jetées dans le four pour devenir de la chaux vive, laissèrent à peine quelques débris, sources de longs et impuissants regrets! « Voilà donc, s'écrie M. Jules Janin, avec une indignation généreuse, voilà donc à quelles ruines incomplètes ont abouti tant d'argent, tant de patience, tant de génie! On a déshonoré les cités. Privée de ces chefs-d'œuvre, à quoi ressemble une réunion d'hommes? ce n'est plus une ville, c'est une fourmilière. On a déshonoré le paysage qui tirait un si grand parti de ces flèches, de ces clochers, de ces hautes murailles; ce qu'on n'a pu renverser on l'a souillé à plaisir. Des plus nobles tours gothiques on a fait des magasins; des plus correctes églises ogivales on a fait des écuries... Cette époque fabuleuse fut si perverse et si infinie dans son génie d'anéantissement universel que c'est à peine si l'on peut y croire⁷! »

Le culte de Marie, endormi pour un peu de temps en France, se réveilla bientôt, et reprit insensiblement son consolant pouvoir sur les âmes. Napoléon, fidèle à ses impressions d'enfance, choisit le jour de l'Assomption pour sa propre fête patronale, et en fit la plus grande fête de l'empire; bientôt reparurent les processions, les croix, les blanches bannières et les chants sacrés dans ces belles

cathédrales gothiques de Marie dont les murs dénudés et les autels pauvres rappelaient la primitive Eglise, tandis que leurs vitraux éclatants, leurs frêles colonnettes, leurs tours fièrement allongées dans la nue parlaient de l'époque croyante et chevaleresque des temps de foi. Tout ce qui avait souffert, tout ce qui avait gémi, tout ce qui avait tremblé sous l'affreux règne de la Terreur vint s'agenouiller aux pieds de Marie; la réaction religieuse fut énergique, immense, et se fit sentir dans les villes et les hameaux. La Vierge eut de nouveau des autels champêtres au fond des forêts; ses sanctuaires, où l'on n'avait entendu longtemps que le chant de l'oiseau ou le bourdonnement de l'abeille voltigeant sur la rose pâle de la ronce, retentirent encore une fois des cantiques des pèlerins. La Restauration, en rétablissant les processions du Vœu de Louis XIII, remit la France sous son empire; on fit un pas de géant dans la dévotion à la Conception immaculée, et la France entière consacra à la Vierge le mois des fleurs, dont elle a fait pieusement et poétiquement le Mois de Marie. La plus haute classe donna l'exemple de la dévotion à la Vierge; les descendants des chevaliers sans peur et des hauts barons qui lui élevèrent jadis tant de chapelles et de monastères l'honorent toujours comme au bon vieux temps; la pieuse et noble reine Marie-Amélie en donne l'exemple.

En France, la dévotion à Marie est tendre, mais respectueuse; le Français voit toujours la Vierge sainte dans le

ciel, et il l'honore en conséquence. En Italie, le culte de la Madone a quelque chose de plus ardent, et en même temps de plus familier. Dès le berceau, l'Italien a sous les yeux de gracieuses images qui ne lui rappellent que des actes de bonté et de miséricorde de Marie; elle est la protectrice de l'enfance, le rêve de l'adolescent, le dernier espoir du pécheur; partout sa pensée surgit dans les fêtes religieuses, comme la rose du nénuphar sur les eaux profondes; l'ardent Italien la voit partout, la bénit de tout, et, quand sa prière n'est pas exaucée, loin de s'en prendre à Marie, il dit en se frappant la poitrine : « C'est ma faute ! la Madone ne m'a pas écouté parce que je suis un trop grand pécheur. » Admirable foi celle-là, certes ! foi chrétienne surtout, car en pareille occasion les païens traînaient leurs dieux dans la boue.

La dévotion à la Vierge, qui enfanta au moyen âge le *Duomo* de Pise, cette belle cathédrale de Marie, dont les portes de bronze, exécutées sur les dessins de Jean de Bologne, représentent les principales scènes de la vie de Notre Seigneur et de la vie de la sainte Vierge; Notre-Dame-des-Fleurs, la somptueuse métropole de Florence, qui a l'air d'une montagne de marbre de diverses couleurs taillée en forme de croix latine, et tant d'autres chefs-d'œuvre de grand style, est toujours aussi fervente qu'à cette époque, la plus illustre de l'Italie moderne.

En débarquant à Gênes, cette ville qui porte si légitimement le titre de Superbe, et qui semble avoir été bâtie, di-

sait M^{me} de Staël, pour un congrès de rois, la première chose qui frappe le regard, c'est la dévotion du peuple génois à la Vierge. A chaque angle de ces rues formées de palais, que sillonnent des flots d'hommes du peuple dans leur pittoresque costume et de femmes aux longs voiles blancs, s'élève une gracieuse Madone peinte ou sculptée, qui protège tout le quartier ; le jour elle est embaumée des parfums pénétrants du myrte ou du jasmin ; le soir une lampe l'illumine, et des groupes nombreux s'agenouillent à ses pieds pour réciter les Litanies. C'est toujours comme au temps où André Doria disait sur ses galères les Heures de la sainte Vierge, et l'on peut encore lire sur les portes de la majestueuse cité : *Città di Maria*. On compte encore dans cette ville cinquante oratoires consacrés à la sainte Vierge.

Venise, la reine découronnée de l'Adriatique, ne mettrait pas une barque à la mer sans la décorer de l'image sainte de Marie. Pendant le choléra, elle se réfugia dans le sein miséricordieux de Notre-Dame-du-Salut, qu'elle implore de préférence même à saint Marc, son patron, dans les grandes calamités, et lui offrit une superbe lampe d'argent du poids de cent seize livres, richement ornée de ciselures en vermeil. La belle église de Marie où l'*ex-voto* fut appendu doit son origine à un bienfait du même genre. On l'éleva, en 1531, sur l'emplacement d'une maison où s'était déclarée la peste, dont l'intercession toute-puissante de la Madone délivra Venise. Au centre de la

coupole on lit cette inscription d'une simplicité noble et antique : *Unde origo, inde salus.*

Rien n'est comparable à la tendre vénération que les Toscans portent à la Madone. Sur les routes, sur les ponts, dans les rues, dans les maisons on retrouve sa douce image souriant au passant qui se découvre devant elle, et semblant prendre part à chaque événement heureux du foyer domestique. Les *contadine* des environs de la charmante ville de Florence descendent des hauteurs plantées d'arbres à fruits et arrosées de clairs ruisseaux qui l'entourent en demi-cercle, à chaque fête de la Vierge, conduisant une mule élégamment enharnachée, qu'elles ont chargée de corbeilles du plus beau raisin, de petites gerbes d'épis, de branches d'oranger et de grenadier chargées de fruits ou de fleurs. Parées de leurs habits de fête, elles traversent processionnellement la ville, et vont déposer leurs fruits et leurs fleurs au pied de l'autel de la Vierge.

Lorsque le grand-duc de Florence, un souverain modèle, rentra dans ses États, à la chute de Napoléon, son premier soin fut de se transporter à l'église *Santa-Maria-della-Nunziata*, où un grand concours de peuple va honorer tous les jours bien dévotement une image de la Vierge qu'on dit avoir été achevée par un ange. En reconnaissance de son retour inespéré dans ses États, l'excellent prince suspendit une lampe du plus beau travail dans la chapelle de Marie.

Rome n'est pas moins dévote à la Madone que Florence.

A quelque heure du matin ou du soir qu'on parcourt la vaste cité de saint Pierre, on trouve toujours des groupes de Romains agenouillés devant la Madone, la priant avec un abandon et une ferveur vraiment remarquables. Dans les rues, sur les places publiques, dans les maisons on voit son image devant laquelle brûlent une ou plusieurs lampes remplies de l'huile la plus pure; le pauvre comme le riche s'impose cette dépense; il se priverait de pain pour y subvenir. C'est un spectacle à la fois édifiant et pittoresque qu'une rue de Rome vivement éclairée par des milliers de points lumineux semblables aux lucioles d'Italie, et retentissant de la musique agreste des *pifferari* de la Calabre ou des Abruzzes. En tout temps ces musiciens montagnards rassemblent une grande affluence de fidèles au pied des Madones, mais surtout dans l'Avent; car ils semblent vouloir introduire par leurs airs rustiques la fête des bergers, la très-sainte nuit de Noël.

C'est surtout le jour de l'Assomption que se révèle l'ardente dévotion des Romains à Marie; ce jour-là toutes les églises sont désertées pour Sainte-Marie-Majeure, la royale église aux parois de marbre de Paros; la villa du noble est abandonnée avec son air salubre et ses beaux ombrages; l'*aria cattiva* règne à Rome, et avec lui la fièvre; mais qu'importe? la peste y serait qu'on irait toujours. La Madone n'est-elle pas plus puissante pour protéger que la fièvre et la peste pour détruire? Pieuse confiance! foi vraiment merveilleuse au temps où nous sommes! Le peuple

romain est là tout entier sur les places qui avoisinent la superbe église de Marie ; il s'est fait le plus magnifique possible pour cette fête. Les hommes se sont revêtus de leur pittoresque costume de velours bleu ; les femmes se sont parées de leurs colliers de corail , et elles ont relevé sous une blanche et gracieuse draperie leurs longs cheveux d'un noir d'ébène , que retient une aiguille d'argent ou d'or. Tous portent d'énormes bouquets des plus belles fleurs qu'ils viennent offrir à la Madone. Cette immense foule de croyants, ce peuple dont Marie est la reine absolue s'agenouille dans la poussière brûlante qu'ont embrasée les rayons dévorants du soleil d'Italie , ou se tient debout contre les maisons qui projettent leur ombre sur ces places nues. Les Italiens nés bruyants et gesticulateurs, ces hommes qui semblent toujours poser pour le peintre, ont oublié leurs habitudes : un seul soin les occupe , la prière ! et qu'ils s'entendent bien à prier ! Ils prient du regard , du geste , des lèvres , du cœur , et répandent réellement , sans exagération de langage , toute leur âme aux pieds de Marie.

Lorsque le pape a terminé le divin sacrifice , et qu'il a béni solennellement tout ce peuple à genoux , les larges portes de la vaste église roulent lentement sur leurs gonds d'airain pour livrer passage à la foule qui la remplit de chants suaves et de fleurs parfumées. Le soir venu , toute la ville s'illumine , et Rome entière prie dans la rue. Chacun se groupe sans distinction , sans privilège , avec une fraternité digne de l'âge d'or , autour de sa propre Ma-

done, de la Madone du quartier, pour laquelle le prince romain a quitté son palais de marbre, l'artisan, son échoppe, et la jeune fille, le toit de son père; tous prient avec une ferveur touchante. Les femmes récitent le Rosaire, les hommes chantent les Litanies; parfois, une de ces belles voix italiennes, qui semblent descendre du ciel, entonne un cantique à Marie, et chacun fait silence pour écouter; mais ce silence est encore une prière mentale à la Vierge.

« Je me rappellerai toute ma vie, dit un voyageur moderne, la belle fête de la Nativité de la Vierge, et la soirée du 8 septembre sur la place de Navone, où circulaient dix à vingt mille âmes. L'image de la Madone, magnifiquement illuminée, présidait aux joies populaires, et l'on ne pouvait pas en douter en voyant partout la décence, la réserve, et comme une sorte de demi-recueillement; la demeure d'une nombreuse famille soumise à l'autorité paternelle peut seule donner l'idée d'une pareille sérénité au milieu du mouvement des réjouissances publiques; elle était remarquable encore au moment où la foule se retirait en paix après les feux d'artifice. J'ai cru voir là une preuve de la sagesse et de la mansuétude du gouvernement pontifical. »

A Naples, en face de la plus belle mer et sous le plus beau ciel du monde, la dévotion à la Vierge s'épanouit toujours avec la fraîcheur et l'éclat d'un lis qui vient d'éclore. Les fêtes de la Madone sont des fêtes populaires, pleines d'abandon et de joie; ses églises, au nombre de

quatorze dans la seule ville de Naples, réunissent tout ce que la peinture, l'architecture et la sculpture ont pu déployer de luxe et de grandeur; les chapelles de Marie, toutes belles et splendides, sont ornées de lapis-lazuli, de topases, de jaspe et d'autres pierres fines. Dans l'église de *Santa-Maria-Nuova*, l'image miraculeuse de la *Madonna-delle-Grazie* est placée sous un dais d'argent et toute couverte de pierreries. Sur le mont Pausilippe, l'église de *Santa-Maria-Fortunata* remplace un antique temple de la Fortune, où le paganisme suspendait ses *ex-voto*. Le mont Rulignano est couronné d'une des plus belles églises napolitaines de Marie. Cinq faubourgs de Naples portent le nom de la sainte Vierge. Les Napolitains lui ont consacré le Vésuve, cette belle montagne dont la base ressemble aux jardins d'Armide, et le sommet à une porte de l'Enfer ouverte sur un coin désolé du chaos. Quand le cratère vomit ses longs flots de lave brûlante, et que toute la baie s'illumine au milieu d'une profonde nuit, comme si l'incendie final qu'ont prédit les sybilles allait détruire notre petit globe, le Napolitain menacé se rassure en priant Marie, et les habitants des hameaux voisins du volcan accourent au-devant de la lave avec des images de la Madone, qu'ils opposent à ses ravages.

La Sicile est toujours, ainsi que la Sardaigne, une terre essentiellement catholique; le culte de Marie est surtout en honneur à Palerme et à Messine; la belle cathédrale que les rois de race normande dédièrent à la sainte Vierge sub-

siste toujours dans cette dernière ville ; seulement le *campanile* et la flèche qui surmontaient la grosse tour appuyée contre le portail ont été renversés pendant le fameux tremblement de terre de 1753, et les Siciliens n'ont pas songé à les rebâtir.

En Piémont et en Savoie, Notre-Dame est toujours religieusement honorée. En 1669, le roi Charles-Emmanuel déclara la Mère de Dieu protectrice principale de sa maison et de ses États ; cette déclaration a été souvent renouvelée par les pieux successeurs de ce prince.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le culte de Marie a été universel et splendide en Espagne. Dans la cathédrale de Tolède, placée sous l'invocation de la Vierge sainte, on admirait la chapelle de Notre-Dame-del-Sagrario (*du sanctuaire*). Les colonnes et les pavés en étaient de marbre ; la forme en était octogone ; on voyait dans les enfoncements des vases d'or enrichis de diamants, et d'autres pierres fines de grande valeur. La statue de la sainte Vierge, qui tenait dans ses bras un Enfant-Jésus de douze pouces de hauteur en or massif incrusté de diamants, était d'argent massif, et elle était assise sur un trône de même métal. La cathédrale de Séville avait pour son compte la célèbre chapelle de Notre-Dame-des-Rois, bâtie par saint Ferdinand, dont la richesse était si grande qu'elle passait pour la plus belle chapelle du monde. La chapelle de la Présentation, à Burgos, était presque aussi célèbre. A Madrid, l'église de Notre-Dame-d'Almemada est une des plus magnifiques

de la ville; on attribua à cette Madone la découverte d'un amas de blé trouvé par un hasard tout providentiel au fond d'une tour, au moment où la ville, pressée par les Maures, allait se rendre par famine. Le fait miraculeux est encore peint à fresque sur les murs de la chapelle de Notre-Dame; mais nous doutons que l'autel et la balustrade d'argent massif y soient toujours.

A un quart de lieue de Madrid, dans l'enceinte d'un vaste couvent de Dominicains, qui est désert aujourd'hui sans doute, comme bien d'autres, on allait vénérer l'image miraculeuse de Notre-Dame-d'Atocha (*du buisson*), une Madone noire qu'on habillait d'ordinaire en veuve; ce qui ne s'est jamais fait, que nous sachions, autre part que là, mais que, dans les jours solennels, on parait de vêtements de reine semés de grosses pierreries. Sa chapelle, sombre par sa structure, était éclairée par cent lampes massives d'argent et d'or; les rois catholiques y avaient leur tribune, avec une jalousie au-devant. C'était à Notre-Dame-d'Atocha qu'on chantait les *Te Deum* de la victoire.

Charles III, roi d'Espagne, fonda un ordre de chevalerie en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il déclara *universal patrona de España é Indias*.

Aujourd'hui la lune brillante du christianisme a voilé légèrement son disque en Espagne; mais le nuage passera, et la Vierge sainte rentrera bientôt dans ses droits chez cette nation essentiellement religieuse et chevaleresque; nous espérons, comme le docteur espagnol qui nous a fait

l'honneur de nous traduire, que la postérité ajoutera de nombreuses pages, des *pages d'or*, à la partie espagnole du culte très-pur de Marie.

En Portugal, dont Marie est la reine depuis les jours du roi Alphonse I^{er}, son culte est toujours national et florissant ; elle est la marraine née de toutes les filles, et ses images sont vénérées dans de belles et riches chapelles.

L'Angleterre, où les sectes ressemblent aux têtes de l'hydre, commence à tourner la tête vers le culte romain ; de nombreuses églises catholiques s'y élèvent, sous le titre modeste de chapelles, dans tous les comtés. En Irlande, tout récemment, des feux de joie ont été allumés sur toutes les hauteurs pour célébrer, à la manière antique, un miracle arrivé après une neuvaine à la Vierge, la merveilleuse délivrance d'O'Connell.

Les Belges sont toujours le peuple dévot à Marie ; ils vont en pèlerins à ses sanctuaires, et lui consacrent les plus charmantes chapelles de leurs belles cathédrales gothiques.

Les Tyroliens tapissent leurs murailles et leurs maisons de faits tirés de l'histoire de la sainte Vierge.

La riche et tranquille Bohême multiplie les images de la Mère de Dieu sur ses chemins et dans ses villes. De distance en distance, dans les campagnes, une agreste chapelle de Marie, à la fois maison de prière et caravansérail de repos, dresse son toit pointu surmonté d'une croix, comme pour faire signe au voyageur qu'elle lui offre un

abri contre le soleil ou la pluie, et cet appel est toujours religieusement écouté.

L'Autriche, aux mœurs simples et pures, aux goûts poétiques et religieux, est restée fidèle à Marie, et nulle part les cérémonies sacrées de son culte n'ont un caractère plus sérieux et plus touchant.

La Pologne est toujours le royaume de la sainte Vierge, que les Polonais, depuis 1655, invoquent dans leurs Litanies sous le titre de *Regina Cœli et Poloniae*. Son image est suspendue au cou des jeunes Polonaises; les mères l'attachaient jadis à celui de leurs vaillants fils, lorsqu'ils partaient pour aller au combat. Les grandes dames ont dans leurs appartements un oratoire orné du portrait de la Vierge; et cette fière noblesse polonaise, qui éclipsait en faste toutes les noblesses européennes, ne manquait pas, aux fêtes de Noël, de mettre à l'endroit le plus apparent de la salle somptueuse de ses banquets une gerbe de paille, en souvenir du profond dénûment de Jésus et de Marie dans l'étable de Bethléem.

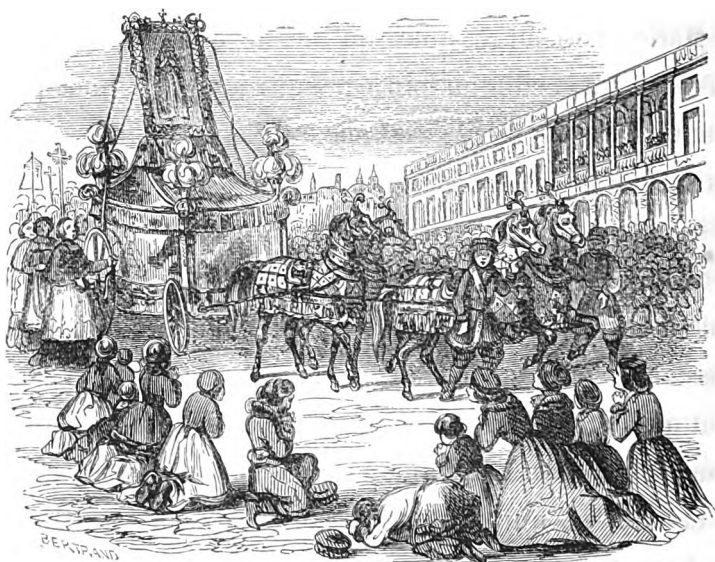
Les Lithuaniens, les derniers enfants de la Vierge en Europe, par ordre de date, puisqu'ils ne se convertirent qu'au quinzième siècle, lui sont restés fidèles aussi, en dépit du protestantisme qui a complètement échoué auprès d'eux dès qu'il a parlé de supprimer le culte populaire de Marie. C'est elle qui remplace aujourd'hui la blonde Saulé, leur divinité favorite, cette belle déesse du soleil, qui sortait chaque jour, disent les légendes myti-

qués de leurs aïeux, de son palais oriental, montée sur un char d'or illuminé de mille flambeaux de cire blanche, pour éclairer la terre, et qui avait pour suivantes *Vakazinné* (l'étoile du soir) et *Aussra* (l'aurore). Fidèles aux antiques coutumes de leur terre natale, les femmes lithuaniennes célèbrent encore leurs fêtes favorites du retour des fleurs et de la fin de la moisson sous les auspices de Marie; c'est sur ses autels qu'elles déposent les violettes qu'elles vont cueillir au loin le premier jour du printemps, avant le lever du soleil; c'est elle qu'elles invoquent, assises autour de la dernière gerbe, quand leurs doigts agiles tressent des hiéroglyphes de fleurs, où elles donnent, comme en Orient, une pensée à chaque feuille et un symbole à chaque plante. Ce peuple de Lithuanie, qui aime passionnément les bois, les champs, les belles fleurs surtout qu'il cultive autour de ses plus pauvres chaumières, aime encore mieux la sainte Vierge que toutes ces choses.

Les Russes, qui suivent les rites de l'Église grecque, professent la plus grande vénération pour la Vierge; du plus loin qu'ils aperçoivent son image, ils se prosternent à plusieurs reprises et multiplient avec une extrême rapidité les signes de croix. A Moscou, une statue de la Vierge, à laquelle on attribue des miracles, décore une des portes du Kremlin; deux sentinelles, tête nue, montent la garde auprès, de nuit et de jour. Le peuple ne manque jamais de se découvrir respectueusement en passant devant cette image.

Les czars se faisaient jadis couronner dans la belle ca-

thédrale moscovite de l'Assomption, où sont déposés les corps des patriarches russes; l'enceinte du sanctuaire était plaquée d'argent et d'or; les vases sacrés et les vêtements épiscopaux de cette cathédrale sont encore d'une richesse inouïe; l'image de la sainte Vierge, placée dans un grand cadre doré au fond de cette église, figure aux processions



dans un superbe carrosse tout en glace, comme les voitures que l'on voyait jadis en France au sacre des rois. Quatre chevaux richement enharnachés traînent d'un pas lent et solennel ce char de triomphe moderne.

Les Grecs, quoique schismatiques, ont toujours le même respect pour la *Panagia*; la Morée a plusieurs beaux couvents dédiés à Marie; le plus célèbre est celui de l'Assomption, sur le mont Cylène, à quelques heures de la célèbre

cascade du Styx qui porte aujourd'hui le nom de Mavronero. Ce couvent, qui possède depuis le huitième siècle une image miraculeuse de Marie que lui donna une princesse impériale de Constantinople nommée Euphrosine, est bâti presque entièrement dans une grande caverne de cent vingt pieds d'élévation sur autant de large. Une rampe étroite et rapide, tracée sur le flanc de la montagne, conduit à l'entrée de ce couvent, qui a, comme les châteaux forts du moyen âge, une porte et une herse en fer, et que défend en outre un mur latéral percé de nombreuses meurtrières et garni de quatre pièces de canon. Cet étroit sentier, si facile à interrompre, et auquel les torrents font, chaque hiver, de larges brèches, est le seul chemin qui conduise au monastère de Marie; aussi ce saint asile, où la *Panagia* est invoquée depuis des siècles par les Hellènes, est-il réputé imprenable. Dans la dernière guerre de l'indépendance, le célèbre Ibrahim tenta de s'en emparer, mais en vain. Les trois cents religieux qui l'habitent, devenus soldats par nécessité, surent défendre courageusement l'autel séculaire de leur patronne.

Les mœurs de ces caloyers, comme les appellent les Musulmans, sont simples et pures comme au temps de leur antique fondation; ils jouissent d'une indépendance complète; ils sont laborieux, ils sont forts, et, en dignes serviteurs de la Vierge miséricordieuse, ils ont toujours tendu une main secourable à tout ce qui était opprimé ou souffrant. Les moines de la Thessalie et de la Phocide trouvè-

rent, au quatorzième siècle, un asile au couvent de l'Assomption, lorsque, poursuivis par les Turcs, ils fuyaient sans espoir de retour le sol aimé de leur patrie. Au dix-septième siècle, les pauvres religieux qui échappèrent aux massacres de Constantinople se réfugièrent dans ce couvent. Dans le dix-huitième siècle enfin, lorsque la guerre dévastatrice qui suivit l'insurrection de la Morée avait tout détruit autour d'eux, c'est à leur conduite toute chrétienne envers les Turcs de Calavrita, à leurs prières et à l'abandon d'une partie de leurs richesses, qu'ils durent de pouvoir arracher à l'apostasie ou à la mort une grande partie des Grecs de l'Achaïe.

Les Klephtes, ces hardis montagnards qui ont tenu si vaillamment et si longtemps les Turcs en échec, ne sont pas moins dévots à la *Panagia* que les Moraïtes. Pendant des siècles et des siècles, ils n'ont pas eu d'autres lieux de prières que quelques chapelles ruinées que l'on croyait hantées par les vampires, ou quelque oratoire creusé dans le roc sous la protection de la Vierge. On les voyait quelquefois, au lever de l'aube, gravir les crêtes les plus élevées de leurs hautes montagnes, avec leur poignard courbe à la ceinture et leur long fusil en bandoulière sur l'épaule, pour aller entendre la Messe, ou simplement prier dans quelque chapelle écartée qui surplombait des précipices effroyables, dont la seule vue eût donné des vertiges à un soldat turc. C'était là qu'on venait suspendre l'*ex-voto* promis à la *Panagia* à l'heure du péril, et toujours fidèle-

ment donné. Ces offrandes, qui souvent étaient des choses précieuses conquises avec le plomb et le fer sur les Musulmans, inspiraient le plus religieux respect; la dévotion publique les gardait, et il n'y avait point, pour un Klephte, de degré de détresse ou de besoin où la pensée pût lui venir d'enlever le moindre de ces objets devenus sacrés. M. de Pouqueville cite, dans son voyage en Grèce, le trait d'un chef de bande qui, ayant pillé quelques *ex-voto* d'une chapelle dédiée à la Vierge, près de Vonitza, fut livré par ses propres pallikares à Ali-Pacha, sur l'ordre duquel il fut pendu. La dévotion des pèlerinages lointains, toute difficile qu'elle était pour des hommes placés dans la position des Klephtes, ne leur était pourtant pas inconnue. On vit le fameux partisan Blachavas, à l'âge de soixante-seize ans, partir à pied pour Jérusalem, le mousquet sur le dos, suivi de son protopallikare (*aide de camp*), et mourir, comme il semblait l'avoir souhaité, aux lieux saints qui possèdent les tombeaux du CHRIST et de la Vierge⁸.

Le mont Athos, nommé par les Grecs modernes *Hagion Oros* (montagne sainte) est toujours à Marie, comme au temps des premiers Césars de Byzance.

Les îles du Bosphore et de l'Archipel renferment de nombreux, mais pauvres couvents de Marie; les cloches de ces monastères du rite grec sont suspendues au vieux tronc de quelque cyprès d'une prodigieuse grosseur, qui se dresse comme un fantôme près d'une église ou d'un cimetière. A Scio, la plus belle île de ces mers, presque toute la popu-

lation était catholique. Doucement traitée, grâce à la protection puissante de la sultane Validé, la charmante île avait gardé sa religion, sa gaité et ses beaux ombrages. On y accueillait l'étranger en lui offrant des branches chargées de fruits, et quand ils s'éloignait on lui offrait des fleurs en souvenir d'hospitalité. Rien n'égalait la pompe de ses fêtes : elle avait ses archontes catholiques, comme jadis Athènes; ses filles étaient belles et pures comme le sourire de Marie, leur *Panagia* bien-aimée... La révolution éclata... toute cette joie, toute cette paix finirent par un massacre... trois cents jeunes filles, les plus belles de l'île, furent égorgées sans pitié par les farouches soldats osmanlis, sur le bord de leur mer brillante. Elles tombèrent l'une après l'autre, les mains jointes, les yeux au ciel, en invoquant la Vierge qui les vengea; car le tigre qui avait commandé ces exécutions atroces, Ali-Pacha, brûlé lui et son vaisseau par l'intrépide Canaris, vint expirer bientôt après sur ce même rivage qu'il avait inondé de sang, et le vainqueur fit solennellement hommage à la Vierge de sa victoire.

Dans l'Anatolie et dans les îles qui la bordent, à Chypre, à Ténédos, la race grecque a maintenu dans toute sa ferveur le culte de Marie. Mahomet a triomphé dans les villes; mais aux cimes des monts, dans la région des nuages, s'arbore la bannière sacrée de la *Panagia* sur les hauts monastères. Quelques-uns des Hellènes ont oublié la langue de Démosthène et d'Isocrate, mais non l'Évangile, mais non la dévotion à Marie, et ils récitent en turc le Symbole de

leur foi et la Salutation de l'ange⁹. Là, on oppose aux illuminations du Courban-Baïram les feux de joie auxquels on a donné le nom du fils adoptif de la Vierge, et à la fête de Mahomet la fête de Notre-Dame-du-Mont-Olympe.

Les Géorgiens, qui portent sur leur étendard l'image de saint Georges, et qui, seuls, grâce à leur courage indomptable, entraient au moyen âge à Jérusalem bannières déployées, pour y faire leurs dévotions, sans payer le tribut imposé aux autres chrétiens¹⁰, les Géorgiens sont toujours les fidèles sujets de la Vierge sacrée, la Reine céleste de leur montagnieuse patrie; les pics les plus élevés se couronnent partout chez eux d'une église ou d'une chapelle de Marie, placée si haut qu'ils ne peuvent pas en tout temps y monter eux-mêmes, et sont forcés, dit Chardin, de se borner à la saluer profondément du fond de leurs vallées, ce qu'ils ne manquent jamais de faire.

Le Mingrélien, qui dort la tête posée sur sa carabine et le cimenterre au côté, va vénérer dans ses églises des reliques de la sainte Vierge, qu'il y garde avec grand respect depuis les premiers siècles du christianisme.

L'Arménie, enclavée au milieu de populations musulmanes, n'a pas plus fléchi devant le Coran que devant le Zend-Avesta, et elle est restée à peu près où elle en était au cinquième siècle, après les guerres saintes, si ce n'est qu'elle s'est divisée en deux camps, dont l'un professe le christianisme avec Rome, et l'autre avec Nestorius. De l'une et l'autre part la Vierge est religieusement honorée.

Tout Arménien jeûne quinze jours avant la fête de l'Assomption, introduite très-anciennement dans les régions caucasiennes; et, comme ce peuple a retenu des Juifs l'immolation des animaux, il n'est pas ce jour-là de bonne famille arménienne qui n'immole un agneau en l'honneur de Marie.

Le Liban, cette belle montagne de cent lieues de tour, dont la Méditerranée baigne la base occidentale et que la Palestine borne au midi, est tout peuplé de catholiques. Sur un de ses plateaux élevés est le village d'Eden, plein d'eaux limpides et de frais ombrages; une église archiepiscopale le domine; dans cette église est un autel élevé à Marie, et c'est à droite de cet autel que prend sa source, d'une manière toute merveilleuse, le Nakar-Rossena (*fleuve capital*), qui descend d'un immense rocher hérissé de cyprès. Le *Nakar-Kadisha* (fleuve saint), l'enfant des neiges éternelles, qui vit jadis sur ses bords tant de solitaires occupés à reproduire en cèdre l'image de Marie, s'élance toujours des plus grandes hauteurs en nappes écumantes, et garde le nom qu'il dut, dans les premiers siècles de l'Eglise, à la piété des ermites de ses rochers. A une heure du lieu où le Fleuve Saint réunit ses eaux rapides et bruyantes s'élève Tyr, l'ancienne dominatrice des mers; sa célèbre cathédrale de Notre-Dame, détruite dans les dernières guerres des croisades, peu de temps après sa reconstruction, n'est plus qu'une ruine magnifique dont les grandes voûtes et les arceaux se découpent sur le ciel

bleu de la Syrie, et d'où l'on entend, comme une lamentation prophétique, le bruit lointain et régulier des vagues ; mais, dans une église moins apparente, les quatre ou cinq cents familles catholiques qui peuplent Tyr invoquent toujours fervemment Marie. La jolie ville de Nazareth, où l'on arrive par une belle avenue d'oliviers, est peuplée de catholiques ; son église à trois nefs, bâtie sur celle de Sainte-Hélène, est toujours pleine de pèlerins et de fidèles en prières. On lit partout sur les murs le doux nom de Marie, partout on retrouve ses images, que la piété des chrétiens d'Orient se plaît à orner des plus belles fleurs.

Jérusalem moderne, dont la population semble formée de débris de peuples, et qui voit dans son sein la synagogue juive à côté de la mosquée musulmane et de l'église chrétienne, n'est pas, le Ciel en soit loué ! dépourvue d'autels à Marie ; la descendante des rois de Juda est encore invoquée à genoux dans la capitale du saint roi David, et toutes les nuances religieuses s'effacent au pied de sa tombe, où l'Arménien, le Géorgien, l'Arabe, le Tyrien et le chrétien d'Occident se rencontrent, et où l'on voit même prier des femmes turques sous leurs voiles. Sur la tête de ceux qui viennent honorer Marie, un caloyer grec verse des gouttes d'essence de rose.

La vénération que l'on porte à la Vierge dans le Levant a gagné jusqu'aux infidèles. Les Turcs et les Persans, qui en parlent dans les termes les plus honorables, la tiennent pour la femme la plus pure et la plus parfaite qui fut ja-

mais. Aussi, on les a vus souvent suspendre des lampes votives devant ses images, amener dans ses églises leurs enfants malades, prier dévotement sur sa tombe, et, ce qui est bien autrement extraordinaire chez les adorateurs d'Allah, lui bâtir eux-mêmes des temples ¹¹.

En Abyssinie, le culte de la sainte Vierge est toujours aussi populaire qu'au temps passé ; les églises qui portent son nom oriental de *Mariam* se rencontrent en grand nombre dans les villes, au haut des montagnes et au bord des fleuves ; elles sont couvertes en chaume, entourées d'une galerie extérieure, et surmontées d'une croix en fer dont les nombreuses branches sont terminées par des œufs d'autruche ; un cimetière, qui est un asile inviolable, les entoure, et elles sont magnifiquement ombragées par de sombres sabines et des oliviers gigantesques. A l'intérieur, les murs sont ornés de fresques éclatantes représentant la Vierge, saint Michel ou saint Georges, un des saints les plus populaires de l'Orient ; le parquet est quelquefois couvert de tapis de Perse que les Musulmans apportent de Massaouah et vendent fort cher aux chrétiens. Une galerie règne tout autour de ces églises, et au centre se trouve un sanctuaire carré dont l'accès n'est permis qu'aux prêtres ; c'est là qu'on place l'arche sainte qui renferme le pain et le vin destinés à la communion. La vénération que les Abyssins portent à la Vierge est si grande que, selon eux, le monde a été créé pour elle et par elle ; ils font précéder la fête de l'Assomption d'un jeûne de quinze jours, comme



Breviere sculp.

Planchenet int.

Gagniet del.

PROCESSION DE LA VIERGE AU MALABAR.

PUBLIÉ PAR L. MERCIER, A PARIS.
Imprimé par A. René.

les Coptes et les Syriens; leurs rois s'intitulent *filz de la main de Mariam* (Marie), et beaucoup d'entre eux prennent son nom. Enfin, des voyageurs qui parcouraient l'Abyssinie en 1837 nous apprennent que, lorsque les Abyssins demandent une grâce ou font une invitation, c'est toujours au nom de Marie; ils ne jurent que par Marie (*bè Mariam*), et ils ont toujours son nom à la bouche ¹².

Cette dévotion ardente des Abyssins à la Mère de Dieu a éclaté quelquefois par de véritables actes de fanatisme. En 1714, lorsque des missionnaires allemands de l'ordre de Saint-François, envoyés par le pape Clément XI, essayèrent de les ramener à l'unité de foi, les moines schismatiques rompirent leurs mesures en faisant circuler le bruit que ces religieux d'Europe étaient ennemis déclarés de la sainte Vierge. Ce mensonge eut des suites épouvantables; le peuple se révolta; l'empereur, qui protégeait les missionnaires, fut empoisonné, et les Pères Liberat, Veis, Pié de Zerbe et Samuel Bienno furent lapidés par une populace en fureur. Un moine éthiopien jeta la première pierre, en criant : « Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis ¹³ ! » Hélas, ces pauvres Franciscains étaient pourtant les plus dévoués serviteurs que la Vierge eût au monde !

Aujourd'hui le culte de Marie s'étend pas à pas dans les Indes. On récite le Chapelet chez les Indous des côtes du Malabar, chez les Chinois, les Siamois, les Thibétains, les peuples du Tonquin et de la Cochinchine; c'est le seul

livre de prières que possèdent ces catholiques des pays lointains, et c'est la première chose qu'ils demandent en apercevant un prêtre d'Europe ¹⁴. Les églises des Indes portent souvent le nom de Marie; celle de la Nativité de la Vierge, à Pondichéry, est une des plus remarquables. On a fondé dans cette église du Malabar une neuvaine qui procure une foule de conversions dans un pays où les conversions sont si difficiles; elle s'ouvre par une procession qui se fait de nuit avec beaucoup de pompe. Des reposoirs, que les fidèles du Malabar ornent de caisses de fleurs et de mousseline brodée d'or, reçoivent tour à tour, sous les globes de feu qui les illuminent, la sainte image de Marie portée sur un char de triomphe. La procession défile avec lenteur, au son d'une musique bruyante, entre deux lignes de flambeaux. A chaque reposoir, tout bruit cessant, une voix enfantine chante les louanges de la sainte mère de Notre Seigneur; après quoi l'image de la Vierge est solennellement reportée dans l'église, et replacée sur son autel magnifiquement illuminé ¹⁵.

L'Amérique méridionale se distingue toujours par sa dévotion à Marie. Le Brésil lui a bâti des églises modernes où il a prodigué les ornements selon son pouvoir. Le Pérou lui dédia, dès l'origine, sa magnifique cathédrale de Lima, sous le titre de l'Assomption, et la pava d'argent au lieu de marbre. Cusco, la ville des Incas, a consacré à Marie son temple du soleil dont les murailles étaient plaquées d'épaisses lames d'or, et où l'on voyait l'image du dieu

en or massif et d'une dimension extraordinaire. Les Dominicains, dont ce temple forme aujourd'hui l'église abbatiale, avaient élevé à Marie une chapelle toute péruvienne par les brillants matériaux dont elle était ornée : dalles d'argent, autel d'argent, statue éblouissante d'or et de perles, lampes d'or, magnifiques *ex-voto* espagnols et américains, rien n'y manquait. Marie avait des autels non moins riches dans l'ancien temple de Quilla (*la lune*) que les anciens Péruviens avaient rehaussé d'argent, dans celui de Yllapa (*la foudre*) et de Chasca (*l'étoile du soir*). Au Mexique, les cathédrales et les autels dédiés à la Vierge sont d'une rare magnificence. La cathédrale de l'Assomption, à Mexico, commencée au seizième siècle et terminée au dix-septième, possède deux statues de Marie qui dépassent tout ce que l'Europe peut offrir de plus splendide en ce genre; la première est une Assomption d'or massif incrustée de pierres précieuses d'un poids considérable; la seconde, une Conception en argent massif. La cathédrale de Pueblo d'Angeles, dédiée à la Conception, a un grand autel de Marie qui vaut seul un temple; l'autel est en argent, et entouré de colonnettes aux plinthes et aux chapiteaux d'or bruni.

A Saint-Domingue, sous la domination française, on faisait pompeusement chaque année la procession du Vœu de Louis XIII. Depuis que la république d'Haïti s'est constituée, cet usage a discontinué, mais non la dévotion à Marie, que les noirs invoquent toujours avec une con-

fiance sans bornes. Les Haïtiens ont deux pèlerinages à la Vierge, l'un dans l'ancienne partie espagnole, et l'autre dans l'ancienne partie française; ils y vont souvent par député: un pèlerin noir qui part pour le pieux voyage frappe à toutes les cases avant de se mettre en chemin, et recueille les dons que chacun envoie à la Vierge. Les négresses de distinction ont importé d'Afrique un usage païen qu'elles ont christianisé aux Antilles. Lorsqu'elles veulent s'assurer si elles possèdent l'affection de leurs époux, elles portent au bord de leur mer resplendissante de soleil une planche légère de bois des îles percée de trous, où elles placent des cierges de cire blanche bien allumés; après avoir invoqué Marie, elles mettent avec toutes sortes de précautions le petit radeau illuminé sur les vagues de leur beau golfe, et s'il se maintient un peu de temps sur les eaux sans être submergé, elles bénissent la Vierge, persuadées qu'elles peuvent se mettre le cœur en paix.

La numismatique, qui a conservé l'effigie de souverains perdus pour l'histoire, a voulu éterniser le souvenir du culte de Marie. Chez presque tous les peuples chrétiens on a frappé des médailles en l'honneur de la Vierge, et mis son image sur les monnaies.

L'impératrice Théophanie, qui épousa Romain-le-Jeune en 959, est la première qui nous offre sur des monnaies la figure de la Vierge. Elle est placée sur le revers; sa tête, entourée du *nimbe*, porte le voile, et ses deux mains sont

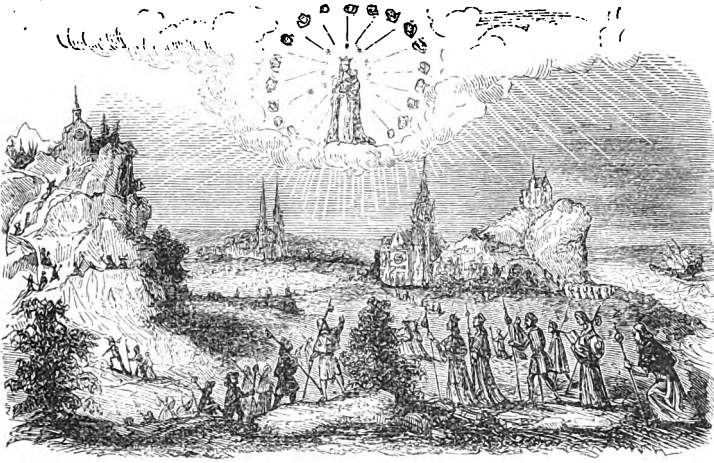
élevées à la hauteur de la poitrine ; autour se lit l'inscription : ΘΕΟΤΟΚΟΣ, c'est-à-dire Mère de Dieu. Le second mari de cette princesse, Jean Zimiscès, qui monta sur le trône impérial en 969, fit aussi frapper une médaille sur laquelle on voit d'un côté la figure du CHRIST, EMMANYHA (*Emmanuel*) ; sur le revers est placée la Vierge, assise sur un trône, et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Devant elle sont représentés les trois mages lui apportant des présents ; au-dessus de la tête de la Vierge est une étoile, et au-dessous sont deux colombes. Le premier empereur qui ait mis l'effigie de la sainte Vierge sur le champ même de ses monnaies est l'empereur Romain IV, dit Diogène, qui monta sur le trône impérial l'an 1068. On voit sur ses médailles la Vierge, ayant sur sa poitrine la tête de l'Enfant, ainsi que l'avait prescrit le concile d'Éphèse. La Vierge y porte l'habillement et la coiffure d'une impératrice. On voit autour de sa tête et entremêlés à ses cheveux plusieurs rangs de perles, et son front est ceint du diadème impérial. Elle conserve le *nimbe* ou auréole, mais elle ne porte plus le voile. Sur le revers de la médaille on lit cette inscription : ΘΕΚΟ ΡΩΜΑΝΩ ΔΕΣΠΟΤΗ ΤΩ ΔΙΩΓΕΝΕΙ, c'est-à-dire, *que la Mère de Dieu soit propice à l'empereur Romain Diogène*. Plusieurs empereurs mirent encore l'effigie de la Vierge sur leurs monnaies ; mais depuis Jean Zimiscès jusqu'à la prise de Constantinople, on ne retrouve plus la lettre *M* sur les monnaies du Bas-Empire.

Les Grecs ne furent pas les seuls qui donnèrent à Marie

cette marque de respect ; quantité d'États modernes portent encore sur leurs monnaies l'effigie de la sainte Vierge.

Dans les Etats du pape, on voit sur l'écu romain neuf en argent la Vierge portée sur des nuages et tenant d'une main les clefs et de l'autre une arche, avec cette inscription : *Supra firmam petram*. La ville de Gênes présente aussi sur ses génovines d'or la Vierge portée sur des nuages et tenant l'Enfant Jésus sur un de ses bras. L'inscription est : *Et rege eos*. L'Autriche a des ducats d'or sur lesquels on voit la Vierge portée sur des nuages, ayant sur son bras l'Enfant Jésus qui tient à la main le globe du monde ; l'inscription est : *Maria Mater Dei*. Le même Etat a aussi des maximiliens d'or sur le revers desquels est la Vierge portant l'Enfant Jésus, lequel tient en sa main le globe du monde ; ils ont pour légende : *Salus in te sperantibus*. Les carolins ou trois florins en or, de la même puissance, présentent aussi sur leur revers la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, avec la même légende que les maximiliens. La Bavière frappe aussi des maximiliens en or et des carolins qui présentent la même effigie et la même inscription. Le Portugal met sur ses cruzades d'or le nom de Marie, *Maria*, surmonté d'une couronne, et entouré de deux branches de laurier ; de l'autre côté se trouve une croix avec cette inscription : *In hoc signo vinces*.

PÈLERINAGES



PÈLERINAGES DE FRANCE.



a dévotion des pèlerinages, dit M. Michaud ¹, a été encouragée dans toutes les religions ; elle tient d'ailleurs à un sentiment naturel à l'homme. »

Cette remarque est juste et vraie ; tous les peuples ont eu en effet des lieux consacrés où ils se sont fait un devoir de se rendre, à certaines époques commémoratives, pour se pénétrer plus vivement des bienfaits de la Divinité, en visi-

tant les sites qu'ils ont crus sanctifiés par sa présence ou par ses miracles.

Les pèlerinages sont aussi anciens que les sociétés elles-mêmes ; ceux

de l'Orient se rattachent presque tous, ainsi que le remarque fort judicieusement Boulanger, à des réminiscences diluviennes; en effet, ces pèlerinages, dont l'institution se perd dans la nuit des siècles, ont généralement pour objet les hautes montagnes où se forma le premier noyau des grandes nations de l'Asie, qui veulent descendre, comme leurs fleuves, des entrailles rocheuses de leurs monts. Les Chinois, qui se prétendent fils des montagnes, gravissent à genoux les flancs escarpés du Kicou-hou-chan; les Tartares orientaux vont vénérer, comme tige de leurs hordes, le Chan-pa-chan, et quelques Gentils indous, le Pyrpan-jal; les Japonais entreprennent au moins une fois dans leur vie le périlleux pèlerinage d'Isje, montagne d'où descendirent leurs ancêtres; les Apalachites ou Floridiens sauvages vont, au retour de chaque saison, sacrifier sur le mont Olaïmi, pour rendre leurs actions de grâces au soleil qui sauva, disent-ils, leurs pères d'un déluge, etc. Ces pèlerinages sont fondés sur des traditions corrompues par le temps, mais certainement historiques; on y retrouve les traces, on y voit les effets de la pensée de profonde terreur qui se traduisit dans la plaine de Sennaar par l'érection de la fameuse tour de Babel. Découragés par la confusion des langues, les peuplades post-diluviennes, ne pouvant se réfugier dans des tours qui montassent jusqu'aux nuées, s'établirent du moins sur les hautes montagnes, pour se garantir, s'il était possible, des chances désastreuses d'un nouveau déluge. Ce ne fut que lorsque le sol manqua aux troupeaux et refusa de produire les gerbes nécessaires à l'alimentation des colonies naissantes qu'on les vit s'établir dans les plaines qu'elles durent souvent dessécher avant d'y descendre. De là vient le respect des Orientaux pour leurs monts sacrés, respect qu'ils témoignent par des visites annuelles, accompagnées de vœux, d'offrandes et de prières.

Après avoir vénéré le berceau des peuples, on vénéra celui des cultes; puis les sites qui rappelaient de grands souvenirs; puis les hommes qui s'illustrèrent par des actes héroïques ou religieux. C'est ainsi que la reconnaissance du peuple juif conserve, depuis des siècles, le tombeau d'Esther et de Mardochée, où tous les Hébreux répandus dans l'Asie vont en pèlerinage depuis deux mille ans. Chose étrange que le tombeau de deux exilés, élevé par la reconnaissance de quelques captifs, ait survécu au grand empire des Assyriens, et qu'il sauve seul de l'oubli les ruines d'Ecbatane!

L'homme est comme le lierre; il faut qu'il s'appuie quelque part, il faut que quelque chose le soutienne pour qu'il ait le courage de vivre. Quand il ne trouve ni sympathie ni consolation parmi ses semblables, il évoque instinctivement les habitants d'un monde meilleur, et réclame d'eux ces secours que la société lui refuse ou qu'elle est impuissante à lui accorder. Rien ne prouve mieux cette pente de l'âme que la conduite des Indiens opprimés par les premiers vice-rois portugais; ces peuples désarmés et inoffensifs, ne trouvant plus ni protection ni appui chez les successeurs d'Alphonse d'Albuquerque, venaient s'asseoir, en suppliants,

au pied de la tombe de ce grand homme, pour demander à l'illustre mort, couché sous le marbre monumental, cette justice que les vivants ne voulaient accorder ni à leurs droits, ni à leurs larmes.

Le protestantisme, qui décolore et pulvérise tout ce qu'il touche, n'a pas manqué d'abolir les visites pieuses que les chrétiens ont faites de tout temps aux lieux que le CHRIST a sanctifiés par ses souffrances ou que sa Mère a rendus célèbres par ses bienfaits. Des Turcs, ennemis furieux des images, ont allumé des lampes d'or devant les autels de Marie ; mais quel protestant a placé une lampe dans le Saint-Sépulcre ? quel protestant a prié devant la crèche de Bethléem, où priaient Saladin et le khalife Omar ? « Cesont des superstitions, disent-ils, que ces dévotions locales ; Dieu est partout. » Dieu est partout. Eh ! qui en doute ? Les catholiques ne sont pas à apprendre la première demande de leur catéchisme ; ils savent, ils savaient, quinze siècles avant qu'il y eût au monde un moine apostat du nom de Luther, que Dieu écoute en tous lieux l'oraison des âmes fidèles et qu'en tous lieux cette oraison est exaucée ; mais qui empêche Dieu d'attacher quelques grâces à ces vieux sanctuaires où il lui a plu de manifester souvent sa puissance par des prodiges ? Il y avait en Judée quantité de vertes collines qu'il pouvait désigner à David pour l'emplacement de son temple, cependant il choisit l'aire rocailleuse d'Areuna, le Jébuséen, parce qu'il y avait déjà fait éclater sa miséricorde² ; et puis, s'il faut en croire une charmante tradition qui s'est conservée comme une fleur du désert sous la tente noire de l'Arabe, parce que ce lieu avait été sanctifié jadis par un noble trait d'amour fraternel³. L'homme est, de sa nature, si imparfait et si enclin au mal, qu'il a toujours quelque expiation à faire avant de s'approcher de la source de toute sainteté ; lorsque cette expiation lui semble proportionnée à la faute, il éprouve une confiance plus intime au secours du Ciel ; de là venait l'exaltation généreuse des martyrs qui espéraient à proportion de leurs tortures. Le pèlerin agit d'après le même principe ; il ajoute la fatigue, les privations, les incommodités du voyage à la prière qu'il vient offrir, et il espère, en vertu des souffrances qu'il s'impose, trouver grâce devant Dieu qui a lui-même tant souffert ! Et pourquoi donc cette espérance serait-elle vaine ?

L'illustre Robertson, que les préjugés étroits de sa secte n'ont point aveuglé, avoue hautement les bienfaits dont l'Europe est redevable aux pèlerinages d'outre-mer. C'est d'abord l'émancipation des communes, la création du commerce et de la marine, la propagation des lumières, l'amélioration de l'agriculture et l'introduction de quantité de plantes, d'arbres et de céréales, qui contribuent aujourd'hui à l'alimentation des peuples occidentaux ; puis l'affranchissement des serfs auquel les pèlerinages contribuèrent plus qu'aucune autre chose ; car le seigneur féodal, qui se mêlait, pieds nus et en langes⁴, aux pèlerins de toutes conditions qui entreprenaient avec lui quelque saint *véage*, comprenait plus facilement, dans ces heures d'humilité et de pénitence, que ces esclaves méprisés, que l'antiquité mettait au rang des choses, étaient

pourtant ses frères devant Dieu, et, lorsqu'il avait obtenu la grâce qu'il venait chercher, loin de son castel, dans quelque antique sanctuaire, il lui venait souvent en pensée d'affranchir un certain nombre de ses vassaux, en l'honneur du Christ, ennemi de l'esclavage, et de la *benoite* Vierge Marie, qui n'est que douceur et miséricorde ⁵.

Les pèlerinages, qui datent du déluge ⁶, qui ont été reçus chez tous les peuples, et qui fortifient, chez les catholiques, le sentiment religieux en ouvrant l'âme à une foule d'émotions généreuses et sanctifiantes ⁷, sont donc, quoi qu'en disent les protestants, qui n'ont nulle entente du cœur humain, une chose bonne, louable, utile, et agréable à la Divinité. Nous voyons ces pieuses pratiques en honneur dès les premiers temps de l'Église; Marie, les saintes femmes et les apôtres furent les premiers pèlerins, et les croyants d'Europe et d'Asie marchèrent promptement sur leurs traces.

« On accourt ici, écrivait saint Jérôme au quatrième siècle, de tout l'univers : Jérusalem est pleine d'hommes de toute nation. Tout Gaulois de distinction vient à Jérusalem. Le Breton, séparé de notre univers, s'il a fait quelque progrès dans la religion, quitte son soleil pâlisant pour chercher une terre qu'il ne connaît que de nom et sur le témoignage des Écritures. Qu'est-il besoin de parler des Arméniens, des Perses, des peuples de l'Inde, de l'Éthiopie, de l'Égypte fertile en solitaires, du Pont, de la Cappadoce, de l'une et l'autre Syrie, de la Mésopotamie, et des essaims de fidèles que nous envoie l'Orient? Selon l'oracle du Sauveur, là où sera le corps s'assembleront les aigles. Ils arrivent en foule en ces lieux et nous édifient par l'éclat de leurs vertus. Leur langage est différent, mais leur religion est la même ⁸. »

Les Musulmans, qui disent avec grande raison que c'est une pratique pieuse et éminemment salutaire que d'aller visiter les tombeaux *des morts à l'âme pure*, se sont souvent agenouillés à côté des chrétiens dans les lieux où ceux-ci se rendaient en pèlerinage. Après la prise de Jérusalem, le khalife Omar voulut aller à Bethléem; il entra dans l'église et y fit sa prière devant la crèche où est né le Seigneur Messie (*Aïsa Resoul*). Il voulut que les Musulmans n'y priassent que l'un après l'autre, de peur qu'il ne s'élevât dans la foule quelque désordre incompatible avec la sainteté du lieu, et défendit de s'y assembler pour aucun autre motif que celui de la prière; c'est Saadi lui-même qui nous l'apprend ⁹, et la tradition jérusalémite ajoute que le même prince alla prier au tombeau de Marie.

Outre les sites de la Rédemption, il y avait plusieurs pèlerinages fameux dans la Terre-Sainte : Notre-Dame-d'Édesse, en Mésopotamie, où venaient en foule les premiers chrétiens; Notre-Dame-de-Seydnai, où un sultan de Damas fonda une lampe perpétuelle, en reconnaissance d'une grâce qu'il avait obtenue par l'intercession de Marie; Notre-Dame-de-Belment, à deux heures de marche de Tripoli; enfin, Notre-Dame-de-Tortose, dont les miracles, au moyen âge, retentissaient dans toute la chrétienté, et où les Musulmans eux-mêmes ont parfois amené leurs en-

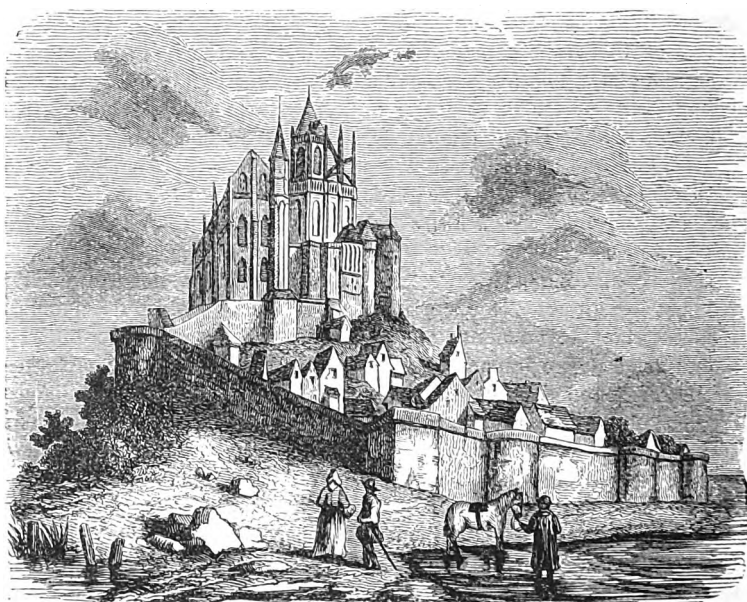
fants pour leur faire donner le baptême, persuadés qu'ils étaient que cette cérémonie, grâce à la protection de la sainte Vierge, devait les préserver de tout mal ¹⁰.

On lit dans les mémoires du sire de Joinville qu'il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame-de-Tourtouze, d'où il rapporta des reliques et des camelots qui donnèrent lieu à une méprise fort plaisante. Le sénéchal, qui avait porté lui-même les reliques au roi, envoya par un de ses officiers quelques ballots de belles étoffes de Tripoli à la pieuse reine Marguerite, à qui il était bien aise d'en faire hommage. La reine, qui savait que le sire de Joinville était de retour et qu'il apportait des reliques de Tortose, voyant entrer le chevalier du sénéchal de Champagne dans son appartement, un ballot à la main, alla se mettre à genoux devant le ballot, supposant que c'étaient les reliques en question. Le chevalier porteur du paquet, qui ignorait le motif de l'action de la reine, s'agenouilla lui-même, regardant Marguerite sans pouvoir parler. La princesse le voyant dans cette posture lui dit de se lever, en ajoutant avec une pieuse bonté « que ce n'était pas à lui à s'agenouiller, ayant l'honneur de porter de saintes reliques. — Des reliques, madame, répliqua le chevalier tout étonné, je n'en porte aucune. C'est un paquet de camelots que le sire de Joinville vous envoie. » Alors la reine et les dames qui l'accompagnaient se mirent à rire. « *Et, dit la royne au chevalier, mal jour soit donné à vostre seigneur quand il m'a fait agenouiller devant ses camelots* ¹¹. »

Les pèlerinages à la Mère de Dieu n'ont rien perdu de leur ferveur en Asie, et les Francs s'étonnent quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge ¹², avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques des pays d'outre-mer, et les Arabes catholiques. Le culte de la Vierge chez les nations chrétiennes d'Orient n'est pas une des choses qui frappent le moins les voyageurs; ils trouvent digne de remarque cette dévotion qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme, dans un pays où la femme compte si peu ¹³.

Chez les Gaulois, les pèlerinages précédèrent de bien loin l'établissement du christianisme; l'un des pèlerinages les plus fréquentés de la Gaule occidentale était une grotte sombre, consacrée au dieu Bélénus, sur le rocher alors entouré de forêts où s'élève aujourd'hui, au milieu des sables mouvants, la forteresse amphibie du mont Saint-Michel ¹⁴. C'était là que les nochers des Armoriques allaient acheter aux druides du mont *Belen* des flèches enchantées auxquelles ils attribuaient follement le pouvoir de changer les vents et de dissiper les tempêtes. Lorsque la montagne escarpée, qui fut le dernier boulevard du druidisme, reçut une abbaye chrétienne, et qu'on l'eut solennellement consacrée à saint Michel Archange, la grotte de Bélénus se transforma en une délicieuse chapelle marine dédiée à l'*Étoile des mers*, à Marie, protectrice des matelots. Cette chapelle fut bâtie de galets polis par les vagues, et roulés par l'Océan; à l'intérieur, les parois et la voûte étaient

ornées de branches de corail, de mamelons d'ambre, et de coquillages éclatants ramassés sur tous les rivages, et apportés par de pieux matelots ; l'autel était un quartier de roche où l'on avait laissé les aspérités d'un écueil, et, dans le pourtour, on voyait suspendues, comme *ex-voto*, des ancres de sauvetage et des chaînes de captifs. Cette chapelle était souvent visitée, avant la Révolution, par de longues files de marins sauvés du naufrage ; ces fils de l'Océan, avec une ferveur qui n'est pas rare parmi eux, entonnaient d'une voix rauque comme le bruit des vagues l'*Ave*, *maris stella*, de Fortunat, évêque de Poitiers, ou ce gracieux *Salve, Regina* que les anges chantent eux-mêmes au bord des sources, suivant une charmante tradition antique rapportée par le Père de Barry. Les rois de France, jusqu'à Louis XV, ont presque tous visité ce sanctuaire de Marie, et l'on prétend qu'une vieille prédiction conservée



dans les archives abbatiales menaçait des plus grands malheurs, jusqu'à la troisième génération, la postérité du roi qui se dispenserait de faire un pèlerinage à Saint-Michel et à Notre-Dame. Si la prédiction existe réellement, elle ne s'est que trop vérifiée !

Les pèlerinages de France se présentent à nous environnés de merveilles qui nous en dérobent l'origine ; nous en parlerons comme nos pères, qui nous valaient bien, en ont parlé. Ces merveilles, que la tradition nous a léguées de siècle en siècle, ne sont point, pour nous autres catholiques, un article de foi, et la critique peut y toucher sans blesser l'Église ; cependant, à notre avis, on ne gagnerait guère à les rejeter ;

il faut de la mousse aux grands chênes, du lierre aux vieilles abbayes, du merveilleux aux légendes gothiques.

Suivant les traditions lyonnaises, appuyées d'une bulle d'Innocent IV, saint Pothin éleva le premier oratoire où Marie fut invoquée dans les Gaules. On prétend qu'il apporta du fond de l'Asie une petite statuette de la Vierge, qu'il déposa dans une crypte solitaire et ombragée sur les bords de la Saône, en face de la colline de Fourvière. Il éleva dans ce lieu agreste et écarté un autel au vrai Dieu et y plaça l'image qui fut transportée plus tard dans un temple bâti sur la colline même, d'où elle prit le nom de Notre-Dame-de-Fourvière. La vénération des peuples, au moyen âge, entourait cette église, et c'était un pèlerinage de grand renom dans tout le Lyonnais ; mais les calvinistes, qui ont détruit et pillé tant de riches sanctuaires, ne firent pas grâce à ceux de Lyon ; l'église de Fourvière, où, depuis la naissance du christianisme, chaque génération avait marqué son passage par des dons qui seraient aussi précieux aujourd'hui à l'antiquaire, au sculpteur et au peintre qu'au pèlerin, ne conserva que ses quatre murs dénudés qu'on ne pouvait pas fondre dans le creuset où disparurent tant de chefs-d'œuvre qui avaient le malheur d'être d'or ou d'argent.

Le chapitre de Saint-Jean ne put songer à relever celui de Fourvière que longtemps après les ravages des protestants. On y travailla dès qu'on eut rétabli la cathédrale et le cloître. L'autel de Marie fut enfin consacré le 21 août 1586. Dès ce moment la confiance des habitants se tourna vers ce phare de salut. « La source des prodiges y semblait tarie, » dit un ancien historien ; ils recommencèrent à la fin du seizième siècle, « et tout Lyon en ressentit une grande joie ¹³. »

Pendant la révolution de 1793, l'église de Fourvière fut vendue ; mais lorsque le calme fut rétabli, le zélé prélat qui gouvernait l'antique église de Pothin et d'Irénée fit rendre au culte le sanctuaire de Marie. L'inauguration en fut faite le 19 avril 1805, par le souverain pontife Pie VII ¹⁴.

En 1832 et 1835, Lyon, menacé par le choléra, leva les yeux vers la sainte montagne, et la Vierge dit au fléau : « Tu n'iras pas plus loin. » La capitale du Lyonnais, respectée contre toute attente, changea ses cris d'alarme en cantiques de joie, et des prières d'actions de grâces furent solennellement et justement offertes à Marie dans son sanctuaire protecteur.

Depuis l'heureuse époque où ce sanctuaire a été rendu au culte, la piété semble avoir redoublé d'ardeur pour Notre-Dame, et c'est à Fourvière qu'elle se retrempe et se rallie. Les habitants de Lyon et ceux des campagnes voisines affluent sur les sentiers de la colline de Marie ; quelle que soit l'heure où l'on s'y transporte, on se trouve toujours au milieu d'une foule de personnes pieuses de tout rang, de tout âge et de toute condition. Un jour de l'année 1815, un pèlerin d'une sorte peu ordinaire, qui avait commencé par observer Lyon du haut de la colline en homme qui en voulait étudier le fort et le faible, se présenta dans l'église de Notre-Dame, et les fidèles, levant un instant leurs yeux baissés pour la

prière, se dirent intérieurement : Le maréchal Suchet ! C'était en effet lui, le maréchal de l'Empire, l'enfant de Lyon à qui l'on avait confié la défense de sa ville natale, qui traversait la nef de la basilique de Marie à pas lents, avec une contenance respectueuse où se mêlait je ne sais quoi de doux et d'attendri, quelque chose comme un lointain souvenir de joie qui se réveille et berce l'âme avec une musique invisible. Il entre dans la sacristie et fait prier un des chapelains de venir l'y rejoindre; le vice-président accourt. « Monsieur l'abbé, dit le maréchal en faisant un pas vers l'ecclésiastique, quand j'étais tout enfant, ma pieuse et bonne mère m'amenait souvent ici, aux pieds de Notre-Dame, et ce souvenir m'est encore présent... Je dirai plus, ce souvenir m'est cher et je ne l'ai jamais perdu. Veuillez faire quelques messes à mon intention. » Et après avoir déposé trois napoléons sur la table où l'on enregistre les offrandes, le brillant héros de l'époque gigantesque s'en alla tout bonnement s'agenouiller devant l'autel de Marie, où il pria quelque temps avec une édifiante piété. Aussi le maréchal Suchet termina dignement sa noble et loyale carrière par une fin chrétienne dont il fut loué sur sa tombe.

Le pèlerinage de Notre-Dame-du-Puy, en Velay, passe aussi pour un des plus anciens de France. On dit que, pendant l'occupation de la Gaule par les Romains, une dame gauloise que saint Georges, premier évêque du Puy, avait baptisée, se trouvant malade à mourir, fut avertie qu'elle recouvrerait la santé sur la cime du mont *Anicium*, peu distant de sa demeure. Elle s'y fit porter dans cette espérance, et à peine était-elle assise sur le rocher volcanique du *Puy* ¹⁷ qu'un doux sommeil vint enchaîner ses sens. Alors elle vit en songe une femme céleste dont les éblouissantes draperies flottaient comme une blanche vapeur, et dont une couronne de pierres précieuses ceignait la tête; cette femme, d'une ravissante beauté, était entourée d'un cortège d'anges angéliques. « Quelle est, demanda la fille des Gaules à un des esprits bienheureux, quelle est cette reine si gracieuse, si noble et si belle qui vient à moi, pauvre malade, dans mon extrême affliction ? — C'est la Mère de Dieu, lui répondit l'ange; elle a fait choix de ce rocher pour y être invoquée, et elle t'enjoint d'en prévenir Georges, son serviteur. Afin que tu ne prennes pas l'ordre du Ciel pour un vain songe, réveille-toi, femme, tu es guérie. » A son réveil, la Gauloise en effet n'avait plus ni langueur, ni fièvre. Pénétrée de reconnaissance, elle s'empressa de courir chez l'évêque, et de lui transmettre de vive voix le message de l'ange.

Après avoir écouté silencieusement les ordres de Celle qu'il vénérât le plus après Dieu, saint Georges s'inclina, comme si la Vierge elle-même lui eût parlé, et, sans délai, suivi de quelques serviteurs et accompagné de la Gauloise convertie, il alla visiter la roche miraculeuse. Son étonnement fut inexprimable en la voyant couverte de neige, quoique les chaleurs de juillet se fissent sentir dans la plaine; comme il s'émerveillait encore, un cerf parut qui se mit à courir sur cette neige d'été, en traçant de ses pieds légers l'emplacement d'un vaste édifice. Le saint

évêque, tombant de surprise en surprise, fit enclore d'une forte haie l'endroit que le cerf avait parcouru, et bientôt, sur cette terre favorisée, s'éleva une cathédrale autour de laquelle se groupa la ville du Puy qui se tient pour imprenable, grâce à la protection de Marie.

La petite statue de la Vierge qu'on vient vénérer du fond de l'Espagne et de toutes les provinces du midi de la France date dès croisades ; elle a deux pieds de haut ; elle est assise sur un siège, à la manière des divinités égyptiennes, et tient l'Enfant sur ses genoux. Ce qui est digne d'attention, c'est que cette statue est enveloppée, des pieds à la tête, de plusieurs bandelettes d'une toile assez fine, collées très-soigneusement et très-solidement sur le bois, comme cela se pratiquait chez les Égyptiens pour les momies. Le genre de cette statue, le bois de cèdre qui en est la matière, et les bandelettes qui la couvrent, ont fait présumer qu'elle est l'ouvrage des solitaires du Liban qui l'ont façonnée sur le modèle des statues égyptiennes. Cette image de Notre-Dame fut apportée par saint Louis à son retour de la Terre-Sainte.

Les souverains pontifes ont encouragé ce pèlerinage par leur exemple et par leurs bienfaits. Plusieurs papes y sont venus en simples pèlerins.

Les évêques du Puy reçurent de grands privilèges de la cour de Rome à la considération de Notre-Dame, entre autres la dépendance immédiate du Saint-Siège et le *Pallium*. Plusieurs rois de France sont venus aussi vénérer Marie sur la montagne d'*Anicium*. En 1422, Charles VII, qui n'était encore que Dauphin, vint recommander à Notre-Dame-du-Puy sa cause presque désespérée, et ce fut dans la même église qu'on le proclama roi de France.

Le roi René fit aussi ce pèlerinage avec un grand train d'hommes et de chevaux ; une foule de Maures, probablement convertis à la foi chrétienne, le suivaient dans leur costume oriental.

La chapelle de Notre-Dame-des-Monts ou de Ceignac, assise sur une colline entourée d'autres collines, dans l'ancienne forêt de Cayrac, entre la Viaur et l'Aveyron, est célèbre par le pèlerinage d'un palatin hongrois qui, en 1150, recouvra miraculeusement la vue, grâce à l'intercession de Notre-Dame. Ce seigneur, affligé à la fleur de son âge de la plus triste cécité, quitta les bords du Danube avec cent hommes d'armes, pour venir demander à Notre-Dame-des-Monts la fin de ses longues souffrances.

Il s'embarqua sur la mer Adriatique, et, après avoir longé les côtes de l'Italie, il entra dans le golfe de Lyon ; mais là, une tempête horrible vint disperser les navires de sa petite flotte, et ce fut à grand'peine que son écuyer le sauva dans une chaloupe qui parvint à gagner la côte. Triste de cet événement désastreux, et déplorant le sort de ses compagnons d'armes, le prince aveugle, accompagné de son fidèle serviteur, s'enfonça dans les montagnes du Languedoc en se dirigeant, à petites journées, vers la chapelle de Notre-Dame-des-Monts, où il arriva en 1150. Un

chasseur, qui tendait ses lacs sur les rives verdoyantes de la Vieur, indiqua le gué de la rivière aux deux pèlerins, et les conduisit sur une éminence d'où l'on découvrait la petite église. Le palatin, privé depuis quelques années de la douce lumière du ciel, ne put voir dans l'éloignement l'édifice religieux ; mais il entendit le gai carillon de ses cloches matinales, et, se prosternant sur l'herbe encore humide de rosée, il bénit Dieu et Notre-Dame d'être enfin arrivé au terme d'un si long voyage. Il entra plein de foi dans le sanctuaire qu'il venait chercher de si loin, et fit dire une Messe solennelle à l'autel de Marie. La Messe terminée, et tandis que le prince aveugle priait avec larmes devant l'image de la Vierge, un bruit d'armes, causé par des pèlerins qui entraient en foule dans l'église, attira son attention. Il lève instinctivement ses yeux sans regard. O surprise ! il voit sa bannière, et ces pèlerins prosternés dont les pelisses orientales contrastent avec les capes brunes des paysans du Languedoc, ce sont ses fidèles Hongrois ! Un cri de bonheur et de reconnaissance lui échappe ; il a recouvré la vue, et ses hommes d'armes sont là ! Notre-Dame avait traité son *vassal* avec une générosité de *suzeraine* et n'avait pas fait les choses à demi.

Sept lampes d'argent massif furent le don que le seigneur hongrois offrit à la Vierge ; par ses ordres, une croix fut élevée sur la colline où il avait prié, et l'on y grava cette histoire en caractères gothiques. Un groupe en relief, placé dans le sanctuaire de Marie, représenta le prince palatin et son écuyer, à genoux devant l'image de la Vierge ; au-dessus était une inscription latine ainsi conçue :

Ecce palatinus privatus lumine princeps,
Munera magna ferens, sed meliora refert.
Virginiis auspiciis, divino in lumine, lumen
Cernit, et exultat, dum pia perficerent.
Insuper et centum famulos in littore fractos
Invenit incolumes ; dicitur inde locus.

Au nombre des bienfaiteurs de la chapelle de Notre-Dame-de-Ceignac, on compte les ducs d'Arpajon, le cardinal de la Pelagrua, neveu du pape Clément V, et une foule d'évêques et de hauts personnages.

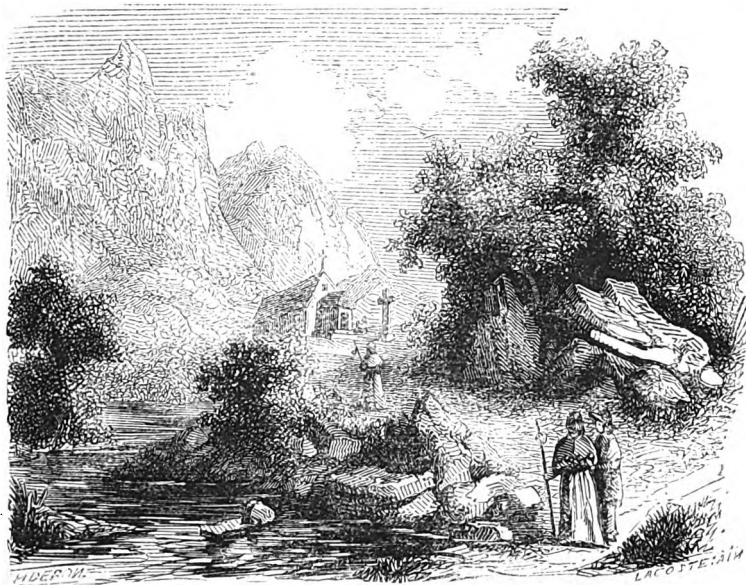
Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Roc-Amadour, à une légère distance de Cahors, est situé dans la partie la plus aride et la plus montagneuse du Quercy. Un saint, dont une tradition locale que rien n'appuie a voulu faire le Zachée de l'Évangile, s'enfonça, vers le troisième siècle, dans un labyrinthe de rochers qui élèvent leurs crêtes sourcilleuses au-dessus du ravin étroit et profondément excavé où le Lauzou roule ses eaux ; ce ravin, qu'on nomme aujourd'hui le vallon de Roc-Amadour, s'appelait alors le *Val ténébreux* et abondait en bêtes féroces.

Ce paysage morne, mais non sans grandeur, qui rappelait la Thébàide, avait sans doute de l'analogie avec les pensées hautes et austères de l'anachorète ; il se fit une cellule sur un des points culminants de la montagne, et creusa dans le roc, au niveau de l'aire des aigles, un

oratoire à la Mère de Dieu. La population gallo-romaine des belles vallées de Figeac et de Saint-Céré, qui l'apercevait quelquefois de loin sur l'escarpement de ces monts dépouillés et sauvages dont la hauteur donne des vertiges, le surnomma *Amator rupis* ; ce nom, le seul qui nous soit parvenu, s'est changé en celui d'*Amador*, puis d'*Amadour*, plus conforme au génie du dialecte méridional.

La petite statue de la Vierge, semblable à celles que les nouveaux chrétiens des Gaules vénéraient dans le creux des chênes, fit des miracles en faveur des pèlerins fervents qui vinrent l'invoquer dans son sanctuaire de rochers ; les pèlerinages se multiplièrent, et bientôt ils devinrent si fréquents qu'une ville se bâtit au pied du saint lieu ; cette ville, assise dans une région désolée, sur un sol ingrat et du plus difficile abord, n'en devint pas moins, grâce à la dévotion de nos pères, une des principales villes du Quercy ; elle eut des tours, des consuls et des armoiries où trois rochers d'argent figuraient avec des lis d'or sur un champ de *gueules* (rouge).

Au-dessus du clocher de l'antique église de Roc-Amadour, à une hauteur prodigieuse, s'élevait une citadelle destinée à protéger le riche sanctuaire de Marie ; ces bastions qui se dessinaient fièrement dans la



nue, et qui couvrent aujourd'hui le sol de leurs débris, ne purent repousser de la montagne sainte les sombres sectateurs de Calvin, qui eussent traversé l'enfer pour avoir de l'or. La chapelle de Notre-Dame a de nos jours un meilleur boulevard, sa pauvreté.

Ce pèlerinage était célèbre dès le temps de Charlemagne ; le fameux

paladin Roland, neveu de cet empereur, vint à Roc-Amadour en 778 ; il offrit à la sainte Vierge un don d'argent du poids de son *bracmar* (épée), et après sa mort, aux champs de Roncevaux, ce *bracmar* fut porté à Roc-Amadour¹⁸. L'an 1170, suivant Roger de Hoveden, Henri II, roi d'Angleterre et duc de Guyenne, du chef de sa femme Éléonore, vint à Roc-Amadour, pour accomplir un vœu qu'il avait fait à la sainte Vierge pendant une longue maladie dont il fut atteint à la Motte-Gercei. Comme les terres qui avoisinaient le Quercy *ne tenaient pas l'Anglais à grand amour*, le monarque insulaire s'entoura d'une petite armée pour faire ce pieux *véage*. Henri laissa des marques de sa munificence à la chapelle de Notre-Dame et aux pauvres de Roc-Amadour.

Au nombre des pèlerins illustres qui vinrent honorer Marie dans son sanctuaire de la montagne, on compte Simon de Montfort, légat du pape ; Arnaud Amalric, qui depuis fut évêque de Narbonne ; saint Louis accompagné de ses trois frères, de Blanche de Castille et d'Alphonse, comte de Boulogne, qui monta sur le trône de Portugal ; le roi Charles-le-Bel, le roi Jean, Louis XI, et une foule de puissants seigneurs.

Parmi les grands évêques qui visitèrent en divers temps la chapelle miraculeuse de Notre-Dame, nous trouvons un nom si cher aux lettres, à l'humanité, au catholicisme, que nous ne pouvons le laisser dans la foule ; ce nom dont la France s'honore, et qui impose à l'impiété même, c'est celui du cygne de Cambrai. Vové dès le berceau à Notre-Dame-de-Roc-Amadour par sa pieuse mère, Fénelon vint plus d'une fois invoquer, au fond du Quercy, celle qui avait mis sur ses lèvres un rayon de miel attique, et qui lui avait donné la sagesse courageuse qu'il employa si noblement à instruire les rois. Deux tableaux, suspendus en *ex-voto* dans le sanctuaire de Marie, représentent deux phases solennelles de son existence. Dans le premier, il vient de naître et repose dans son berceau ; dans le second, jeune homme et déjà docteur, il vient faire hommage à sa divine protectrice des premiers succès de son génie naissant. A quelque distance est une tombe, sur laquelle il a pleuré et prié plus tard, celle de sa mère, qui a voulu dormir de son dernier sommeil à l'ombre de l'autel de Marie.

Quelquefois ce n'étaient pas seulement des pèlerins isolés, mais des villes et des provinces en masse, qui se rendaient à Roc-Amadour. « En 1546, dit M. de Malleville, dans ses Chroniques du Quercy, le 24 juin, jour et fête du Saint-Sacrement et de saint Jean, fut le grand *pardon* de Roc-Amadour ; auquel lieu le concours des peuples du royaume et des étrangers fut si grand que plusieurs personnes de tout âge et de tout sexe furent étouffées en presse, et étaient les tentes en très-grand nombre tendues en la campagne de toutes parts comme un grand camp. »

Les dons que reçut le sanctuaire de Roc-Amadour furent d'une grande magnificence ; on y voit figurer la forêt de Mont-Salvy, donnée en 1119, par Odon, comte de la Marche, *à la bienheureuse Marie-de-Roc-Amadour* ; les terres de Fornellas et d'Orbanella, *pour le bien de l'âme de ses parents*, par Alphonse IX, roi de Castille et de Tolède, en 1181.

L'an 1202, Sanche VII, roi de Navarre, donna une rente de quarante-huit pièces d'or pour le luminaire de la chapelle de Notre-Dame, et en 1208 Savaric, prince de Mauléon, grand capitaine et troubadour célèbre, donna, en pure et perpétuelle aumône, à la bienheureuse Marie-de-Roc-Amadour, sa terre de Lisleau, avec une exemption absolue de toute imposition et de toute charge. Le pape Clément V, en 1314, fit un legs à la même église, « pour tenir perpétuellement un cierge allumé honorablement dans un vase ou bassin d'argent en la chapelle de la bienheureuse Vierge Marie de Roc-Amadour, pour honorer cette Vierge bienheureuse, et obtenir la rédemption de son âme. »

Il serait trop long de citer les autres bienfaiteurs de la chapelle de Marie; le pourtour de ce rocher béni resplendissait *d'ex-voto* en or, en perles et en pierres précieuses; des princesses espagnoles en avaient travaillé de leurs mains les riches tentures, et quatorze lampes d'argent massif, dont les chaînes entrelacées formaient un magnifique réseau, l'éclairaient nuit et jour. Par un contraste qu'on ne rencontre que dans le christianisme, l'autel de la Madone était en bois, comme du temps de saint Amadour, et l'image miraculeuse était une statuette de chêne noir à peine dégrossie. On remarquait au dôme de la chapelle, dans un clocher entouré de brillantes verrières, une petite cloche sans corde, qui sonnait d'elle-même lorsqu'il plaisait à l'*Étoile des mers* de manifester sa toute-puissance en faveur des navires en détresse qui l'invoquaient au milieu des solitudes de l'Océan.

La Vierge du Quercy était une proie trop brillante pour échapper au protestantisme. Le 3 septembre 1592, Duras s'empara de Roc-Amadour; les croix furent brisées, les images lacérées, les riches ornements brûlés et mis en lambeaux, les cloches fondues, et le corps de saint Amadour, broyé à coups de marteau, fut indignement livré aux flammes¹⁹. Les athées de 93 mirent le sceau à ces dévastations.

Aujourd'hui, les tours de la ville sont cachées sous l'herbe; des arbrisseaux croissent sur les décombres de la citadelle; des graminées poussent entre les pierres déjointes du magnifique escalier de deux cent soixante-dix-huit marches qui conduit de la ville au sanctuaire aérien de Marie; la mandore des *cantadours* languedociens ne célèbre plus les miracles de Notre-Dame, et le vent de la nuit siffle seul dans cette antique chapelle où l'on a supprimé les orgues par *économie*. La Vierge de Roc-Amadour pourrait se nommer maintenant la *Vierge des ruines*, et cependant elle fait encore des miracles.

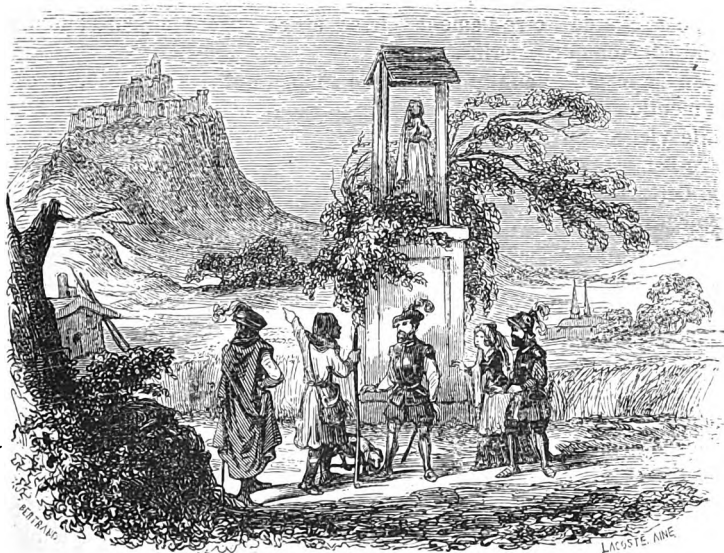
Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse, en Picardie, moins ancien que ceux de la France méridionale, puisqu'il ne remonte qu'au douzième siècle, les surpasse en célébrité. L'origine de la statue de la Vierge qui décore ce saint lieu est toute merveilleuse; la tradition s'en est conservée non-seulement dans la province de France où elle se trouve, mais encore dans la Terre-Sainte²⁰; on assure même qu'elle existe dans les archives des chevaliers de Malte²¹. Voici cette tradition qui porte un cachet oriental très-prononcé.

Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, ayant rebâti, à quatre lieues d'Ascalon, la forteresse de Bersabée, pour protéger la frontière de son royaume contre les courses des Sarrasins, en confia la garde aux braves et pieux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Cette vaillante garnison était souvent aux prises avec les infidèles qui tenaient l'ancien pays des Philistins pour le soudan d'Égypte. Un jour, les chevaliers de Saint-Jean, au nombre desquels se trouvaient trois frères de l'ancienne et opulente maison d'Eppes, en Picardie, tombèrent dans une embuscade, et, malgré des prodiges de valeur, furent pris et chargés de fers par les Musulmans qui les envoyèrent en Égypte. Les sires d'Eppes avaient la mine haute, la stature élevée et le port héroïque des anciens preux du nord de la France. Le soudan les distingua tout d'abord, et, voulant les gagner à son faux prophète, il débuta par les jeter dans un cachot pour leur amollir le courage, et fit briller ensuite à leurs yeux la perspective la plus séduisante, afin de les entraîner à l'apostasie. Les trois guerriers, qui avaient été inaccessibles à la crainte, furent sourds au bruit de l'or et à la voix de l'ambition. Le soudan, trompé dans ses espérances, leur envoya les plus fameux imans, afin d'argumenter avec eux sur la foi ; les bons chevaliers, en haine de l'islamisme, devinrent tout à coup des théologiens subtils, et défendirent aussi bien le christianisme dans la dispute qu'ils l'avaient souvent fait l'écu au bras et la lance au poing. Le soudan se crut engagé d'honneur à vaincre les captifs, et son obstination croissant à proportion de la résistance, il jura que les chevaliers de Saint-Jean suivraient l'étendard du prophète, dût-il lui en coûter la moitié de l'Égypte. Il avait une fille belle, chaste, accomplie, et digne en tout de suivre une meilleure croyance ; il l'envoya dans le cachot où les chevaliers francs languissaient dans les chaînes, et la chargea de leur faire une peinture affreuse des supplices qu'on leur préparait. Les chevaliers reçurent la princesse avec les témoignages de respect qu'on prodiguait alors aux dames ; mais ils repoussèrent ses insinuations avec le courage déterminé d'hommes qui acceptent le martyre, et lui expliquèrent leur croyance d'une manière si persuasive que la jeune Musulmane se prit à rêver et à réfléchir sur le Christ et sur sa bienheureuse Mère. Une image miraculeuse et rayonnante de Marie, que les anges apportèrent, dit-on, aux pieux champions de la foi chrétienne, acheva la conversion de la jeune infidèle. Une nuit qu'elle avait gagné à prix d'or les gardes des trois guerriers francs, elle pénétra dans leur prison avec une cassette pleine de pierreries, et se sauva avec eux du palais de son père.

Après avoir traversé le Nil dans une barque préparée pour les recevoir, les fugitifs se dirigèrent du côté d'Alexandrie, espérant peut-être se cacher temporairement dans les monastères coptes de la solitude de Saint-Macaire ; mais, après quelques heures de marche, la princesse épuisée de fatigue désira se reposer un instant, et, malgré l'imminence du péril, les trois chevaliers de Saint-Jean, résolus de faire bonne garde, la firent asseoir dans un champ de doura en pleine verdure, et s'assirent eux-mêmes à une distance respectueuse. La princesse s'as-

soupit, et ses compagnons de voyage, après avoir lutté, mais en vain, contre la somnolence qui succédait à de longues nuits sans repos, s'endormirent profondément.

Nul ne sait combien de temps dura leur sommeil. Le chevalier d'Eppes, l'aîné des trois, fut le premier qui se réveilla ; le soleil commençait à dorer la cime des arbres où l'on entendait le doux chant des oiseaux. Le seigneur croisé considéra le paysage avec une vive surprise ; il s'était endormi en vue du Nil et des pyramides, sous les branches en éventail d'un palmier, et il se réveillait sous un chêne aux rameaux noueux, au bord d'une source limpide, sur le plus frais gazon semé de marguerites blanches. Peu loin de là, les tours rondes et noires d'un vieux château baronial lui rappelaient le manoir où il avait laissé sa mère tout en pleurs à son départ pour la Terre-Sainte. Un pâtre qui menait ses moutons aux champs le tira de son incertitude ; le château qu'il voyait, c'était son propre château de Marchais, et il se réveillait en Picardie, sous l'avenue que ses pères avaient plantée. Il bénit la sainte Vierge, et réveilla ses compagnons, dont l'étonnement fut égal au sien.



L'image de la Madone orientale leur était restée ; ils bâtirent une belle église pour l'y déposer, et la princesse musulmane reçut le baptême dans la cathédrale de Laon.

Que cette statuette de Marie soit arrivée en France par des moyens plus naturels, on peut le croire sans péché ; mais ce qu'il est impossible de révoquer en doute, c'est qu'elle fut apportée de la Terre-Sainte par trois seigneurs d'Eppe, chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Les noms les plus illustres de la monarchie figurent sur la liste des

pèlerins de Notre-Dame-de-Liesse. On y lit ceux du duc de Bourgogne, de Louis II de Bourbon, prince de Condé, duc de Mercœur, du prince Albert-Henri de Ligne, de madame Henriette-Françoise de France, reine d'Angleterre, des princes de Longueville, du maréchal d'Ancre, de mademoiselle de Guise, du comte d'Egmont, de Louis duc d'Orléans, frère de Charles VI, de Charles VII, du roi René, de Louis XI, de François I^{er}, de Henri II, de Charles IX, de la reine Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV, etc.

Plusieurs de ces grands personnages, peu contents de laisser de riches dons à Notre-Dame-de-Liesse, y placèrent leur statue ; celle de Louis II de Bourbon, prince de Condé, était d'or.

Marie d'Arquin, alors grande-maréchale de Pologne, et qui fut ensuite reine de ce royaume, vint à la chapelle de Notre-Dame, en 1671 ; elle offrit à la sainte Vierge un enfant d'argent, représentant le prince Alexandre Sobieski, son fils, avec une chaîne d'or enrichie de diamants, pour témoigner qu'elle le vouait à la Mère de Dieu comme son esclave ²².

Ce sanctuaire fut pillé comme les autres par les huguenots ; la Révolution vint glaner le reste.

La chapelle de Notre-Dame-de-Liesse attire encore aujourd'hui un grand concours de pèlerins.

Dans la légende de saint Liphard de Meung, qui vivait en 550, il est fait mention du bourg de Cléry et d'un oratoire qu'on y avait dédié à la sainte Vierge. En 1280, des laboureurs y placèrent une statuette de Notre-Dame qu'ils avaient un jour rencontrée sous le soc de leur charrue. Cette découverte fit du bruit et attira l'attention des plus illustres seigneurs de l'époque. Entre ces seigneurs, Simon de Melun, un haut baron qui avait accompagné saint Louis en Afrique et que Philippe-le-Bel éleva à la dignité de maréchal de France, forma le dessin d'y fonder une collégiale ; la mort, qu'il reçut glorieusement au siège de Courtray, l'empêcha d'exécuter ce projet pieux que sa veuve et son fils se firent un devoir d'effectuer. Après ses victoires en Flandre, Philippe-le-Bel, qui s'était bien trouvé de la protection de Marie, fut frappé de l'affluence de fidèles qui se rendaient à Notre-Dame-de-Cléry ; il augmenta le nombre des chanoines et résolut de rebâtir l'église ; mais la mort, qui vint à la traverse de tant de projets religieux et autres, ne lui laissa guère, à cet égard, que le mérite de l'intention. L'église fut cependant commencée sous son règne, et continuée, grâce à la munificence de son troisième fils, Charles, duc d'Orléans. Philippe-de-Valois, ce noble prince qui disait à ses soldats en pays conquis : *Respectez les églises !* fit terminer celle de Notre-Dame, que l'Anglais Salisbury pillait pendant le célèbre siège d'Orléans. Louis XI, qui faisait remettre des manches neuves à ses vieux pourpoints, pour les user jusqu'à la corde, mais qui savait jouer avec magnificence son rôle de roi, quand il lui plaisait, fit construire l'église de Cléry, l'augmenta de 2,330 écus d'or, y attacha de grands revenus, l'érigea en chapelle royale, et dota richement ses chanoines.

Ce monument, objet de tant de dépenses et de tant de soins, fut détruit par un incendie en 1472, comme on achevait de le couvrir. *Le tout fut ars et brûlé*, dit la chronique de Louis XI; mais l'église fut reconstruite de nouveau sous l'inspection du secrétaire du roi.

Louis XI, ayant recouvré la santé à Cléry, et attribuant son rétablissement à la sainte Vierge, enrichit de nouveaux dons sa collégiale, et y fit construire son tombeau. « Il s'y mit plusieurs fois, dit un de ses historiens, pour voir si le lieu estoit juste à son corps et bien proportionné pour le recevoir après sa mort. » Il y fut inhumé, selon son désir. Sa femme, Charlotte de Savoie, y fut placée près de lui, quelque temps après.

Les calvinistes, qui ne respectaient pas plus les tombeaux des rois que les autels des saints, brisèrent la statue de Louis XI et violèrent sa tombe royale pour la piller. Ce tombeau, rétabli par Louis XIII, fut mutilé de nouveau pendant la Révolution et rétabli par Louis XVIII. La dévotion à la Vierge règne toujours, avec la plus grande ferveur, dans la vieille église de Louis XI.

Le pèlerinage de Notre-Dame-de-l'Épine, près Châlons-sur-Marne, commença dans les premières années du quinzième siècle. La veille de la fête de l'Annonciation, l'an 1419, deux jeunes bergers, qui conduisaient leurs troupeaux du côté d'une petite chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, aperçurent, au milieu d'un buisson d'épines qui en était proche, une lumière éclatante. Les premiers moutons s'étant effrayés de cette lumière prirent la fuite; mais les jeunes agneaux s'approchèrent de ce buisson; les bergers suivirent leur exemple et découvrirent une petite statue de la sainte Vierge, tenant entre ses bras son Enfant divin. La lumière miraculeuse s'étant augmentée lorsque la nuit vint, on accourut de tous les endroits d'où elle pouvait être vue, et, comme le lieu où s'opérait le prodige était fort élevé, on put le constater à dix lieues à la ronde. L'évêque de Châlons, à la tête de son chapitre, et plusieurs curés des villages voisins vinrent processionnellement sur les lieux. Ils trouvèrent le buisson aussi vert qu'en été; ils en tirèrent la statuette de la Madone et la transportèrent dans la petite chapelle de saint Jean-Baptiste qui se trouvait à quelques pas de là.

Ce prodige attira tous les fidèles de la Champagne à la chapelle, qui ne tarda pas à devenir un pèlerinage célèbre. Avec les offrandes des pèlerins, une superbe église fut construite sur les dessins d'un architecte irlandais; ce travail se continua avec persévérance; malgré les guerres des Anglais, les habitants, appauvris et pillés, ne laissaient pas de quitter leur charrue pour aller chercher des pierres jusqu'au fond de la Lorraine. Les travaux reprirent une nouvelle activité lorsque Charles VII eut envoyé, pour continuer ce bel édifice, une somme considérable. On mit un siècle à le construire, et, pendant ce siècle, en dépit des guerres, de la peste noire, de la famine, de tous les fléaux enfin dont le pire était certainement l'Anglais, la ferveur s'était soutenue. Les villes de Châlons et de Verdun voulurent contribuer à l'ornementation de cet édifice, qui devait perpétuer le souvenir du buisson mira-

culeux. L'une lui donna de superbes vitraux peints qui racontaient l'histoire du miracle ; l'autre, des cloches magnifiques ; les libéralités des fidèles grands et petits, riches et pauvres, firent le reste.

Pendant les guerres de religion, les protestants anglais, maîtres d'une partie de la Champagne, ayant entendu parler des richesses que renfermait le sanctuaire de Notre-Dame-de-l'Épine, formèrent le projet de le piller et de le détruire ; mais le seigneur de l'Épine, un noble plein de cœur et de foi, fit entourer la belle église de palissades, et, s'étant mis à la tête d'une poignée de jeunes gens réunis par le patriotisme et la dévotion à Marie, ils parvinrent à repousser les ennemis et à sauver l'autel de la Madone. Forcés de battre en retraite, les Anglais se conduisirent comme des Vandales ; ils firent une dernière décharge dans les vitraux, dont ils brisèrent la plus grande partie. Cependant, par une sorte de prodige, le fameux pan de vitre sur lequel est représentée l'invention de la statue miraculeuse resta intact. En mémoire de cette heureuse journée, la fabrique de l'église de Notre-Dame-de-l'Épine a fait présent, jusqu'à la Révolution, aux descendants du gentilhomme qui l'avait sauvée de la profanation et du pillage, de deux épées bénites qu'ils recevaient le jour de l'Assomption, au pied de l'autel de la Vierge.

Une procession solennelle a lieu dans cette église tous les ans ; une foule de jeunes enfants, d'une complexion délicate, qui ont été voués au blanc en l'honneur de la sainte Vierge, y assistent le 15 août, un cierge à la main : ce sont les suppliants de Marie. La science avait porté contre eux, dès leur entrée dans le monde, un verdict de mort ; les mères en ont pieusement appelé à la Vierge, et elles espèrent, grâce à son appui secourable, conserver ces frères plantes qui croissent à l'ombre de sa protection sacrée, et qui en ont besoin pour s'acclimater sur la terre. Rien de plus attendrissant que de voir ces petits anges, blanchement vêtus et pâles comme les fleurs qui forment leurs couronnes, s'agenouiller aux pieds de Marie, et lui demander, en répétant, sans la comprendre encore, la prière qui leur est dictée, leur pauvre petite vie qui est en même temps la vie de leurs mères... Quand les roses de la santé ont reparu sur leurs visages enfantins, quand la septième année a enfin passé sur leurs jeunes têtes, et qu'ils vont quitter la blanche livrée de la Vierge, avec quelle joie les mères consolées les amènent à la Messe d'action de grâces ! Quelles prières venues du cœur s'élèvent alors vers Notre-Dame-de-l'Épine à cet autel-là !

Il existe dans les Vosges un pèlerinage où se perpétue, parmi les pauvres femmes du peuple, une superstition qui tient à la fibre chrétienne et maternelle tout à la fois. Vers l'an 1070, un religieux de Senones bâtit au bord d'un torrent solitaire un ermitage et une chapelle où l'on venait invoquer Notre-Dame-de-la-Meix ; ce pèlerinage discontinua ou fut supprimé dans la suite. Aujourd'hui la chapelle est tombée en ruines, et une croix de pierre à demi brisée s'élève seule au milieu des décombres ; mais sous ces ruines il y a des voûtes souterraines et un autel de pierre informe où l'on vient encore déposer les petits enfants que

la mort a frappés au seuil de la vie, et qui n'ont pu recevoir la marque sacrée qui devait en faire des anges. « A peine couchés sur cette pierre, dit le montagnard qui sert de cicérone au voyageur dans cette crypte sombre, leurs yeux se rouvrent, un souffle léger s'échappe de leurs petites lèvres fermées par la mort, l'eau du baptême coule sur leur front ; puis ils se rendorment pour monter au ciel. » En grattant un peu la terre, on découvre, autour de l'autel consacré à la Vierge qui ressuscite les petits enfants afin qu'ils aillent à Jésus-Christ, les dépouilles de ces pauvres fleurs humaines fanées par le souffle glacé du trépas à la première heure de leur matin ; la tendresse ignorante, mais exaltée, qui est venue demander le miracle à Marie, les a enterrés sous son aile, afin qu'elle ne les oublie pas !

Que l'incrédulité s'indigne de cette superstition du cœur, les âmes tendres et pieuses n'y verront qu'un motif de douce commisération. Sans doute, plus d'une mère s'est trompée en croyant voir les lèvres froides de son enfant se ranimer sous ses baisers pour recevoir l'eau sainte ; mais celui qui oserait avancer que Marie n'a pas la puissance de faire, quand il lui plaît, d'aussi grands miracles, serait à vrai dire un hardi mortel.

Les Pyrénées, ces belles montagnes à la chevelure de mélèzes, dont les flancs renfermaient jadis des mines d'or, et où les chutes d'eau, diamentées par le soleil, tombent d'une hauteur si prodigieuse et sont tellement détachées de leur roc natal qu'elles ressemblent à une longue pièce de gaze d'argent qu'on déroulerait dans les airs ; les Pyrénées, dont quelques sites, frais et gracieux comme l'Éden antique, sont contristés par des éboulements de roches gigantesques qui offrent l'image du chaos, ne manquent pas de sanctuaires dédiés à Marie ; le plus ancien et le plus fameux est celui de Notre-Dame-de-Héas, où affluent les habitants de toutes les vallées du Béarn et du Bigorre. Entre les précipices de Héas, un autel s'est élevé là où le chevrier n'aurait jamais osé suspendre un ajoupa temporaire contre l'orage ; les Romains eussent dédié cet autel au génie des tempêtes, les chrétiens l'ont bâti à Celle qui apaise le vent et les flots. Le 8 septembre, jour de la naissance de Marie, et le 15 août, jour de sa glorieuse mort, il se rassemble à Notre-Dame-de-Héas un monde prodigieux des vallées voisines. En s'en retournant, chaque pèlerin détache un fragment du rocher béni, qu'il emporte avec grand respect, comme une relique, dans sa cabane.

Les pèlerinages des montagnes sont pittoresques ; mais combien ceux des côtes sont touchants ! Qu'un sanctuaire de Marie, qui semble montrer le ciel de la pointe de son clocher, fait bien au haut d'un promontoire d'où on le découvre au loin sur la mer profonde ! Le matelot, qui le salue avec tristesse en quittant la terre où il laisse sa femme et ses petits enfants, le signale avec extase au retour ; ce clocher lui apparaît beau comme l'espérance, et mêle aux inquiétudes qui oppressent malgré lui son cœur, au moment de revoir une famille qu'il a quittée depuis des mois, des années peut-être, je ne sais quelle religieuse confiance qui lui fait croire que tout va bien, grâce à la protection de la *bonne*

Vierge... Et puis, c'est que peut-être Notre-Dame l'aura garanti du naufrage, lui et l'équipage de son navire, et le premier soin de ces pauvres gens, en arrivant à terre, sera d'aller, pieds nus, comme en plein moyen âge, suspendre aux parois de la chapelle maritime l'*ex-voto* qu'on a voué, quand l'ouragan brisait les mâts et déchirait les voiles. La *Vigie* de Dieppe racontait l'an dernier, dans son numéro du 3 octobre, une de ces émouvantes scènes qui impressionnent particulièrement le peuple, malgré l'impiété des temps. « Une cérémonie d'un genre vraiment attendrissant a eu lieu hier à l'église Saint-Jacques, dit ce journal. L'équipage du lougre *l'Automne*, qui essuya une tempête si violente dans la journée du 3 septembre, croyait tout perdu, quand le maître de pêche, Louis Couteur, eut la pensée de faire, au nom de ses compagnons, un vœu à Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des marins. A peine avait-il prononcé le vœu qu'un rayon de soleil, perçant tout à coup l'obscurité profonde dont ils étaient enveloppés, vint leur rendre l'espoir et ranimer leur courage abattu. C'est ce vœu que la reconnaissance de ces braves gens acquittait hier à la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Hier donc, tous les matelots de l'équipage échappés à la tempête se sont rendus, pieds et tête nus, dans leur costume de mer, portant sur leurs robustes épaules l'*ex-voto* placé sur un brancard et entouré de banderoles bleues, à la chapelle de Notre-Dame, accompagnés de leurs parents, de leurs amis, et d'une foule considérable. Une allocution pleine de sensibilité leur a été adressée par M. le Curé, qui, après la Messe d'actions de grâces, a récité le *De Profundis*, pour le capitaine et quatre marins qui ont péri au milieu des flots. »

Notre-Dame-de-Grâce est une des chapelles maritimes les plus anciennes de Normandie; ce sanctuaire fut bâti, comme nous l'avons dit déjà, par suite d'un vœu que fit, dans une grande tempête, un duc normand, fort dévot à la Vierge. Le site de cette jolie chapelle, entourée de grands arbres, environnée de gazon émaillé de fleurs, est beau et calme comme les riches et frais paysages de la magnifique province dont il fait partie. Notre-Dame-de-Grâce semble la forteresse de Honfleur; de la petite montagne qu'elle couronne on découvre l'embouchure de la Seine, et plus loin, l'Océan aux longues lames d'un vert sombre, qui reçoit dans son sein le fleuve aux ondes bleues. Deux chemins conduisent à cette chapelle : l'un rude et rocailleux, l'autre doux et uni; en d'autres temps, les habitants d'Honfleur s'étaient plu à le tracer, à en adoucir la pente, à la couvrir d'un sable fin et délié, afin qu'une gracieuse princesse, qui s'était fait aimer en ces lieux par sa généreuse bonté, pût le gravir sans fatigue en allant offrir ses oraisons et ses vœux à la sainte Vierge. L'ouragan des révolutions a emporté la noble dame au loin comme le vent emporte une feuille de rose; mais le souvenir de sa bienfaisance subsiste encore.

Un jour, il n'y a pas longtemps, des masses de spectateurs couvraient la petite esplanade gazonnée que couronne Notre-Dame-de-Grâce; ils s'étaient sur les flancs du rocher, s'accrochaient aux buissons, grimpaient au haut des arbres, et tous les yeux étaient tournés vers les flots

pour y chercher un objet attendu. L'enthousiasme était grand, mais religieux et un peu sombre; des prières montaient au ciel et des larmes tombaient des yeux; un navire passa sous la hauteur de Notre-Dame, un navire drapé de noir, avec un cercueil sur le pont... Le clergé laissa descendre d'en haut sur lui ses prières; le peuple pleurait!... Ce jour-là, il n'y eut pas de chapelle de la sainte Vierge, sur les deux rives de la Seine, où des multitudes de fidèles ne priassent pour l'âme du grand empereur, et Notre-Dame-de-Grâce fut bien ardemment invoquée pour cet illustre naufragé de la fortune, mort sur un écueil où flottait, misère suprême! le drapeau anglais.

A une demi-lieue de Pornic, un petit port de mer à dix lieues de Nantes, s'élève pittoresquement, sur une hauteur qui surplombe l'Océan, le village maritime et l'église de Sainte-Marie; cette église, dont le clocher annonce une antiquité reculée et qui possède dans son étroit cimetière la sépulture d'un croisé, est en grande vénération parmi les matelots bretons qui y viennent souvent acquitter leurs vœux. Quand une embarcation bretonne vient à passer sous sa voile aurore, en vue de l'église de Sainte-Marie, les marins ôtent leurs chapeaux et disent l'*Ave Maria*. Pas un paysan de la côte n'entre dans la mer pour s'y baigner sans tremper sa main dans les vagues et faire ensuite dévotement le signe de croix en tournant la tête vers le sanctuaire protecteur; les pêcheurs, battus par les tempêtes qui sont plus dangereuses sur les côtes qu'en haute mer, conservent l'espoir tant qu'ils aperçoivent au loin le clocher pittoresque de l'église de Sainte-Marie : *la Vierge les voit*. Cette pensée les empêche de perdre courage, et c'est déjà pour eux une chance de salut.

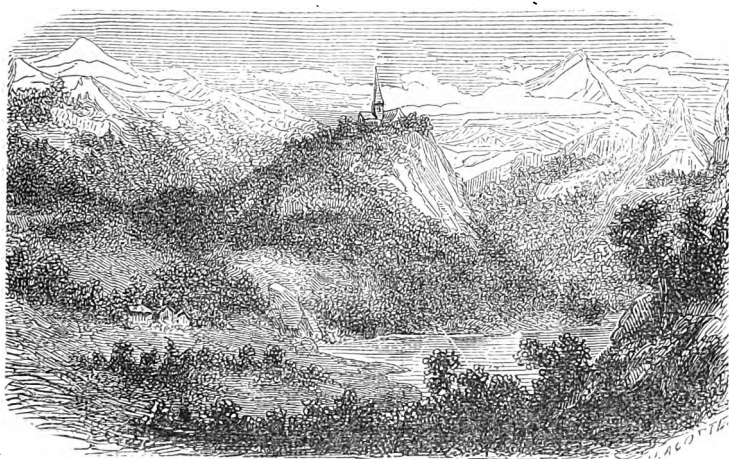
Quand les vagues hautes et fières de l'Atlantique, battues par un vent furieux, s'avancent en mugissant au fond des anses sablonneuses de la Guienne, et qu'elles se retirent du rivages en roulant des cailloux avec un bruit rauque et affreux, s'il apparaît à l'horizon marin une barque désemparée qui lutte de tous ses efforts contre la tempête, c'est Notre-Dame-d'Arcachon que les femmes, les mères, les enfants des matelots de l'antique Aquitaine invoquent pour le navire, qui peut, en se brisant à la côte, jeter sur la plage de son lieu natal le cadavre de quelque personne chère. Cette chapelle de Marie, où viennent se réfugier des nuées de mouettes blanches qui annoncent la tempête prochaine par leurs cris aigus, s'élève dans un lieu sauvage et solitaire qu'égaient çà et là quelques bosquets de pins à la cime pyramidale. Bien des matelots, bien des pauvres femmes alarmées y arrivent pieds nus, en roulant dans leurs mains calleuses les grains noirs de leur chapelet, et de nombreux *ex-voto* appendus aux parois antiques annoncent que plus d'une prière a été exaucée par la Vierge sainte.

Notre-Dame-de-la-Garde, dont la chapelle du treizième siècle est bâtie sur la cime d'une haute montagne en calcaire d'un gris bleuâtre, d'où l'on découvre la mer Méditerranée avec ses îles, son château d'If et ses flots éclatants ou sombres, reçoit les dernières pensées et le dernier regard du marin provençal qui s'éloigne de sa patrie. C'est là qu'il se

dirige lorsque son bâtiment rentre au port, après un voyage dans les contrées lointaines du Levant ; il n'est pas rare de voir les gens de mer monter à genoux la montagne que couronne cette chapelle antique, pour remercier Celle qu'ils nomment, avec une familiarité tout italienne, *la bonne Mère de la Garde*, de les avoir sauvés du danger de la mer, du vent et de la peste. Mais ce n'est pas seulement aux marins que la Madone de Marseille est bonne et secourable ; elle est l'ange tutélaire de la ville, qui s'adresse à elle avec une pieuse confiance dans toutes les calamités. Quand le choléra, qui désolait et dépeuplait la France, s'est manifesté sur le sol provençal, l'antique et belle cité phocéenne s'est agenouillée comme un seul homme devant sa protectrice bien-aimée qui ne lui a pas fait défaut. Aussi, pour lui témoigner sa reconnaissance, Marseille vient de lui consacrer une magnifique statue d'argent massif, admirablement travaillée. C'est bien !

En Corse, Notre-Dame-de-Lavasina, assise en vue des flots bleus de la Méditerranée, jette à ses pèlerins, ainsi qu'aux navires dont les voiles fuient à l'horizon, le parfum de ses orangers, comme une révélation gracieuse de sa présence. Ce sanctuaire, dédié à la Nativité de la Vierge, fut longtemps obscur, et les pêcheurs de corail, qui fréquentent cette belle partie de la côte de l'île, y venaient seuls prier, lorsque, vers le milieu du dix-septième siècle, la Madone corse fit des miracles dont le bruit parvint jusqu'en Italie. L'église fut alors agrandie et ornée ; un grand concours de fidèles insulaires s'y rendirent, pieds nus et un cierge à la main, le jour de la fête patronale ; chose qui se fait encore avec la même dévotion qu'autrefois. Le tableau qui décore cette chapelle, ouvrage d'un peintre d'Italie, représente Marie enfant à qui sainte Anne laisse tomber gracieusement sur la tête un voile diaphane.





PÈLERINAGES ÉTRANGERS,



L'origine du célèbre pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites, la Lorette de l'Helvétie, remonte aux temps héroïques de Charlemagne. Le saint qui, le premier, habita l'ermitage d'Einsiedeln, était un jeune seigneur souabe, nommé Meinrad, appartenant à l'illustre famille des comtes de Hohenzollern. Doué de ce génie rêveur qui forme encore le trait saillant du caractère germanique, Meinrad, à peine parvenu à l'adolescence, 'aimait à s'enfoncer dans l'épaisseur des bois qui couvraient alors sa patrie, et à s'entretenir seul à seul avec Dieu, au bruit des sources bouillonnantes, coulant sous l'ombrage des chênes. Souvent, la nuit le surprenait lisant

attentivement l'écriture dans un vieux livre à fermoir d'or qu'il avait hérité de ses pères, ou méditant profondément sur les miracles et les bienfaits de la Vierge sainte. Son âme s'exalta dans la solitude; prenant en pitié le monde et ses biens futiles, Meinrad fit ses vœux dans l'abbaye de Reichenau, qu'il quitta ensuite pour se fixer dans un petit ermitage bâti sur la croupe du mont Etzel. Il y passa sept ans; mais la bonne odeur de ses vertus descendit au fond des vallées; les pâtres et les bûcherons vinrent à lui, puis les seigneurs, puis les nobles dames, pour solliciter humblement ses prières et ses conseils. Ces hommages étaient un tourment pour le jeune ermite qui n'aimait que l'oraison contemplative et la paix des bois; une nuit, il quitta furtivement son ermitage, emportant pour toute fortune la statue de la Vierge, seul ornement de sa chapelle, et se réfugia dans une forêt du canton de Schwytz, qui portait le nom caractéristique de *forêt obscure*.

Trente-deux ans après, il fut assassiné par des scélérats avec lesquels il avait partagé l'eau de sa source et les fruits sauvages de sa forêt; les oiseaux du ciel poursuivirent les meurtriers, qui subirent le châtiment que méritait leur crime ¹.

Après la mort tragique de Meinrad, sa cellule, où il s'opérait des miracles, fut inhabitée pendant près d'un demi-siècle; au bout de ce temps, une petite société d'ermites vint s'y établir sous la conduite de saint Bennon, de la maison ducale de Bourgogne. De là le surnom de *Notre-Dame-des-Ermites* que reçut la chapelle d'Einsiedeln. Saint Éberhard consacra ses biens, qui étaient considérables, à faire construire en cet endroit un monastère dont il fut le premier abbé.

La chapelle de la Vierge, telle qu'elle était du temps de saint Bennon, fut placée dans la vaste église du couvent dont la cellule de Meinrad forma le chœur; les Français détruisirent cette chapelle qui avait résisté aux atteintes furieuses du protestantisme; mais Dieu permit que la statue miraculeuse de la Vierge fût sauvée à temps. On la remplaça dans l'église d'Einsiedeln en 1803, avec beaucoup de solennité, et en 1817 elle recouvra une partie de son ancienne magnificence, grâce au concours des artistes les plus distingués et aux aumônes abondantes des fidèles.

Le monastère d'Einsiedeln ne s'élève pas sous un ciel doux; son clocher, couvert de neige une grande partie de l'année, se découpe sur des nuages ternes qui recèlent de longs frimas; à sa base s'étend une terre stérile où mûrissent difficilement de maigres moissons; on n'y trouve que des fruits rares et sans saveur, et les champs ne sont égayés que par la jolie fleur lilas de la pomme de terre; mais là Notre-Dame se plaît à manifester sa puissance, et le chemin rocailleux de la montagne sanctifiée est souvent arrosé du sang le plus noble de la Germanie; car plus d'un comte de l'empire, plus d'une noble dame allemande, se font un devoir de monter pieds nus à Einsiedeln: il reste encore un peu de l'ancienne ferveur des preux de Frédéric dans la vieille Allemagne. Quant aux populations catholiques de l'Helvétie, rien n'égale leur confiance en Notre-Dame-des-Ermites, et il existe peu de familles,

même dans les cantons les plus éloignés, où l'on se dispense de cet antique pèlerinage.

« La première chose qui frappe les yeux, dans la belle église d'Einsiedeln, dit un voyageur français qui la visitait en 1839, c'est la chapelle miraculeuse où la modeste image de la sainte Vierge est exposée. On y disait la Messe, et une grande foule de fidèles, hommes, femmes et enfants, de tout rang, de tout âge, assistaient au saint sacrifice, attendant avec ferveur le moment de la communion ; d'autres se pressaient autour des confessionnaux ; d'autres, après avoir communiqué, écoutaient dans les chapelles latérales la Messe d'action de grâces. Presque tous les cantons de la Suisse avaient là des représentants. On y voyait les épaisses torsades de Fribourg, la jupe courte de Guggisberg, le corsage orné de chaînettes d'argent et le caducée orné de dentelle noire des femmes de Berne, les crêtes blanches de Schwytz, le collier de velours de Schaffouse, la petite casquette du Valais. Dans un groupe dont les autres pèlerins se tenaient éloignés avec une sorte de respect, nous reconnûmes les rubans, les châles et la pose élégante des femmes de France. Les hommes, moins nombreux et vêtus plus uniformément, trahissaient encore leur origine par certaines diversités de physionomie. On pouvait distinguer parmi eux des Français, des Allemands, des Italiens ; mais le respect et la ferveur étaient les mêmes. »

Dans une visite de dévotion à l'abbaye d'Einsiedeln, la reine Hortense, cette charmante et malheureuse princesse, qui fit, au jour de ses splendeurs, le plus bel ornement de la cour de Napoléon, déposa sur l'autel de la célèbre Madone suisse une superbe branche d'*hortensia* en gros diamants ; cet *ex-voto* était celui d'une mère qui n'avait plus qu'un seul fils à aimer au monde et qui priait la Mère du Christ de protéger et de garantir de tout mal un jeune homme à l'âme noble et haute qui se souvient trop qu'il est né au bruit du canon de Wagram et au milieu des exploits fabuleux de l'époque impériale... Puisse la fille de Joséphine, l'impératrice populaire, être exaucée de la Vierge sainte qu'elle implora si ardemment pendant sa vie toute pleine d'actions excellentes ! puisse la Madone d'Einsiedeln inspirer des pensées de justice et de grandeur à ceux qui tiennent dans leurs mains la clef de la sombre et triste forteresse où languit, depuis trop longtemps pour l'honneur de la France, le neveu de Napoléon ! puisse-t-elle rappeler, dans une heure favorable, qu'en 1815 l'empereur permit à la duchesse d'Orléans et à la duchesse de Bourbon de rester en France, en assignant à la première 400,000 francs de rente, et à la seconde 200,000, à la prière de la reine Hortense ! puisse-t-elle souffler un peu plus bas, aux oreilles que cela concerne, qu'une prison princière est un mauvais précédent d'ailleurs, et qu'il est dangereux de laisser aux peuples de pareils exemples !

On a écrit des volumes, en Suisse, sur les miracles opérés par la Madone d'Einsiedeln ; nous ne choisirons parmi ces récits merveilleux qu'une petite légende fantastique du dix-septième siècle, que nous avons trouvée dans un livre de piété assez rare, imprimé à Fribourg. Les Suis-

ses croient pieusement à l'authenticité de ce fait étrange ; les Français sont libres de s'en dispenser.

Dans une de ces immenses salles du moyen âge, dont les murs étaient ornés de peintures à fresque du genre le plus effrayant, et autour desquelles on voyait ces bancs de pierre qu'on ne trouve que dans les manoirs féodaux d'Allemagne, étaient attablés quelques gentilshommes helvétiques qui faisaient circuler le vin du Rhin dans d'énormes coupes. Au plus beau du festin tudesque, et tandis qu'un jeune officier, du nom de Berthold, disait les choses les plus folles, on introduisit un pèlerin qui se rendait seul et pieds nus à Notre-Dame-des-Ermites, et que l'approche d'une tempête, qui faisait déjà gémir les grands pins d'une forêt voisine et gronder les ondes du lac qui s'étendait au bas de la montagne, forçait à demander l'hospitalité. Le seigneur châtelain se leva de sa place, et conduisit courtoisement son nouvel hôte au coin d'une vaste cheminée gothique, où brûlaient des chênes entiers. Ce devoir rempli, Berthold, sans respect pour la présence austère du voyageur, reprit les propos insensés et impies qu'il avait interrompus en jetant de fois à autre au pèlerin un regard en dessous, pour s'assurer de l'effet que produisaient sur lui ses audacieuses et mauvaises paroles ; mais le visage pâle et amaigri du saint homme gardait l'immobilité du marbre. Le festin terminé, les convives demandèrent leurs chevaux pour retourner chacun chez eux. « La nuit est sombre, dit le châtelain au jeune mécréant qui avait l'honneur d'être de sa famille ; tu as à passer un défilé que hantent les esprits errants qui courent le monde pendant les ténèbres pour faire le mal... Je crains que tu n'y fasses quelque fâcheuse rencontre ; crois-moi, reste.

— Bah ! répondit en riant l'officier qui était au service de France, je ne crains ni Dieu ni diable !

— En êtes-vous bien sûr ? dit le pèlerin d'un ton de sombre raillerie qui fit peur aux autres.

— Si sûr, honnête pèlerin, que je bois à Lucifer et le prie de me servir d'escorte ce soir, s'il est disponible.

— Tu le mériterais bien, s'écria le seigneur du lieu en devenant pâle.

— Nous prions pour vous Notre-Dame, dit le voyageur sans se retourner ; vous en aurez besoin.

— Je vous en dispense, » répondit Berthold, en faisant au saint homme un salut moqueur. Quelques minutes après il était à cheval et descendait, en fredonnant un refrain bachique, le versant de bruyère que couronnait le petit château fort.

L'heure était avancée, le silence profond et la solitude absolue ; la lune pleine et solitaire brillait de fois à autre, entre de gros nuages noirs, sur un ciel dépourvu d'étoiles, et de larges éclairs passaient à l'horizon. Le jeune gentilhomme, pour un motif ou pour un autre, ne chantait plus, mais il jurait toujours. Il arriva enfin dans l'endroit dangereux qu'avait signalé son parent, et qui portait le nom, assez commun en Helvétie, de *chemin du diable*. C'était une gorge profonde, creusée en-

tre les parois rougeâtres de deux montagnes, un lieu sinistre où le chevrier des Alpes eût à peine osé se hasarder au grand jour. A cette heure avancée où le silence et l'obscurité rendaient les superstitions redoutables, le jeune Suisse, inquiet par moments, portait machinalement la main à son épée; puis il se faisait honte à lui-même et riait de sa peur. « J'ai solennellement adjuré Lucifer de me servir de porte-flambeau, dit le mécréant qui voulut donner à son orgueil la satisfaction d'une bravade; mais il fait la sourde oreille... ou l'enfer est vide. »

Le tonnerre gronda au loin, et un long éclair illuminant les bois et les montagnes lui laissa voir deux nains hideux à la tête de son cheval. « Ah ! » fit l'officier qui se sentit devenir pâle; puis, reprenant toute son insolence : « Loin d'ici, canaille d'enfer ! s'écria-t-il en agitant fièrement son épée; deux misérables *bergmaennlein* (nains) ! c'est bon pour un vacher des Alpes. »

Les *bergmaennlein* disparurent, et le galop de deux chevaux qui descendaient avec la vitesse du vent la pente presque verticale de la montagne fit tourner vivement la tête à Berthold. C'étaient deux chevaliers couverts d'armes noires, et montés sur des chevaux de la même couleur. Leurs yeux brillaient comme des lampes ardentes à travers leurs visières baissées; à leur bras était attachée, par une chaînette d'acier bruni, le *morgenstern* de l'antique Allemagne, une massue de combat garnie de longues pointes de fer qui semblaient encore rouges de sang humain; des feux follets jouaient en forme d'aigrettes sur leurs casques.

Les sombres chevaliers se rangèrent en silence à côté du pâle officier, arrachèrent les rênes de ses mains tremblantes, et les trois chevaux partirent avec la vitesse du vent; les montagnes disparaissaient après les montagnes; des étincelles de feu jaillissaient des cailloux roulants des chemins; la distance n'était pas plus tôt aperçue qu'elle était dévorée. Bientôt on franchit les frêles ponts de branches flexibles au-dessous desquels grondent les cataractes, et où le hardi chasseur de chamois ose à peine poser le pied. On atteignit ainsi la région des neiges éternelles, et les chevaux, redoublant de furie, se dirigèrent vers un gouffre au fond duquel roulait, à une profondeur vertigineuse, un torrent dont le bruit était à peine perceptible. Tout à coup, du milieu de ces eaux ténébreuses que rougissaient par intervalles des feux souterrains, une multitude de voix creuses et rauques se firent entendre. « Vengeance ! vengeance ! criaient-elles; qu'on nous livre le séducteur, le faux ami, le duelliste !

— Nous l'amenons, » répondirent les chevaliers, en agitant leurs lourdes massues de combat.

Une sueur glacée décollait du front de Berthold; ses cheveux se dressaient d'épouvante, et ses traits étaient contractés par des tressaillements d'horreur; car au nombre de ces voix accusatrices il y avait des accents bien connus, des voix qui lui allaient à l'âme : le remords commençait à parler aussi haut que la peur.

« A nous le joueur effréné, le médisant, le blasphémateur, le parjure ! » crièrent les voix de l'abîme.

Les sombres guides de Berthold, riant dans le creux de leurs casques d'un rire métallique, horrible à entendre, répondirent aux voix souterraines : « Nous l'amenons ! nous l'amenons ! »

« A nous l'impie.

— Nous l'amenons ! » hurlèrent les noirs chevaliers.

Berthold faillit perdre l'esprit.

Déjà les trois voyageurs touchaient à l'extrême bord d'une roche abrupte, au bas de laquelle se creusait l'abîme qui réclamait si impérieusement le gentilhomme helvétique. Une seconde encore et c'en était fait !... Mais voilà que tout à coup les deux chevaliers, au milieu d'un temps de galop furieux, restent immobiles comme deux statues équestres de marbre noir. Le murmure léger d'une cloche venait mourir sur la plaine neigeuse : c'était l'office de minuit qui sonnait à Notre-Dame-d'Einsiedeln. Berthold comprit que l'influence de la Vierge avait paralysé la terrible puissance qui l'entraînait du côté de l'enfer, et, se signant en toute hâte, il se recommanda ardemment, sincèrement, à la Madone protectrice qui semblait intervenir entre lui et le châtiment exemplaire qu'il s'avoua avec componction avoir bien mérité. La cloche cessa, et le jeune officier éprouva un horrible serrement de cœur en voyant les deux chevaliers s'agiter violemment sur leurs coursiers noirs. Mais la voix du repentir avait pénétré jusqu'au trône étoilé de Marie, et les fantômes, après un geste de regret et de rage, se précipitèrent au fond du gouffre, en laissant Berthold sur le bord. La lune, qui s'était tout à fait dégagée des nuages qui naguère obscurcissaient le ciel, brillait comme une lampe d'or au haut de la voûte du firmament, et éclairait magnifiquement le paysage ; l'officier reconnut, à sa vive surprise, qu'il était sur un des plateaux les plus élevés du Rigi, dont il eut mille peines à descendre. Quelques jours après, le jeune seigneur se rendait pieds nus à Notre-Dame-des-Ermîtes, à la stupéfaction profonde de ses compagnons de plaisir, et faisait vœu, en expiation de ses orgies, qu'aucun autre breuvage ne passerait plus ses lèvres que l'eau de source.

Dans un coin ignoré du canton d'Unterwald, sur le bord d'un sentier qui, comme un long serpent, ondule entre les fragments éboulés dont le flanc de la montagne est couvert ; au point le plus étroit du passage, là où le voyageur, contemplant à ses pieds de plus profonds précipices et sur sa tête des blocs plus effrayants, s'avance entre deux menaces de mort, s'élève un petit oratoire ouvert, orné de peintures naïves représentant la sainte Vierge. Cette douce image, ainsi placée loin de toute habitation et de tout secours, a reçu le nom de Notre-Dame-du-Passant. Ce lieu, souvent maudit, s'appelait, il y a bien longtemps, le *Couloir-du-Diable*. Après avoir cherché les moyens de le rendre plus sûr, on imagina d'y bâtir une chapelle et d'y mettre une image sainte, afin que personne n'oubliât, quels que fussent la frayeur ou le péril, d'invoquer le nom du bon Dieu et de faire le signe de la croix. Mais où trouver des ouvriers assez hardis pour y aller travailler ? Il s'en présenta cependant plusieurs qui s'y rendirent, après s'être armé le cœur de piété par l'as-

sistance à la sainte Messe. Et la Mère de Dieu, pour prouver à ces ouvriers pieux que leur courage à lutter contre les terreurs superstitieuses et les dangers réels lui était agréable, retint les rochers chancelants par des *filles de la Vierge* accrochés aux brins d'herbes et aux mousses du rocher. « Depuis ce temps, disent les Suisses de l'Unterwald, le passage est sûr ; il n'y arrive plus d'accidents, ni le jour ni la nuit. Notre-Dame est si bonne qu'elle protège tous les passants, même ceux qui ne la voient pas ou qui ne veulent pas l'honorer ². »

Le pèlerinage de Maria-Zell, en Autriche, ne le cède guère en célébrité à celui de Notre-Dame-d'Einsiedeln. Son fondateur, dont le nom est perdu, était un religieux de l'abbaye de Saint-Lambert, qui vint s'établir, vers le milieu du douzième siècle, dans la vallée d'Afleur, afin de convertir à la foi quelques peuplades carinthiennes encore idolâtres. Ce pieux missionnaire allemand apportait avec lui une petite statue de la sainte Vierge, taillée en bois de tilleul, qu'il exposa à la vénération de ses néophytes, sur le tronc séculaire d'un arbre abattu, à défaut d'autre piédestal. Les pâtres carinthiens abritèrent de leur mieux la petite Madone sous une hutte pareille aux cabanes des bûcherons, et vinrent en foule la prier dans ce pauvre réduit où leurs simples demandes furent souvent exaucées par la Vierge puissante.

Tels furent les humbles commencements de ce fameux pèlerinage dont les pèlerins d'aujourd'hui sont des princes et des empereurs. En 1220, Henri, margrave de Moravie, et sa femme Agnès, en reconnaissance d'une cure merveilleuse obtenue par l'intercession de Marie, firent bâtir la chapelle en pierre qu'on voit au milieu de l'église, et dont l'autel reçut l'image qui était demeurée jusque-là sur le tronc d'arbre. Louis I^{er}, roi de Hongrie, après une victoire inespérée sur les Turcs, fit bâtir l'église qui entoure la chapelle. Les musulmans vinrent à Maria-Zell en 1530 ; mais, au moment où leur chef dirigeait la pointe de sa lance contre la statue miraculeuse de la Vierge, il fut frappé de cécité, et ses soldats, saisis d'effroi, prirent la fuite. Les empereurs Mathias, Ferdinand II, Ferdinand III et Léopold I^{er} firent le pèlerinage de Maria-Zell. Marie-Thérèse y fit sa première communion en 1728 ; l'empereur François s'y rendit lui-même en 1814, et l'empereur actuel, qui n'est pas moins dévot à Marie que ses grands ancêtres, vient de faire ce pèlerinage avec l'impératrice et une partie de sa cour ; une offrande magnifique en pierres précieuses a signalé la munificence des deux illustres pèlerins, qui venaient implorer l'appui de la Reine du ciel pour gouverner sagement et paternellement leurs peuples, ainsi que l'ont fait leurs glorieux et catholiques prédécesseurs.

Au bord de la mer Illyrienne s'élève, à trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, une montagne qui porte le nom de *Monte-Santo* ; sur la cime de cette montagne est un monastère de Franciscains, où l'on va révéler l'image miraculeuse de Sainte-Marie-de-Castagnavizza ; le roi Charles X, un prince bienfaisant, un monarque pieux, repose là sous la garde de la céleste protectrice de la France ; un jour peut-être, quand

les passions orageuses seront calmées, on accordera six pieds de terre française au descendant de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV.

Dans le palatinat de Kalish, en Pologne, il y a une petite ville assise sur une hauteur, dans une situation très-forte, dont un voyageur, qui parcourait ce royaume vers l'an 1750, vantait déjà les fortifications à *la moderne*. Cette ville, qui était toujours gardée par des compagnies d'ordonnance, c'était celle de Czenstochowa, beaucoup plus célèbre par son abbaye des *Pères de la Mort* ou religieux de la congrégation de Saint-Paul, qui renfermait une image miraculeuse de Marie, que par aucune autre chose ; les Polonais et les étrangers affluaient à ce sanctuaire, où chaque riche pèlerin laissait de magnifiques offrandes. Outre l'image de la Madone, que les religieux affirmaient être le véritable portrait de la Vierge fait par saint Luc, opinion un peu hasardée, ils exposaient à la vénération des fidèles une relique moins contestée : la table où la Sainte Famille prenait ses repas. Des sentinelles polonaises étaient placées par honneur à la porte du sanctuaire de Notre-Dame-de-Czenstochowa et en différents endroits du monastère ; des fleurs fraîches écloses étaient déposées aux pieds de la Vierge chaque matin ; mais toute la grâce naïve et douce du culte de Marie ne pouvait empêcher qu'il ne se glissât dans cette chapelle sainte une sorte d'horreur religieuse qui glaçait le sang. Les catacombes, avec leurs lugubres décors d'ossements humains, n'étaient guère plus effrayantes que ces moines, semblables à des spectres, qui portaient sur leurs draperies noires des têtes de mort avec deux os en croix, tels qu'on les voit sur les draps mortuaires ⁵, et qui avaient peint des têtes de mort en cent endroits de leur église. Cette dévotion à la Vierge de Czenstochowa a été transplantée en France par les Polonais de nos jours. Une pieuse famille polonaise, qui habite dans les environs de Paris, mue par un sentiment semblable à celui qui portait la veuve d'Hector à donner le nom fameux du Simois à un obscur ruisseau d'Épire, a conçu l'idée vraiment attendrissante d'inaugurer dans un vieux chêne de la forêt de Saint-Germain l'image de la Madone tutélaire de la Pologne. Le 13 août 1840, un ecclésiastique polonais, en présence d'une nombreuse assistance de Polonais des deux sexes, consacra l'image sainte dans le bel arbre qu'on avait choisi pour temple, à défaut d'or sans doute pour en bâtir un ; puis toute l'assemblée, s'agenouillant dans l'herbe, se mit à réciter d'une voix pleine d'émotion et de larmes les Litanies de la sainte Vierge ; ensuite on pria pour les morts, pour la patrie absente ; on demanda au Ciel des jours plus prospères, et l'on se retira après avoir retrempé son courage dans le sentiment religieux qui fait supporter tant de choses.

La Belgique s'est toujours distinguée entre tous les pays de l'Europe par sa piété tendre envers Marie ; des nombreux pèlerinages qu'elle a possédés et qu'elle possède encore, nous ne citerons que Notre-Dame-de-Hall, dont Juste-Lipse, l'un des savants les plus distingués du dix-septième siècle, nous a laissé une description intéressante.

Notre-Dame-de-Hall, située dans une jolie ville entourée d'un pays

agréable et fertile qu'arrose la Senne, passe pour une charmante église dans cette contrée si catholique des anciens Pays-Bas, où les églises sont magnifiques. La chapelle de la Vierge se présente à gauche. La statue est de bois doré, et couronnée de fin or. D'une main la Vierge soutient son divin Fils, et de l'autre elle présente un lis, cette charmante fleur, emblème de la chasteté, que les habitants des Pyrénées nomment poétiquement : *Andredana Maria arrosa* (la rose de la Vierge Marie). Autrement elle portait sur la poitrine six grosses perles avec un beau rubis au milieu. Douze villes ou bourgades, qui avaient senti les effets de sa protection, s'étaient chargées de son habillement. Le premier dimanche de septembre leurs députés lui apportaient tous les ans douze robes magnifiques, en témoignage de reconnaissance et de dévouement. Ce jour-là on faisait une procession solennelle où l'image était promenée en triomphe par les députés des douze villes dans la cité de Hall et dans les faubourgs. Les Liégeois sont aussi dans l'usage d'y venir tous les ans en procession, le jour de la Pentecôte ⁴.

Plusieurs princes ont contribué à enrichir ce sanctuaire. Sur l'autel, d'après Juste-Lipse, se trouvaient les douze apôtres, et aux extrémités deux anges avec des flambeaux ; le tout était en argent. Nul autel n'offrait un si grand nombre de lampes, de cottes d'armes, d'étendards, de croix, de calices, de figures diverses en or et en argent. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, y avait donné, entre autres riches présents, une seconde statue de la Vierge, avec un cavalier et un soldat en argent, l'un et l'autre armés de toutes pièces ; Charles, son fils, donna un faucon d'argent ; l'empereur Maximilien enrichit ce sanctuaire d'un arbre en or ; Charles V, d'une cotte d'armes ; le pape Jules II, d'une lampe en argent. A droite on voyait les statues de l'empereur Maximilien, d'Albert, duc de Saxe, et d'un de leurs courtisans à genoux. Au-dessus de leurs têtes étaient suspendus des drapeaux dont les vainqueurs avaient fait hommage à Marie. On y voyait aussi une *Remontrance* d'argent doré, d'un poids considérable, donnée par Henri VIII, roi d'Angleterre. Juste-Lipse, lui-même, non content d'avoir écrit avec soin l'histoire de Notre-Dame-de-Hall, suspendit sa plume d'argent devant l'image de Marie.

Après le Saint-Sépulchre et Saint-Pierre de Rome, il n'existe pas, dans toute la chrétienté, de pèlerinage plus fameux que celui de la *Santissima Casa di Loreto*. La sainte maison de Nazareth fut vénérée par les chrétiens du vivant même des apôtres, et sainte Hélène l'entoura d'un temple qui reçut le nom de Sainte-Marie. Sous la domination des khalifes arabes, une foule de pèlerins francs venaient adorer Dieu et honorer sa Mère dans cette simple et pauvre demeure où Jésus et Marie avaient mené, pendant un si long espace de temps, une vie laborieuse et cachée ; mais, lorsque les Turcs seldjoucides eurent asservi leurs anciens maîtres, les pèlerins d'Europe qui s'aventurèrent en Syrie pour visiter Jérusalem et Nazareth essayèrent des traitements barbares dont le récit, enflammant de courroux l'Occident tout entier, le précipita sur l'Asie.

Lorsque Godefroy de Bouillon eut été proclamé roi de Jérusalem, Tan-

crède, dont le Tasse a chanté les hauts faits, fut nommé gouverneur de la Galilée; ce prince, qui était fort dévot à Marie, le prouva par les somptueuses offrandes dont il enrichit l'église de Nazareth.

Après l'expédition désastreuse de saint Louis, ce coin de terre, que l'on regardait comme le berceau du christianisme, fut défendu pied à pied par les braves chevaliers du Temple, qui versaient des larmes de rage et de sang à la vue des saints lieux profanés par les Sarrasins.

La Galilée, blanchie des ossements des guerriers latins, étant devenue mahométane, « Dieu ne voulut pas, dit le Père Torsellini ⁵, que la sainte maison de Marie demeurât exposée aux profanations des Barbares; il la fit transporter par les anges en Esclavonie et de là dans la Marche d'Ancone, au milieu d'un bois de lauriers appartenant à une pieuse et noble veuve, nommée *Laurella*. Le bruit court, ajoute-t-il, qu'à l'arrivée de la maison sainte les grands arbres de la forêt italienne s'inclinèrent en signe de respect, et qu'ils gardèrent cette inclinaison jusqu'à ce que les vents, la cognée ou la vieillesse les eussent couchés sur le sol. »

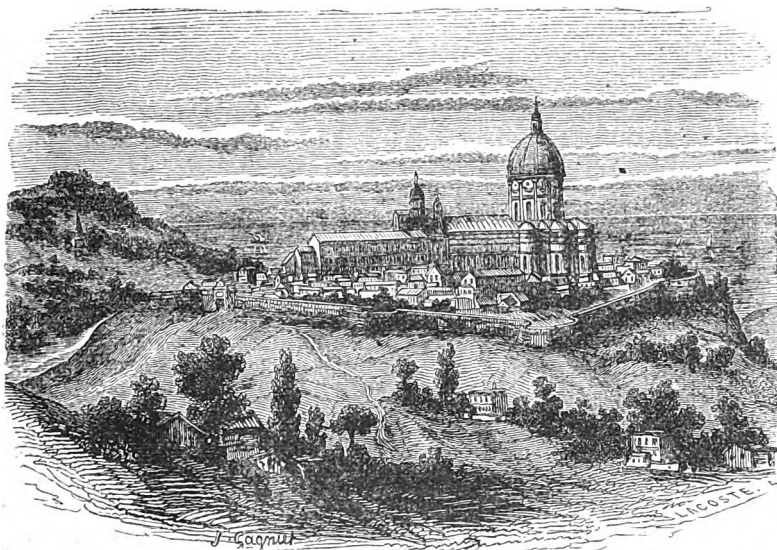
L'église de *Loreto*, l'une des plus belles de l'Italie, a été ornée à plaisir par les papes qui souvent y sont venus en pèlerinage comme le commun des fidèles; trois portes de bronze ciselé donnent entrée dans le saint temple, au centre duquel s'élève la *Santa Casa* dans sa robe de marbre blanc, brodée de magnifiques bas-reliefs dont le Bramante fit les dessins, et que Sansovino, Sangallo et Bandinelli exécutèrent.

La statue miraculeuse de la Madone a trente-trois pouces de hauteur; elle est taillée en bois de cèdre, couverte de draperies magnifiques, et placée sur un autel éblouissant de pierres précieuses ⁶. On assure que la niche qu'elle occupe est couverte de lames d'or ⁷. Des lampes d'argent massif brûlent en grand nombre devant elle.

La sala del tesoro n'écèle plus des richesses à payer la rançon de toute l'Italie; mais elle a reçu encore de nos jours des dons fort magnifiques des princes et des papes. Parmi ces dons pieux on remarque un ostensor d'or enrichi de diamants, un calice et un encensoir offerts par l'empereur Napoléon à la *Madonna*; un calice de vermeil orné de rubis et d'aigues-marines, offert en 1819 par le prince Eugène Beauharnais; un autre calice orné de brillants, par la princesse de Bavière, son épouse; une grande croix d'or et de diamants, et une couronne d'améthystes, de rubis et de diamants, offertes, en 1816, par le roi et la reine d'Espagne, lors de leur pèlerinage à *Loreto*; un bouquet de diamant, offert, en 1815, par Marie-Louise, sœur du roi d'Espagne, reine d'Etrurie et duchesse de Lucques; un cœur immense d'un or très-pur, avec une pierre précieuse au centre, suspendu par une chaîne d'émeraudes et d'améthystes, don de l'empereur d'Autriche à la *Madonna*. Il serait impossible d'énumérer les pierres précieuses et les riches présents de toute sorte offerts par des princes et des rois, sous le simple titre de *domo di una pia persona*, sur le registre qui contient le nom des bienfaiteurs della *Santa Casa*.

Les belles Litanies de Notre-Dame-de-Lorette furent l'ex-voto dont un

célèbre compositeur Florentin des premières années du XVIII^e siècle paya un miracle de la sainte Vierge. Ce compositeur, nommé Barroni, perd tout à coup l'ouïe comme Beethoven; après avoir épuisé inutilement le secours de l'art, il invoque celui de Marie et part en pèlerinage



à Notre-Dame-de-Lorette. Là, il est guéri après avoir prié avec foi, et, dans sa reconnaissance pour la sainte Madone, il compose d'inspiration à sa louange un chœur qui, sous le titre de *Litanie della Santa Casa*, fut exécuté pour la première fois le 15 août 1737. Cette litanie se répétait depuis tous les ans pour la fête de la Madone; Rossini, venant à passer par Notre-Dame-de-Lorette, fut frappé du charme de cette cantilène et la jeta, dit-on, dans son *Tancredi*^s.

Les papes se sont plu à témoigner de leur respect pour Marie en faisant de son miraculeux sanctuaire de *Loreto* l'objet de leur dévote sollicitude. Le pape Pie V offrit à la *Santa Casa* deux statues d'argent de saint Pierre et de saint Paul; il fit encore mieux en détournant de son canal naturel une rivière dont les eaux, paresseuses et en grande partie stagnantes, envoyaient les exhalaisons les plus malsaines au haut de la colline où une petite ville s'est formée, à l'ombre de la magnifique église de Marie. Grégoire XIII fonda un collège pour les jeunes Illyriens, dans l'enceinte même de *Loreto*, comme pour consoler les Dalmates de la perte de la Madone, qui ne s'est arrêtée un moment chez eux que pour mieux prendre son essor vers les beaux rivages de l'Italie. Sixte V fonda l'ordre des Chevaliers de Lorette, spécialement consacrés à défendre le littoral de la Méditerranée italienne contre les courses des Barbaresques. Benoît XIV embellit avec une générosité vraiment persévérante ce sanctuaire, où

Pie VII, redevenu libre, vint s'agenouiller avant de rentrer à Rome, et où il laissa, pour trace de son passage, un superbe calice d'or avec cette inscription : « Pie VII, souverain pontife, rendu à la liberté le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge Marie, et venant de France à Rome, a laissé à Loreto ce monument de sa dévotion et de sa reconnaissance. » Sa Sainteté Grégoire XVI a fait également le pèlerinage de Lorette.

En Espagne, on a consacré au culte de Marie le Montserrat, un mont isolé, à dix lieues de Barcelone, qui était, suivant le célèbre naturaliste Humboldt, le grand Atlas des anciens, au pied duquel le beau royaume de Valence étalait les pommes d'or du jardin des Hespérides. Cette montagne, qui doit à sa forme extraordinaire son nom de *Monte Serrats* (montagne sciée), semble composée de pièces de rapport qui la font paraître divisée et couverte de cônes spiraux ou de têtes de pins, tellement qu'elle paraît être de loin l'ouvrage des hommes. A distance, c'est une pile de grottes et de pyramides gothiques ; de près, chaque cône paraît seul une montagne, et tous ces cônes, terminés par des aiguilles ou pitons qui font beaucoup de bruit quand il vente, forment une masse énorme d'environ cinq lieues de circonférence. C'est probablement cette singulière configuration qui fit inventer la fable des géants qui avaient entassé montagne sur montagne pour escalader le ciel.

C'est sur un plateau de cette célèbre montagne qu'a été bâti le superbe couvent dédié à la sainte Vierge, qui est un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté. Une inscription de l'année 1239, conservée dans le couvent au-dessus d'un grand tableau de la même époque, rapporte ainsi la fondation de ce beau monastère : « L'an 808, sous le gouvernement du comte de Barcelone, Geoffroy-le-Velu, trois jeunes bergers ayant vu un soir descendre du ciel une grande clarté, et entendu dans les airs une musique mélodieuse, en instruisirent leurs parents. Le bailli et l'évêque de Manresa s'étant rendus, avec toutes ces personnes, dans l'endroit indiqué, virent aussi la lumière céleste, et, après quelques recherches, ils découvrirent l'image de la Vierge qu'ils voulurent transporter à Manresa ; mais, étant arrivés au lieu où est actuellement le monastère, ils ne purent avancer plus loin. Ce prodige engagea le comte de Barcelone à y bâtir un couvent de femmes dont il tira les religieuses de l'abbaye royale de *las Puellas* de Barcelone ; la première abbesse de Notre-Dame-du-Montserrat fut sa fille Richilde, qui en prit possession vers l'an 895. Cette communauté de religieuses subsista jusqu'en 976, où le comte de Barcelone Borrell, du consentement du pape, mit à Montserrat des Bénédictins. »

Le couvent du Montserrat est un grand et noble édifice situé sur un plateau très-resserré et adossé à la montagne, qui porte le nom de plateau de Sainte-Marie ; au-dessus s'avancent d'énormes rochers qui semblent toujours au moment de tomber ; il est défendu par les escarpements de la montagne comme par des fortifications naturelles, et, du côté où il est accessible par six fortes tours. Outre le couvent et l'église de Notre-Dame, l'enceinte fortifiée renferme un hospice pour les

voyageurs, un hôpital et une infirmerie. L'église de Notre-Dame-de-Montserrat n'a qu'une seule nef, ce qui ne l'empêche pas d'être très-spacieuse ; les stalles du chœur sont d'un travail fort remarquable. L'image de la Vierge a le visage presque noir, comme celle de Tolède, de la Guadeloupe et plusieurs autres qu'on visite en Espagne ; elle est peinte en pied et représentée dans un âge déjà avancé ; quoique fort brun, son visage est gracieux ; elle est assise sur un siège fait en forme de trône, et tient de la main droite un globe d'où sort une fleur de lis, tandis qu'elle soutient de l'autre l'Enfant Jésus assis sur ses genoux, donnant la bénédiction de sa main droite, et soutenant de l'autre un monde surmonté d'une croix.

Les habitants de la montagne, divisés en quatre classes, savoir : les moines, les ermites, les enfants de chœur et les frères convers, se succèdent sans interruption dans leurs prières. La disposition des lieux est telle que, de plusieurs ermitages, on entend le chant du monastère, et que le son des cloches des différents ermites, répété par les échos, se correspond dans les détours et les anfractuosités de la montagne. Du haut du Montserrat on découvre les royaumes de Valence et de Murcie, et jusqu'aux îles Baléares, ce qui forme la plus belle vue du monde.

Des princes et des rois d'Espagne gravirent souvent à pied le sentier montueux qui mène à l'autel de Marie, et des captifs sans nombre y vinrent appendre les chaînes qu'ils avaient portées chez les Maures. Saint Ignace de Loyola, avant de vouer sa vie à la religion, y vint faire *la veille des armes*, suivant les us et coutume de l'ancienne chevalerie, dont il avait la tête pleine. Après avoir passé la nuit en prières et s'être solennellement voué à la Vierge en qualité de son chevalier, selon les idées de guerre qu'il avait encore dans l'esprit, et sous lesquelles il concevait les choses de Dieu, dit le Père Bouhours, son historien, il perdit son épée à un pilier proche de l'autel en signe qu'il renonçait à la milice séculière ; puis, après avoir communiqué de grand matin, il partit du Montserrat.

Notre-Dame-del-Pilar, à Saragosse, est un des pèlerinages les plus anciens et les plus magnifiques d'Espagne. Le roi Ferdinand s'y rendit avec la reine Christine peu de temps avant sa mort, et tous deux, après avoir prié bien dévotement, en rois catholiques qu'ils étaient, devant l'image vénérée de la Vierge de Saragosse, lui laissèrent en se retirant des preuves de leur munificence.

La cathédrale, dédiée à Marie, est un grand vaisseau de cinq cents pieds de long avec trois nefs spacieuses et une infinité de chapelles. Des voyageurs modernes ont vanté ses chapelles de marbre et de jaspe, aux parois desquelles étaient appendus des *ex-voto* d'or, d'argent et de pierres précieuses ; ses lampes d'argent projetaient des clartés tellement éblouissantes sur les murs tapissés d'objets brillants et précieux qu'il en résultait autour de la statue, resplendissante elle-même de pierreries, un vertige d'optique qui la faisait complètement disparaître au milieu de ce mirage produit par les lumières, l'éclat de l'or et les feux des rubis et des diamants. La parure de la Vierge, posée debout sur une colonne de jaspe

qui peut avoir trois pieds de haut, était évaluée alors à plusieurs millions.

Un pèlerinage fort célèbre encore en Espagne, c'est celui de *Nuestra-Señora de Guadalupe*. Le Père Mariana assure que cette image, qui était déjà célèbre au quatrième siècle, fut envoyée par le pape Grégoire-le-Grand à saint Léandre, évêque de Séville. Le roi don Alphonse, en 1340, dota ce sanctuaire qu'il réunit à son domaine privé. Quarante-neuf ans après, Don Juan I^{er} le donna à des moines hiéronimites, en y ajoutant la seigneurie d'une grosse bourgade qui était venue se former auprès. Le couvent, qui prit le nom de *Santa-Maria*, est situé au milieu de la ville actuelle, et, comme les temps étaient peu sûrs encore quand il fut fondé, il a plutôt l'air d'une superbe citadelle que d'un paisible monastère. On y trouve une infirmerie pour les pauvres malades, un hospice pour les étrangers, deux collèges et de beaux cloîtres.

En 1389, le célèbre architecte espagnol, Juan Alfonso, commença l'église, qui a trois nefs, et dont les parois sont ornées d'*ex-voto* magnifiques constatant, disent les Espagnols, plus de trois mille miracles authentiques de la sainte Vierge. L'image de la Vierge est sur le grand autel qu'éclairaient, il y a peu d'années encore, plus de cent lampes d'argent massif; elle est vêtue d'une robe blanche et tient le divin Enfant dans ses bras. La reine Dona Maria, femme de Don Juan II, son fils Don Henrique et quelques-autres princes ont choisi leur sépulture dans cette église que décorent d'excellentes toiles de Zurbaran et de Jordan.

Le culte de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe franchit l'Océan et s'établit par des miracles au Mexique, pays tout dévoué à la Mère de Dieu; une relation imprimée à Rome en 1785 rapporte qu'un Indien converti, qui faisait tous les samedis le voyage de Mexico, situé à huit milles de son village pour entendre la messe en l'honneur de la sainte Vierge, eut une apparition miraculeuse sur une colline qui avait joui jadis d'une grande célébrité parmi les Mexicains idolâtres, qui la nommaient *Tepijacac* et l'avaient consacrée à *Tonantim*, la mère des dieux. Un samedi, 9 décembre de l'an 1531, le pieux Diégo, passant au pied de cette colline, entendit une douce harmonie qu'il prit d'abord pour le chant des oiseaux, et, qu'après avoir plus attentivement écouté il fut tenté d'attribuer aux anges. Sur le *Tepijacac* planait une nue irisée où se peignaient les plus belles couleurs; il en sortit une voix douce qui appela le pieux Mexicain par son nom. Tout étonné, et ne pouvant se rendre compte d'une si merveilleuse aventure, Diégo gravit la colline, sur le sommet de laquelle il aperçut une femme de la plus majestueuse beauté: de ses blanches draperies jaillissaient des flots de lumière, qui, se réfléchissant sur les rochers d'alentour, semblaient les avoir transformés en pierres précieuses. La sainte Vierge, car c'était-elle, dit à Diégo qu'elle voulait qu'on lui bâtît un temple sur cette colline, sous le nom de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, et lui enjoignit d'en informer Juan de Zumarraga qui était pour lors évêque de Mexico. Le prélat écouta ce récit en silence et congédia le Mexicain en lui disant qu'il lui fallait une garantie positive de la véracité de ses paroles; et un signe plus assuré de la vo-

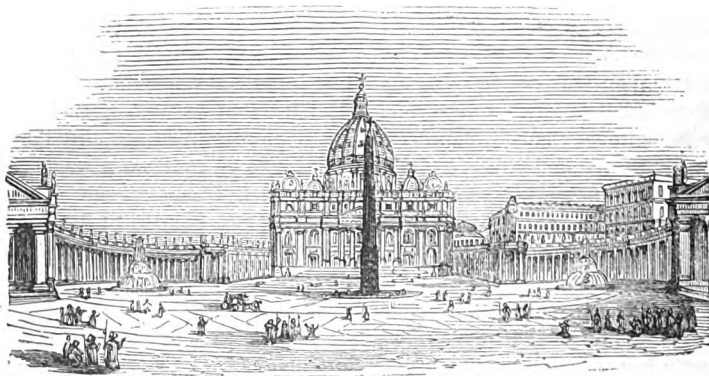
lonté du Ciel. Instruite par son envoyé de l'insuccès de son ambassade, la Vierge lui ordonna de monter sur le sommet de la colline et d'y cueillir un bouquet de fleurs. Ce n'était point la saison des fleurs, et la cime de ce rocher n'avait jamais produit que des ronces et des épines ; mais Diégo n'en obéit pas moins sans répliquer, et sa foi fut récompensée, car il se vit bientôt au milieu des fleurs les plus parfumées et les plus éclatantes ; il en fit un bouquet que Marie lui ordonna de présenter à l'évêque. « Il croira, cette fois, » dit la Vierge avec un sourire.

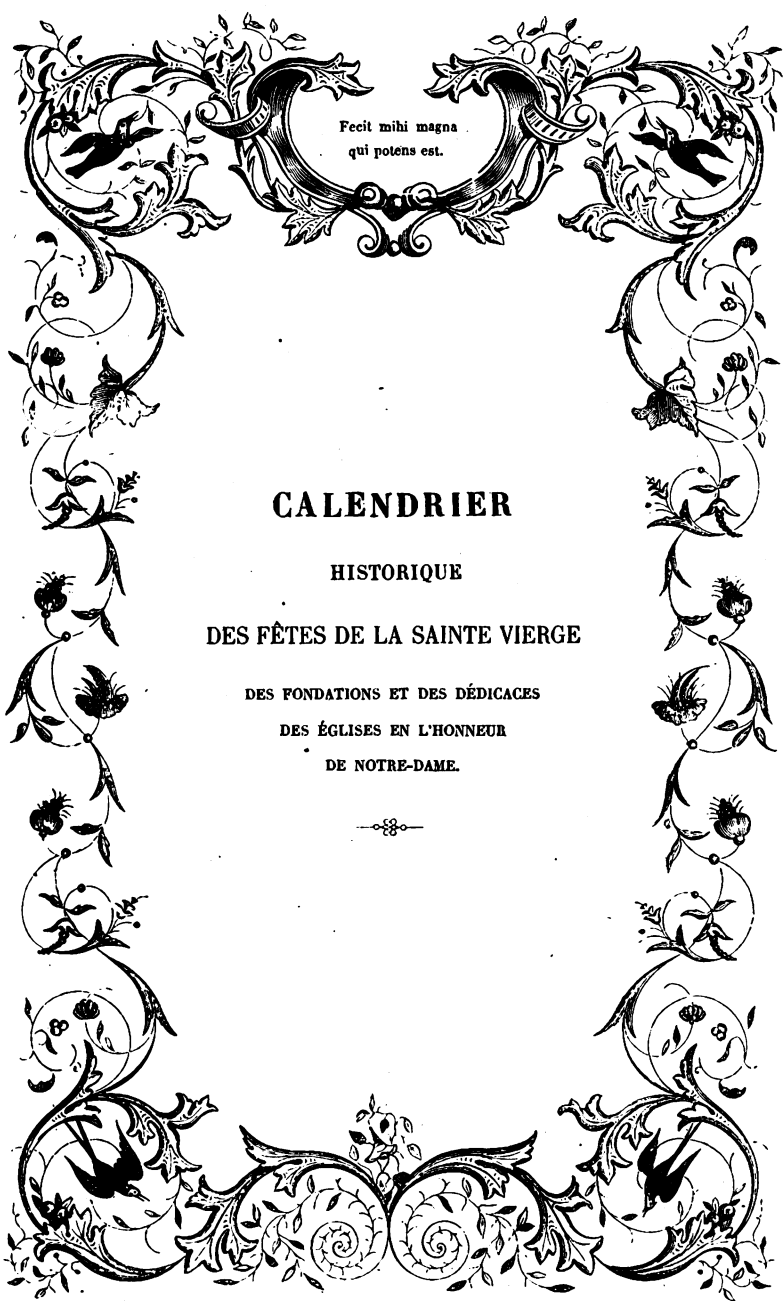
Diégo se rend au palais épiscopal, où la bonne odeur que répandent les fleurs cachées sous son manteau attire l'attention des officiers de l'évêché ; ils forcent Diégo à les leur laisser voir et veulent y porter la main. Surprise suprême ! les fleurs se sont imprimées sur l'étoffe : ce ne sont plus que des roses et des lis en peinture ! L'évêque paraît, et Diégo, ouvrant les plis de son vêtement parfumé d'une odeur céleste, trouve à sa profonde surprise que les fleurs, en se nuançant, ont formé une délicieuse image de Marie. Le prélat, après s'être prosterné, détache le manteau de dessus les épaules du Mexicain et l'expose dans sa chapelle, en attendant qu'on lui eût élevé un autre sanctuaire qu'on se hâta de bâtir au lieu désigné par la sainte Vierge. L'édifice construit, on y transporta l'image, qui fit depuis lors nombre de miracles et devint la plus célèbre Madone de l'Amérique.

Ce nouveau sanctuaire ne pouvant contenir la foule qui y affluait, on songea, vers l'an 1695, à en bâtir un autre. L'archevêque de Mexico, François de Aguiar e Seixas, en posa la première pierre. C'est la splendide église qu'on admire aujourd'hui ; on y dépensa 2,270,000 livres. Le 1^{er} mai 1709, on y transféra la sainte image qu'on plaça sur un trône d'argent estimé 400,000 francs. Les dons se multipliant de jour en jour, on construisit de riches autels en beaux marbres ; on enrichit le trésor de vases précieux. La grande lampe de vermeil pèse seule plus de six cent vingt marcs, et le travail surpasse la matière. Autour du sanctuaire règne une grande balustrade d'argent qui se prolonge jusqu'au chœur qui, selon l'usage d'Espagne, occupe le fond de l'église. Cette première balustrade est défendue par une seconde d'un bois précieux, ornée d'une infinité de figurines en argent d'un travail exquis. Un vice-roi du Mexique, Don Antonio-Maria Buccarelli, entoura l'image d'une corniche en or massif, et enrichit l'autel de douze chandeliers en or. En 1749, on fonda un chapitre pour desservir ce sanctuaire. Le Mexique se consacra solennellement à Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, et on établit une fête chômée pour le 12 décembre, sous le rite de première classe, avec une octave privilégiée. Benoît XIV étendit cette fête à tous les États du roi catholique. Une ville s'éleva autour de ce sanctuaire. Guadeloupe est pour l'Amérique ce que Lorette est pour l'Europe. L'image représente une immaculée Conception avec cette inscription : *Non fecit taliter omni nationi* ⁹.

Nous nous arrêterons à ces pèlerinages, qui sont les plus célèbres de la chrétienté : il serait trop long d'énumérer ici ceux qui subsistent en-

core dans tous les pays catholiques. Nous ne ferons donc qu'indiquer Notre-Dame-de-Lampadouze, placée, comme un phare, entre Malte et l'Afrique, sur un flot désert, mais dont la lampe, entretenue tour à tour par les chrétiens et par les musulmans, demeura perpétuellement allumée pendant des siècles; Notre-Dame-de-Monte-Nero, qui domine Livourne, et dont l'église, fréquentée par une foule innombrable de pèlerins et encombrée d'*ex-voto*, commande cette belle mer de Toscane, où les jeunes filles d'Italie vont jeter la veille des fêtes de la Madone les guirlandes de fleurs qu'elles offraient jadis aux nymphes d'Amphytrite; Notre-Dame-de-la-Miséricorde, près de Savone, dans la vallée de Saint-Bernard, le plus beau sanctuaire que la piété du peuple génois ait construit sur son littoral en l'honneur de Marie; Notre-Dame-de-Consolation, à Turin; de Charme, en Maurienne; des Abimes, près de Chambéry, de Passaw, où les prêtres français, chassés par les baïonnettes révolutionnaires, allaient prier pour revoir un jour leur patrie, regrettant les ruisseaux de France au bord du majestueux Danube, le roi des fleuves germaniques. Quant aux autres sanctuaires de Marie épars sur toutes les parties du monde, nous renvoyons pour la majeure partie au Calendrier Historique ci-après. Ce Calendrier, publié pendant la minorité de Louis XIV, renferme tous les pèlerinages de la Vierge dans toute la chrétienté, et une foule de fondations pieuses qui le rendent fort précieux; c'est d'ailleurs un ouvrage très-rare, qu'on ne trouve plus dans la librairie. Il est inutile de dire que les choses ont changé de face, et qu'un grand nombre d'édifices religieux consacrés à la Mère de Dieu, qui florissaient alors, ne sont plus aujourd'hui qu'un amas de ruines; ce n'est pas en vain que le temps et les révolutions ont marché. Ce Calendrier, qui complète notre travail sur les pèlerinages, est donné sans autre garantie que celle des autorités que l'auteur rapporte lui-même, avec ses dates et ses miracles, tel qu'il existe depuis des siècles.





Fecit mihi magna
qui potens est.

CALENDRIER

HISTORIQUE

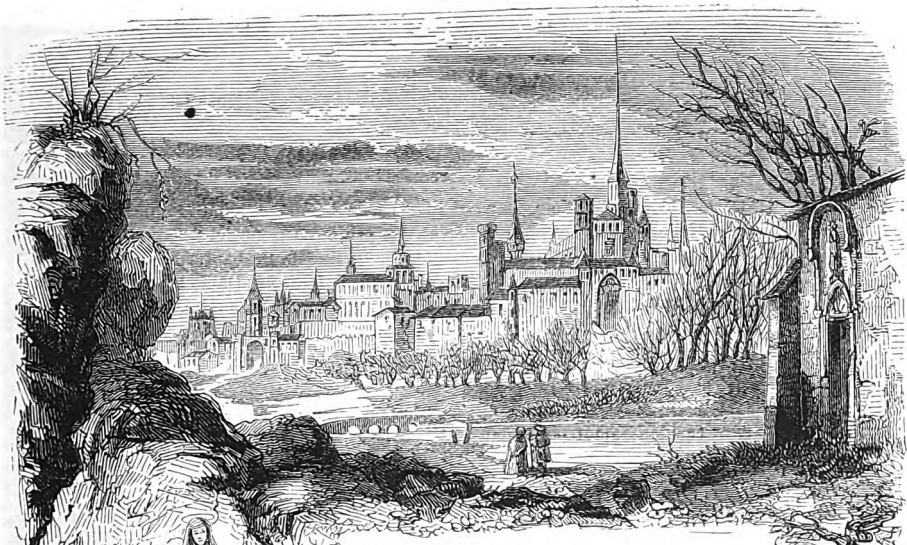
DES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

DES FONDATIONS ET DES DÉDICACES

DES ÉGLISES EN L'HONNEUR

DE NOTRE-DAME.





JANVIER.

1

Dédicace de Notre-Dame-de-l'Annonciade, à Florence, par Guillaume d'Estouville, cardinal, l'année, 1452. On conserve dans cette église un tableau de l'Annonciation de la sainte Vierge, qui se trouva miraculeusement achevé quand le peintre qui l'avait ébauché y voulut mettre la dernière main. *Archangel. Janius.*

2

Fondation de l'abbaye des Dunes, en Flandre, en l'honneur de la Vierge, l'an 1128, par Foulques, religieux de Saint-Benoît. *Chron. Bertinense.*

3

Notre-Dame-de-Sichem, près de Louvain, au duché de Brabant. On dit que cette image sua quatre gouttes de sang l'an 1306. *Just. Lips. in. hist. Sichem., cap. 5.*





— 4 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Trèves, en Allemagne, l'an 746, par Hydolphe, archevêque de Trèves. La princesse Geneviève, femme de Syfrede, palatin de Trèves, et fille du duc de Brabant, fit bâtir cette église dans un bois, à la place même où Notre-Dame lui apparut et l'assura qu'un jour son innocence serait reconnue. *Additiones ad Molanum de sanctis Belgicis.*



— 5 —

On dit qu'en ce jour de l'an 1606 un homme paralytique fut miraculeusement guéri dans l'église de Notre-Dame-de-Sichem, en Brabant. *Justus Lipsius in hist. Sichemiensi*, cap. 24.



— 6 —

Notre-Dame s'étant, à pareil jour, trouvée aux noces de Cana, elle fut cause que son Fils, âgé pour lors de trente ans, changea l'eau en vin; ce fut le premier miracle qu'il fit en public. *S. Epiph. hæres. 51.*



— 7 —

Retour de Notre-Dame avec Jésus et saint Joseph de l'Égypte en Judée. *Martyrolog. Rom., 7 Januar.*



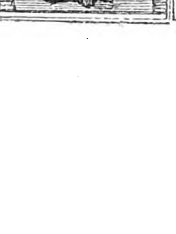
— 8 —

Notre-Dame-du-Commencement, à Naples. Cette chapelle fut bâtie par sainte Hélène, et consacrée par saint Sylvestre, l'an 320. *Petrus Stephanus, de Locis sacris Neapolit.*



— 9 —

Notre-Dame au delà du Tibre, à Rome. Cette église fut bâtie par Calixte I^{er}, l'an 224. *Baronius in apparatu ad. annal. et in Annal. ad ann. 224.*



— 10 —

Notre-Dame-des-Guides, à Constantinople, où l'on voyait un des fuseaux de la Vierge, avec quelques-uns des langes de l'Enfant Jésus, que sainte Pulchérie avait donnés à cette église. *Niceph., Tract. 3, cap. 7.*



— 11 —

Notre-Dame-de-Bessière, en Limousin. Un hérétique, qui s'était moqué de la dévotion qu'on portait à cette image, vit brûler sa





maison sans pouvoir découvrir d'où cela venait. *Triple Cour.*, l. 1, Trait. 2, S. 10, nomb. 6.

— 12 —

Notre-Dame-de-la-Rue-Grande, à Rome, située au lieu même où saint Paul a demeuré deux ans, chargé d'une chaîne de fer, où il a prêché l'Évangile et écrit plusieurs de ses épîtres. *Triple Cour.*, au lieu cité, nomb. 6.

— 13 —

Pie V réforme le petit office de la sainte Vierge, l'an 1571. *Balingham in Calend.*

— 14 —

Notre-Dame-de-la-Parole, près de Montserrat, en Espagne, ainsi appelée parce qu'on prétend qu'elle rendit la parole à un muet, l'an 1514. *Balingham in Calend.*

— 15 —

Notre-Dame-du-Porche, à Rome, où l'on voit une image qu'on dit avoir été apportée du ciel par un ange à la bienheureuse Galla, veuve du consul Symmachus. *Ex monument. S.-Mariæ in Portic.*

— 16 —

Notre-Dame-de-Montserrat, en Espagne, délivre miraculeusement, à pareil jour, plusieurs captifs de la tyrannie de Turcs. *Hist. Montiserr.*

— 17 —

Notre-Dame-de-la-Paix, à Rome. L'an 1483, le duc de Calabre ayant assiégé Rome, pour se venger de ce que Sixte IV l'avait empêché de donner du secours au duc de Ferrare contre les Vénitiens, ce souverain Pontife s'adressa à la Reine des cieux, et s'obligea par vœu de lui bâtir une église sous le titre de Notre-Dame-de-la-Paix, s'il lui plaisait de délivrer la ville du siège et de rendre la paix à l'Italie. Sa prière ayant été exaucée, il s'acquitta de son vœu en faisant édifier une église qui fut achevée par Innocent VIII, son successeur. *Gabriel Pennotus in hist.-tripartita Canon. regul.*, l. III, cap. 33, § 2.

— 18 —

Notre-Dame-de-Dijon, en Bourgogne. Cette image, autrefois ap-





pelée de Bonne-Espérance, délivra la ville de la fureur des Suisses, l'an 1513 ; en reconnaissance de cette grâce, il s'y fait tous les ans une procession générale. *Triple Cour.*, nomb. 42.

— 19 —



Notre-Dame-de-Gimont, près de Toulouse. Cette église de Citeaux est fort célèbre dans le pays par ses miracles. *Triple Cour.*, nomb. 34.

— 20 —



Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier ; église renommée et fort ancienne ; dans les armes de la ville, on voit la Vierge tenant son divin Fils dans ses bras, sur un besan de gueules. *Triple Cour.*, nomb. 38.

— 21 —



Notre-Dame-de-Consolation, à Rome, au pied du Capitole. Cette Madone a commencé de faire des miracles l'an 1471. *Triple Cour.*, nomb. 43.

— 22 —



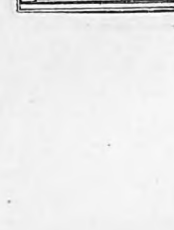
Épousailles de Notre-Dame. Cette fête, célébrée en France dès longtemps par quelques personnes dévotes, fut approuvée par le Pape Paul III, en 1546. *Petr. Auratus, lib. de Imag. Virt.*, c. 10.

— 23 —



Épousailles de Notre-Dame, selon l'usage d'Arras. On commença à célébrer cette fête l'an 1556. *Monum. Eccles. Attrebat.*

— 24 —



Notre-Dame-de-Damas. On prétend qu'il sort de cette image peinte sur bois une huile miraculeuse qui rendit la vue, l'an 1203, au sultan de Damas, tout infidèle qu'il était ; en reconnaissance de ce bienfait, il fonda une lampe pour être continuellement allumée devant cette image. *Spond. in Annal.*, ad. ann. 1203.

— 25 —



Translation du suaire et du tombeau de Notre-Dame à Constantinople, par Juvénal, évêque de Jérusalem, sous l'empire de Marcien, l'an 455. *Ferreol, Locrius in Chron. anacephal.*

— 26 —





— 27 —

Notre-Dame-de-la-Vie, à Venasque, en Provence. La chronique rapporte que cette image a souvent rendu la vie aux enfants morts avant le baptême, afin qu'ils reçussent ce sacrement. *Triple Cour.*, nomb. 89.

— 28 —

Notre-Dame-de-Bon-Secours, près de Rouen. Cette image est fort célèbre dans le pays. *Ex archiv. lujus ecclesiæ.*

— 29 —

Notre-Dame-de-Châtillon-sur-Seine. Bernard avait une grande dévotion à cette image, à cause d'un miracle qu'elle opéra en sa faveur. *Triple Cour.*, nomb. 43.

— 30 —

Notre-Dame-de-la-Rose, à Lucques, en Italie. Trois roses furent trouvées au mois de janvier entre les bras de cette image, selon une chronique latine. *Cæsar Franciot. in hist. Lucensi.*

— 31 —

Apparition de Notre-Dame à la sœur Angèle de Foligny. *In ejus vita.*





l'espace de deux jours autour de quelques maçons qui travaillaient, et à qui elle semblait désigner un certain espace. *Triple Cour.* nomb. 107.

— 11 —

Sainte-Marie-de-Liques, près de Calais. Ce monastère, dans l'ordre de Prémontré, fut fondé l'an 1131, par Robert, seigneur de Liques. *Gall. Christ.*, t. IV.

— 12 —

Notre-Dame-d'Argenteuil, près de Paris, bâtie par Clovis I^{er}, l'an 101. Ce prieuré conserve une partie de la robe sans couture de Notre Seigneur. *Thomas Bosius*, l. IX, de *Sig. eccl.*, c. 9.

— 13 —

Notre-Dame-du-Four-Chaud, à Bourges, ainsi appelée parce que, l'an 546, un Juif enferma, dit-on, son fils dans un four chaud, à cause qu'il avait reçu le baptême et communie le jour de Pâques; il en fut tiré sain et entier, grâce à la protection de Notre-Dame; on bâtit une église à la sainte Vierge en mémoire de cet événement. *Annales de France en Childébert.*

— 14 —

Notre-Dame-de-Bourbourg, en Flandre. On prétend que, cette image ayant été frappée par un impie, l'an 1383, le sacrilège tomba mort sur la place. *Bzovius*, ex *Archiv. eccles. Burburg.*

— 15 —

Notre-Dame-de-Paris, bâtie premièrement par le roi Childébert, l'an 522; vers l'an 1257, le roi saint Louis en fit continuer une plus vaste au même lieu, sur les fondements que le roi Philippe-Auguste en avait jetés l'an 1191. *Du Breuil*, *Théâtre des antiq. de Paris*, l. 1.

— 16 —

Notre-Dame-de-l'Épine, près de Châlons, en Champagne, ainsi nommée parce que cette image fut trouvée sur une aubépine. *Triple Cour.*, nomb. 54.

— 17 —

Notre-Dame-de-Constantinople, autrefois la synagogue des Juifs, qui fut changée en une église de la sainte Vierge par l'empereur Justin-le-Jeune, l'an 566. *Locrius.*

— 18 —

Notre-Dame-de-Laon, érigée en cathédrale et fondée par saint





tre-Dame. On y voit encore une image de la Vierge, sur une petite pierre d'un pied de diamètre en carré, qui a été faite sur celle que saint Denis apporta en France. Cette maison, qui est un prieuré de saint Benoît, fut ensuite occupée par les Carmélites, qui y furent reçues l'an 604, et fondées par Catherine, princesse de Longueville. Elle est la première que ces religieuses aient eue en France; la mère Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse, en fut la première supérieure. *Du Breuil, Théâtre des Antiq.*, l. II.

— 27 —



Notre-Dame-des-Lumières, près de Lisbonne, en Portugal. On voyait depuis longtemps briller une lumière à cet endroit, sans pouvoir pénétrer la cause de ce phénomène, lorsque Notre-Dame, apparaissant à un prisonnier, lui promit la liberté à condition qu'il lui fit bâtir une église sur cette place choisie par elle. *Anton. Vasconcell., in Descript. reg. Lusitan.*, c. 7, § 5.

— 28 —



Institution du monastère de l'Annonciade, à Béthune, en Artois, par François de Melun et Louise de Foix, sa femme, l'an 1519. *Fercolus Locrius.*





près de Paris. On tient que cette image se trouva faite quand le sculpteur, nommé Rumolde, y pensait travailler. *Du Breuil, Théâtre des Antiq.*, l. iv.

— 13 —

Notre-Dame-de-l'Impératrice, à Rome. Une tradition porte que cette image parla à saint Grégoire-le-Grand, l'an 593. *Anton. Yezpe, ad. ann. 84, divi Benedicti.*

— 14 —

Notre-Dame-de-la-Brèche, à Chartres, où il se fait tous les ans une procession générale, en reconnaissance de ce que Notre-Dame délivra la ville, assiégée par les hérétiques, l'an 1568. Ce fut durant ce siège que l'image de Notre-Dame, posée sur la porte Drouaise, ne put être endommagée par les coups de canon et de mousquet que les assiégeants tiraient sur elle, et dont on voit encore les marques à deux ou trois doigts de l'image. *Sébastien Rouillard, Parthenie*, c. 3.

— 15 —

L'an 911, la ville de Chartres fut miraculeusement délivrée du siège que Rollo ou Raoul, duc des Normands, y avait mis; car, comme il était sur le point de prendre la ville, Gaucelin, quarante-septième évêque de Chartres, monta sur les remparts, tenant une relique de Notre-Dame en guise d'enseigne; ce qui mit une telle épouvante dans le camp que tous se retirèrent en désordre; en mémoire de ce fait, les prés de la porte de Drouaise s'appellent encore aujourd'hui les prés des Reculés. *Sébastien Rouillard, Parthenie*, c. 7, nomb. 5.

— 16 —

Notre-Dame-de-la-Fontaine, à Constantinople, bâtie par l'empereur Léon, l'an 460, en reconnaissance de ce que la sainte Vierge lui apparut au bord d'une source où il conduisait charitablement un aveugle comme il n'était encore que simple soldat, et lui prédit que bientôt il serait empereur. *Niceph.*, l. xv, cap. 15.

— 17 —

L'an 1095, sous le pape Urbain II, il fut tenu un concile à Clermont, en Auvergne, où fut institué l'Office de Notre-Dame. *Concil. Clarom.* — Fondation de l'abbaye de Baumont-lez-Tours, par Ingeltrude, l'an 600. *Gallia Christiana*, t. IV.

— 18 —

L'an 1586, Notre-Dame-de-Lorette fut érigée en cathédrale par Sixte V, de collégiale qu'elle était. *Tursel. Hist. Lauretana*, 5, 10.





Benoît. On voit en cette abbaye un des souliers de Notre-Dame.
Hugo Farcitus.

— 27 —

Apparition de Notre Seigneur à Notre-Dame, aussitôt qu'il fut
ressuscité. *Alphons. a Castro, c. 17.*

— 28 —

Notre-Dame-de-Castelbruedo, à Olian, en Catalogne. On rap-
porte que tous les ans, le jour de l'Annonciation, on voyait trois
lumières de couleur d'azur, qui pénétraient au travers des vitres
de cette église, allumaient les lampes et les cierges, ressortaient
par le même endroit et disparaissaient aussitôt. *Ludo Marinæus,*
l. v, de reb. *Hisp., c. ultimo.*

— 29 —

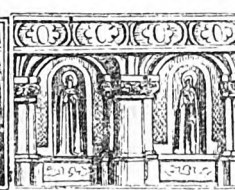
Apparition de Notre-Dame à saint Bonét, évêque de Clermont,
en Auvergne, à qui elle commanda de dire la messe une nuit qu'il
était resté dans l'église pour faire ses prières. Le saint, se pres-
sant contre un pilier comme pour se cacher, la pierre devint molle
et lui fit la place que l'on y voit encore aujourd'hui. Mais la sainte
Vierge l'ayant obligé d'officier, la cérémonie étant faite, elle lui
laissa la chasuble que les anges lui avaient apportée pour célé-
brer. Ce céleste présent se voit encore à Clermont, où il est pré-
cieusement conservé. *In ejus vita, apud Surium, die 15 Jan.*

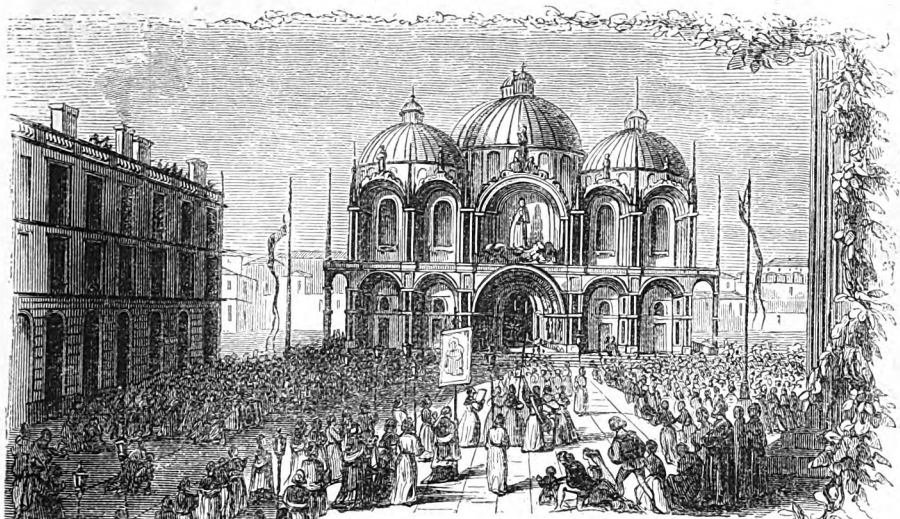
— 30 —

Rétablissement de la chapelle de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-
Mer, par Claude Dormy, évêque de cette ville. *Triple Cour.,*
nomb. 53.

— 31 —

Notre-Dame-de-Sainte-Croix, à Jérusalem, où l'on conserve une
partie du voile de Notre-Dame, donnée par sainte Hélène. *Omi-
phrius, l. vii, Eccl.*





AVRIL.

— 1 —

Octave de l'Annonciation de Notre-Dame dans l'ordre des Carmes. *Ba'tingh. in Calend.*

— 2 —

Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, où l'on voit une image de la sainte Vierge, entre les mains de laquelle se trouvèrent miraculeusement les clefs de la ville, pendant que le valet du maire les cherchait partout pour ouvrir les portes aux Anglais, à qui il avait promis de livrer la ville. *Jean Boucher, Annal. d'Aquit.*

— 3 —

Apparition de Notre Seigneur à Notre-Dame et aux apôtres dans le cénacle, huit jours après sa résurrection. *Ba'tingh. in Calend.*

— 4 —

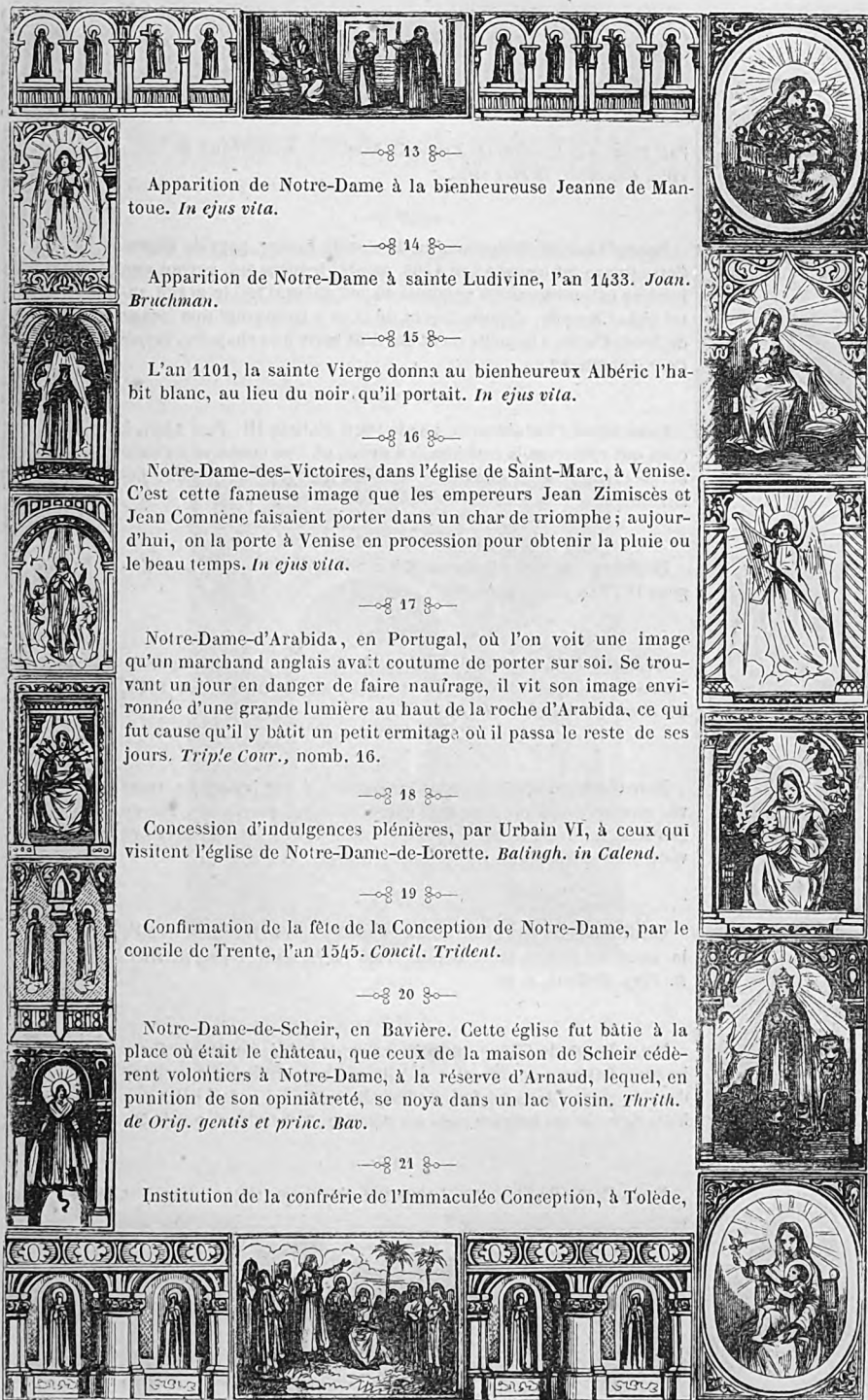
Notre-Dame-de-Grâce, en Normandie. Cette



GERARD-VIENNE

FLANCHET-DE

LAPOSTOLLE



— 13 —

Apparition de Notre-Dame à la bienheureuse Jeanne de Man-
toue. *In ejus vita.*

— 14 —

Apparition de Notre-Dame à sainte Ludivine, l'an 1433. *Joan.*
Bruchman.

— 15 —

L'an 1101, la sainte Vierge donna au bienheureux Albéric l'ha-
bit blanc, au lieu du noir qu'il portait. *In ejus vita.*

— 16 —

Notre-Dame-des-Victoires, dans l'église de Saint-Marc, à Venise.
C'est cette fameuse image que les empereurs Jean Zimiscès et
Jean Comnène faisaient porter dans un char de triomphe; aujour-
d'hui, on la porte à Venise en procession pour obtenir la pluie ou
le beau temps. *In ejus vita.*

— 17 —

Notre-Dame-d'Arabida, en Portugal, où l'on voit une image
qu'un marchand anglais avait coutume de porter sur soi. Se trou-
vant un jour en danger de faire naufrage, il vit son image envi-
ronnée d'une grande lumière au haut de la roche d'Arabida, ce qui
fut cause qu'il y bâtit un petit ermitage où il passa le reste de ses
jours. *Trip'e Cour., nomb. 16.*

— 18 —

Concession d'indulgences plénières, par Urbain VI, à ceux qui
visitent l'église de Notre-Dame-de-Lorette. *Balingh. in Calend.*

— 19 —

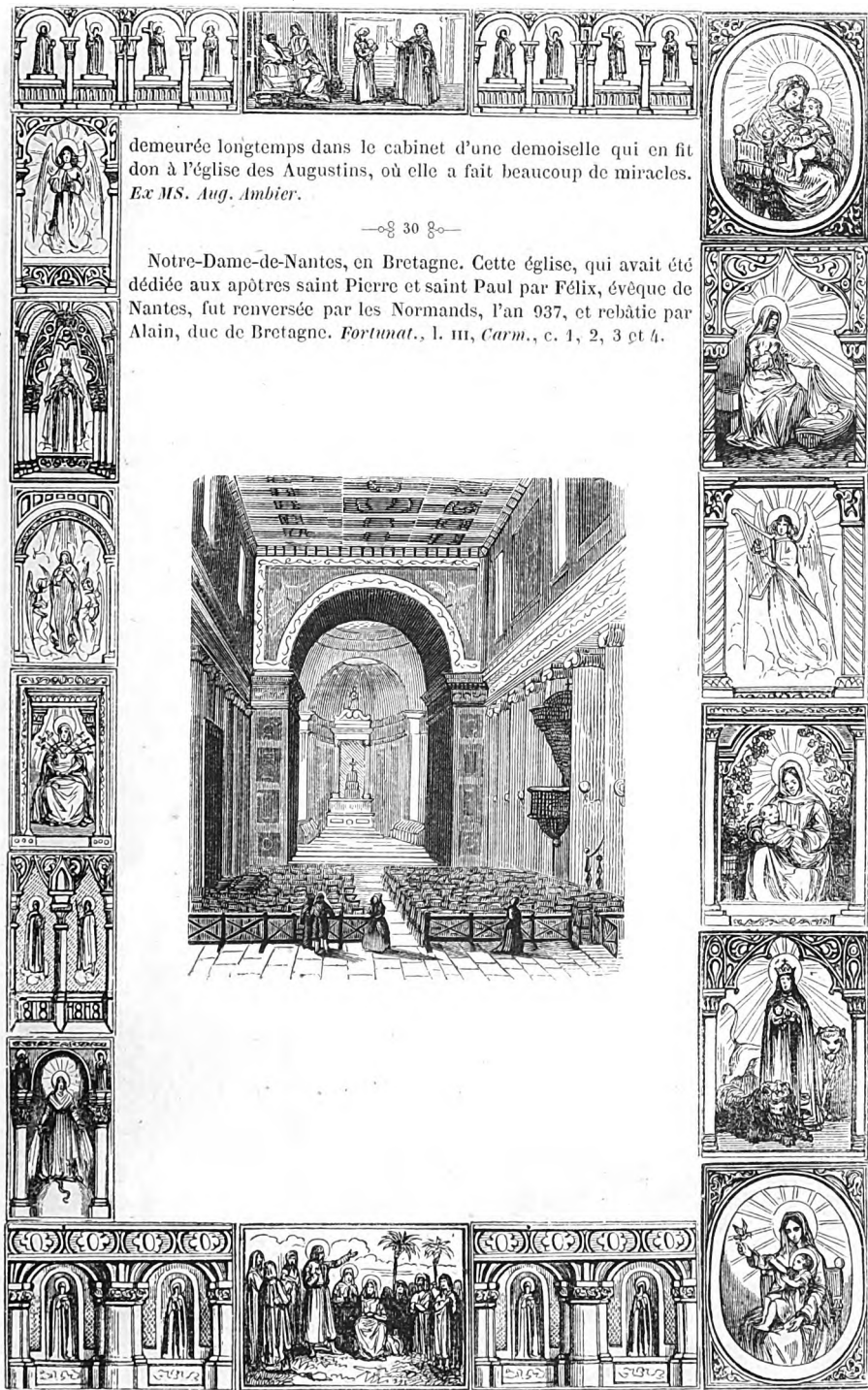
Confirmation de la fête de la Conception de Notre-Dame, par le
concile de Trente, l'an 1545. *Concil. Trident.*

— 20 —

Notre-Dame-de-Scheir, en Bavière. Cette église fut bâtie à la
place où était le château, que ceux de la maison de Scheir cédè-
rent volontiers à Notre-Dame, à la réserve d'Arnaud, lequel, en
punition de son opiniâtreté, se noya dans un lac voisin. *Thrith.*
de Orig. gentis et princ. Bav.

— 21 —

Institution de la confrérie de l'Immaculée Conception, à Tolède,



demeurée longtemps dans le cabinet d'une demoiselle qui en fit don à l'église des Augustins, où elle a fait beaucoup de miracles.
Ex MS. Aug. Ambier.

— 30 —

Notre-Dame-de-Nantes, en Bretagne. Cette église, qui avait été dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul par Félix, évêque de Nantes, fut renversée par les Normands, l'an 937, et rebâtie par Alain, duc de Bretagne. *Fortunat., l. III, Carm., c. 1, 2, 3 et 4.*



— 12 —

Notre-Dame-des-Vertus, à Aubervilliers, près de Paris. Cette image a fait tant de miracles dans cette église qu'on la nomme Notre-Dame-des-Vertus, quoiqu'elle soit dédiée à saint Christophe. *Du Breuil*, l. iv.

— 13 —

Dédicace de Notre-Dame-des-Martyrs, dite la Rotonde, à Rome, par Boniface IV, l'an 608. Ce temple était appelé le Panthéon, parce qu'il était dédié à tous les dieux de la gentilité. *Beda*, l. ii, *Hist. Angl.*, c. 4.

— 14 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Noyon, par Hardouin, trente-septième évêque de la même ville, l'an 998. *Chroniq. Annonciac*, t. III.

— 15 —

Descente du Saint-Esprit sur Notre-Dame et sur les apôtres, l'an 34 de J.-C., le quarante-huitième de l'âge de la Vierge. *Christoph. a Castro in hist. Virginis*.

— 16 —

Apparition de Notre-Dame à sainte Catherine d'Alexandrie, dont le corps fut trouvé le 13 de ce mois, sur le mont Sinaï, par suite d'une révélation qu'en donna cette Reine du ciel. *In ejus vita*.

— 17 —

Notre-Dame-des-Larmes, au duché de Spolette, en Italie. On dit que cette image, peinte sur une muraille, versa abondance de larmes l'an 1494. *Gabriel Pennotus*, l. iii, *Hist. tripartite*, c. 34.

— 18 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Bonport, de l'ordre de Cîteaux, près du Pont-de-l'Arche, diocèse d'Évreux. Cette abbaye fut fondée par Richard Cœur-de-Lion, le 11 mars de l'an 1190. *Gallia Christ.*, t. IV.

— 19 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Flines, près de Douai, par Pierre, archevêque de Reims, l'an 1279. Cette abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux fut donnée à saint Bernard par Marguerite de Dampierre, l'an 1234. *Chroniq. Flinens*.

— 20 —

Dédicace de l'église de La Ferté, au diocèse de Châlons, en Bour-





de son manteau, de son voile et de sa ceinture. *Ex hist. ea de re, impressa Venetiis.*

— 29 —

La fête de Notre-Dame-des-Ardents, à Arras; on garde un cierge dans la cathédrale d'Arras que l'on tient y avoir été apporté par Notre-Dame, l'an 1095. *Jacob. Meyerus, in Annal. Fland., ad ann. 1095.*

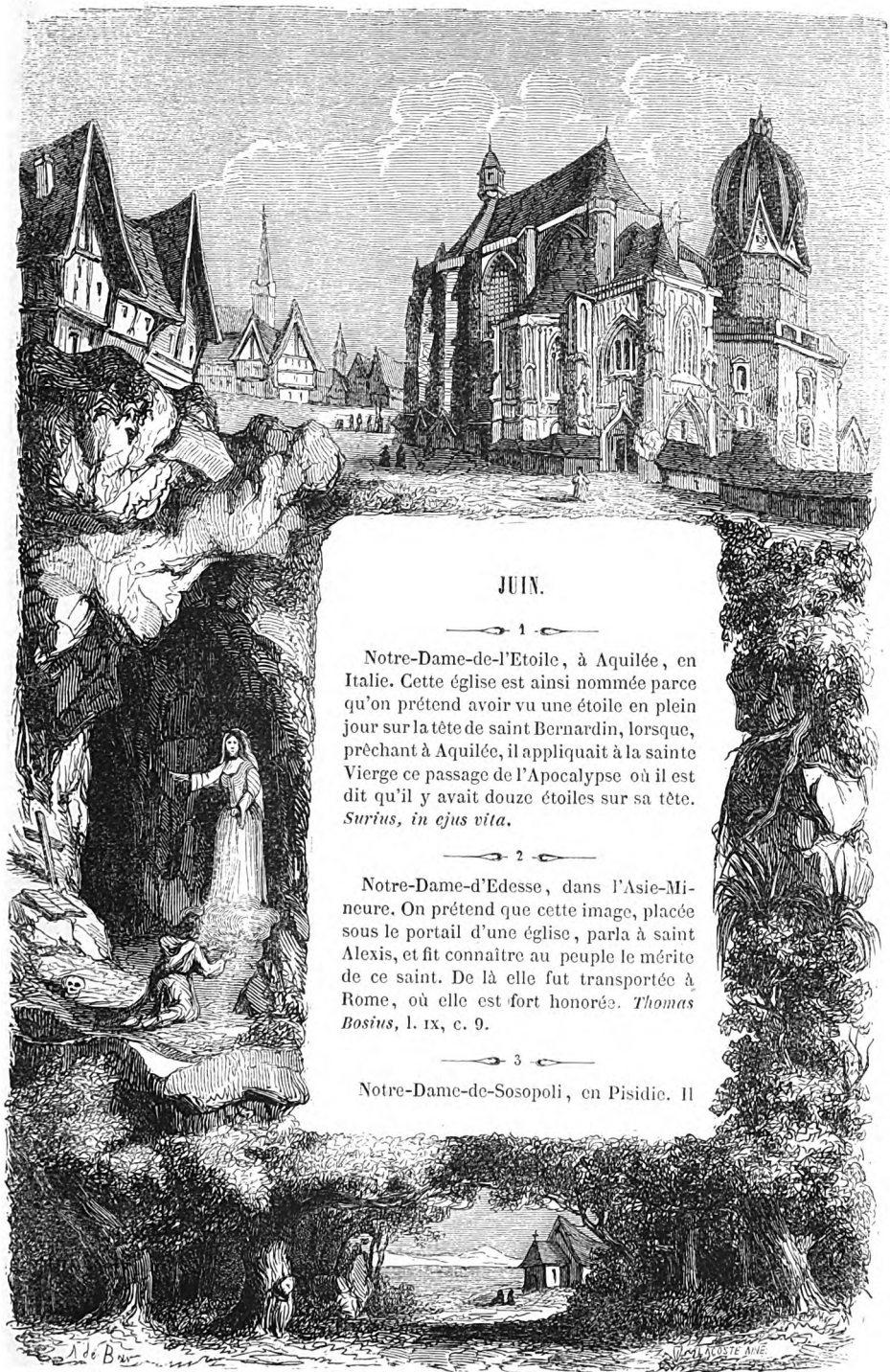
— 30 —

Dédicace de l'église du Mont-de-la-Sainte-Vierge, près de Naples, bâtie l'an 1126 par saint Guillaume, fondateur de l'ordre du Mont-de-la-Vierge, et réparée l'an 1519. *Jean Juvénal, l. vii, de Antiq., c. 3.*

— 31 —

Notre-Dame-de-Souffrance, dans l'église de Saint-Gervais, à Paris. Cette image, qui était au coin de la rue des Rosiers, fut mutilée par un Juif, l'an 1528; François I^{er} la fit porter solennellement à Saint-Gervais, et il fit faire une statue de la Vierge en argent doré, qu'il déposa lui-même à la place de la première. Cette statue fut volée l'an 1545, et on y en remit une autre de pierre, qui retint toujours le nom de Notre-Dame-d'Argent. *Du Breuil, Théâtre des Antiquités, l. iii.*





JUIN.

1

Notre-Dame-de-l'Etoile, à Aquilée, en Italie. Cette église est ainsi nommée parce qu'on prétend avoir vu une étoile en plein jour sur la tête de saint Bernardin, lorsque, prêchant à Aquilée, il appliquait à la sainte Vierge ce passage de l'Apocalypse où il est dit qu'il y avait douze étoiles sur sa tête. *Surtus, in ejus vita.*

2

Notre-Dame-d'Edesse, dans l'Asie-Mineure. On prétend que cette image, placée sous le portail d'une église, parla à saint Alexis, et fit connaître au peuple le mérite de ce saint. De là elle fut transportée à Rome, où elle est fort honorée. *Thomas Bosius, l. ix, c. 9.*

3

Notre-Dame-de-Sosopoli, en Pisidie. II



dre. Cette image commença à faire des miracles vers l'an 1162. *Buzelinus, in Annal. Gall., l. II.*

— 12 —

La chronique rapporte que ce jour-là Notre-Dame apparut à saint Herman, de l'ordre de Prémontré, et lui donna une mèche de ses cheveux. *Surius, in ejus vita.*

— 13 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Sichem, près de Louvain, l'an 1604, par Mathias Hovius, archevêque de Malines. L'image de la sainte Vierge qui se voit dans cette église était primitivement placée dans le creux d'un chêne. *Just. Lipsius, de Virg. Aspricol., c. 4.*

— 14 —

L'an 371, il tomba du ciel à Arras une laine blanche mêlée d'une pluie épaisse, dont saint Jérôme fait mention, et l'on tient que, la famine étant grande dans le pays, les habitants d'Arras eurent recours à la Vierge, qui leur envoya ce céleste présent, appelé communément manne, dont on voit encore des restes dans l'église dédiée en son honneur. *Ex Arch. Abb. Trulienne.*

— 15 —

Fondation de Notre-Dame-des-Feuillants, au diocèse de Toulouse et de Rieux, l'an 1145.

— 16 —

Notre-Dame-d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne, et consacrée par Léon III, l'an 804, où se trouvèrent trois cent cinquante prélats. Charlemagne donna à cette église deux tuniques de Notre-Dame, l'an 810, d'où Charles-le-Chauve en tira une, soixante-cinq ans après, pour la donner à l'église de Chartres. *Ferreol. Locrius, l. v Marie Aug., c. 17.*

— 17 —

Notre-Dame-de-la-Forêt, près de Boulogne-sur-Mer; cette petite chapelle est très-renommée dans le pays. *Triple Cour., nomb. 53.*

— 18 —

Apparition de Notre-Dame à sainte Agnès du mont Politian, à qui elle laissa, dit-on, une petite croix qu'on montre encore aujourd'hui, en grande solennité, le premier jour de mai. *Chroniq. S. Dominici, part. I, l. I, c. 72.*





19

A Trèves, en Allemagne, on voit dans l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste, bâtie en 333, le peigne de Notre-Dame, donné par Agritius, archevêque de cette ville.

20

Notre-Dame-des-Blaquernes, sur le port de Constantinople, où l'on possède le suaire de Notre-Dame, donné par l'impératrice sainte Pulchérie, qui l'avait reçu de Juvénal, évêque de Jérusalem. *Niceph. l. xv, c. 14.*

21

Notre-Dame-de-Matarieh, au grand Caire, en Egypte, où l'on voit une fontaine miraculeuse que Notre-Dame obtint par ses prières, lorsqu'elle s'y retira avec la Sainte Famille; et l'on tient par tradition qu'elle y lavait les langes de l'enfant Jésus. *Triple Cour., nomb. 5.*

22

Notre-Dame-de-Narni, en Italie. On dit que cette image a parlé à la bienheureuse Lucie, à qui elle donna le petit Jésus à tenir. *Triple Cour., trait 3.*

23

Notre-Dame-Justinienne, à Carthage. Cette église a été bâtie par l'empereur Justinien, en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle il attribuait les victoires qu'il remportait sur les Vandales. *Baron., ad ann. 534.*

24

Notre-Dame-du-Clos-Evrard, près de Trèves. Cette image fut attachée à un chêne par un vigneron qui voulait l'honorer; mais Notre-Dame lui commanda de bâtir, en son honneur, une petite cabane. Les miracles qui s'y opéraient ont fait changer premièrement cette cabane en une petite chapelle, et enfin en une église qui lui fut dédiée, l'an 1449, par Jacques de Rircq, archevêque de Trèves. *Triple Cour., nomb. 82.*

25

L'an 431, concile d'Ephèse, où on déclara que la Vierge devait être appelée Mère de Dieu. *Concil. Ephes.*

26

Notre-Dame-de-Méliapour, dans l'Inde orientale, où saint Fran-





çois-Xavier se retirait fort souvent pour faire ses prières. *In vita S. Franc.-Xaverii.*

— 27 —

Notre-Dame-de-la-Dorade, à Toulouse. Ce lieu, qui était autrefois dédié à la déesse Pallas, fut changé en une église de Notre-Dame lorsque les habitants reçurent la foi. *Forcat., l. 1, de Gall. Imperio.*

— 28 —

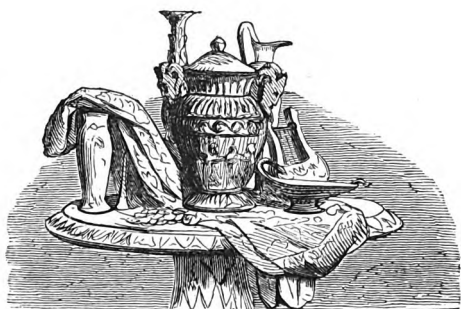
Dédicace de l'église des Chartreux de Paris, sous le titre de Notre-Dame, par Jean d'Aubigny, évêque de Troyes en Champagne, l'an 1325. *Du Breuil, Théâtre des Antiquit., l. II.*

— 29 —

Notre-Dame-de-Buglose, à deux lieues d'Acqs, en Gascogne. Cette image fut trouvée miraculeusement l'an 1634, et transportée dans la paroisse de Buglose. *Triple Cour., nomb. 36.*

— 30 —

Notre-Dame-de-Calais, bâtie par les Anglais pendant qu'ils possédaient cette ville, dont ils furent les maîtres l'espace de deux cent dix ans; une magnifique chapelle y fut ajoutée, l'an 1631, par Jacques de Bolloye, curé de Calais. *Davila, t. II.*





JUILLET.

1

Dédicace de l'église de Jumièges, en Normandie, l'an 1067, par Maurice, archevêque de Rouen, à l'instance du roi Guillaume. *Thom. Walsingham.*

2

La Visitation de la sainte Vierge. Cette fête fut instituée par Urbain IV, l'an 1385, et confirmée par Boniface IX, l'an 1389. *S. Antonin*, IV part., tit. XV, chap. 24.

3

Notre-Dame-de-la-Carolle, à Paris. On dit que cette image, placée au coin de la rue aux Ours, fut frappée d'un coup de couteau l'an 1418 et qu'elle rendit quantité de sang. En mémoire de cela, on fait tous les ans un feu d'artifice, où l'on brûle une figure de cire qui représente le sacrilège qui donna le coup. *Du Breuil*, l. II.



par Chartier, évêque de Paris. La confrérie de Notre-Dame-de-Boulogne est si célèbre que six de nos rois ont voulu en faire partie. *Du Breuil, Antiq.*, l. iv.

— 11 —



Notre-Dame-de-Cléry, à quatre lieues d'Orléans; cette église fut réédifiée par le roi Louis XI, qui y fut enterré l'an 1483. *Locrius, M. Aug.* l. iv, c. 68.

— 12 —



Dédicace de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, aux Minimes de Nigeon, près de Paris, l'an 1578. Cette maison fut donnée, l'an 1476, par Anne de Bretagne, femme de Louis XII, à saint François de Paule, qui avait institué son ordre l'an 1436. *Du Breuil, Ant. de Paris.*

— 13 —



Cent ans avant la naissance de Notre Seigneur, l'image de Notre-Dame-de-Chartres fut taillée dans une forêt, au milieu des plaines de la Beauce, par le commandement de Priscus, roi des Chartrains, et fut mise ensuite avec cette inscription : *Virgini pariturae*, c'est-à-dire *A une vierge qui doit enfanter*, dans la même place où elle se voit aujourd'hui, qui était pour lors une grotte où les druides faisaient leurs sacrifices. Saint Potentian, second évêque de Sens, que l'apôtre saint Pierre avait envoyé en France, s'arrêta à Chartres, où il bénit cette image, et dédia la grotte pour église l'an de J.-C. 46. *Sébast. Rouillard Parthen.*, c. 4, nomb. 1.

— 14 —



Notre-Dame-du-Buisson, en Portugal. Cette image fut vue au milieu d'un buisson ardent par un berger; Vasquez Perdigon, évêque d'Evoira, fit bâtir en cet endroit, l'an 1403, une église et un monastère qui fut donné aux religieux de saint Jérôme. *Vasconcell., in Descript. regni Lusitaniæ*, c. 7, § 5.

— 15 —

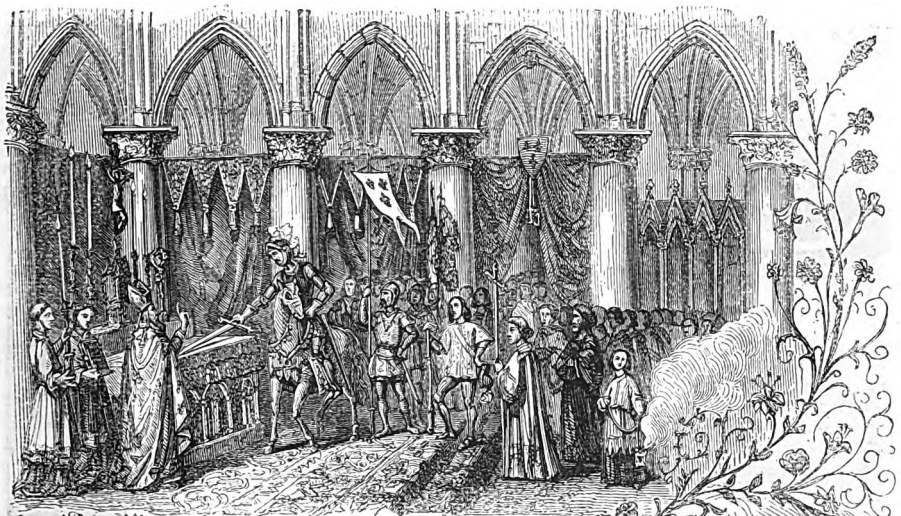


L'an 1099, les Turcs furent défaites par Godefroy de Bouillon, qui prit en ce jour Jérusalem dont il fut fait roi, et l'on en célébrait autrefois la fête tous les ans, avec l'office double et octave. *Molanus, ad hanc diem.*

— 16 —

La fête du Scapulaire; la tradition porte que Notre-Dame le donna elle-même, environ l'an 1251, au bienheureux Simon





AOÛT.

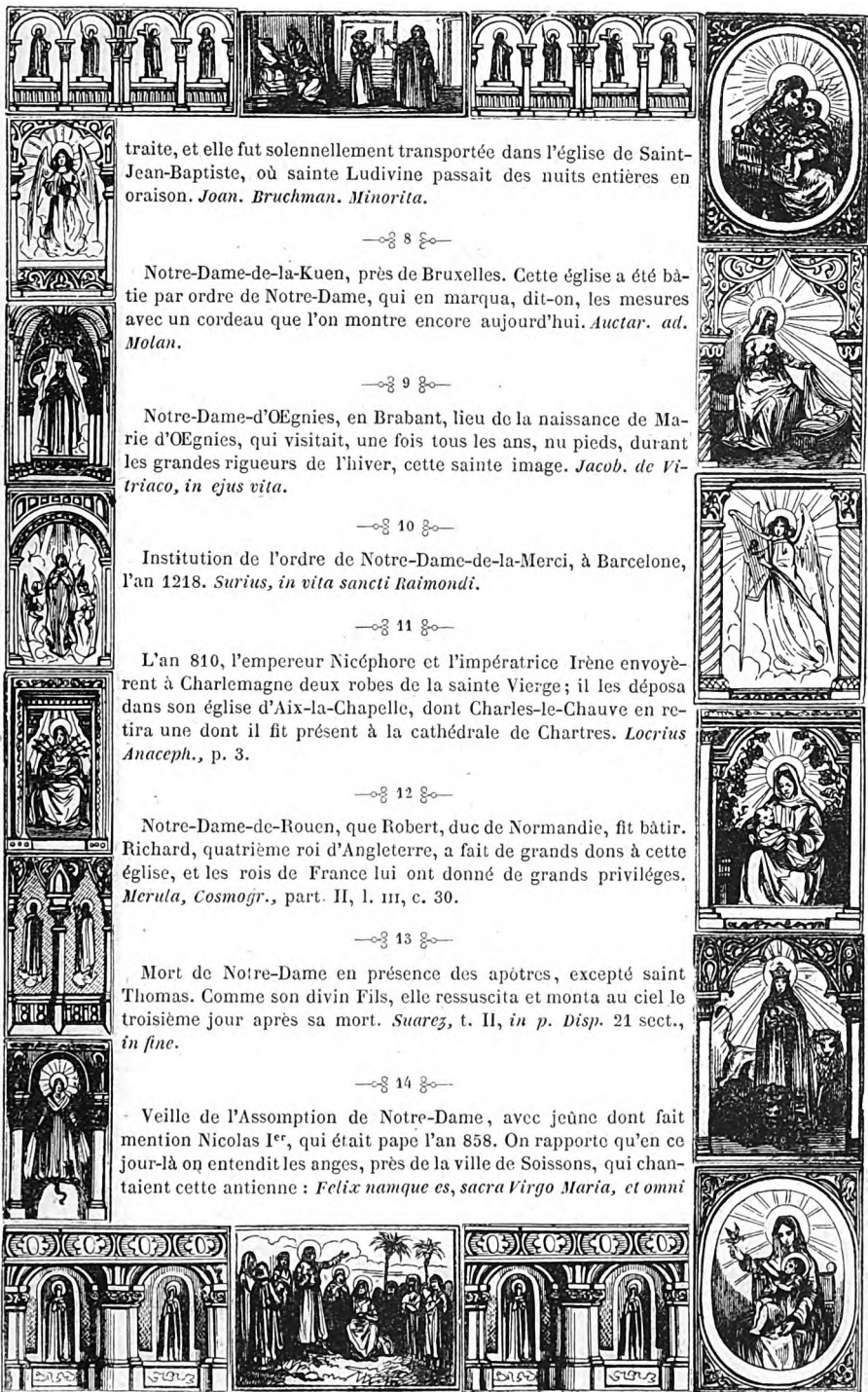
— 8 1 —

L'an 1218, Notre-Dame, apparaissant en ce jour-là à saint Raimond, de l'ordre de Saint-Dominique, à Jacques, roi d'Aragon, et à saint Pierre de Nolasque, leur fit connaître à tous trois séparément qu'elle souhaitait que l'on établit un ordre religieux pour racheter les captifs. *Surius, in vita S. Raymundi.*

— 8 2 —

Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule, à six cents pas de la ville d'Assise, en Italie. Les religieux de Saint-Benoît donnèrent cette chapelle à saint François, d'après la prière qu'il leur en fit, et il voulut que le couvent qu'il y bâtit fût le chef de son ordre. Il y rassembla le premier chapitre général, où se trouvèrent cinq mille religieux, et où il rendit l'esprit l'an 1226, le vingtième de sa





traite, et elle fut solennellement transportée dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où sainte Ludvine passait des nuits entières en oraison. *Joan. Bruchman. Minorita.*

— 8 —

Notre-Dame-de-la-Kuen, près de Bruxelles. Cette église a été bâtie par ordre de Notre-Dame, qui en marqua, dit-on, les mesures avec un cordeau que l'on montre encore aujourd'hui. *Auctar. ad. Molan.*

— 9 —

Notre-Dame-d'Oegnies, en Brabant, lieu de la naissance de Marie d'Oegnies, qui visitait, une fois tous les ans, nu pieds, durant les grandes rigueurs de l'hiver, cette sainte image. *Jacob. de Vatriaco, in ejus vita.*

— 10 —

Institution de l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, à Barcelone, l'an 1218. *Surius, in vita sancti Raimondi.*

— 11 —

L'an 810, l'empereur Nicéphore et l'impératrice Irène envoyèrent à Charlemagne deux robes de la sainte Vierge; il les déposa dans son église d'Aix-la-Chapelle, dont Charles-le-Chauve en retira une dont il fit présent à la cathédrale de Chartres. *Locrius Anaceph., p. 3.*

— 12 —

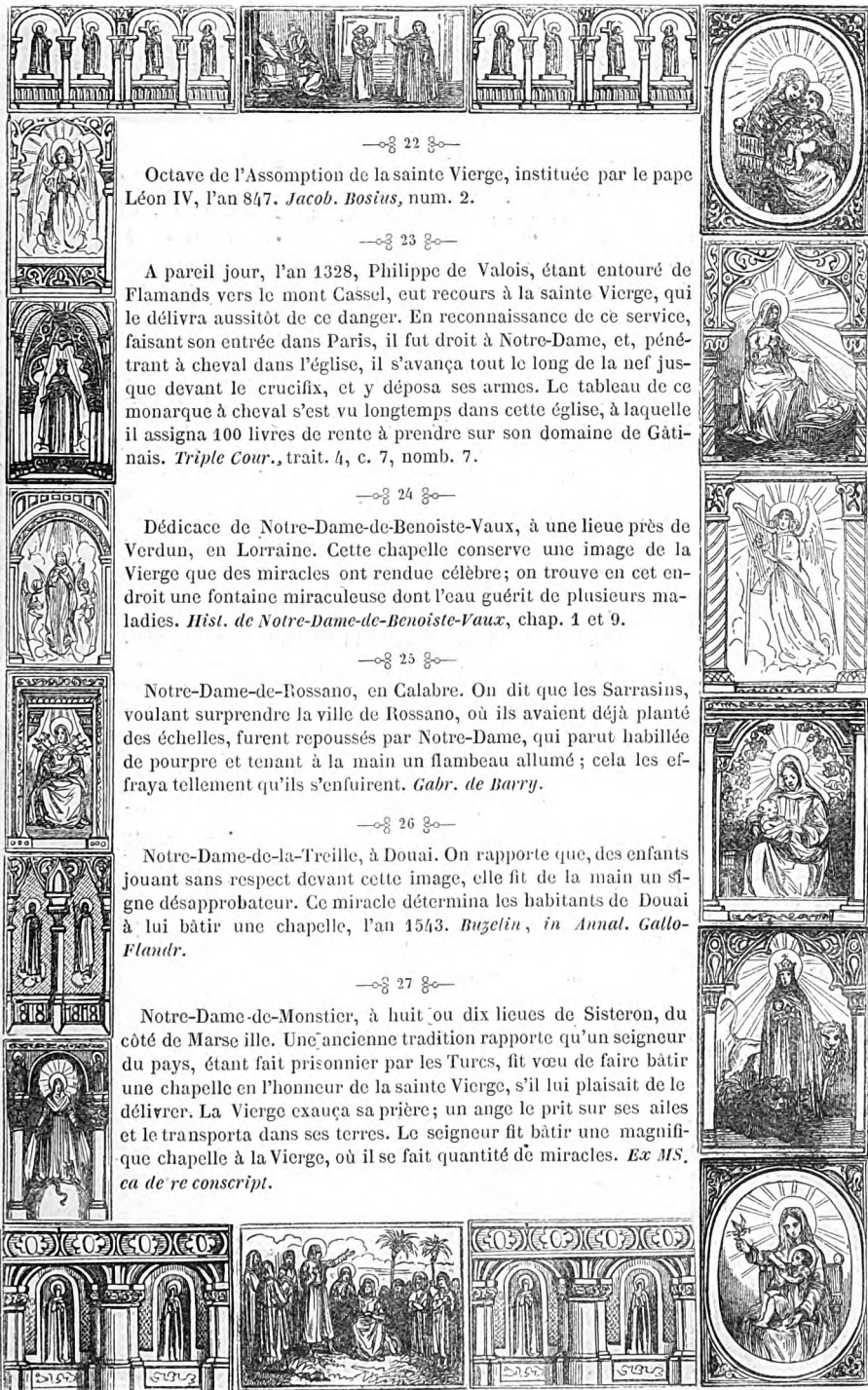
Notre-Dame-de-Rouen, que Robert, duc de Normandie, fit bâtir. Richard, quatrième roi d'Angleterre, a fait de grands dons à cette église, et les rois de France lui ont donné de grands privilèges. *Merula, Cosmogr., part. II, l. III, c. 30.*

— 13 —

Mort de Notre-Dame en présence des apôtres, excepté saint Thomas. Comme son divin Fils, elle ressuscita et monta au ciel le troisième jour après sa mort. *Suarez, t. II, in p. Disp. 21 sect., in fine.*

— 14 —

Veille de l'Assomption de Notre-Dame, avec jeûne dont fait mention Nicolas I^{er}, qui était pape l'an 858. On rapporte qu'en ce jour-là on entendit les anges, près de la ville de Soissons, qui chantaient cette antienne : *Felix namque es, sacra Virgo Maria, et omni*



—§ 22 §—

Octave de l'Assomption de la sainte Vierge, instituée par le pape Léon IV, l'an 847. *Jacob. Bosius*, num. 2.

—§ 23 §—

A pareil jour, l'an 1328, Philippe de Valois, étant entouré de Flamands vers le mont Cassel, eut recours à la sainte Vierge, qui le délivra aussitôt de ce danger. En reconnaissance de ce service, faisant son entrée dans Paris, il fut droit à Notre-Dame, et, pénétrant à cheval dans l'église, il s'avança tout le long de la nef jusque devant le crucifix, et y déposa ses armes. Le tableau de ce monarque à cheval s'est vu longtemps dans cette église, à laquelle il assigna 100 livres de rente à prendre sur son domaine de Gâtinais. *Triple Cour.*, trait. 4, c. 7, nomb. 7.

—§ 24 §—

Dédicace de Notre-Dame-de-Benoiste-Vaux, à une lieue près de Verdun, en Lorraine. Cette chapelle conserve une image de la Vierge que des miracles ont rendue célèbre; on trouve en cet endroit une fontaine miraculeuse dont l'eau guérit de plusieurs maladies. *Hist. de Notre-Dame-de-Benoiste-Vaux*, chap. 1 et 9.

—§ 25 §—

Notre-Dame-de-Rossano, en Calabre. On dit que les Sarrasins, voulant surprendre la ville de Rossano, où ils avaient déjà planté des échelles, furent repoussés par Notre-Dame, qui parut habillée de pourpre et tenant à la main un flambeau allumé; cela les effraya tellement qu'ils s'enfuirent. *Gabr. de Barry*.

—§ 26 §—

Notre-Dame-de-la-Treille, à Douai. On rapporte que, des enfants jouant sans respect devant cette image, elle fit de la main un signe désapprouvateur. Ce miracle détermina les habitants de Douai à lui bâtir une chapelle, l'an 1543. *Buzelin*, in *Annal. Gallo-Flandr.*

—§ 27 §—

Notre-Dame-de-Monstier, à huit ou dix lieues de Sisteron, du côté de Marseille. Une ancienne tradition rapporte qu'un seigneur du pays, étant fait prisonnier par les Turcs, fit vœu de faire bâtir une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, s'il lui plaisait de le délivrer. La Vierge exauça sa prière; un ange le prit sur ses ailes et le transporta dans ses terres. Le seigneur fit bâtir une magnifique chapelle à la Vierge, où il se fait quantité de miracles. *Ex MS. ea de re conscript.*



—§ 28 §—

Notre-Dame-de-Kiovie, métropolitaine de Russie, en Pologne, où est une grande image d'albâtre qui adressa la parole à saint Hyacinthe, l'an 1241, et lui dit de ne la point abandonner aux ennemis qui assiégeaient la ville et de l'emporter avec lui, ce qu'il fit sans peine, l'image ayant perdu sa pesanteur. *In vita sancti Hyacinthi.*

—§ 29 §—

Notre-Dame-de-Clermont, à dix lieues de Cracovie, où est une image faite par saint Luc et envoyée à l'impératrice sainte Pulchérie; cette princesse la mit dans l'église de Notre-Dame-des-Guides, à Constantinople, d'où elle fut tirée par Léon, duc de Russie; le duc d'Opolie voulut la transporter dans son duché, l'an 1380; mais quand il fut arrivé sur la montagne de Clermont, elle devint si pesante qu'il fut impossible de la porter plus loin; voyant par ce miracle que la Vierge avait choisi pour demeure cette montagne, on y bâtit une église. *Bzovius, ad ann. 1383.*

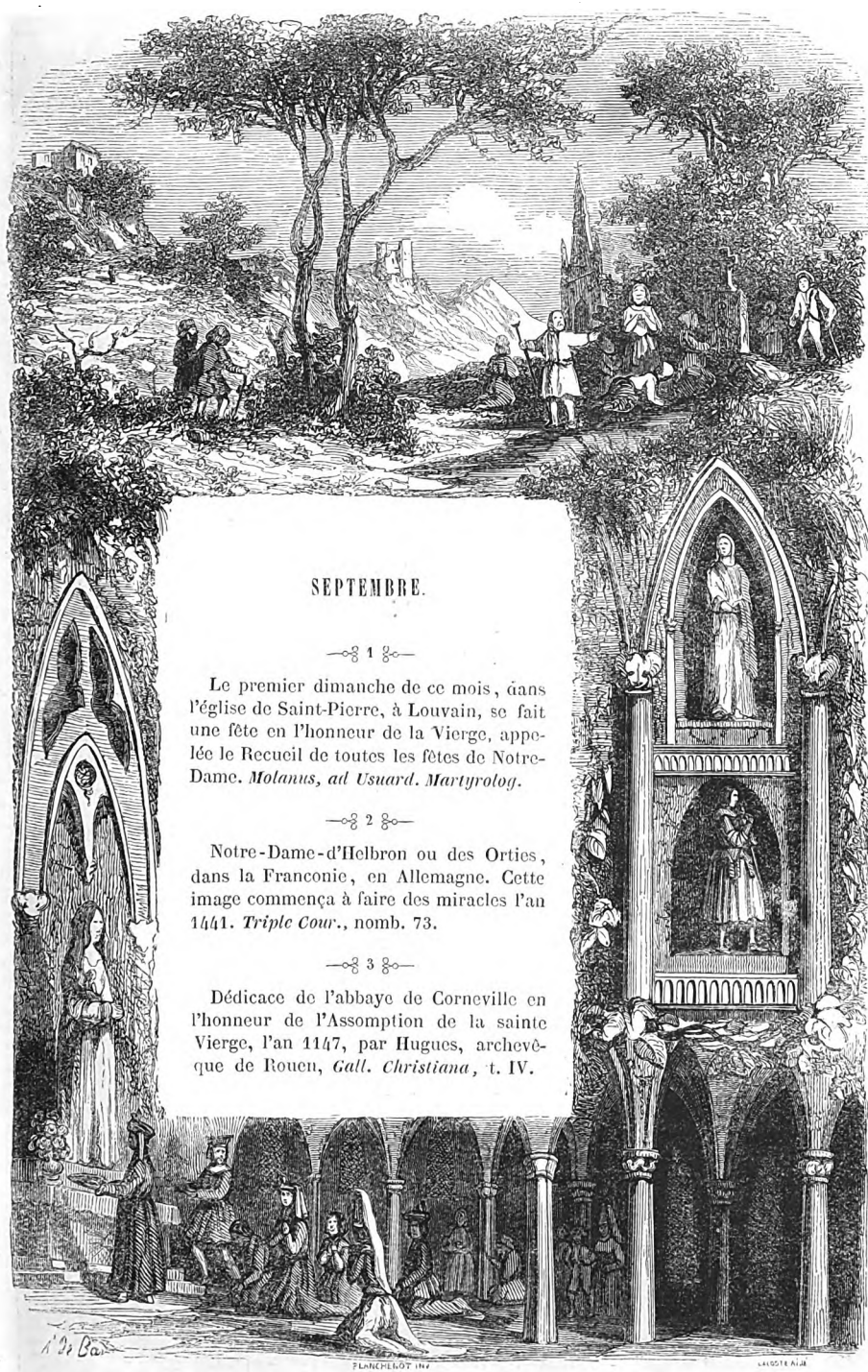
—§ 30 §—

Notre-Dame-de-Carquère, sur le fleuve Douro, en Portugal. Egas de Monis, gouverneur du roi Alphonse I^{er}, fit porter ce jeune prince dans cette ancienne église de la sainte Vierge, pour lui décroiser les pieds par son intercession; ce qui lui réussit parfaitement. *Vasconcell., in Regib. Lusit. Anacephal. 1 et 2.*

—§ 31 §—

Dédicace de Notre-Dame-des-Fondeurs, à Constantinople. L'impératrice sainte Pulchérie fit bâtir cette église, et elle lui donna la ceinture de Notre-Dame. On fait une fête de cette relique à Constantinople sous le titre de la Déposition de la ceinture de Notre-Dame. Les Français ayant pris cette ville, ce précieux trésor fut emporté par Nivellon, évêque de Soissons, et mis dans la célèbre abbaye de Notre-Dame avec une partie du voile de cette Reine des cieux. *Niceph., l. iv, c. 8.*





SEPTEMBRE.

— 1 —

Le premier dimanche de ce mois, dans l'église de Saint-Pierre, à Louvain, se fait une fête en l'honneur de la Vierge, appelée le Recueil de toutes les fêtes de Notre-Dame. *Molanus, ad Usuard. Martyrolog.*

— 2 —

Notre-Dame-d'Helbron ou des Orties, dans la Franconie, en Allemagne. Cette image commença à faire des miracles l'an 1441. *Triple Cour., nomb. 73.*

— 3 —

Dédicace de l'abbaye de Corneville en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, l'an 1147, par Hugues, archevêque de Rouen, *Gall. Christiana, t. IV.*



à la Vierge; mais, quand il voulut consacrer sa nouvelle église, il connut que la dédicace en avait été faite par les anges; les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; les cloches sonnèrent toutes seules; on trouva les cierges allumés, et le saint Chrême, dont les anges s'étaient servis, paraissait encore tout frais sur l'autel et sur les murailles. *Odo Gisseus, de Virg. Anciens.*, l. II, c. 7, 8 et 9.

—§ 10 §—

Notre-Dame-de-Trut, près de Cologne. Cette église fut bâtie, sous Othon I^{er}, par saint Héribert, archevêque de Cologne, à l'endroit même où les idoles avaient autrefois été adorées.

—§ 11 §—

Notre-Dame-de-Hildesheim, au duché de Brunswick, en Allemagne; on y révère une image que Louis-le-Débonnaire portait toujours sur lui. Un jour qu'il l'avait oubliée dans un bois, elle devint si pesante qu'il ne fut pas possible de l'en retirer, ce qui déterminait le roi à y faire bâtir une église. *Triple Cour.*, nomb. 75.

—§ 12 §—

Notre-Dame-de-Guérison, en Basse-Normandie. Il se fait des cures miraculeuses en grand nombre dans cette église. *Ex Archiv. lujus eccles.*

—§ 13 §—

Notre-Dame-de-Guadalupe, en Espagne; cette image, que le pape Grégoire envoya à saint Léandre, évêque de Séville, fut cachée, lors de l'invasion des Maures, avec le corps de saint Fulgence, dans la grotte de Guadalupe, où elle demeura près de six cents ans, jusqu'à ce que Notre-Dame le révélât à un berger. *Joann. Mariana*, l. VI, de *Reb. Hispan.*

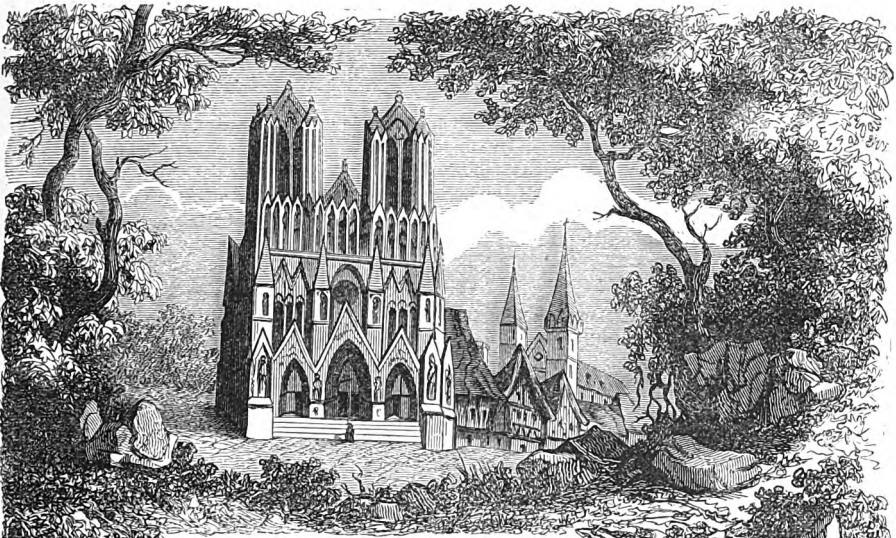
—§ 14 §—

Dédicace de Notre-Dame-de-Fontevrault, en Poitou, par le pape Calixte II, l'an 1129. *Gall. Christiana.*

—§ 15 §—

Octave de la Nativité de la sainte Vierge, instituée à l'occasion de quelques différends qui survinrent à l'élection du successeur de Célestin IV, par les brigues de l'empereur Frédéric II, ce qui fut cause que les cardinaux eurent recours à Notre-Dame, s'obligeant par vœu d'ajouter une octave à sa Nativité dès qu'elle leur aurait donné un pape. Innocent IV ayant été élu, il institua cette octave l'an 1243, le premier de son pontificat. *Arnoldus Wionius*, l. V *Ligni vitæ*, c. 22.





OCTOBRE.

— 1 —

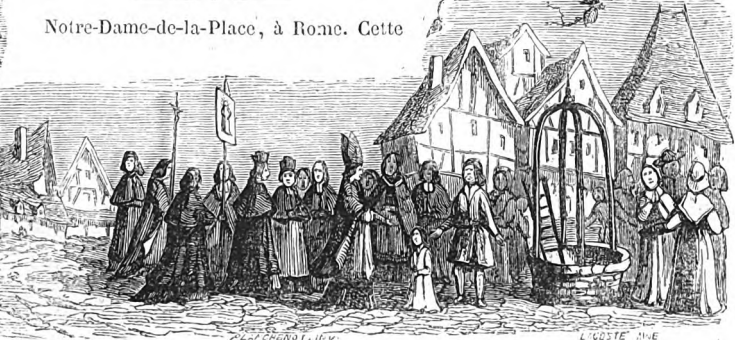
Fondation de l'abbaye de la Couronne, de l'ordre de Saint-Augustin, au diocèse d'Angoulême, sous le titre de Notre-Dame, par Lambert, qui en fut le premier abbé, l'an 1122. *Gallia Christiana*, t. IV.

— 2 —

Notre-Dame-de-l'Assomption, à Naples, bâtie par les chanoinesses régulières de Saint-Augustin, en reconnaissance de la faveur que la Mère de Dieu leur fit de les avertir de quitter une maison qui s'écroula aussitôt qu'elles en furent sorties. *Triple Cour.*, nomb. 42.

— 3 —

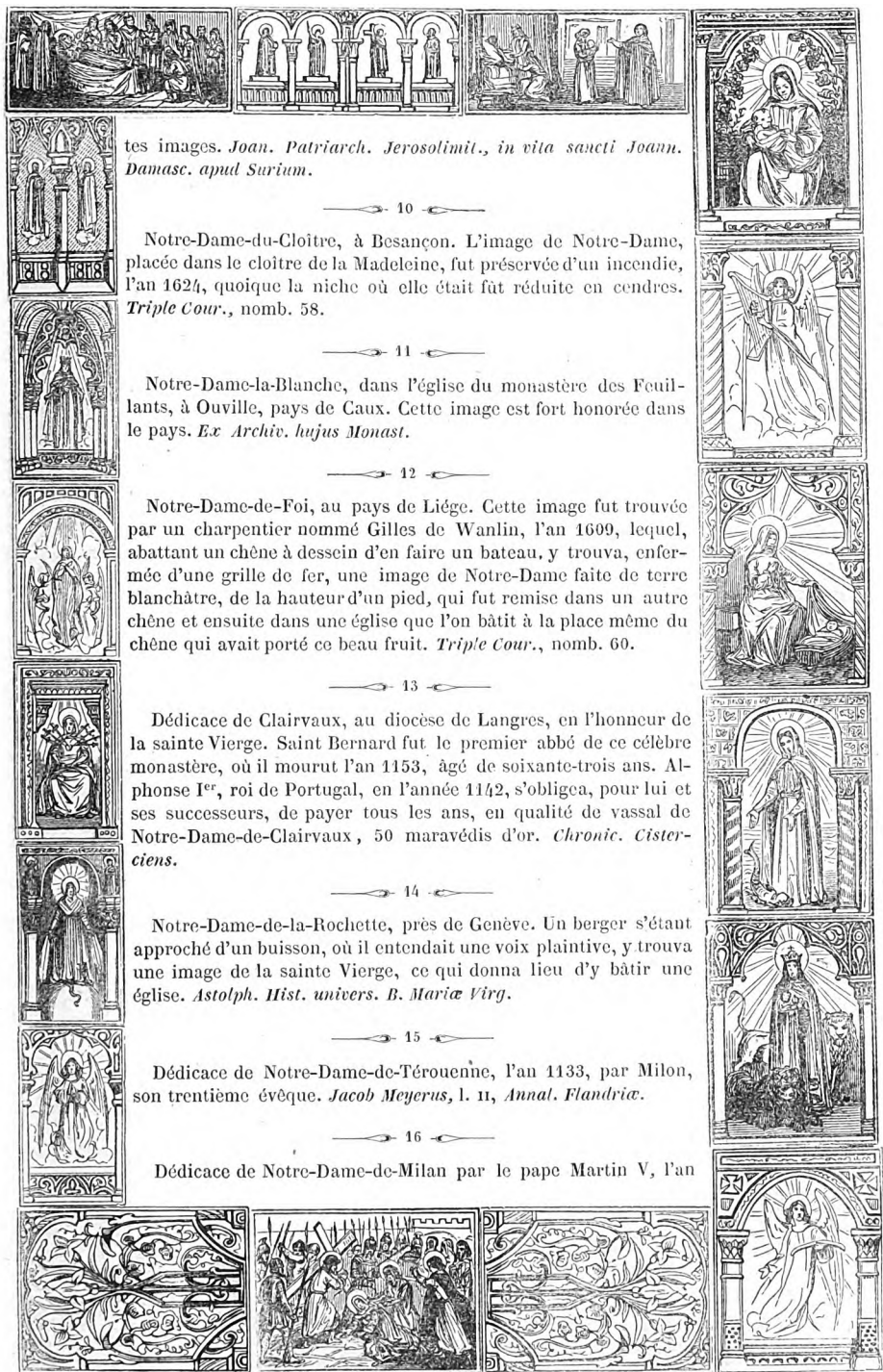
Notre-Dame-de-la-Place, à Rome. Cette



A. J. Ber

PARIS, chez M. L. COTE, 1784.

L. COTE, 1784.



tes images. *Joan. Patriarch. Jerosolimit., in vita sancti Joann. Damasc. apud Surium.*

10

Notre-Dame-du-Cloître, à Besançon. L'image de Notre-Dame, placée dans le cloître de la Madeleine, fut préservée d'un incendie, l'an 1624, quoique la niche où elle était fut réduite en cendres. *Triple Cour.*, nomb. 58.

11

Notre-Dame-la-Blanche, dans l'église du monastère des Feuillants, à Ouveille, pays de Caux. Cette image est fort honorée dans le pays. *Ex Archiv. hujus Monast.*

12

Notre-Dame-de-Foi, au pays de Liège. Cette image fut trouvée par un charpentier nommé Gilles de Wanlin, l'an 1609, lequel, abattant un chêne à dessein d'en faire un bateau, y trouva, enfermée d'une grille de fer, une image de Notre-Dame faite de terre blanchâtre, de la hauteur d'un pied, qui fut remise dans un autre chêne et ensuite dans une église que l'on bâtit à la place même du chêne qui avait porté ce beau fruit. *Triple Cour.*, nomb. 60.

13

Dédicace de Clairvaux, au diocèse de Langres, en l'honneur de la sainte Vierge. Saint Bernard fut le premier abbé de ce célèbre monastère, où il mourut l'an 1153, âgé de soixante-trois ans. Alphonse I^{er}, roi de Portugal, en l'année 1142, s'obligea, pour lui et ses successeurs, de payer tous les ans, en qualité de vassal de Notre-Dame-de-Clairvaux, 50 maravédis d'or. *Chronic. Cisterciens.*

14

Notre-Dame-de-la-Rochette, près de Genève. Un berger s'étant approché d'un buisson, où il entendait une voix plaintive, y trouva une image de la sainte Vierge, ce qui donna lieu d'y bâtir une église. *Astolph. Hist. univers. B. Mariæ Virg.*

15

Dédicace de Notre-Dame-de-Térouenne, l'an 1133, par Milon, son trentième évêque. *Jacob Meyerus, l. II, Annal. Flandriæ.*

16

Dédicace de Notre-Dame-de-Milan par le pape Martin V, l'an



Notre-Dame, qui fut consacrée, dit-on, l'an 1418, par Notre Seigneur, accompagné d'anges et de saints qui faisaient les fonctions des officiers ordinaires de l'Eglise, en présence de la Vierge. *Triple Cour.*, nomb. 84.

— 25 —

Dédicace de Notre-Dame-de-Tolède, en Espagne, environ l'an 1075, par Bernard, archevêque de cette ville. Cette cathédrale a un revenu de plus de 300,000 livres. *Joann. Mariana*, l. ix, c. 18.

— 26 —

Dédicace de Notre-Dame-de-la-Victoire, près de Senlis, l'an 1225, par Guarin, évêque de Senlis et chancelier de France. Cette abbaye fut bâtie par Philippe-Auguste, en reconnaissance de la victoire qu'il remporta sur l'empereur Othon IV, à Bouvines, l'an 214. *Carta Tabular. de Victoria*.

— 27 —

Notre-Dame-de-la-Basilla, en Lombardie, au delà du Pô, où est une église bâtie par l'ordre exprès de Notre-Dame. *Albert. Leander, in Descriptione Italiae*.

— 28 —

Notre-Dame-de-Vivonne, en Savoie, où l'on vénère une image miraculeusement trouvée par un laboureur. Cette statue, ayant été transportée trois fois dans l'église du village, se trouva toujours à sa première place ; ce qui obligea d'y bâtir une église qui a été donnée aux Carmes. *Astolphus, in Histor. univers. imag. B. Virg.*

— 29 —

Notre-Dame-d'Orope, près de Bielle, en Savoie ; cette image, en bois de cèdre et haute de six pieds, est dans une chapelle que saint Eusèbe, évêque de Vercell, fit bâtir environ l'an 380 ; il s'y retirait souvent pendant les troubles des ariens. *Triple Cour.*, nomb. 112.

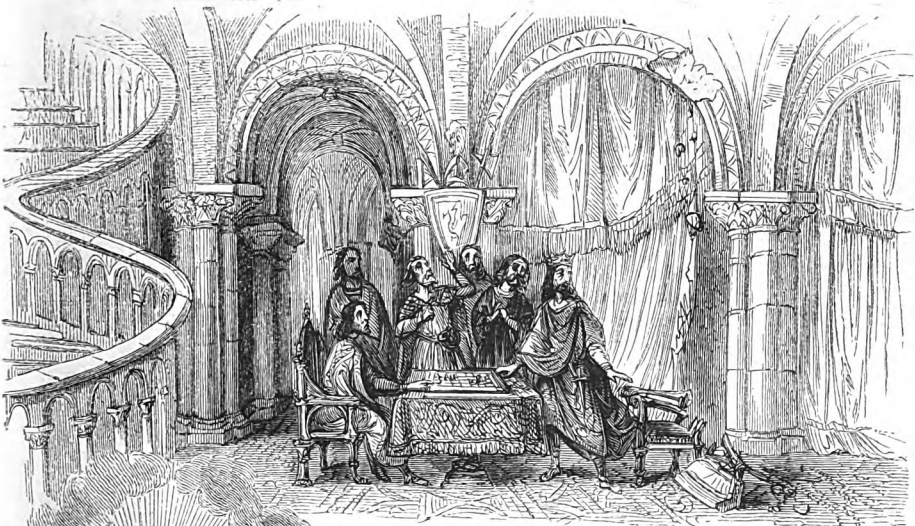
— 30 —

Notre-Dame-de-Mondevi, à Vic, en Piémont, où est une image qu'un tuilier fit peindre sur un pilier en briques qu'il avait élevé pour cet objet. Ce pilier a été entouré d'une église où les miracles qui s'y font attirent un grand concours de peuple. *Hist. de Mondevi*, c. 2.

— 31 —

L'an 1116, un enfant de chœur étant tombé dans le puits de





NOVEMBRE.

— 1 —

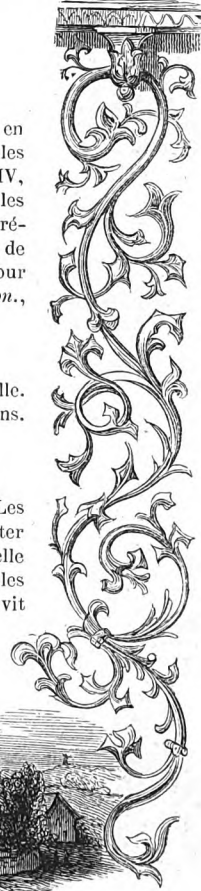
La fête de tous les Saints, instituée en l'honneur de Notre-Dame et de tous les saints, à Rome, par le pape Boniface IV, environ l'an 608, et depuis dans toutes les églises de la chrétienté, par le pape Grégoire IV, environ l'an 829, à la prière de Louis-le-Débonnaire, qui fit un édit pour qu'on l'observât dans tous ses États. *Baron., ad Martyrolog. Roman.*

— 2 —

Notre-Dame-d'Emmimont, près d'Abbeville. Cette église est fort visitée par les pèlerins. *Antiq. d'Abbev., l. 1.*

— 3 —

Notre-Dame-de-Rennes, en Bretagne. Les Anglais ayant fait une mine pour faire sauter la ville, on dit que les cierges de la chapelle se trouvèrent miraculeusement allumés; les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et l'on vit





de Notre-Dame-de-Lorette, et, entre autres, son arc et son carquois. *Tursel., Hist. Lauret., l. III, c. 18.*

— 11 —

Ce même jour, vers l'an 1546, les Portugais remportèrent une grande victoire sur les infidèles, qui étaient devant le château de Die, dans l'Inde orientale, depuis sept mois, et qui l'eussent emporté d'assaut, si Notre-Dame ne se fût fait voir sur les murailles; ce qui mit une si grande épouvante dans le camp ennemi que le siège fut aussitôt levé. *Balingh. in Calend.*

— 12 —

Notre-Dame-de-la-Tour, à Fribourg, bâtie sur les terres des hérétiques, à l'endroit même où l'on avait trouvé une image de Notre-Dame. *Triple Cour., nomb. 85.*

— 13 —

Dédicace de l'abbaye du Bec, en Normandie, l'an 1077, par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Cette abbaye de Bénédictins fut fondée environ l'an 1045, par Herluin, qui en fut le premier abbé. *Guillelm. Gemiticensis, l. VI, de duc. Norman., cap. 9.*

— 14 —

Notre-Dame-de-la-Grotte, au diocèse de Lamego, en Portugal. Cette chapelle a été pratiquée dans le roc, à la même place où fut trouvée une image de la sainte Vierge. *Vasconcell., in Descript. regni Lusitan.*

— 15 —

Notre-Dame-de-Pignerol, bâtie en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, vers l'an 1098, par Adélaïde, comtesse de Savoie. *Ex Archiv. hujus loci.*

— 16 —

Notre-Dame-de-Chieves, en Hainaut, où, l'an 1130, la dame du lieu, nommée Ide, fit bâtir une chapelle près d'une fontaine où l'on avait trouvé une image de Notre-Dame, qui a fait depuis plusieurs miracles. *Triple Cour., nomb. 62.*

— 17 —

Institution de la confrérie de Notre-Dame-de-Sion, à Nancy en Lorraine, l'an 1393, par Ferri de Lorraine, comte de Vaudémont. *La même, n. 66.*

— 18 —

Notre-Dame-de-Bourdieu, près de Bourges. Cette abbaye de





Bénédictins fut bâtie, l'an 928, par Ebbon, seigneur de Berry. *Bzovius, ad ann. 928.*

— 19 —

Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles, dans l'abbaye de Saint-Victor, que Marie de Médicis visitait tous les samedis. L'abbaye fut fondée en 1113 par Louis-le-Gros. *Ex Archiv. S. Victoris Parisiensis.*



Notre-Dame-de-la-Garde, près de Bologne, en Italie. Cette image était dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, avec cette inscription : « Ce tableau, peint par saint Luc, doit être porté sur le mont de la Garde, et posé sur l'autel de l'église. » Un religieux grec partit pour l'Italie vers l'an 433, avec l'image qu'on lui confia, et la déposa au mont de la Garde. *Bzovius, ad ann. 1433, n. 379.*

— 21 —

La Présentation de Notre-Dame. Cette fête fut instituée, dans l'église grecque, il y a plus de neuf cents ans, puisque saint Germain, qui tenait le siège de Constantinople l'an 715, en a composé un sermon. *Baronius, in Notis ad Martyrol.*

— 22 —

Institution de la confrérie de la Présentation de Notre-Dame, à Saint-Omer, l'an 1481. *Adalardus Tassart, in Chron., ad ann. 1481.*

— 23 —

Notre-Dame-de-la-Voute, près du bourg Sainte-Anastasie, aux environs de Florence. *Triple Cour., nomb. 102.*

— 24 —

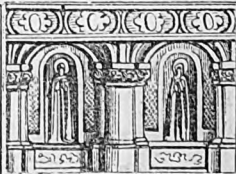
L'an 1535, Notre-Dame-de-Montserrat rendit la parole à un Savoyard qui l'avait perdue. *Ilis. Montiss.*

— 25 —

Notre-Dame-du-Roc, au territoire de Fiezoli, en Toscane. Cette image est placée dans un roc, où deux bergers se retiraient pour prier; Notre-Dame leur commanda de bâtir une église en cet endroit. *Archangel. Janius, in Annal. PP. Servitarum.*

— 26 —

Notre-Dame-des-Monts, en Italie, entre les monts Esquilin et Viminal. Cette image fut miraculeusement trouvée l'an 1500. *Triple Cour., nomb. 99.*





— 27 —

Dédicace de la ville de Lesina, dans la campagne de Rome. Cette ville fut donnée à Notre-Dame, l'an 1400, par Marguerite, reine de Pologne et mère de Ladislas. *Bzovius, l. ix, de Sign. Eccles.*

— 28 —

Notre-Dame-de-Walsingham, en Angleterre, fort honorée par Edouard I^{er}, qui, jouant un jour aux échecs, se leva de sa place instinctivement, et en même temps une grosse pierre se détacha de la voûte et tomba sur le siège où il était assis. Depuis lors il honora tout particulièrement Notre-Dame-de-Walsingham. *Thomas Walsingham, in Hist. in Edouard. I.*

— 29 —

Notre-Dame-de-la-Couronne, à Palerme, ainsi nommée parce que c'était là que les rois de Sicile recevaient la couronne royale, comme la tenant de la Mère de Dieu et ne la voulant porter que pour elle. *Thom. Fazellus, l. viii prioris decad. de reb. Siculis.*

— 30 —

Notre-Dame-de-Genesta, sur la côte de Gênes, en Italie. Une pauvre femme, nommée Petruccia, entreprit de bâtir cette église, ce qui paraissait impossible à tout le monde; elle ne laissa pas d'en poser la première pierre, et assura qu'elle ne mourrait point que la sainte Vierge et saint Augustin n'eussent achevé cet ouvrage. En effet, cette église se trouva peu de temps après miraculeusement achevée. *Segninus, in Chronic.*





DÉCEMBRE.

— 1 —

Notre-Dame-de-Ratisbonne, en Bavière, fondée par le duc Théodon, après avoir reçu le baptême par saint Rupert, évêque de Salisbourg et apôtre de Bavière, qui, depuis, consacra cette église. *Canisius*, l. v de *B. Virg.*, cap. 25.

— 2 —

Notre-Dame-de-Didinie, en Cappadocce, devant laquelle saint Basile priait la sainte Vierge de remédier aux désordres que causait Julien-l'Apostat; il y fut favorisé d'une apparition qui présageait la mort de l'empereur. *Baronius*, *ad. annum* 303.

— 3 —

Notre-Dame-de-Filerme, près de Malte. Cette image, étant restée au milieu des rui-





nes de l'église de Saint-Marc de Rhodes, fut transportée dans l'église Sainte-Catherine, et enfin, les chevaliers ayant quitté Rhodes, elle fut mise dans l'église Saint-Laurent, laquelle ayant été entièrement brûlée, l'image demeura entière. *Triple Cour.*, nombre 91.

— 4 8 —

Notre-Dame-de-la-Chapelle, à Abbeville. Cette église fut bâtie vers l'an 1400, sur une petite colline où l'on adorait anciennement les idoles. *Antiq. d'Abbev.*, l. 1.

— 5 8 —

L'an 1584 fut instituée la première congrégation de Notre-Dame au collège des Jésuites de Rome, d'où est venue leur coutume de l'établir dans toutes leurs maisons. *Balingh. in Calend.*

— 6 8 —

Notre-Dame-de-Fourvière, à Lyon, sur la montagne célèbre en miracles et par le concours extraordinaire du peuple de cette grande ville, particulièrement tous les samedis.

— 7 8 —

Ce jour-là, un dimanche de l'année 1550, les chanoines de Notre-Dame-de-Paris étant en procession devant l'image de la Vierge, qui est près de la porte du chœur, un Lorrain hérétique, fendant la presse l'épée à la main, voulut frapper cette image; mais il en fut empêché par les assistants, et le jeudi d'après il fut exécuté devant le parvis Notre-Dame. *Du Breuil, Antiq. de Paris*, l. 1.

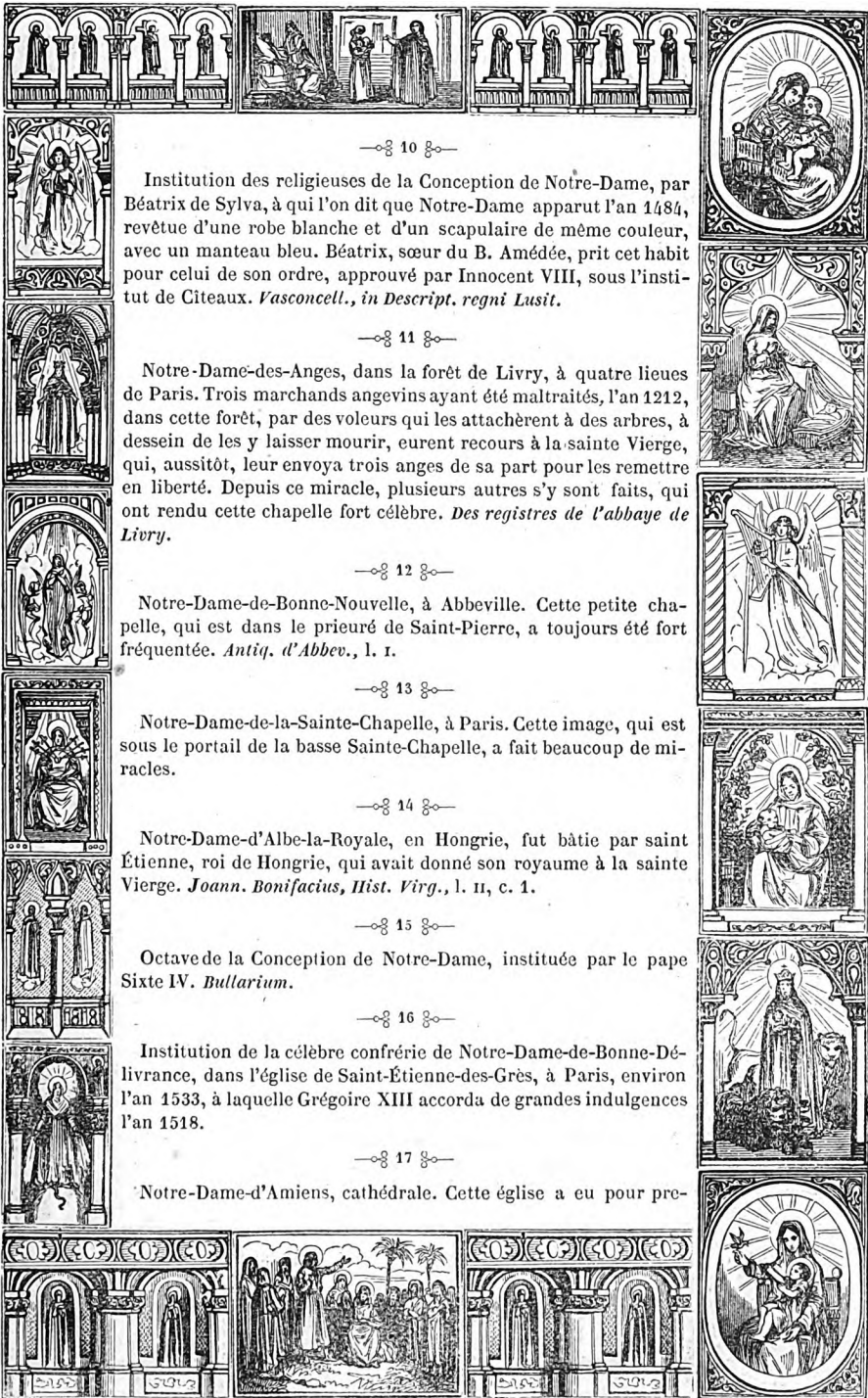
— 8 8 —

La Conception de la sainte Vierge. Cette fête commença dans l'Orient il y a plus de neuf cents ans, puisque saint Jean Damascène, qui vivait l'an 721, en fait mention. Elle fut instituée en Angleterre l'an 1100, par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, ensuite au diocèse de Lyon, l'an 1145, et enfin Sixte IV ordonna, l'an 1576, qu'elle fût célébrée par toute la chrétienté. *Joann. Molan., in Annot. 1, ad Usuard.*

— 9 8 —

Notre-Dame-de-la-Conception, à Naples, ainsi nommée parce que, l'an 1618, le vice-roi, avec toute sa cour et la milice de Naples, fit vœu, dans l'église de Notre-Dame-la-Grande, de croire et de défendre l'immaculée Conception de la sainte Vierge. *Triple Cour.*, nomb. 43.





—§ 10 §—

Institution des religieuses de la Conception de Notre-Dame, par Béatrix de Sylva, à qui l'on dit que Notre-Dame apparut l'an 1484, revêtue d'une robe blanche et d'un scapulaire de même couleur, avec un manteau bleu. Béatrix, sœur du B. Amédée, prit cet habit pour celui de son ordre, approuvé par Innocent VIII, sous l'institut de Cîteaux. *Vasconcell., in Descript. regni Lusit.*

—§ 11 §—

Notre-Dame-des-Anges, dans la forêt de Livry, à quatre lieues de Paris. Trois marchands angevins ayant été maltraités, l'an 1212, dans cette forêt, par des voleurs qui les attachèrent à des arbres, à dessein de les y laisser mourir, eurent recours à la sainte Vierge, qui, aussitôt, leur envoya trois anges de sa part pour les remettre en liberté. Depuis ce miracle, plusieurs autres s'y sont faits, qui ont rendu cette chapelle fort célèbre. *Des registres de l'abbaye de Livry.*

—§ 12 §—

Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à Abbeville. Cette petite chapelle, qui est dans le prieuré de Saint-Pierre, a toujours été fort fréquentée. *Antiq. d'Abbev., l. I.*

—§ 13 §—

Notre-Dame-de-la-Sainte-Chapelle, à Paris. Cette image, qui est sous le portail de la basse Sainte-Chapelle, a fait beaucoup de miracles.

—§ 14 §—

Notre-Dame-d'Albe-la-Royale, en Hongrie, fut bâtie par saint Étienne, roi de Hongrie, qui avait donné son royaume à la sainte Vierge. *Joann. Bonifacius, Hist. Virg., l. II, c. 1.*

—§ 15 §—

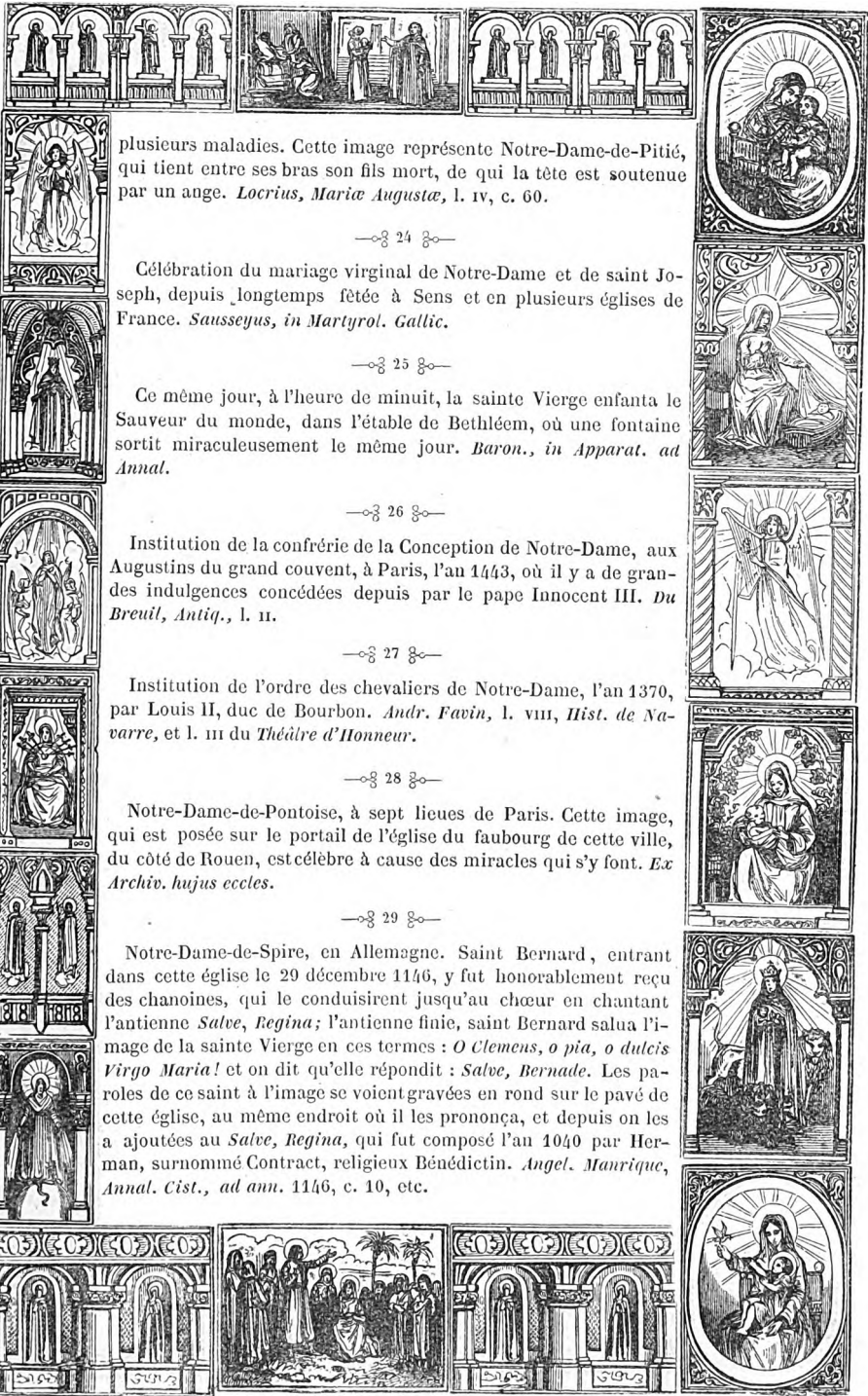
Octave de la Conception de Notre-Dame, instituée par le pape Sixte IV. *Bullarium.*

—§ 16 §—

Institution de la célèbre confrérie de Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, à Paris, environ l'an 1533, à laquelle Grégoire XIII accorda de grandes indulgences l'an 1518.

—§ 17 §—

Notre-Dame-d'Amiens, cathédrale. Cette église a eu pour pre-



plusieurs maladies. Cette image représente Notre-Dame-de-Pitié, qui tient entre ses bras son fils mort, de qui la tête est soutenue par un ange. *Locrius, Mariæ Augustæ*, l. iv, c. 60.

— 24 —

Célébration du mariage virginal de Notre-Dame et de saint Joseph, depuis longtemps fêtée à Sens et en plusieurs églises de France. *Sausseyus, in Martyrol. Gallie*.

— 25 —

Ce même jour, à l'heure de minuit, la sainte Vierge enfanta le Sauveur du monde, dans l'étable de Bethléem, où une fontaine sortit miraculeusement le même jour. *Baron., in Appar. ad Annal.*

— 26 —

Institution de la confrérie de la Conception de Notre-Dame, aux Augustins du grand couvent, à Paris, l'an 1443, où il y a de grandes indulgences concédées depuis par le pape Innocent III. *Du Breuil, Antiq.*, l. ii.

— 27 —

Institution de l'ordre des chevaliers de Notre-Dame, l'an 1370, par Louis II, duc de Bourbon. *Andr. Favon, l. viii, Hist. de Navarre*, et l. iii du *Théâtre d'Honneur*.

— 28 —

Notre-Dame-de-Pontoise, à sept lieues de Paris. Cette image, qui est posée sur le portail de l'église du faubourg de cette ville, du côté de Rouen, est célèbre à cause des miracles qui s'y font. *Ex Archiv. hujus ecclesie*.

— 29 —

Notre-Dame-de-Spire, en Allemagne. Saint Bernard, entrant dans cette église le 29 décembre 1146, y fut honorablement reçu des chanoines, qui le conduisirent jusqu'au chœur en chantant l'antienne *Salve, Regina*; l'antienne finie, saint Bernard salua l'image de la sainte Vierge en ces termes : *O Clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* et on dit qu'elle répondit : *Salve, Bernade*. Les paroles de ce saint à l'image se voient gravées en rond sur le pavé de cette église, au même endroit où il les prononça, et depuis on les a ajoutées au *Salve, Regina*, qui fut composé l'an 1040 par Herman, surnommé Contract, religieux Bénédictin. *Angel. Maurique, Annal. Cist., ad ann. 1146*, c. 10, etc.

NOTES



CHAPITRE I.

ORIGINE ET ANTIQUITÉ DU CULTE DE MARIE.

¹ Wagenseil, *Excerpta ex Gem.*

² *Ecclés.*, ch. XLIX, v. 18.

³ Benjamin de Tolède, *Itinéraire*, p. 70-80.

⁴ Epiphan., *de Vitis Prophetarum*, t. II, p. 241.

⁵ « Il lui construisit un mausolée à la manière des Iraniens (Iran était, avant Cyrus, le vrai nom du vaste royaume qu'on appelle maintenant la Perse), remplit son crâne de musc et d'ambre, enveloppa son corps avec de la soie de la Chine, le plaça sur un trône d'ivoire

comme on place les rois, et suspendit sa couronne au-dessus de lui ; ensuite on peignit la porte du tombeau en rouge et en bleu. » (Firdousi, *Livre des Rois*, Kei Khosrou.)

⁶ *Voyages* de sir Robert Ker Porter *en Arménie et en Perse*. — Le tombeau actuel d'Esther et de Mardochée occupe la même place que l'ancien, qui fut détruit par Tamerlan.

⁷ Cette fête, qui fut instituée à Suse par Mardochée et Esther, se célébrait très-solennellement le 14^e ou le 15^e jour du mois d'Ader, qui est notre lune de février. Les Juifs avaient autrefois la coutume de faire une croix en bois sur laquelle ils faisaient peindre Aman qu'ils traînaient par la ville, afin que tout le monde pût le voir. Ils la brûlaient ensuite et en jetaient les cendres à la rivière. L'empereur Théodose leur défendit de jouer cette comédie, de crainte qu'elle ne fit allusion à la mort de Jésus-Christ.

⁸ Chez les Perses, chaque mois était sous la protection d'un ange ; on confiait aux anges la surveillance des mers, des rivières, des sources, des pâturages, des troupeaux, des arbres, des herbes, des fruits, des fleurs et des semences ; ils dirigeaient aussi les astres ; on offrait des prières aux anges pour obtenir leur protection dans le malheur. Les Persans modernes sacrifient encore à l'ange de la lune. (Firdousi, *Livre des Rois*. — Chardin, *Voyage en Perse*.)

⁹ *Gen.*, XLVIII, v. 16.

¹⁰ L'auteur de la *Prédication de saint Pierre*, qui est très-ancien, cité par saint Clément d'Alexandrie, fait dire à cet apôtre qu'il ne faut pas adorer Dieu avec les Juifs, parce que, quoiqu'ils fassent profession de ne reconnaître qu'un seul Dieu, ils adorent les anges. (Clém. Alex., l. v.)

¹¹ Saint Augustin parle des guérisons miraculeuses qu'opérait la poussière du tombeau de saint Jean l'Évangéliste. On voit encore

aujourd'hui parmi les ruines d'Éphèse l'église de Saint-Jean, dont les Turcs avaient fait une mosquée.

¹² L'histoire du martyre de saint Polycarpe, écrite en forme de lettre, au nom de l'Église de Smyrne, par ceux-là mêmes qui en avaient été témoins, et adressée à l'Église de Philomèle, contient ces paroles : « Nous retirâmes du feu ses ossements plus précieux que l'or
« et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable où
« nous espérons nous assembler tous les ans pour célébrer la fête
« du martyr du Seigneur, afin que ceux qui viendront dans la suite
« soient animés à se préparer aux mêmes combats. » — Saint Polycarpe consumma son sacrifice l'an 166, le 23 janvier, jour auquel l'Église de Smyrne en faisait la fête au milieu du troisième siècle, comme on le voit par les actes de saint Pierre.

¹³ *Præpar. Evang.*, l. XIII, c. 7.

¹⁴ S. Cypr., *Epist.* 28.

¹⁵ S. Chrysost., *Hom.* 66 *ad pop. Antioch.*

¹⁶ Daillé, dans son livre des *Traditions des Latins*, l. IV, c. 16.

¹⁷ *Toldos Huldr.*, p. 115.

¹⁸ *Cronologia sacra... al ano 35 de Cristo.*





CHAPITRE II.

LES IDOLES.

¹ On connaît la plaisanterie de ce courtisan de Néron, lequel, injurié et menacé par une vieille prêtresse dont il avait tué une des oies sacrées, s'écria d'une voix railleuse, en lui jetant deux pièces d'or : « Tiens, voilà de quoi acheter des dieux et des oies. »

² Voyez Celse.

³ Philon donne, sur cette abominable coutume d'exposer les enfants abandonnés, des détails qui font dresser les cheveux. Les Juifs seuls condamnaient alors cet usage barbare.

⁴ Les vestales portaient le nom d'*Amatæ* en souvenir d'Amata,

la première vierge romaine qui se soit consacrée au culte de Vesta.
(Aulu-Gell., liv. 1^{er}, c. 12.)

⁵ L'austère continence des femmes chrétiennes arrachait des cris d'admiration aux païens eux-mêmes. Saint Jean-Chrysostôme a raconté que le célèbre sophiste Libanius, dont il suivait les leçons oratoires, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans et n'avait jamais voulu prendre un second époux, s'écria en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O dieux de la Grèce ! quelles femmes se trouvent parmi ces chrétiens ! » (*Sancti Chrysostomi vita.*)

⁶ Sénèque, *Traité des Bienfaits*, l. III.

⁷ Les premiers chrétiens se réunissaient pour prier aux heures de tierce, de sexte et de none, comme il est marqué aux Actes des Apôtres ; ils passaient la nuit en prière la veille des grandes fêtes et chantaient des hymnes en l'honneur de Jésus-Christ, comme saint Basile et Socrate le témoignent.

⁸ Les dieux qu'on nommait indifféremment Lares ou Pénates étaient les dieux tutélaires des maisons. Ils avaient leur culte. On leur offrait de l'encens et du vin ; on les couronnait de fleurs et l'on allumait une lampe devant leurs petites statues. On a trouvé sous terre à Lyon, en 1505, une lampe de cuivre à deux becs, dont la chaîne était scellée dans un morceau de marbre, sur lequel on lisait cette inscription :

Laribus sacrum.

P. F. Romum.

Ce qui veut dire : *Publicæ felicitati Romanorum.*

⁹ Dans les plus anciennes images de la Vierge, ces images peintes sur bois, dont la haute antiquité n'est pas contestée, elle porte presque toujours un voile bleu.

¹⁰ Le culte de Mithra, avant de venir en Grèce et à Rome, avait d'abord passé de la Perse dans la Cappadoce, où Strabon, qui y avait voyagé, dit qu'il avait vu un grand nombre de prêtres de Mithra. Les mystères de Mithra, qui se célébraient au fond des cavernes, étaient quelque chose d'horrible selon les saints Pères. On y immolait des victimes humaines, comme il paraît par un fait que raconte Socrate dans son Histoire ecclésiastique, savoir que : les chrétiens d'Alexandrie ayant découvert un antre fermé depuis longtemps, dans lequel la tradition portait qu'on avait autrefois célébré les mithriaques, on y trouva des ossements et des crânes d'hommes qu'on en retira pour les faire voir au peuple de cette grande ville.

¹¹ Plin., lib. x, epist. 97.

¹² *Wheeler's Travels.*

¹³ Pouqueville, *Voyage en Morée*, t. 1^{er}.

¹⁴ S. Cyr. Alex. *Oper.*, t. V, p. 2.

¹⁵ Tandis que le soleil est sur l'horizon, comme la chaleur est excessive dans leur climat, les Arabes se tiennent ordinairement sous des tentes. Ils en sortent lorsqu'il va se coucher, et jouissent alors des charmes du plus beau ciel et de la fraîcheur. La nuit est en partie pour eux ce que le jour est pour nous. Aussi leurs poètes ne célèbrent jamais les charmes d'un beau jour ; mais ces mots : Léili ! léili ! ô nuit ! ô nuit ! sont répétés dans toutes leurs chansons. (Sav., note sur le c. 7 du *Coran*.)

¹⁶ Le premier ciel est d'argent pur ; c'est à sa belle voûte que sont suspendues les étoiles avec de fortes chaînes d'or. (*Coran, la légende de Mahomet*, par Savary, p. 15.)

¹⁷ Geladeddin, note sur le c. 16 du *Coran*.

¹⁸ Les Arabes idolâtres avaient plusieurs femelles de chameau

consacrées aux dieux de la Caaba ; la crème de leur lait servait à faire des libations. (Savary, dans une note sur le c. 5 du *Coran*.) Les habitants de la Mecque offraient une portion de leurs fruits et de leurs troupeaux à Dieu, une autre à leurs idoles. (Geladeddin, note sur le c. 6 du *Coran*.)





CHAPITRE III.

LES CATACOMBES.

¹ Nous apprenons d'Arnobé et d'Eusèbe que l'Évangile, dans les trois premiers siècles, s'était étendu bien au delà de la domination romaine, chez les Perses, les Parthes, les Scythes, et beaucoup d'autres encore qu'ils ne citent pas. (Arnob., *Adv. Gentes*, lib. II, c. 12. — Euseb., *Demonstr. Evang.*, lib. III, c. 5.)

² Mich., V, 7.

³ Un de ces autels, sur lesquels on croit que saint Pierre célébra l'office divin et que le pape saint Sylvestre enferma sous le maître-autel de Saint-Jean-de-Latran, fut examiné le 29 mars 1658, sous Alexandre VII, par le cavalier Baromini, de concert avec le sacriste

majeur de la basilique ; il a quatre palmes de long sur huit palmes de large. Sa forme est celle d'un coffre. On transportait l'autel au moyen de plusieurs anneaux.

⁴ Tacit., *Annal.*, lib. xv, c. 44.

⁵ Cette première persécution eut pour motif l'incendie de Rome, que Néron avait allumé lui-même et dont il accusa les chrétiens ; elle fut extrêmement cruelle ; on revêtait les chrétiens de tuniques trempées de poix ou d'autres matières combustibles ; puis on y mettait le feu, en sorte qu'ils servaient de torches pour éclairer pendant la nuit. Néron en fit un spectacle dans ses jardins, où lui-même conduisait des chariots à la lueur de ces flambeaux si funestes. (*Voyez Hist. Ecclés.*, t. I, p. 98.)

⁶ *Apolog.* S. Just.

⁷ S. Ambr., *de Virg.*, lib. I, c. 6.

⁸ *Voyez* Prudence dans ses deux livres contre Symmaque. Suivant cet auteur, la famille d'Anicius fut la première famille patricienne qui embrassa le christianisme à Rome.

⁹ Flavius Clément, cousin germain de Domitien, et dont les deux enfants avaient été désignés par l'empereur lui-même pour ses successeurs à l'empire, fut mis à mort comme chrétien, étant à peine sorti du consulat. La princesse Domitille, sa femme, chrétienne comme lui, fut reléguée dans une île. (*Hist. Ecclés.*, t. I, p. 105.)

¹⁰ Le temple de Junon Lucine était fréquenté de préférence par les plus grandes dames de Rome ; l'entrée en était défendue aux courtisanes ; c'était là que les mères faisaient des vœux pour marier richement leurs filles.

¹¹ *Apolog.* Tertull.

¹² Lucianus, *de Morte Peregrini*.

¹³ Astolfi, *Delle Imagini miracolose*.

¹⁴ M. Raoul-Rochette attribue l'invention de ces petites statues aux gnostiques ; mais les gnostiques eux-mêmes les faisaient remonter beaucoup plus haut que leur secte. Suivant toute apparence, cet usage s'établit chez les patriciens de Rome qui se convertirent les premiers au christianisme. Les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des Apôtres, furent substituées à celles de la *Fortune* et de plusieurs autres divinités que l'on plaçait, couronnées de fleurs, sur l'autel des Lares et qui étaient assez petites pour qu'on pût, au besoin, les porter sur soi. Une de ces statuette, représentant Harpocrate, dieu du silence, a été retrouvée en Bretagne ; elle était en or, haute de deux pouces, et pesait deux louis. (*Voyez Hist. Ecclés. de Bret.*, t. III, p. 358.) — On sait d'ailleurs que les anciens suspendaient à leur cou ou attachaient à leurs vêtements de petites images de la *Fortune*. C'est de là qu'est venu l'usage de porter des Madones, des Saint-Esprit et des croix en or ou en pierres précieuses. Ne pouvant détruire cette habitude antique, l'Eglise, qui est parfaitement sage, en changea l'objet.

¹⁵ Simplicien, gouverneur de la Cilicie, vendit aux serviteurs du martyr Bonifacius le corps de leur maître cinq cents écus d'or.

¹⁶ Une très-ancienne peinture du cimetière de Saint-Calixte, à Rome, représente encore la sainte Vierge dans ce costume.

¹⁷ Lamprid., *in Alex. Sev.*, c. 29-31.

¹⁸ Vous nous avez donc échappé, si vous êtes chrétien, disait Héraclius à saint Symphorien, car il n'en reste guère.

¹⁹ Harpisfield, *Hist.*, lib. I, c. 3.

²⁰ Les Gaulois et les Bretons insulaires ne s'assemblaient dans leurs

temples que durant la nuit, et quand la lune était au premier quartier ou dans son plein ; cet usage traditionnel remontait à la plus haute antiquité. (*Hist. Ecclés. de Bret.*, t. IV, p. 540.)

²¹ Le vénérable Bède assure, dans son *Histoire Ecclésiastique*, que, dès cette époque reculée, un grand nombre de druides se firent chrétiens.

²² *Poems of Ossian a dissertation concerning the æra of Ossian.*

²³ Voyez Ossian.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Highlands*, montagnes d'Écosse, mot à mot *hautes terres*.

²⁶ Culdée, en gaël *Culdich*, un ermite, un solitaire.

²⁷ Euseb., *Hist. Eccles.* — Sulpicius Severus.





CHAPITRE IV.

LES ICONOCLASTES.

¹ Constantin ne voulut pas qu'il y eût à Constantinople un seul idolâtre; il ne laissa des idoles que dans les lieux profanes pour y servir d'ornement. *Hist. Eccles.*, t. I^{er}, p. 523.

² Lactantius, *Institut.*, v, 20.

³ D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

⁴ Niceph., *Hist. Eccles.*, l. xiv et xv.

⁵ Niceph., l. xv, c. 25. Cette église, qui fut bâtie avec beaucoup de magnificence, avait des vitraux peints, mais non *historiés*. A la fin du cinquième siècle, la peinture sur verre était encore nouvelle.

⁶ Léon IV, fils de Constantin Copronyme, ayant enlevé du temple de Sainte-Sophie une de ces couronnes d'or que l'empereur Maurice avait consacrée à la Vierge, on attribua à ce sacrilège sa mort, qui arriva fort peu de temps après. (Blond., l. xxi, décad. 2.)

⁷ L'empereur Andronic II portait ordinairement à son cou une de ces statuettes de la sainte Vierge; elle était en or, et d'une si petite dimension qu'il la mit dans sa bouche, à défaut d'autre viatique, au moment de la mort.

⁸ Antiquités de la chapelle, etc., du roi de France.

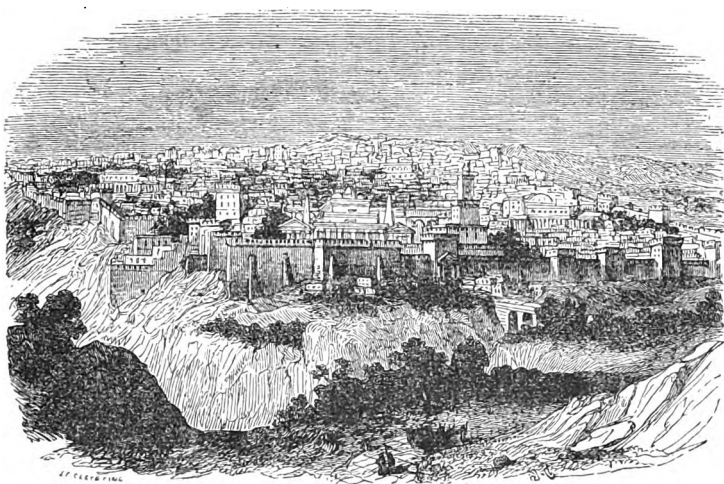
⁹ *Hist. Ecclés.* — Léon-l'Isaurique était très-cruel. N'ayant pu faire partager sa fureur contre les images aux hommes de lettres chargés du soin de la bibliothèque publique, il les fit enfermer dans cette bibliothèque entourée de bois et de matières combustibles, et y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux sans nombre et plus de trois mille manuscrits périrent dans cet incendie.

¹⁰ Les protestants ont violemment déclamé contre ce concile, qui s'explique si nettement sur le culte des images. Au seizième siècle, ils avaient en horreur l'impératrice Irène, qu'ils qualifiaient d'*enragée*, en affirmant qu'elle avait établi l'*adoration* des images. (Lettre à l'évêque d'Angers sur les miracles de Notre-Dame-des-Ardilliers, en 1594.)

¹¹ C'est sous ce costume que la sainte Vierge est représentée dans les médailles de Zimiscès et de Théophanie.

¹² *Hist. de l'Arian.*, par le P. Maimbourg, t. II.

¹³ Josèphe fait une description magnifique des représentations de villes qui ornaient les triomphes.



CHAPITRE V.

LES GUERRES SAINTES.

¹ D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*

² Astolfi, *delle Imagini miracolose.*

³ *Taciti Historiarum*, lib. v.

⁴ *Histoire du soulèvement de l'Arménie chrétienne*, par Elisée Vartabed, c. III.

⁵ « *N'ayez pas foi à vos chefs que vous nommez, Nazaréens*, disait-il aux Arméniens, dans cet édit royal qu'Elisée Vartabed nous a conservé, *parce qu'ils sont très-menteurs et très-fourbes. Ce qu'ils vous*

enseignent par leurs paroles, ils le démentent par leurs œuvres. Manger de la viande, disent-ils, n'est pas péché..... et pourtant ils n'en mangent pas! Prendre femme est, disent-ils, une chose convenable..... et cependant ils ne veulent pas seulement regarder les personnes de l'autre sexe! Ce n'est pas commettre un péché que d'amasser honorablement, disent ces hommes, et ils ne cessent de prêcher et de vanter la pauvreté. Ils préconisent le malheur et décrient la prospérité; ils tiennent à mépris toute espèce de gloire; ils aiment à se vêtir d'habits grossiers comme des misérables, préférant les choses viles aux choses précieuses; ils louent la mort et méprisent la vie; enfin ils ont été jusqu'à ériger la chasteté en vertu, de sorte que, si leurs disciples les écoutaient, la fin du monde arriverait. » (Soulèvement de l'Arménie chrétienne, c. II.)

⁶ Elisée Vartabed, c. III.

⁷ Le Simoun est un vent mortel qui étouffe les voyageurs et les animaux s'ils ne s'empressent de se mettre la face dans le sable. On trouve des détails curieux sur le Simoun, p. 6, 7, 8 de la description de Niébuhr, édition de Copenhague. Ce vent se lève entre le 15 juin et le 15 août; il est sifflant avec grand bruit, paraît rouge et enflammé, et tue les gens qu'il frappe par une espèce d'étouffement. Son effet le plus surprenant n'est pas même la mort qu'il cause: c'est que les corps de ceux qui en meurent sont comme dissous, sans perdre pourtant leur figure ni même leur couleur, en sorte qu'on dirait qu'ils sont endormis. Si l'on touche à ces cadavres, la partie qu'on a touchée demeure dans la main.

⁸ Continuation d'Elisée Vartabed, par Lazare Parbe, c. III.

⁹ La description que fait Antar du palais de Cosroès ressemble à celles des *Mille et une Nuits*: il y met des salles de marbre et de coralline rouge, des fontaines d'eau de rose, des bassins d'où s'élèvent des colonnes d'émeraudes que surmontent des oiseaux d'or bruni, aux yeux de topaze, etc.

¹⁰ *Géographie ancienne de l'Arménie*, Venise, 1822.

¹¹ D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*

¹² Scha Abbas dépeupla totalement la ville de Djoulfa, en 1605.

¹³ Josèphe *contre Appion*, l. II.

¹⁴ Selon Pline et quelques autres géographes anciens, l'Abyssinie était peuplée d'hommes qui n'avaient ni nez ni bouche au visage, et dont les yeux étaient placés au creux de l'estomac ; on y rencontrait des hommes sans tête ou à tête d'âne, etc. Pline, qui rapporte, l. VI, c. 30, et l. V, c. 8, ces choses prodigieuses, n'épuise pas la matière et s'arrête modestement, de peur, dit-il, d'être incroyable.

¹⁵ « Salut, Abreha et Atzbéha, qui avez régné simultanément avec le plus grand accord, qui avez prêché de votre bouche la religion du Christ à ceux qui pratiquaient la croyance de Moïse, et qui avez élevé des temples en son honneur. » (*Liturgie abyssinienne, Commémoration des morts.*)

¹⁶ Voici une prière adressée aux martyrs de Nagran par l'Eglise abyssinienne :

« Saluto pulchritudinem vestram amœnam,

« O sidera Nagrani ! gemmæ qui illuminatis mundum.

« Conciliatrix sit mihi illa pulchritudo, et pacificatrix.

« Coram Deo judice si steterit peccatum meum,

« Ostendite ei sanguinem quem effudistis propter pulchritudinem ejus. »

(*Liturgie abyssinienne.*)

¹⁷ « Salut Caleb ! qui abandonnâtes le signe de votre puissance lorsque vous envoyâtes votre couronne en offrande au temple de Jérusalem : vous n'abusâtes point de votre victoire lorsque vous eûtes détruit l'armée des Sabéens. » (*Liturgie abyssinienne.*)

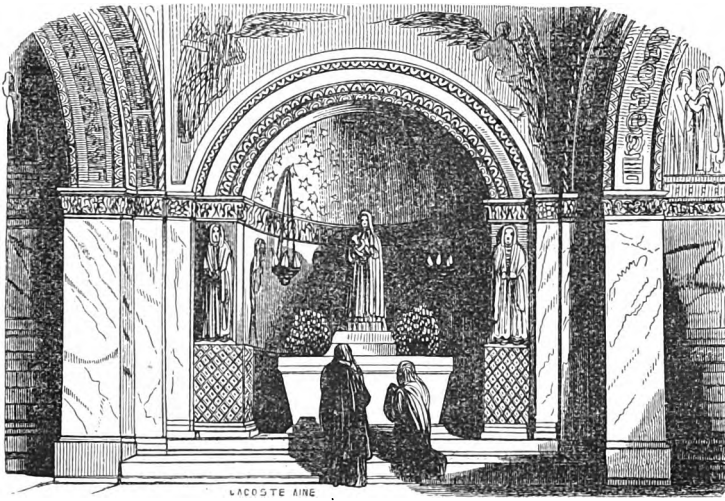
¹⁸ Le premier jour du mois d'août était appelé dans le calendrier

syriaque *saum Miriam*, le jeûne de Notre-Dame, parce que les chrétiens d'Orient jeûnaient depuis ce jour jusqu'au 15, qu'ils nommaient *futr Miriam*, c'est-à-dire la cessation du jeûne ou la pâque de Notre-Dame. (D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, t. I^{er}, p. 2.)

¹⁹ Les anciens Romains avaient lié les destinées de leur empire à celles de leur temple de Jupiter Capitolin, qui fut brûlé précisément à l'apparition du christianisme ; les Perses avaient d'anciennes traditions qui annonçaient la chute de l'empire mage quand leur célèbre étendard tomberait entre les mains de l'ennemi. L'empire tomba en effet en même temps que son étendard à la bataille de Kadesie. Ce drapeau, dans l'origine un tablier de forgeron, qui fut levé dans une guerre d'indépendance contre le tyran Zohak, et accepté comme signe de bonheur par Féridoun, un des plus grands rois de l'Iran (l'ancienne Perse), fut couvert de brocart de Roum et orné d'une magnifique image du soleil en pierres précieuses ; un globe d'or, qui figurait l'orbe de la lune, le surmontait, et autour flottaient de larges banderoles rouges, jaunes et violettes. On appelait cet étendard *kaweiani direfsh* (l'étendard de Kawed). Depuis Féridoun, les rois de Perse s'étaient fait un devoir de l'orner de pierres précieuses, et, pour les placer, on avait été obligé d'élargir démesurément ce fameux drapeau, qui avait obtenu une dimension de vingt-deux pieds sur quinze, lorsqu'il tomba dans les mains des Arabes, qui le mirent en morceau et le distribuèrent avec la masse du butin. (Price, *Muhamm. history*, t. I^{er}, p. 116, et Huft Kolkoum, t. IV, p. 126.)

²⁰ Florian, *Précis historique sur les Maures*.





CHAPITRE VI.

LES MADONES.

¹ « Écoute-moi, ô magnifique reine de ton univers, ô Rome admise dans les cieux étoilés, dit Rutilius, célèbre poète païen du dernier âge des lettres romaines. Grâce à tes temples, je ne suis pas loin des cieux. » Rome était, en effet, une ville divinisée, qui avait ses prêtres et ses temples.

² « Toute cette populace, qui gravit les hauts étages des maisons et qui se nourrit du pain qu'on lui dispense du haut des riches seuils, visite au pied du mont Vatican le tombeau où repose ce précieux otage, la cendre du Père saint Pierre. » (Prudentius *contra Symmachum*.)

³ Les contre-tables de quelques-uns des autels de Verise étaient

d'or massif ; la contre-table de l'autel de la Vierge, à Sainte-Sophie de Constantinople, était un composé de pierreries et d'or qu'on avait jetés dans le même creuset.

⁴ Le respect des bandits italiens pour la Madone est une chose bien connue : l'un d'eux se laissa prendre sans résistance, parce que les *sbirri* l'attaquèrent un samedi, jour où il avait fait vœu devant l'autel de la sainte Vierge de ne jamais se servir de ses armes, même pour défendre sa vie. (*Voyez* le P. de Barry.)

⁵ *L'Italie*, par lady Morgan, t. III, c. 24. — *Voyage en Italie*, par M. R. C.

⁶ *Voyez Histoire ecclésiastique de Bretagne*, Introduction.

⁷ Bensozia, *Ben, bel, sos*, silencieuse. *Hist. Ecclés. de Bret.*, t. IV, p. 496.

⁸ Le gui. *Hist. Ecclés. de Bret.*, t. IV, p. 564.

⁹ *Hist. Ecclés. de Bret.*, t. IV, p. 561, et t. I^{er}, p. 293.

¹⁰ La dépopulation générale qui suivit l'invasion des Barbares passe toute croyance. Muratori rapporte qu'au huitième et au neuvième siècle l'Italie était tellement dépourvue d'habitants qu'elle était infestée de loups. (Murat., *Antiq.*, t. II, p. 163.)

¹¹ Malfade, reine de Portugal, trouva, en chassant au faucon, une petite Madone qui retint le nom de Notre-Dame-de-la-Forêt. (*Voyez* Vasconcellius, in *Descriptione regni Lusit.*, c. VII, 1, 5.)

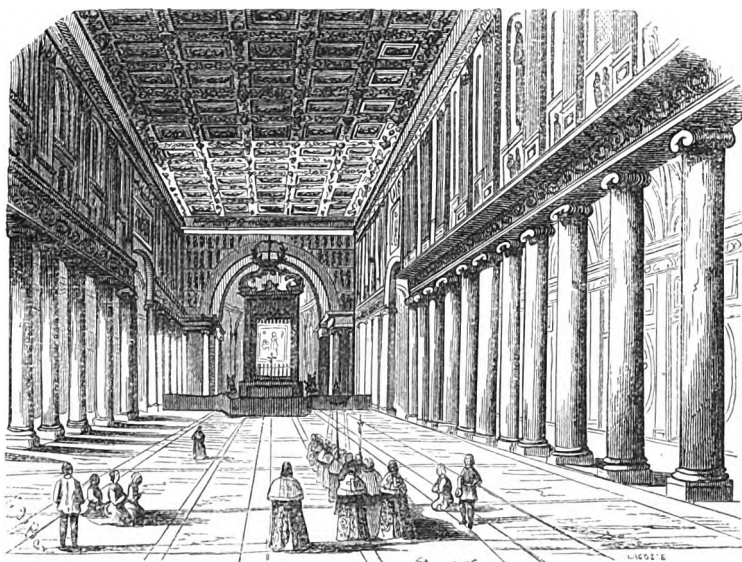
¹² Saadi, *Gulistan*.

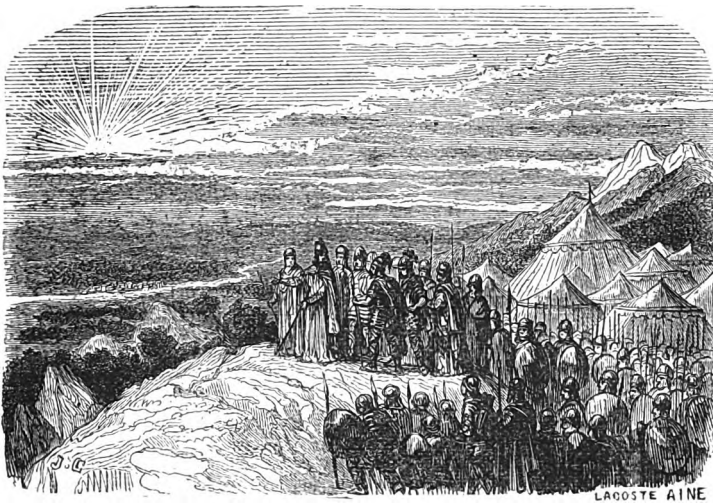
¹³ Ces arbres, où les voyageurs déposaient leurs aumônes que les indigents pouvaient venir prendre le soir sans être vus, étaient si vénérables, dit M. de Marchangy, que nul autre qu'un pauvre n'eût osé y prendre une obole.

¹⁴ Sous le règne de Charles II, on trouvait encore, dans plusieurs comtés d'Angleterre, de vieux chênes que l'on nommait communément *chênes de la procession*. (Mém. d'Evelyn.)

¹⁵ Voyez les *Antiquités normandes* de Ducatel.

¹⁶ « C'est dans les fêtes de la Raison, dit Laharpe, que le buste de Marat était placé sur l'autel, et qu'on forçait ceux qu'on soupçonnait de fanatisme, c'est-à-dire de croire en Dieu, de fléchir le genou devant Marat. » (Voy. *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, p. 51.)





CHAPITRE VII.

LES TEMPS BARBARES.

¹ Félibien, *Hist. de Paris*, t. I.

² Le plus ancien auteur qui parle des vitres peintes est saint Jérôme, dans son commentaire sur Ezéchiel, cité par Ducange, *verbo Vitæ*. Après saint Jérôme c'est Grégoire de Tours, puis Fortunat. Paul le Silencieux, écrivain contemporain de Fortunat, à qui l'on doit une description très-détaillée de l'église de Sainte-Sophie, telle qu'elle était alors, a fait aussi une description des belles fenêtres en verre de couleur qui ornaient le dôme de la basilique byzantine. (Voir l'*Hist. de Byzance*, par Ducange.)

³ *Gallia Christiana*, t. IV.

⁴ Grégoire de Tours, de *Gl. M.*, c. 19.

⁵ *Add. ad Molan. de Belgic.*

⁶ *Voyez Vie de Dagobert*, par le moine de Saint-Denis.

⁷ Grégoire de Tours.

⁸ Robertson's *History of the emperor Charles V*, vol. 1^{er}, p. 186.

⁹ Ce canon est conçu en ces termes : « Non licet inter sentes, aut ad arbores sarcivos, vel ad fontes vota exolvere. »

¹⁰ On faisait au chêne, après avoir soulevé l'écorce, une excavation carrée où l'on introduisait le corps du druide; on la bouchait avec un morceau de bois vert, sur lequel on laissait ensuite retomber l'écorce. L'arbre devenu tombeau continuait de vivre. On a retrouvé de ces arbres où les ossements presque réduits en poudre étaient accompagnés de noix ou de faines bien conservées.

¹¹ *Paul.*, lib. 1 *Paschalis Operis*, c. 2.

¹² *Capitul. Caroli Magni*, lib. 1, tit. 64.

¹³ Les assemblées druidiques les plus augustes étaient celles de la nouvelle et de la pleine lune; celle de la nouvelle lune commençait quand cet astre donnait assez de lumière pour éclairer la campagne, le sixième jour; le clair de lune n'empêchait pas d'y porter des flambeaux. (*Voyez Hist. Ecclés. de Bret.*, Introd., p. 184.)

¹⁴ Jusqu'au sixième siècle le clergé porta la toge blanche et unie du peuple romain. Le pape Célestin blâma en l'année 428 les ecclésiastiques de Vienne et de Narbonne, qui, au lieu de la toge, commençaient à porter un manteau et une ceinture. Il leur montre que ce n'est que l'amour de la chasteté qui nous est recommandé, parce

qu'on lit dans l'Évangile de se ceindre les reins ; qu'il ne faut pas corrompre par superstition la discipline que tant de saints évêques ont autorisée ; que le clergé ne doit pas se distinguer des fidèles par l'habit, mais par la science et la pureté de vie. (Fleury, *Mœurs des chrétiens*, ch. 41. — *Ibid.*, t. II, p. 185.)

¹⁵ M. Pitre-Chevalier, dans son intéressant et patriotique ouvrage sur la Bretagne, a inséré un chant bardique fort curieux attribué à la victime sur le dolmen ; ce chant a été recueilli par M. de La Villemarqué. — « Hu ! ô toi dont les ailes fendent les airs, toi dont le fils était le protecteur des grands privilèges, le héraut bardique, le ministre, ô père de l'abîme ! — Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres qui enferme le monde. — Soutien de la Bretagne, Hu dont le front rayonne, soutiens-moi ! C'est la fête autour des deux lacs ; un lac m'environne et environne le cercle ; le cercle environne un autre cercle ceint de douves profondes. Une belle retraite est devant ; de grands rochers la recouvrent ; le serpent s'avance dehors en rampant vers les vases du sacrificateur aux cornes d'or. Les cornes d'or dans sa main, sa main sur le couteau, le couteau sur ma tête. »

¹⁶ *Hist. d'Anglet.*, par M. de Roujoux, t. I^{er}.

¹⁷ Ce tatouage fut condamné en 787 par un concile de Northumbrie, comme une impiété païenne et un rit diabolique. (*Voyez Concil. Labbe*, t. VI.)

¹⁸ *Voy. Cambden's Britannia.*

¹⁹ *Hist. d'Anglet.*, par M. de Roujoux, t. I^{er}.

²⁰ Sir James Hall de Dunglass, dans son *Essai sur l'architecture gothique*, fait remonter les meneaux de pierre, si légers et si élégants, des grandes fenêtres ogivales, à l'imitation de ces treillis d'osier dont

les premières légendes chrétiennes d'Angleterre font mention. (*Voy. The Edinburgh philosophical Transactions.*)

²¹ Il faut se rappeler que les anciens autels du christianisme furent les tombeaux des martyrs ; les étoffes, souvent fort riches, qui couvraient les anciens autels, étaient rouges pour imiter la couleur du sang ; on allait quelquefois jusqu'à Rome chercher des voiles sur le tombeau de saint Pierre et de saint Paul. (*Hist. Ecclés. de Bret.*)

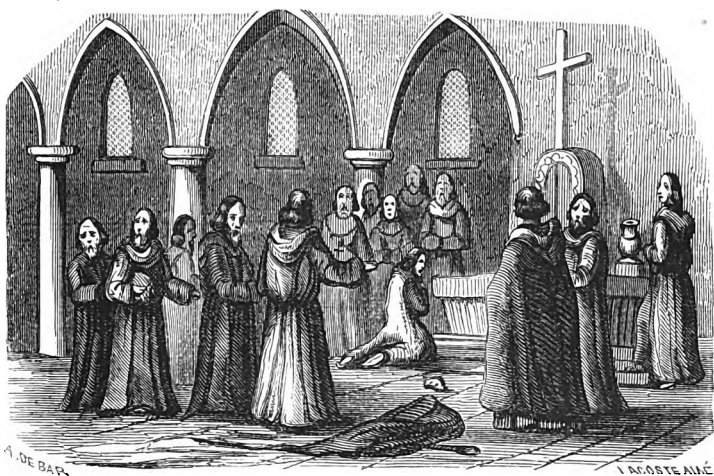
²² « Misit legatarios in Galliam, qui vitri factores, artifices videlicet Britanniis ea tenus incognitos, ad cancellandos ecclesiæ porticus et cœnacularum ejus fenestras, abducerent. (Bède, *lib. de Wiremuthensi monasterio*, c. 5.)

²³ Le douzième et le seizième concile de Tolède, dont l'un fut tenu l'an 681 et l'autre en 693, remontrent, par leurs onzième et douzième canons, que ceux qui rendent un culte religieux à des pierres ou à des arbres sacrifient à Satan.

²⁴ Suivant le Père Mariana, cette armée était de soixante mille hommes ; Sébastien, évêque de Salamanque, et Ambrosio de Moralès la font monter plus haut encore.

²⁵ L'église de Notre-Dame-de-Covadonga s'est conservée jusqu'en 1775, où elle devint la proie des flammes ; le pieux roi Charles III voulut qu'on la rebâtît avec magnificence et fit commencer à cet effet des travaux qui ne sont pas encore terminés. Ce sanctuaire est situé dans la province d'Oviedo.

²⁶ Le mot *islamisme* signifie consécration à Dieu.



CHAPITRE VIII.

LES HOMMES DU NORD.

¹ Astolfi, *Delle Imagini miracolose*.

² Grandet, *Hist. Ecclés. d'Anjou*.

³ *Triple Cour.*, nomb. 75.

⁴ *Voy. Antiq. de Rouen*, p. 102.

⁵ « Pendant soixante-quatorze ans, dit Rouault, le Cotentin eut la douleur d'être profané par les cérémonies qu'on faisait aux idoles du Nord et les sacrifices qu'on leur offrait jusque dans la ville de Coutances. (*Abrégé de la Vie des Evêques de Coutances*, p. 151.)

⁶ Une armée danoise, qui était débarquée sur les côtes de Bretagne pour piller la riche et célèbre abbaye de Rhédon, fut tellement effrayée d'un orage qui éclata sur son camp qu'au lieu de dévaster et d'incendier l'abbaye les pirates, jugeant qu'elle était défendue par un Dieu digne de leur respect, y portèrent des présents, l'illuminèrent de cierges et placèrent des sentinelles tout autour pour en empêcher le pillage. Seize soldats ayant enfreint les ordres de Godefroy, leur chef, et ayant emporté quelque chose de l'abbaye, furent punis de mort le jour même. (Mabillonius, *in Actis SS. Ord. S. Bened.*, sect. iv, 2^e partie.)

⁷ Ce prince fut enterré dans la cathédrale de Notre-Dame, qu'il faisait alors rebâtir. « Il finit ses jours à Rouen comme bon catholique, dit Taillepie, et fut inhumé en grande pompe et solennité funèbre dedans la grande église de Notre-Dame, vers le côté du midi. » (*Antiquités de la ville de Rouen*, p. 107.)

⁸ La duchesse Gonnor, seconde femme de Richard-sans-Peur, duc de Normandie, fit de grands biens aux églises, dit Taillepie, et spécialement à Notre-Dame-de-Rouen, où elle donna de beaux ornements qu'elle faisait avec les brodeurs et ouvriers ; elle fit aussi des draps de toutes soies et broderies empreintes de belles histoires et images de la Vierge Marie et des saints, pour décorer l'église de Notre-Dame-de-Rouen. (*Ibid.*, p. 112.)

⁹ Voy. *la Normandie*, par M. Jules Janin, c. 2.

¹⁰ Un pèlerin normand, ayant rencontré le duc que des Arabes portaient en litière, s'approcha tristement du prince expirant et lui dit : « Quelle nouvelle rapporterai-je de vous au pays, Monseigneur ? — Tu diras, répondit en riant Robert, qui désigna du geste ses porteurs, que tu m'as vu porter en paradis par quatre diables. »

¹¹ Cette lettre, qui fut d'abord traduite du grec par Lascari, à qui l'on reprocha de l'avoir inventée, se retrouva plus tard en syriaque

dans les vieux manuscrits de l'évêque de Mardin, en Syrie, et fut traduite en latin par D. Joseph Allemani, noble Maronite, interprète des langues orientales à la Bibliothèque du Vatican. Nous n'avons pas à examiner la valeur de cette pièce, qui a été mise au nombre des écrits apocryphes malgré de nombreuses réclamations ; nous la reproduisons comme un document curieux et antique.

Maria Virgo, Joachim et Annæ filia, humilis ancilla Domini, Mater Jesu Christi, qui est ex tribu Juda, et de stirpe David, Messa-nensibus omnibus salutem, et a Deo Patre omnipotente benedictionem.

Per publicum documentum constat vos misisse ad nos nuncios, fide magna ; vos scilicet credere Filium nostrum a nobis genitum esse Deum et hominem, et post resurrectionem suam ad cælum ascendisse ; vosque, mediante Paulo, apostolo electo, viam veritatis agnovisse. Propterea vos vestramque civitatem benedicimus et protegimus, et defendimus eam in sæcula sæculorum.

Data fuit hæc epistola die quinto, in urbe Hierusalem, a Maria Virgine, cujus nomen supra, anno XXXXII a Filio ejus, sæculo primo, die 3 junii, luna XXVII.

La chiesa metropolitana de Messina fu dedicata alla beatissima V. M. della Sacra Lettera e vi si celebra tutti gli anni una grande festa.

L'antica e pia tradizione della sacra lettera della gran Madre di Dio sempre Vergine Maria, scritta alla nobile ed esemplare città di Messina, illustrata con nuovi documenti, ragioni e verisimili congetture, dal P. Maestro D. Pietro Menniti, abbate generale di S. Basilio Magno.

¹² *Antiquités de la ville de Rouen.*

¹³ Les Scandinaves immolaient à Odin des prisonniers en temps de guerre et des criminels en temps de paix ; mais on ne s'en tenait pas toujours à des personnes si viles, et, dans les grandes calamités, on sacrifiait jusqu'aux rois pour apaiser les dieux. C'est ainsi que le premier roi de Vermelande fut brûlé en l'honneur d'Odin pour faire

cesser une grande disette ; comme nous l'apprenons dans l'histoire de Norwége, les rois n'épargnaient pas leurs propres enfants. Haquin, roi de Norwége, offrit les siens en sacrifice pour obtenir une victoire ; un roi de Suède consacra à Odin ses fils pour que ce dieu prolongeât sa vie. (V. Wormius, *Monument. Danic. et Sax. grammat.*, l. x.)

¹⁴ Muntev., *Hist. de Danemark*. — Mallet, *Hist. de Danemark*.)

¹⁵ « Quand Rogvald fut tué, dit le célèbre scalde du Nord Regnier Lodbrog, dans son *Epicedium* ou *Chant funèbre*, tous les corbeaux du ciel le pleurèrent. » Apparemment parce qu'il leur donnait de somptueux festins de cadavres.

¹⁶ La religion des Scandinaves s'était entièrement corrompue ; elle n'insistait plus sur le culte d'un Dieu suprême ; les intelligences qui en étaient émanées semblaient n'en plus dépendre, et, par une suite de cette pente presque invincible qui a toujours porté les hommes à multiplier les objets de leur adoration, elles avaient acquis un droit égal au gouvernement de ce monde. Le culte des fées et des génies, les augures, les divinations étaient peu à peu devenus l'essentiel de la religion du Nord. (Malet, *Hist. de Danemark*.)

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Chronique livonienne*, p. 122.

¹⁹ Malet, qui critique cette légende, avoue cependant qu'aucun historien danois n'explique d'une manière satisfaisante l'origine de cette bannière, le prodige ôté.

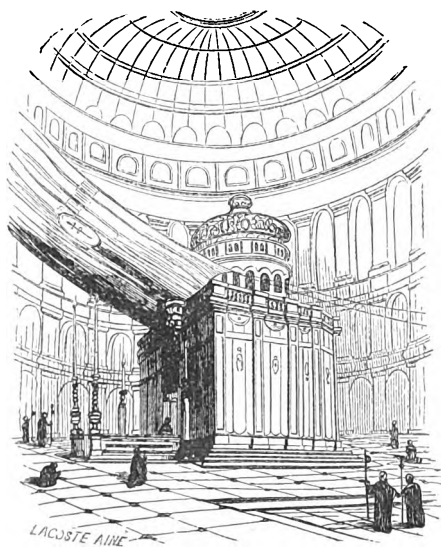
²⁰ M. Marmier, *Lettre à M. Salvandy*.

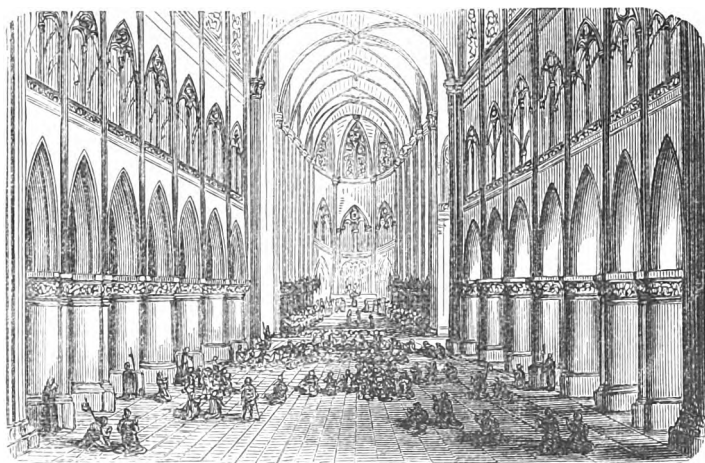
²¹ Bonifacius, *Hist. Virg.*, l. II, c. 2.

²² Cet usage remonte à Micislas, qui fut le premier roi de Pologne. (*Hist. de Pologne*, par M. L. S., t. I^{er}, p. 43.)

²³ La Vierge Marie fut reine de Pologne ; aussi, toutes les fois qu'on armait contre les Tartares, son image décorait le drapeau national. (*La Pologne Historique et Littéraire*, t. 1^{er}, p. 396.)

²⁴ Dès le dixième siècle, nous voyons saint Adalbert, évêque de Guezne, composer des chants sacrés pour les troupes polonaises qui combattaient les Poméraniens et les Prussiens païens. Un hymne de saint Adalbert, *Boga-Rodzica* (Mère de Dieu), a été pendant longtemps le chant de combat des Polonais. (Alb. Sowinski, *Coup d'œil historique sur la Musique religieuse et populaire en Pologne*.)





CHAPITRE IX.

LA CHEVALERIE.

¹ Félibien, *Hist. de Paris*, t. I^{er}.

² Cette précieuse tapisserie, contemporaine de la conquête de l'Angleterre, resta pour ainsi dire inconnue pendant six siècles. Exposée seulement certains jours de l'année dans la nef de la cathédrale, la tradition l'avait surnommée la toilette du duc Guillaume. Ce fut le P. Montfaucon qui parvint à découvrir qu'elle était à Bayeux, et qui enrichit ses *Monuments de la Monarchie française* des dessins de cette tapisserie, jusqu'alors si peu connue.

³ Au temps de l'archevêque Godefroy, le roy Henry, premier du nom, roy d'Angleterre, fit bastir le prieuré du Pré, dit Nostre-Dame-

de-Bonne-Nouvelle-lez-Rouen, que sa defunte mère Mathilde avoit commencé avec le pont de Rouen. (*Ant. de la ville de Rouen*, p. 136.)

⁴ *Gallia Christiana*, t. IV.

⁵ *Antiquités de la ville de Rouen*, p. 137.

⁶ Suivant les chroniqueurs saxons, le roi Jean mourut d'une indigestion de pêches et d'*ale* qu'il avait eue dans un couvent de Bernardins, à Swineshead.

⁷ L'usage d'habiller les statues de la sainte Vierge, qui subsiste encore en France, en Espagne et en Italie, a existé aussi en Angleterre. La comtesse de Warwick offrait souvent ses robes et ses voiles les plus riches à Notre-Dame-de-Worcester, et l'on voit, dans l'Histoire d'Irlande de Leland, que ces statues portaient des bagues de prix.

⁸ Saint Anselme, dans son livre *des Miracles de Notre-Dame*.

⁹ Little-John (*petit Jean*) était le lieutenant du célèbre bandit saxon Robin Hood, qu'on appelait le roi de Sherwood, parce qu'il se tenait avec sa bande dans cette immense forêt anglaise.

¹⁰ El rey don Alonso el Sabio dedico varios libros de poesias à la Madre de Dios; y con respecto à algunas ordinò en su testamento que se cantasen en sus Estados. (Voyez *Poetica espanola*, p. 162.)

¹¹ Angelus Manrique, *Annal. Cisterc.*, c. 5, ad ann. 1142.

¹² Le P. Paul de Barry, *Paradis Ouvert*, etc.

¹³ Voyez la note 24 du ch. VIII.

¹⁴ Voyez Firdousi, *Mœurs des Rois*.

¹⁵ Le sire de Joinville, qui se rendit, pendant son séjour en Asie, à Notre-Dame-de-Tortose, rapporte que, de son temps, cette célèbre Madone syrienne fit un miracle en faveur d'un pauvre homme *démoniacle*, lequel, un jour, fut amené devant cet autel de Notre-Dame-de-Tortose, et ainsi, poursuit le sire de Joinville, comme l'on priaît Notre-Dame pour sa guérison, le diable, que le pauvre homme avait dedans le corps, répondit : « Nostre-Dame n'est pas ici ; elle est en « Egypte pour aider au roi de France et aux chrétiens qui, aujourd'hui, arrivent à la Terre-Sainte à pied, contre les païens qui sont « à cheval. » Le sénéchal ajoute que, le jour même où le démon prononçait ces paroles, l'armée française débarquait en Egypte.

¹⁶ Félibien, *Hist. de Paris*.

¹⁷ Sébastien Rouillard, c. 6.

¹⁸ On lit dans les anciens Bréviaires de Paris (*lectio quinta*) : « Quod intelligens gloriosæ memoriæ rex Philippus Valesius, cum opitulante Deo per merita Beatæ Virginis Matris, insignem victoriam de rebellibus Flandris obtinuisset, quæ contigit anno 1328, acturus Deo et sanctæ Virgini gratias, triumphans et equitans ecclesiam Beatæ Mariæ Parisiis ingressus est, non vana ostentatione elatus, sed Deo, per quem de ancipiti bello evaserat, profunda humilitate subjectus. » (*Breviarii Ecclesiæ Parisiensis, festa Augusti, anno 1584.*)

¹⁹ *Essais hist. sur Paris*, par M. de Sainte-Foix, t. IV, p. 162.

²⁰ Froissard, t. II.

²¹ Mas par i cheli Dieu qui en la croix fu mis,
Et ferus de la lanche du chevalier Longis.

.

Car je voue et promets à la Vierge honorée
Qui porta cheli Dieu qui fist chiel et rousée, etc.

(*Le Vœu du Hérón.*)



CHAPITRE X.

DES ORDRES.

¹ Froissard, t. XIII.

² *Ibid.*, t. I, p. 112.

³ Cette église carinthienne, connue maintenant sous le nom de Maria-Zell, est encore un des pèlerinages les plus célèbres de l'Allemagne catholique. L'empereur Mathias y vint rendre grâces d'une victoire remportée sur les Turcs en 1604; Ferdinand III fit achever l'église telle qu'on la voit aujourd'hui, et Marie-Thérèse y fit sa première communion, l'an 1728.

⁴ Froissard, t. XI, p. 266.

⁵ *Ibid.*

⁶ Sauval, *Mém. ms.* On trouve encore dans les comptes de recettes et dépenses du domaine de Paris, en l'an 1488, un article concernant cette bougie. « A la vefve Gerbelot la somme de 27 livres 19 solz 8 deniers, à elle pareillement dus par laditte ville, pour 117 livres et demie de cire ouvrée en une grande chandelle assise sur ung tour de bois, par elle baillée et livrée le 12 febvrier, au prix de 4 solz 8 deniers la livre; somme de la chandelle Nostre-Dame, 53 livres 11 solz 8 deniers. »

⁷ Amiot, *Hist. de la ville de Rouen*, t. II.

⁸ *Délices de l'Italie*, t. I, p. 60.

⁹ *Chronic. Parm. in med. ann.* 1323. — *Chronic. Parm.* apud Murator., 10, *Rer.*

¹⁰ En 1191, le pape approuva l'institution de ces chevaliers, sous le titre de Frères hospitaliers de la sainte Vierge, et les mit sous la règle de saint Augustin.

¹¹ On dit en un commun proverbe, et voir (vrai) est, que oncques envie ne mourut. Je le ramentoy (rappelle) pourtant (attendu) que, par nature, Anglois sont trop envieux sur le bien d'autrui et ont toujours esté. Sachez que le roi d'Angleterre, et ses oncles, et les nobles d'Angleterre, estoient durement courroucés du bien et de l'honneur qui estoient advenus au roi de France et aux nobles de France à la bataille de Rosebecque; et disoient en Angleterre les chevaliers quand ils en parloient ensemble: « Ha! sainte Marie! que ces François font maintenant de fumée pour un mont de vilains qu'ils ont rués jus! Plust à Dieu que ce Philippe d'Artevelle eust eu des nostres deux mille hommes et six mille archers; il n'en fust jà pied échappé de ces François que tous ne fussent ou mort ou pris.

¹² L'institution de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance est prouvée

par une ancienne peinture qu'on voit sur la muraille du cloître des Carmes de Toulouse, auprès de la chapelle de Notre-Dame-d'Espérance, où le roi de France est représenté à cheval, s'inclinant devant une image de la Vierge ; quelques seigneurs y sont peints aussi tout armés, hors la tête. Leurs noms, écrits au bas, sont presque effacés ; mais on peut lire encore ceux du duc de Touraine, du duc de Bourbon, de Pierre de Navarre, de Henri de Bar et d'Olivier de Clisson. Tous ces personnages sont peints de grandeur naturelle. Le fond de cette peinture est chargé de loups, de sangliers, etc. Au plus haut, sur une espèce de frise, des anges portent des banderoles sur lesquelles est écrit trois fois le mot *Espérance*. (Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. IV, p. 396.)

¹³ Favin, *Hist. de Navarre*, l. VIII.

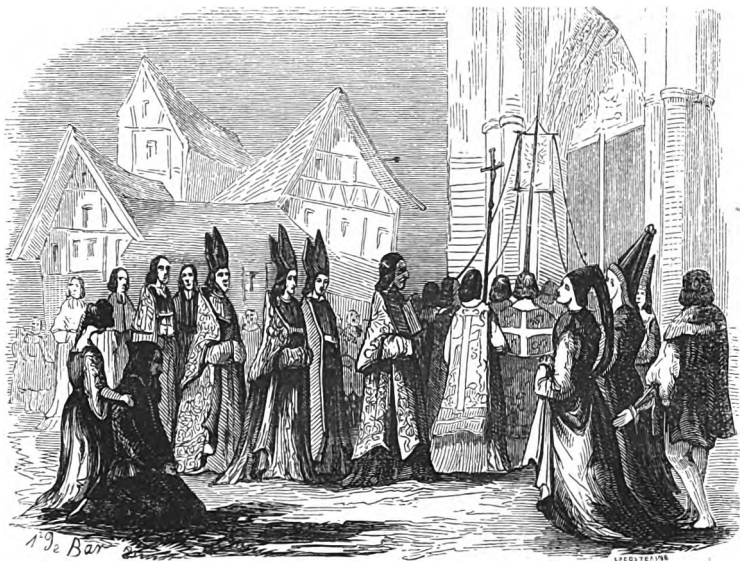
¹⁴ *Annales Cisterciennes* à R. P. Manrique, ann. 1115, c. 1.

¹⁵ *Ibid.*, ad ann. 1199, c. 5, et 1228, c. 6. — Ann. 1121, c. 6.

¹⁶ Ann. 1207, c. 4.

¹⁷ Un arrêt du parlement commandait aux moines de l'abbaye de Fontevrault d'appeler l'abbesse leur mère, et non leur sœur. (V. les *Ann. de Fontevr.*)

¹⁸ *Sacellum beatæ Mariæ de Casalibus*. Cette chapelle, que les Chartreux ont conservée avec respect comme le premier berceau de leur ordre, subsiste encore. Ornée avec goût et cachée au fond des forêts, elle est d'un effet fort agréable.



CHAPITRE XI.

LA RENAISSANCE.

¹ Boucher, *Annales de l'Aquitaine*, t. IV, p. 3.

² *Félib.*, t. I^{er}, p. 654. — Sauval, *Mém. ms.*

³ Le Rosaire fut institué l'an 1208, par saint Dominique, mais il n'en fut pas précisément l'inventeur. Dès l'an 1094, Pierre-l'Ermite avait imaginé de faire en bois des grains de chapelet sur lesquels les soldats croisés qui, pour la plupart, ne savaient pas lire, récitaient un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*, qui variait selon la solennité des fêtes. Avant lui, d'anciens historiens rapportent que les personnes dévotes disaient déjà une série de *Pater* et d'*Ave* sur

des cordes à nœuds, *per cordulam nodis distinctam*. (*Régl. de la confr. du Rosaire*. — Astolfi. — Gabriel Pennotus, in *Hist. tripart.*)

⁴ *Hist. de Louis XI*, par M. Lisken, p. 91.

⁵ Le chapelet dut son origine à un jeune religieux de l'ordre de Saint-François. Avant de prendre l'habit des Frères-Mineurs, ce jeune homme avait l'habitude de faire, tous les jours, une guirlande de fleurs dont il couronnait une image de Notre-Dame. Ne pouvant continuer dans son couvent cette pratique de dévotion, il fut au moment de quitter l'habit; mais comme il était dans cette pensée, Notre-Dame lui apparut et lui ordonna de substituer à la couronne de fleurs la couronne spirituelle du Chapelet. (Le P. Alex. Salo, *Meth. ad. pour hon. la V. M.*, p. 672.)

⁶ Dovendo Ladislao IV prendere per moglie la figliuola del duca di Nivers, chiamata Maria Aloisa, messe questa special condizione che la reina, per riverenza della Vergine, si chiamasse nell' avvenire solamente Aloisa. (*Il P. Paolo Segneri*, t. VII, p. 571.)

⁷ Polidore Virgile attribue l'institution de l'*Ave Maria* du soir au pape Jean XXII, et de celui du matin à Théodoric, archevêque de Cologne.

⁸ Alexis Monteil, *Vie privée des Français*, t. I.

⁹ Capec., *Hist. de la Réf.*

¹⁰ Cette confrérie, la plus ancienne de celles de Notre-Dame à Paris, fut établie en 1168. On la nommait la *Grande Confrérie de Notre-Dame aux seigneurs, prestres et bourgeois de Paris*. Le roi, la reine et l'évêque de Paris en étaient, et dans les trois ordres de cette confrérie on ne recevait que les personnes les plus qualifiées. (*Le Maire*, t. II, p. 79. — *Trait. de la police*, t. I, p. 372.)

¹¹ Alex. Monteil, t. I.

¹² *Hist. de Notre-Dame-de-la-Paix*, par le P. Médard, Capucin.

¹³ C'est encore le seul éclairage de plusieurs villes d'Italie. Voici ce qu'en dit un auteur qui écrivait en 1803 : « Il popolo è divoto alle Madonne, per cui ve ne sono in ogni angollo delle strade con fanali accessi di notte. Essi tengono illuminate le strade, e così la *divozione supplisce alla polizia*. » (*Descrizione di Napoli*, p. 269.)

¹⁴ Voyez *Hist. de Notre-Dame-de-la-Paix*.

¹⁵ *Annales de la Propagation de la foi*.

¹⁶ On voit encore dans la chapelle domestique de Michel-Ange, à Florence, de grands rosaires qui lui ont appartenu et qu'il emportait dans ses voyages.

¹⁷ *Lettere di Salvator Rosa al dott. Giov.-Batista Ricciardi*, Lettera 20.

¹⁸ Les covenantaires d'Écosse méprisaient la poésie, qu'ils traitaient d'art profane et sans utilité ; ce fanatisme grossier a duré si longtemps dans quelques parties de l'Écosse que Wilson, l'auteur d'un poëme intitulé *la Clyde*, investi, il y a trente ans, d'une place de maître d'école à Greenock, fut obligé de promettre par écrit qu'il renoncerait à la poésie. — Les puritains d'Écosse appelaient dédaigneusement les orgues coffres à sifflets. (Walt. Scott, *Border Minstrelsy*.)

¹⁹ *Journal de la Chambre des Communes*.

²⁰ *Mém. sur Salvator Rosa*, par lady Morgan.

²¹ *Archives curieuses*.

²² Dante, *il Paradiso*, c. 33.

²³ *Le Rime del Petrarca* (Firenze), t. III, c. 8.

²⁴ C'est l'opinion de Ginguéné.

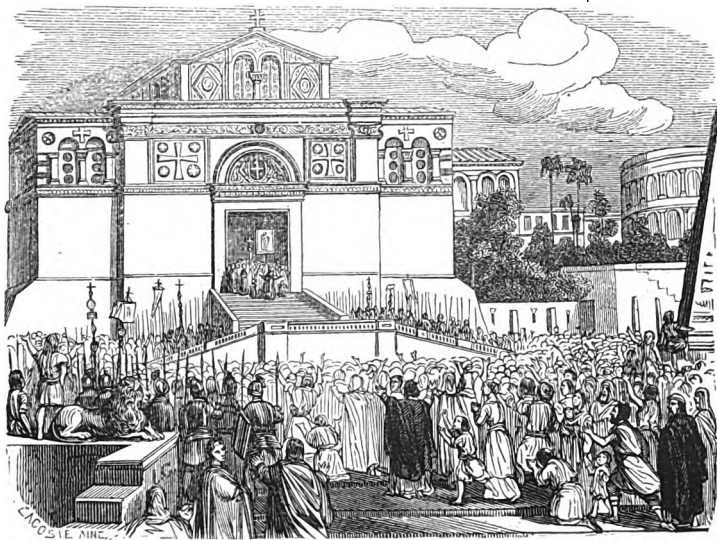
²⁵ On croit que le *Stabat Mater dolorosa* fut composé par Innocent III, l'un des plus grands papes de l'Eglise, et le fondateur de deux grands ordres, les Dominicains et les Franciscains; d'autres l'attribuent à Jacopone de Todi, à saint Grégoire, et quelques-uns à saint Bernard.

^{25 bis.} *Antiq. de la ville de Rouen.*

²⁶ *Esquisse sur la religion païenne et les traditions populaires des Lithuaniens*, par Félix Wrotnowski.

²⁷ Le P. de Barry, *Paradis*, etc.





CHAPITRE XII.

LES DERNIÈRES HÉRÉSIES.

¹ Ceux de la confession d'Augsbourg honorent les saints par des hymnes, des images et des jours de fête ; mais ils n'estiment pas qu'on les doive invoquer. Stuyter, ministre d'Eibergen, a fait un fort beau poëme des privilèges et des vertus de la sainte Mère de Dieu. Il n'en est pas ainsi des autres sectaires, qui méprisent la sainte Vierge ou ne la tiennent que pour une femme semblable aux autres. (*Du culte des Saints et de la sainte Vierge*, par l'évêque de Castorie, p. 2 et 3.)

² *Archiv. curieux, de l'Hist. de France.* — Capeligue. — Astolli.

³ *Archiv. curieux., etc.* — Capef., *Hist. de la Réf.*

⁴ *Archiv. curieus.*

⁵ La chapelle de Notre-Dame-de-Beth-Aram, qui avait été ruinée par les huguenots, fut rétablie, l'an 1615, par Jean de Salette, évêque de Lescar ; mais l'image miraculeuse en est absente.

⁶ « Les calvinistes allaient au prêche armés jusqu'aux dents ; on « en a rencontré, allant en forme d'hostilité, douze à cheval, accom-
« pagnés de vingt hommes à pied marchant en bataille. » (*Archiv. curieus.*) — Ce peuple *évangélique*, qui sortait des prêches avec un œil farouche et des regards menaçants, selon le témoignage d'Erasme, était toujours prêt à prendre les armes et aussi prompt à combattre qu'à disputer.

⁷ Voyez *Archiv. Curieus.*, etc.

⁸ Capefigue.

⁹ M. de Chateaubr., *Essai sur la Litt. angl.*, t. I.

¹⁰ C'était également l'opinion de Calvin qui ajoutait : « Les puissances de la terre donnent leur démission lorsqu'elles s'opposent aux progrès de notre doctrine... Il vaut mieux leur cracher au visage que de leur obéir. » Les huguenots avaient si bien compris leurs apôtres que Catherine de Médicis trouva, jusque dans sa chambre, un libelle où on lui déclarait qu'on la poignarderait si elle ne chassait pas d'auprès d'elle tous les catholiques. (Capef., *Hist. de la Réf.*)

¹¹ *Ibid.*

¹² « Aucuns disoient que, si nostre roy Charles avoit esté cruel par trop contre les huguenots, ce n'avoit pas esté sans de très-grands sujets ; surtout la journée de Meaux l'irrita fort ; car les autres se pouvoient pallier de quelque honneste couverture de religion ; mais cette journée se pouvoit appeler proprement un attentat sur la personne

du roy, de son frère et de la reyne, qu'ils eussent volontiers exécuté s'ils eussent pu. Aussi le roy disoit souvent qu'il ne leur pardonneroit jamais celle-là, et bien lui servit, disoit-il, qu'il fist bonne mine de défense parmi ses Suisses, avec lesquels, marchant en bataille, entre beaux et animez propos qu'il leur dit, fut celui qu'il aimoit mieux mourir roy que vivre serf et captif. La prise d'armes du mardi gras lui toucha fort au cœur aussi, et s'anima encore plus contre les huguenots pour avoir corrompu Monsieur son frère et le roy de Navarre, et les avoir induits et poussez à lui faire la guerre en un estat très-misérable de sa maladie. » « Au moins, disoit-il, ils auroient deu attendre ma mort ; c'est trop m'en vouloir. » (*Vie de Charles IX*, par Br., p. 16.) — Il est à remarquer que l'auteur était contemporain de Charles IX, qu'il vivait à sa cour, qu'il appelle hardiment la Saint-Barthélemy un *vilain massacre*, et qu'en aucun endroit il ne lui donne la religion pour motif.

¹³ Voici comment Swift, grand écrivain, homme politique et membre distingué de l'église d'Angleterre, jugeait les calvinistes, en l'année 1732 : « Les puritains, qui, depuis le règne d'Élisabeth, ont été une *épine permanente enfoncée dans le flanc de l'église nationale* (a perpetual thorn in the church's side), furent la principale cause de la rébellion et des massacres d'Irlande. Ils commencèrent par rendre le roi odieux au peuple à l'aide d'une foule de pamphlets empoisonnés ; ils fomentèrent ensuite une guerre civile où des milliers d'Anglais trouvèrent la mort, et, après avoir aboli le pouvoir royal au profit de l'anarchie, ils renversèrent de fond en comble l'église d'Angleterre et firent périr leur roi sur l'échafaud, à la face du monde. Ces sectaires ont tenté les trois actions les plus damnables qui puissent entrer dans le cœur d'hommes abandonnés de Dieu : le meurtre d'un prince bon et pieux, le renversement de la monarchie et la destruction de l'église nationale ; ils ont réussi dans toutes les trois. » (Swift's Works, vol. IV.) — En Écosse, à la bataille de Philipauh, remportée par Lesly, chef des covenantaires calvinistes, sur le marquis de Montrose, les presbytériens massacrèrent de sang-froid beaucoup de prisonniers ; d'autres, à ce que rapporte Wishart,

furent précipités du haut d'un pont dans la Tweed, tandis qu'un ministre presbytérien, qui présidait à l'exécution, criait en se frottant les mains : « *Cela va joliment !* » (*Border Minstrelsy.*) — Sous Cromwell, l'église d'Angleterre fut déclarée *malignant* (suspecte), et les puritains, qui avaient réclamé si hautement pour eux la liberté de conscience, fermèrent toutes les églises anglicanes lorsqu'ils furent parvenus au pouvoir. Evelyn rapporte qu'ils pénétraient, armés de fusils, dans les cathédrales d'Angleterre, et qu'ils mettaient en joue les anglicans qui se disposaient à faire la cène le jour de Noël. Aussi Swift leur disait-il : « Si jamais votre secte devient dominante, et que nous autres de l'église nationale nous descendions au rang de dissidents, je crains bien que vous ne vous tolériez guère. Mes doutes à cet égard sont fondés sur une cinquantaine de pamphlets écrits par autant de théologiens de votre secte, qui déclament hautement contre l'idole *tolérance*, qu'ils qualifient de *lambeau de papisme* (a rag of popery) et qu'ils définissent une *iniquité légale*. Or, je serais bien aise de savoir en quel temps, en quel lieu et devant quels témoins leurs successeurs ont renoncé à cette doctrine. » Sous les premiers princes de la maison de Hanovre ils recommencèrent à crier fort haut à la persécution contre les anglicans, qui leur répondaient avec ironie : « Vous serez tolérés comme par le passé, et c'est fort honnête ; car si nous vous souffrons croître parmi nous comme des chardons, ce n'est pas une raison pour vous porter à nos boutonnières comme des roses. » (Swift's Works, vol. IV.)

¹⁴ L'évêque de Lizieux, Jean Hennuyer, empêcha hardiment l'exécution de l'ordre du roi Charles IX, en ouvrant les portes de son palais à ces calvinistes qui avaient traité les évêques normands avec indignité. Plusieurs autres évêques, et notamment ceux de Bayonne, de Valence, de Vienne, d'Oléron, d'Uzès, encoururent le déplaisir de la cour en étendant leur protection sur les réformés.

¹⁵ Brantôme, *Capitaines étrangers*, t. II.

¹⁶ *Ibid.*, t. I.

¹⁷ Dans le comté de Brecknock, au pays de Galles, on trouve encore un menhir d'une hauteur gigantesque qui porte le nom de *Mayen y Marynnion* ou pierre de la Vierge Marie. (*Cambden's Britannia.*)

¹⁸ Gordon's, *Modern Geography*, p. 217.

¹⁹ Le beau lac de Sainte-Marie, situé à la source de la rivière Yarrow, dans le *Border*, qui se couvre souvent de nombreuses volées de cygnes sauvages, avait pris son nom d'une jolie chapelle de Notre-Dame, où la noblesse écossaise de la frontière se rendait souvent en pèlerinage. La chapelle a été renversée, mais le lac a gardé son doux nom et ses oiseaux sans tache.

²⁰ Voici comment Walter Scott, qui mettait un beau talent de paysagiste et une science d'archéologue au service de sa gracieuse poésie; décrit les ruines magnifiques de l'abbaye de Melrose, vue au clair de lune :

If thou would'st view fair Melrose aright,
Go visit it by the pale moon-light;
For the gay beams of lightsome day
Gild, but to flout, the ruins gray.
When the broken arches are black in night,
And each shafted oriel glimmers white;
When the cold light's uncertain shower
Streams on the ruin'd central tower;
When buttress and buttress, alternately,
Seem framed of ebon and ivory;
When silver edges the imagery,
And the scrolls that teach thee to live and die;
When distant Tweed is heard to rave,
And the owlet to hoot o'er the dead man's grave,
Then go — but go alone the while —
Then view St. David's ruin'd pile;
And, home returning, soothly swear,
Was never scene so sad and fair!

(*The Lay of the last Minstrel*, canto second.)

²¹ Il existe encore un traité de paix entre deux clans ennemis, par lequel les chefs de l'un et de l'autre s'obligent à faire les quatre pè-

lerinages d'Ecosse, pour le salut des âmes de ceux du clan opposé qui sont morts pendant la guerre. Ces quatre pèlerinages étaient Scoon, Dundée, Paisley et Melrose. (*Border Minstrelsy*, Introd.)

²² Ces pénitences monumentales étaient fréquentes dans le *Border*; quelques-uns de ces édifices subsistent encore, tels que la tour *du Repentir* dans le Dumfriesshire, et, selon la tradition vulgaire, l'église de Linton, dans le Roxburghshire. (*Border Minstrelsy*, Intr.)

²³ Voyez Johnson, *Voyage aux Hébrides*. Les montagnards écossais continuent encore de nos jours d'enterrer leurs morts dans les vieux cimetières catholiques; une des plus belles îles du lac Lomond, l'île des *Nonnes*, est le lieu de sépulture de plusieurs clans; les tombeaux des lords de Macgregor, et de quelques familles nobles, qui se prétendent issues des anciens rois d'Ecosse, s'élèvent autour des ruines de l'église abbatiale, renversée par les farouches sectateurs de Calvin.

²⁴ Cette tactique a été non-seulement mise en pratique, mais hautement avouée par les anglicans eux-mêmes. Swift la conseille comme bonne à suivre dans ses célèbres pamphlets sur l'Irlande. « Les terres des catholiques, dit-il, leur ont été ôtées en presque totalité; il ne leur est plus permis d'en acheter d'autres, ce qui a fait abjurer les grands propriétaires. Les prêtres catholiques qui se trouvent encore aujourd'hui en Irlande ne doivent point avoir de successeurs; ainsi, le clergé protestant, n'aura pas de peine à gagner les classes inférieures, qui vont se trouver sans chefs, sans prêtres, sans courage et sans culte. » (Swift's Works, vol. IV, *Letter from a member of the Parliament*.) — La frontière d'Ecosse fut soumise à ce système négatif, et si elle n'en sortit pas victorieuse comme l'Irlande, elle lutta du moins avant de céder, et le protestantisme n'y domina qu'après avoir renversé les églises et éteint, l'une après l'autre, les lumières de l'ancienne foi.

²⁵ Jamais, dit un auteur anglican écossais, le clergé calviniste ne

put oublier que son élévation était due à l'abaissement, sinon à la chute de la royauté. Le clergé réformé fut en Écosse, pendant près de deux siècles, quelquefois ennemi déclaré, toujours rival ambitieux de son prince. Les disciples de Calvin pouvaient difficilement éviter une tendance à la démocratie, et les formes républicaines de leur administration ecclésiastique étaient souvent indiquées comme un modèle à suivre pour le gouvernement de l'État. La théocratie, impatientement réclamée, était exercée avec rigueur; les offenses commises dans la maison du roi tombaient sous l'insolente juridiction des ministres. Le prince était formellement tancé pour avoir négligé de dire *grâces*, avant ou après le repas, et pour souffrir le jeu et les amusements de la reine. On prononça une malédiction formelle contre tout homme, cheval ou lance, qui assisteraient le roi dans sa querelle avec le comte de Gowrie (un conspirateur). Les favoris du monarque, présents au sermon, étaient comparés à Aman, la reine à Hérodiade, et lui-même à Achab, à Hérode et à Jéroboam. Cet excès de zèle était loin d'être agréable à Jacques VI (Walt. Sc., *Histoire d'Écosse*, et *Border Minstrelsy*, t. III). — Charles II disait souvent à l'oreille de ses confidents que le calvinisme n'était pas la religion d'un homme comme il faut, *d'un gentleman*.

²⁶ Un médecin calviniste du dix-septième siècle censurait amèrement les habitants du *Border*, qui se rendaient encore de son temps à plusieurs fontaines consacrées, pour en emporter de l'eau aux malades. (*Account of the presbytery of Pentpont.*)

²⁷ Un célèbre écrivain écossais rapporte que l'on priait tous les soirs pour le rétablissement des Stuarts, dans les châteaux catholiques d'Écosse, longtemps après la mort du cardinal d'York. Beaucoup de montagnards écossais ne peuvent encore se persuader que la race de leurs anciens rois soit éteinte. Ce ne sont pas les Stuarts qui sont morts, disait un montagnard à un voyageur français, c'est la loyauté qui est morte.

²⁸ *Lettres Édifiantes. — Annales de la Propagation de la Foi.*



CHAPITRE XIII.

LES TEMPS MODERNES.

¹ Squilla di lontano
Che paila 'l giorno pianger, che si muore.

(Dante, *Purgat.*, l. VIII.)

² Pascal Paoli entendait tous les jours la Messe en Corse, et plus tard en Angleterre, dans une chapelle bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge.

³ *Voyage dans le Finistère.*

⁴ « Une chapelle élevée à Notre-Dame-de-la-Haine existe toujours près de Tréguier, et le peuplè n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites. » (*Les Derniers Bretons*, par M. Souvestre. t. II.)

⁵ La Harpe, *du Fanatisme dans la langue révolutionn.*, p. 49.

⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁷ M. Jules Janin, *la Normandie*.

⁸ Fauriel, *Chants populaires de la Grèce*.

⁹ *Occident et Orient*, par M. Barrault.

¹⁰ F. de Belleforest, l. II, c. 5 de son *Hist. univers.* — Chalcondyle, l. IX de l'*Hist. des Turcs*.

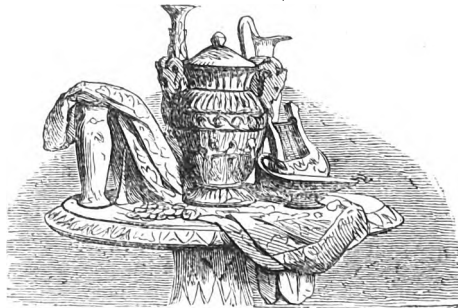
¹¹ Un pacha de Mossoul, assiégé par le fameux Thamas Kouli-Kan, fit vœu de bâtir deux églises à la Vierge Marie, s'il pouvait conserver sa ville ; Thamas leva le siège, et le pacha, fidèle à sa promesse, fit construire deux églises dont la magnificence, insolite dans ces contrées, donne la mesure du péril, de la frayeur et de la reconnaissance du Musulman. (*Voyez la lettre de l'évêque de Babylone dans les Annales de la Propag. de la Foi.*)

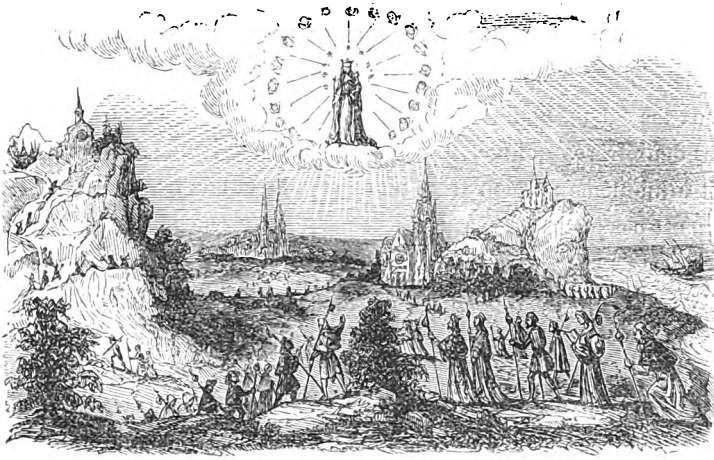
¹² *Voyage en Abyssinie*, par MM. Combes et Tamisier, 1835,—37.

¹³ *Annales de la Propag. de la Foi.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*





PÈLERINAGES DE FRANCE.

¹ *Hist. des Crois.*, t. I.

² C'était au-dessus de l'aire d'Areuna qu'après la prière de David l'ange exterminateur arrêta ses ravages. « De tout temps, dit un grand auteur ecclésiastique, Dieu a marqué certains lieux particulièrement destinés à recevoir les vœux des hommes. Il faudrait avoir, pour l'histoire de l'Eglise, une incrédulité qu'on n'a pour aucune autre, pour ne pas croire que Dieu a voulu que ses saints fussent honorés plus spécialement en certains endroits, et que, pour attirer les peuples, il n'y fasse des grâces qu'il ne fait pas ailleurs. »

³ Jérusalem était un champ labouré ; deux frères possédaient la partie de terrain où s'éleva depuis le temple ; l'un de ces frères était

marié et avait plusieurs enfants ; l'autre vivait seul ; ils cultivaient en commun le champ dont ils avaient hérité de leur père. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes et en firent deux tas égaux, qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : « Mon frère a des enfants et une femme à nourrir ; il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes ; il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi les refuser. » Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère se réveilla et dit à sa femme : « Mon frère est jeune ; il vit seul, sans compagne ; il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues ; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes ; il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi les refuser. » Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des deux frères fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils ; ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige ; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement. Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

⁴ Voyez les *Mémoires* du sire de Joinville.

⁵ Un grand nombre de vieux actes d'affranchissement portent encore cette pieuse formule : « Nous transportons et abandonnons à Notre Seigneur et à la bienheureuse Vierge Marie tous nos droits sur..., etc. »

⁶ S'il fallait en croire les vieilles traditions de l'Asie, les pèlerinages remonteraient beaucoup plus haut encore. Suivant les rabbins, les enfants d'Adam revinrent plus d'une fois pour contempler de loin l'enceinte du paradis terrestre, et quelques-uns des fils de Seth s'établirent sur la cime d'une montagne d'où l'on pouvait l'apercevoir, espérant toujours que le libérateur promis les y ferait bientôt rentrer.

⁷ Le docteur Johnson, protestant zélé et l'un des plus profonds penseurs de l'Angleterre, avoue lui-même que, « puisque les hommes vont tous les jours visiter les champs qui ont été le théâtre de grands faits d'armes et qu'ils en reviennent avec des impressions beaucoup plus vives que celles qu'ils avaient au départ, une curiosité du même genre peut nous disposer naturellement à explorer les contrées lointaines qui virent naître notre religion, et je crois, ajoute le docteur anglais, que nul homme ne peut explorer ces scènes imposantes sans se confirmer dans de saintes résolutions... » (*Rasselas.*)

⁸ S. Hier., Ep. 17.

⁹ Omar voulut aller à Bethléem; il entra dans l'église et fit sa prière dans la crèche où est né le *Seigneur-Messie*. Il voulut que ses musulmans n'y priassent que l'un après l'autre, avec défense de s'y assembler ni d'y faire des criées. (*Gulistan, des Mœurs des Rois*, p. 301.)

¹⁰ *Tortose* est aujourd'hui Tripoli de Syrie.

¹¹ *Hist. de saint Louis*, par le sire de Joinville.

¹² *Occident et Orient*, par M. Barrault.

¹³ Tout l'Orient, les juifs exceptés, est plein de respect pour la Vierge, que Mahomet a mise dans le Coran au nombre des quatre femmes justes. Chardin rapporte que les juifs de Perse, s'étant avisés

d'en dire du mal devant quelques sectateurs d'Ali, faillirent être assommés pour leur peine, et furent obligés de quitter la ville où cette scène s'était passée.

¹⁴ La vaste forêt qui entoure le mont Saint-Michel fut submergée vers l'an 709.

¹⁵ *Hist. de Notre-Dame-de-Fourvières, ou Recherches historiques sur l'autel tutélaire des Lyonnais.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Dans l'Auvergne et dans le Languedoc on appelle *puy* une haute montagne, du mot italien *poggio*.

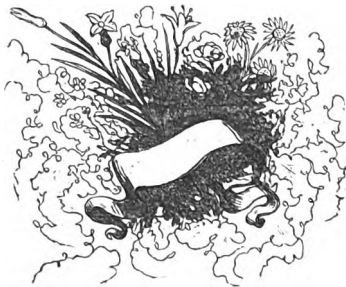
¹⁸ Dupleix, *Hist. de France, Charlemagne*, c. 8. — Ce bracmar ayant été perdu ou volé, on y substitua une masse d'armes qui retint le nom d'épée de Roland.

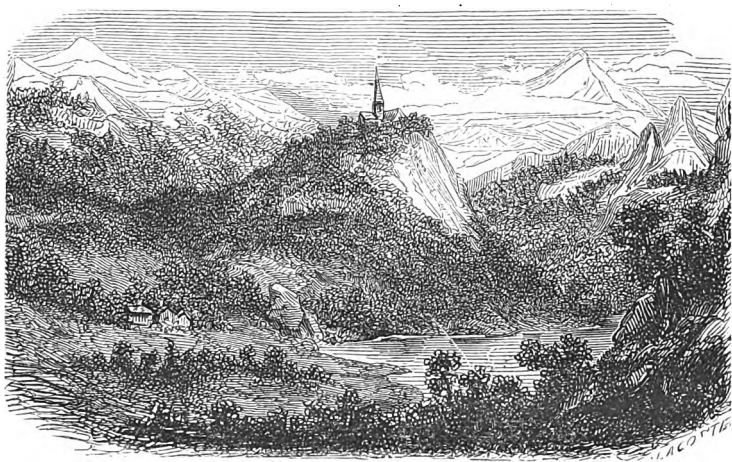
¹⁹ Odo de Gissey, *Hist. de Roc-Amadour*.

²⁰ Voyez *Hist. de Notre-Dame-de-Liesse*, par l'abbé Villette, Addit. au disc. prélim., p. 100.

²¹ *Hist. de Notre-Dame-de-Liesse*, p. 10, 11 et 12.

²² *Ibid.*





PÈLERINAGES ÉTRANGERS.

¹ Les meurtriers furent trahis par deux corbeaux qui les harcelèrent continuellement jusqu'à Zurich ; ils s'ouvrirent même un passage à travers les fenêtres de l'hôtellerie où les assassins étaient entrés et ne les quittèrent qu'après avoir été témoins de leur supplice. C'est en mémoire de cet événement que l'abbaye de Reichenau porte deux corbeaux dans ses armes.

² Voyez M. Veuillot, *Voyage en Suisse*, 1839.

³ *Hist. des Ordres Monastiques*, t. III, c. 44.

⁴ *Diva Virgo Hallensis*. — Millot, *Hist. des Troubad.*, t. I, p. 467.

⁵ *Historia Lauretana*, c. 2, p. 6.

⁶ « L'autel de la Madone est éblouissant d'or et de pierres précieuses. » (*L'Italie*, par lady Morg., t. III, c. 25.)

⁷ « La vaga nicchia è ricoperta di lame d'oro. » (Don Vincenzo Murri, *Storia della Santa Casa*.)

⁸ *Gazette Musicale*.

⁹ Les Mexicains, pour témoigner de leur respect envers Notre-Dame de la Guadeloupe, viennent de donner son nom à leur premier bateau à vapeur.



TABLE DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

	Pages
DÉDICACE.	
CHAPITRE	
— I. ORIGINE ET ANTIQUITÉ DU CULTE DE MARIE. . . .	9
— II. ORIENT. — LES IDOLES.	23
— III. OCCIDENT. — LES CATACOMBES.	41
— IV. ORIENT. — LES ICONOCLASTES.	57
— V. ORIENT. — LES GUERRES SAINTES.	69
— VI. OCCIDENT. — LES MADONES.	87
— VII. LES TEMPS BARBARES.	109
— VIII. LES HOMMES DU NORD.	133
— IX. LA CHEVALERIE.	157
— X. LES ORDRES.	195
— XI. LA RENAISSANCE.	219
— XII. LES DERNIÈRES HÉRÉSIES.	247
— XIII. LES TEMPS MODERNES.	273
PÈLERINAGES DE FRANCE.	315

	Pages
PÈLERINAGES ÉTRANGERS.	337
CALENDRIER HISTORIQUE DES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.	353

NOTES

CHAPITRE	I.	429
—	II.	433
—	III.	437
—	IV.	441
—	V.	443
—	VI.	447
—	VII.	451
—	VIII.	455
—	IX.	461
—	X.	465
—	XI.	469
—	XII.	473
—	XIII.	481
PÈLERINAGES DE FRANCE.		483
PÈLERINAGES ÉTRANGERS.		487

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES DU SECOND VOLUME.

Le FRONTISPICE en couleur, entre le titre et le faux-titre.	Pages
L'ASSOMPTION, en regard du frontispice.	
TRIOMPHE DE LA VIERGE A CONSTANTINOPLE.	66
PRISE DE POSSESSION DU CAMP DES SARRAZINS.	131
SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS.	141
VOEU D'ÉDOUARD III.	191
MARIE PROTECTRICE DES BEAUX-ARTS.	219
PRISE ET SAC DE ROME.	255
VOEU DE LOUIS XIII.	268
PROCESSION DE LA VIERGE AU MALABAR.	306

GMML



008368321

#MM00819 ORSI 1844